N° 330 — Tome XC 16 Mars 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Parait le 1er et le 16 de chaque mois



EDMOND BARTHÈLEMY, R. DE BURY, MARCEL COULON,
GASTON DANVILLE, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY,
ALBERT ERLANDE, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
E. HERPIN, CHARLES-HENRY HIRSCH,
LEGRAND-CHABRIER, AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, JULIEN OCHSÉ, GEORGES PALANTE, FRANÇOIS PORCHÉ,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, LOUIS ROUSSEL, ANDRÉ ROUVEYRE,
RAYMOND SCHWAB, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

—

N° 330 — 16 MARS 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Vient de paraître :

Les Maîtres de l'Amour — (3e Série)

L'Œuvre de Restif de La Bretonn

Ire PARTIE

Notice sur Restif, par CUBIÈRES-PALMEZEAUX. — *Le Pornographe*, ou idées d'un h nête homme sur un projet de règlement pour les prostituées — *Le Code de Cythère* P. MOETTE. — *L'Antijustine* (analyse et extraits). — *Dom Bougre aux États généra*

Introduction, essai bibliographique et notes de **B. de VILLENEUVE.**

L'ŒUVRE LIBERTINE DES CONTEURS ITALIE

2e Partie

Les Conteurs du XVe siècle — Proverbes et tacéties d'Antonio Cornazzano *Nouvelles de Masuccio — Le gros menuisier* (anonyme)

Introduction, essai bibliographique et notes, par **Guillaume Apollinaire.**

Chaque volume in-8° de 300 pages, sur alfa, orné d'illustrations hors texte (ti limité).. **7 fr**

Vient de paraître :

Les Chroniques libertines (1re Série - II)

Les Aventures de Mlle Clairon dite "Frétillon"

Sous ce titre nous rééditons, dans son intégralité, le roman qui parut d'abord en 1739, s titre *Histoire de la Vie et des Mœurs de Mlle Gronel* (anagramme de Cléron) dit tillon, et que l'artiste elle-même attribuait à un amoureux évincé, le comédien Gaillard Bataille. C'est le récit imagé des premiers exploits amoureux de cette actrice aussi célèbr son insolence et sa débauche, que par son talent, depuis ses débuts à Paris, dans la carrièr tine, sous la direction experte et intéressée de sa mère, jusqu'à sa rentrée dans la capitale, un "roman comique" des plus mouvementés, à Rouen, au Havre, où elle joua sur des diverses les rôles les plus scabreux.

Introduction, notes et appendice, par **Jean HERVEZ**

Un volume in-8° de 320 pages, orné de frontispices et culs-de-lampe et de 10 trations hors texte, couverture artistique de **RAPENO**....................

Déjà paru dans cette série :

Les Demoiselles d'amour du Palais Royal

Par **Hector FLEISCHMANN**

Vient de paraître :

Le Coffret du Bibliophile — (2e série - V)

Tirage de luxe à 500 exemplaires numérotés et réservés aux souscript

La Belle Alsacienne ou telle mère telle fille (Paris

Attribué à **A. BRET**

Réimpression de *Adeline ou la Belle Strasbourgeoise*, sa vie privée et de ses aventures galantes.

(LYON 1797)

LES TIROIRS DE CHATEAUBRIAND

Les papiers que au moment de l'inventaire on découvre dans les tiroirs d'un écrivain décédé offrent toujours un réel intérêt. S'il les avait conservées, les chères reliques, c'était, évidemment, parce qu'elles lui rappelaient des phases importantes de sa vie : l'époque lointaine de son mariage, les heures de succès et de gloire, les beaux voyages d'autrefois. Ou bien, seulement, un soir de tristesse, une intrigue passagère, un sourire d'amour...

Ces feuillets jaunis, ces lettres décolorées nous font pénétrer dans l'intimité de sa vie et les secrets de son cœur.

Aussi, deviennent-ils d'un intérêt historique de premier ordre, s'ils appartenaient à Chateaubriand ; si c'était l'Enchanteur René qui les avait pieusement déposés dans le coffret des souvenirs.

Après la mort de Chateaubriand, ses archives, cotées et paraphées par le notaire, furent partagées entre ses héritiers.

Les papiers échus aux enfants de sa sœur Bénigne (1) sont actuellement la propriété de M. le colonel de Châteaubourg. Longtemps égarés, ils ont été récemment découverts, au fond d'un vieux meuble.

Ce sont ces papiers qui forment l'objet principal de cette étude.

(1) Bénigne-Jeanne de Chateaubriand, née le 31 août 1761, épousa, en premières noces, M. de Québriac, et, en secondes noces, M. de Châteaubourg.

I

LE CONTRAT DE MARIAGE DE CHATEAUBRIAND

Voici, tout d'abord, sur papier au timbre de la province de Bretagne, le contrat de mariage entre René et Céleste Buisson de la Vigne, l'amie de Lucile. Il est en date du 17 mars 1792, du ministère de MMes Leroy et Malapert, notaires royaux, établis et résidents à Saint-Malo (1).

François-René, en sa qualité de mineur émancipé, est assisté de son curateur, M. Jean-Baptiste Gesbert, juge au tribunal du district de Dinan. A ses côtés est sa mère, chez laquelle il demeure, rue des Grands-Degrés. Egalement, son oncle, Marie-Antoine-Bénigne de Bédée.

Céleste, née de Jacques Buisson et de dame Céleste Rapion de la Placelière, est orpheline. Comme René, elle est mineure émancipée, et assistée de son curateur, Jacques-Pierre Buisson de la Vigne, son aïeul, chez lequel elle habite, près la Porte de Dinan. C'est chez lui qu'on instrumente.

D'autres parents entourent la jeune fille : son oncle, de Lorient, François-André Buisson, ainsi que Michel et Denis Bossinot de Pomphily, Robert Servan, Pottier de la Houssaye, Robert Duhaut-Cilly, fils, les oncles de Saint-Malo.

Céleste, dont la fortune est indivise avec sa sœur Anne, épouse de Parsceaux, possède une très jolie dot. Elle apporte sa moitié dans sept contrats de constitution, sur le ci-devant clergé de France. Le montant de ces sept obligations, qui était originairement de 137.200 livres, a été remboursé, toutefois, jusqu'à concurrence de 60.000. Elle apporte encore un capital de 26.000 livres, également indivis avec sa sœur, et constitué à 5 o/o, sur les ci-devant Etats de Bretagne ; sa moitié indivise, dans un capital de 20.000 livres, sur l'emprunt national de 120 millions, et sa moitié indivise dans la terre de Beauvais et le ci-devant fief de la Brosse, en Saint-Servan, d'un revenu de 39.953 livres.

Le tout forme une dot de 111.579 livres, à laquelle il faut encore joindre 1.500 livres de rente, provenant de divers héritages, et les économies faites par le tuteur.

(1) Le titulaire actuel de l'étude de M. Leroy est M. Vercoutère, notaire à Saint-Malo. Il a bien voulu chercher dans ses archives et a découvert la minute du contrat de mariage dont nous donnons ici l'analyse.

L'apport de René est bien plus modique. C'est sa part de puîné, dans la succession de son père. Elle s'élève, en tout, à 62.740 livres, 13 sols et 4 deniers. Dans cette somme, sa fortune immobilière, encore indivise, figure pour 40.000 livres.

Le régime adopté est celui de la communauté réduite aux acquêts. Mais le contrat porte différentes clauses qui durent vivement froisser l'orgueil de René, et manifestent, contre lui et les siens, un profond état de suspicion, que vont expliquer les événements qui précédèrent ce contrat.

Ainsi, il est entendu que, par dérogation à la Coutume de Bretagne, le régime de la communauté de biens ne s'ouvrira qu'après la majorité de Céleste, et même alors elle aura le droit de toucher ses revenus, sans autorisation maritale. Tous les biens qui pourront échoir à Céleste, avant sa majorité, seront perçus et placés, par ses parents, à leur unique convenance.

Jusqu'à la majorité de Céleste, enfin, il existera, entre les deux jeunes conjoints, une sorte de communauté provisoire, constituée avec une somme de 10.000 livres, prélevée par moitié sur la dot de chacun d'eux.

La découverte de ce curieux contrat éclaire, lumineusement, les mystérieuses circonstances qui entourèrent le mariage de René.

Ce dernier raconte, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, que son mariage fut célébré, par un prêtre insermenté, au commencement du mois de mars 1792, et qu'immédiatement sa femme lui fut enlevée, pour être conduite au couvent de la Victoire, à Saint-Malo, où Lucile obtint l'autorisation d'aller lui tenir compagnie. C'est qu'un oncle de Mlle Buisson, M. de Vauvert, grand démocrate, arguant que l'aïeul de Céleste était en enfance, avait déposé une plainte en règle, pour rapt, contre le futur auteur du *Génie du Christianisme*.

« Après plaidoiries », raconte Chateaubriand, « M. de Vauvert se désista, et le curé constitutionnel, largement rétribué, cessa, lui-même, toute réclamation. »

Or, Sainte-Beuve, dans la leçon du cours professé par lui, à Liège, en 1848-1849, sur *Chateaubriand et son groupe littéraire, sous l'Empire*, s'exprime ainsi : « Sur ce mariage, « il m'a été raconté d'étranges choses. Je dirai peut-être ce « que j'ai su, à la fin de ce volume. »

En effet, dans ses notes, il raconte, ensuite, contredisant le récit de René, que celui-ci « aurait imaginé d'épouser Mlle de « la Vigne, comme dans les comédies, d'une façon postiche, en « se servant d'un de ses gens comme prêtre, et d'un autre com- « me témoin. Ce qu'ayant appris l'oncle Buisson serait parti, « armé d'une paire de pistolets, et accompagné d'un vrai prê- « tre, et, surprenant les époux, de grand matin, il aurait dit à « son beau-neveu : Vous allez maintenant épouser tout de bon « ma nièce, et sur l'heure ; ce qui fut fait. M. de Pougerville, « étant à Saint-Malo, en 1851, y connut un vieil avocat *de « recommandation*, qui lui conta le même fait, et exactement « avec les mêmes circonstances.

« Naturellement, dans ses *Mémoires*, M. de Chateaubriand « n'a pas touché un mot de tout cela... »

Pour réfuter cette version, M. Edmond Biré invoque, en note, dans la nouvelle édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* (1), chez Garnier frères, sous la rubrique « le Mariage de Chateaubriand », le témoignage d'un historien malouin, Charles Cunat, qui, dans sa *Biographie des Malouins célèbres*, donne *in extenso* la publication de l'acte de mariage de Chateaubriand.

Cette publication est du dimanche 18 mars 1792.

Aux archives municipales de Saint-Malo, se trouve l'acte de mariage, qui fut célébré, le lendemain, à la cathédrale de Saint-Malo (2).

Cet acte de mariage est signé de Céleste Buisson; François de Chateaubriand; François-Auguste Buisson; Michel Bossinot; Malapert fils; Lecoq; *Duhamel, curé*. Retenons ce nom.

« Le récit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, » conclut Edmond Biré, en s'appuyant sur la publication citée par Cunat, « a donc pour elle toutes les vraisemblances, tandis que la version où s'est complu Sainte-Beuve sonne le faux, à chaque ligne. »

« Très pieuses », dit aussi le savant critique, ayant en horreur les prêtres intrus, la mère et les sœurs de Chateaubriand étaient, sans nul doute, restées en rapports avec des prêtres non assermentés, lesquels, d'ailleurs, au commencement de 1792, étaient encore nombreux en Bretagne... »

Telles sont les trois versions éminemment contradictoires

(1) Tome II, page 549.

(2) Voir cet acte de mariage dans notre étude *Saint-Malo sous la Terreur. Silhouettes effacées*. Bulletin de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo. 1908.

données sur les romanesques circonstances qui entourèrent le mariage de Chateaubriand.

En réalité, où est la vérité ?

Nous savons, à coup sûr, que Chateaubriand se maria, le lundi 19 mars 1792, dans la cathédrale de Saint-Malo, et que son mariage avait même été précédé d'un contrat en due forme.

Si Chateaubriand n'a rien dit de ce mariage, c'est que *Duhamel était, depuis le 29 mai 1791*, le curé constitutionnel de Saint-Malo (1).

Mais, antérieurement, dans les premiers jours du mois, il s'était bien marié secrètement, devant un prêtre insermenté : *l'abbé Baudouard, ex-chapelain des Bénédictines du couvent de la Victoire*. Le récit qu'il donne de ce mariage secret est rigoureusement exact et trouve sa preuve dans le procès même qui en fut la conséquence (2).

En résumé, Chateaubriand se maria deux fois, et le désistement de l'instance introduite par M. de Vauvert fut motivé justement par la promesse faite par Chateaubriand de se marier à nouveau, devant le curé constitutionnel. Ainsi, tout le monde finit par s'entendre. Toutefois, dans le contrat de mariage qui régit le régime financier des deux époux, perce encore la preuve des mécontentements, apaisés seulement de la veille.

A Saint-Malo, rue des Grands-Degrés, — sombre et étrange rue, formée d'un long escalier de granit, — on montre, au n° 4, une belle maison de pierre, d'austère architecture, qui portait autrefois le numéro 479. C'est là, dans un salon aux coins arrondis, et richement lambrissé d'acajou, que se maria effectivement Chateaubriand, avec Céleste, l'amie de Lucile, devant le bon abbé Baudouard, l'ex-chapelain de ce couvent de la Victoire dont parle à maintes reprises René, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*.

II

UNE LETTRE INÉDITE DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand raconte, dans ses *Mémoires d'Outre-Tom-*

(1) Sur le curé constitutionnel Duhamel, voir notre étude précitée.
(2) Au greffe du tribunal de Saint-Malo ne se trouve plus que .. la chemise du dossier.

be (1), comment il fut élu, en 1811, après la mort de Joseph de Chénier, membre de l'Académie française, et fut invité à lire son discours de réception devant une commission désignée à cet effet.

Cette commission, ayant repoussé le discours du nouvel académicien, en raison de nombreux passages susceptibles de mécontenter l'Empereur, le comte Daru le pria de venir reprendre son manuscrit.

Voici dans quels termes Chateaubriand refusa de faire les rectifications qui lui étaient demandées :

Monsieur le Ministre,

La seconde classe de l'Institut a rejeté, à une grande majorité, le discours que j'avais composé, pour ma réception à l'Académie.

J'aurais quelques droits de me plaindre, mais, oubliant le nouveau désagrément qu'on a cru me faire éprouver, je viens me mettre à l'abri, sous votre protection.

MM. de Ségur, de Fontanes, Segond, et quelques autres ont pensé que mon discours était nuisible pour moi, pour la mémoire de M. de Chénier, pour l'Académie me faisant l'honneur de m'admettre dans son sein.

Des éloges d'une gloire éclatante s'y trouvaient mêlés à des opinions libres et généreuses.

Ces éloges pouvaient donc avoir quelque prix, car on voyait qu'ils ne partaient pas d'une âme rivale. Chose étrange ! Un discours, où je cherchais à relever la dignité des gens de lettres, est repoussé par eux.

On ne manquera pas, pour excuser un acte violent, d'empoisonner mes paroles, de les représenter comme tendant à réveiller des souvenirs dangereux et des paroles qu'il faut éteindre, tandis que, dans la vérité, rien de plus modéré, de plus indulgent n'a jamais été écrit sur un sujet aussi dangereux en lui-même.

Je vais jusqu'à excuser les opinions de M. de Chénier, jusqu'à le venger de terribles calomnies dont il a été la victime, jusqu'à confondre, dans les mêmes regrets et la même douleur, les cendres de son frère avec les cendres de mon frère.

Je devais, à la vérité, un mot de la mort de Louis XVI, mais, en mêlant à ce triste souvenir celui de chaudes marques de regret, je me suis mis, monsieur le Ministre, dans une position étrange. Le mal est sans remède, car je ne puis prononcer le discours que j'ai écrit, et l'honneur me défend d'en composer un autre.

La mémoire de M. de Chénier ne m'est pas assez chère, pour que

1) Pages 32 et suivantes, *Mémoires d'O.-T.* (Edition Ed. Biré).

je sacrifie mes principes, et jamais je n'achèterai mon repos aux dépens de ma considération politique.

Je viens exposer la pure vérité : mon discours respire l'indépendance. J'ai pensé que des sentiments élevés, noblement exprimés au pied d'un grand homme, ne pouvaient que m'attirer son estime.

Il est toujours aisé de satisfaire quelqu'un qui ne désire qu'une retraite honorable, l'oubli et la paix.

Veuillez agréer, etc.

VICOMTE RENÉ DE CHATEAUBRIAND.

Ces lignes sont la reproduction d'un brouillon, couvert de ratures, écrit de la main même de Chateaubriand.

Ce brouillon est épinglé au billet de Daru, publié dans *les Mémoires d'Outre-Tombe.*

III

PREMIER SÉJOUR A ROME

LETTRE DU VICOMTE DE BONALD

Lorsque Chateaubriand, nommé, en 1803, premier secrétaire d'ambassade, à Rome, eut pris possession de son poste, le vicomte de Bonald lui écrivit, dans les termes suivants :

Au Monna, le 18 septembre 1803.

Notre bon Clausel (1), mon cher Confrère, m'a fait l'amitié de me communiquer une de vos lettres, dans laquelle vous avez la bonté de vous souvenir de moi, au milieu d'êtres et de choses qui nous feraient vous excuser de l'oubli de tout le reste, et même pour un moment de l'oubli de vos amis.

Mais, mon cher Chateaubriand, vous n'êtes pas de ceux-là que le succès enivre, et il en est, certes, auxquels vous devez être trop accoutumé, pour qu'ils puissent changer votre cœur ou ébranler votre tête.

Je parle des succès intellectuels, car, pour ceux de la fortune, vous avez, comme moi, trouvé au désert plus souvent des graines amères que la semence fertile.

Les avantages que vous offre votre poste actuel sont, peut-être, eux-mêmes, diminués par un travail qui n'est pas de votre goût, auquel l'indépendance de votre caractère aura quelque peine à s'accoutumer.

Après tout, je ne veux pas savoir, cher Monsieur, si vous êtes

(1) Jean-Claude Clausel de Coussergues était un des amis les plus chers de Chateaubriand. Voir *les Dernières années de Chateaubriand* (1836-1848), par Ed. Biré, à Paris, Garnier.

riche, si vous êtes content, si votre position ne contraste pas trop fortement avec vos goûts ; si vous avez le temps de vous livrer à vos études favorites ; si tout ce qui vous entoure est en harmonie avec vous ; si vous vous trouvez bien, en un mot, ou si vous espérez mieux.

Ne faut-il pas, en effet, pour être complètement heureux, toujours espérer mieux ? et mon cœur désire vous savoir aussi heureux qu'un homme peut l'être, ici-bas.

Vous m'avez raccommodé avec le Très Saint-Père, contre lequel, depuis certain article du Concordat, j'avais une dent de lait. Il vous lit. Il vous goûtera. J'en suis sûr.

Mais ces Italiens sont-ils aussi avancés que nous ? Il faut l'être, pour vous lire avec fruit et vous comprendre. Je veux dire : comprendre votre idée. Vous m'entendez : cette idée si juste, si grande, si lumineuse ; idée de la perfection que le christianisme a semée dans les esprits et dans les mœurs ; ce grand essor qu'il a donné à tous les développements de l'intelligence, de telle sorte qu'un homme, d'esprit éclairé, peut, en supprimant la chaîne des conséquences intermédiaires, conclure à la divinité du christianisme.

Encore une fois, ce peuple rusé, spirituel, adroit, mais faible, subtil, mou et voluptueux, est-il encore à même de comprendre tout cela ? Voit-il la Religion ailleurs que dans les églises, et la perfection ailleurs que dans les cloîtres ?

Ou bien, lui faut-il, pour le mûrir, encore quelques siècles d'une meilleure constitution politique, et trois ou quatre Révolutions à la Française ?

Cependant, un de mes bons amis, homme d'esprit et de mérite, jadis chanoine et professeur de Sorbonne, émigré, qui plus est, grand-vicaire de l'évêque de Montefiascone, prétend que les Italiens ont la plus grande vénération pour M. Bossuet, et il commence à en augurer plus favorablement.

Si vous trouvez cet honnête homme sur votre chemin — il s'appelle l'abbé Diéche — parlez un peu de moi, ensemble. Surtout, rendez-lui tous les services dont vous permettent de disposer votre situation et le prestige qui l'environne.

Mon ami est un familier de l'abbé Maury.

Etes-vous content de cette belle ville de Rome, veuve de tant de rois, et *toujours Reine du Monde ?*

Sans doute mon enthousiasme pour les grâces des Romaines n'est pas excessif. Je pense cependant qu'il y a beaucoup à admirer et à se nourrir, dans l'évocation du souvenir et la contemplation des monuments qui ne sont pas les plus anciens.

Le Capitole de la société chrétienne est d'un autre intérêt que les résidences de Claude ou de Néron, et même que le berceau de Brutus.

Les Catacombes, où dorment des milliers de martyrs, évoquent des

souvenirs plus touchants et plus doux que l'Amphithéâtre,où le sang humain coula à grands flots.

Le Dôme de Saint-Pierre appelle plus le respect que le Capitole.

Dans cette Rome, vous ferez une ample moisson, si vous avez le temps de moissonner, car je vois qu'on vous occupe de diplomatie.

La diplomatie, d'autres pourraient la faire, comme vous. Mais vous, vous pouvez faire des œuvres intellectuelles où personne ne saurait vous suppléer.

Si mon souvenir vous a suivi jusqu'à Rome, je désire bien vivement qu'il se présente à vous, jusqu'aux pieds du Saint-Père. Vous me nommerez à Lui, comme ayant aussi combattu dans la même armée, quoique sous d'autres enseignes.

Désormais, je suis mort au monde de Paris, je m'occupe, ici, obscur et paisible, à étayer les débris d'une fortune qui croule de tous côtés.

Je vis au milieu de bonnes gens qui ne connaissent d'autres livres que les almanachs. Peut-être, pensent-ils, si le bruit qu'a pu faire mon nom est allé jusqu'à eux, que moi aussi j'ai fait quelques almanachs.

Ici, je vous l'assure, l'amour-propre ne trouve qu'une maigre pâture. Ici, je ne suis pas incommodé de cette fumée qu'on appelle la Gloire.

Je ne vois rien qui puisse me tirer de ma position domestique. Un tiers? peut-être.

Je voudrais profiter de cette solitude, pour continuer des travaux commencés. Mais, dans ce repos même, je suis trop distrait, par des travaux matériels et des dérangements de toute sorte, pour pouvoir m'occuper plus utilement.

Mais, je fais mon devoir quotidien, sans m'occuper de ce que me réserve l'avenir.

Je vous adresse cette lettre, à Rome, sans plus de précision, car vous n'avez pas donné d'autre adresse à Clausel.

Puisse-t-elle, néanmoins, vous parvenir ! Je le désire, vivement, afin que vous y trouviez un nouveau gage des sentiments de vive affection et de haute estime que je professe, cher Monsieur, pour vous et votre admirable talent.

Adieu.

DE BONALD.

IV

AU TEMPS DES AMBASSADES

Pour mettre dans leur vrai jour les lettres qui suivent,

rappelons, en deux mots, la carrière politique de Chateaubriand.

Brouillé avec Napoléon, depuis l'exécution du duc d'Enghien, et surtout depuis son discours de réception à l'Académie, qu'il refusa de modifier, ainsi que nous venons de le voir, il écrivit, en 1814, contre l'Empereur, la célèbre brochure : *De Bonaparte et des Bourbons.*

Après les Cent jours, il fut nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre d'Etat et pair de France. Il se rangea parmi les ultras, et publia une brochure intitulée *De la Monarchie selon la Charte.* Cette brochure fut saisie par ordre de Decazes. De là, son ressentiment contre les ministres et son opposition violente, dans *le Conservateur.*

Réconcilié avec Louis XVIII, grâce à ses mémoires touchant la vie et la mort du duc de Berry, il fut nommé ambassadeur à Berlin, puis à Londres. Il assista au Congrès de Vérone, sur lequel il écrivit deux volumes in-8 (1), devint ministre des Affaires étrangères, et fit décider la guerre d'Espagne. Disgrâcié de nouveau, il prit une part importante à l'opposition libérale du *Journal des Débats.* Nommé ambassadeur à Rome, en 1838, il donna sa démission, l'année suivante. Dès lors, il vécut dans la retraite et mourut en 1848.

De son temps d'ambassadeur à Berlin, il avait conservé cette lettre autographe de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse.

Monsieur le Vicomte de Chateaubriand,

Vous n'ignorez pas, sans doute, que votre lettre du 30 mars est restée longtemps sans me parvenir.

J'y ai trouvé, avec beaucoup de satisfaction, l'expression des sentiments avec lesquels vous avez quitté ma Cour.

Vous avez emporté mon estime et mes regrets, et je ne perdrai pas le souvenir des soins que vous avez mis à resserrer les liens d'amitié et de confiance qui réunissent aujourd'hui la Prusse et la France.

Je souhaite que vous obteniez partout les succès dus à vos talents et à vos principes, et je prie Dieu, monsieur le Vicomte de Chateaubriand, qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Lorsque Frédéric-Guillaume écrivit cette lettre d'adieu à Chateaubriand, ce dernier était à Londres, en qualité d'ambassadeur, depuis le mois d'avril.

(1) Paris, chez Delloye, 1838.

Chateaubriand durant son séjour à Berlin comme ambassadeur, était allé à Londres, bien qu'il n'en parle pas dans ses *Mémoires*. Dans ses tiroirs, en effet, il avait conservé le billet suivant :

Royal-Lodge Windsor, 4 juin 1821.

Monsieur le Vicomte,

J'ai les ordres du Roi d'inviter Votre Excellence à venir dîner et coucher ici, jeudi courant.

J'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

FRANCIS CONYNGHAM.

Chateaubriand, étant ambassadeur à Londres, envoya au roi un superbe ananas. Le duc des Cars lui en accusa réception, dans les termes suivants :

Saint-Cloud, 12 juin 1822.

Monsieur le Comte,

Je préfère vous laisser deviner l'expression des remercîments dont le Roi m'a chargé, pour vous, à l'occasion du présent que je lui ai remis de votre part, à courir les risques d'en diminuer les grâces, en voulant les rendre trop exactement.

Tout ce que je me borne à vous dire c'est qu'ils sont en proportion parfaite avec la grosseur extraordinaire et la saveur délicieuse de l'ananas.

DUC DES CARS.

Madame des Cars est infiniment reconnaissante de votre aimable souvenir.

Ci-dessous, une lettre que Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, reçut du célèbre docteur Récamier, son ancien médecin.

A Son Excellence, Monseigneur le Vicomte de Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères.

Monseigneur,

Si votre santé va aussi bien que les affaires que vous gouvernez, vous ne devez pas avoir besoin d'*Esculape ;* mais votre ancien médecin peut avoir besoin de vous et il ne peut pas se refuser, en ce moment, à faire tous ses efforts pour appeler votre bienveillance sur un élève en langues orientales dont M. Joubert, professeur de Turc à la Bibliothèque Royale, fait le plus grand eloge.

M. Edouard Gabriel Desaut est le fils d'une veuve parfaitement

bien pensante. Il désirerait être nommé élève des Langues orientales, à Constantinople.

Vous pourriez ensuite ne le faire partir qu'à votre volonté.

Voilà ma requête, pour M. Desaut. Mais, j'en ai une autre à vous adresser pour moi : C'est que vous vouliez bien être persuadé qu'on ne saurait être, avec une plus haute considération que moi,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

RÉCAMIER.

Ce 4 juillet 1823.

V

LETTRES DU BARON PASQUIER

De son ambassade à Rome, Chateaubriand avait rapporté une liasse de lettres qui lui avaient été adressées par le baron Pasquier (1). Nous en détachons les suivantes :

Paris, 16 novembre.

Mon cher ami,

Malgré votre silence obstiné et l'oubli de la ferme promesse que vous m'aviez faite de me donner de vos nouvelles, aussitôt votre arrivée à Rome, je profite de l'occasion de M. de Ganay pour vous écrire ces quelques mots.

Toute lettre qui vient de la grande ville a son prix, au bout de bien peu de temps. Aussi, j'espère que celle-ci sera, pour vous, la bienvenue.

Nous savons la bonne réception qui vous a été faite, dans la capitale du monde chrétien ; elle ne vous devait pas moins, mais comme le monde ne sait guère à qui il doit, il faut lui savoir gré de toutes les exceptions.

Ce que vous désirez, en ce moment, c'est une lettre vous donnant le plus possible de détails sur ce qui se passe ici.

Je voudrais fort pouvoir vous satisfaire, mais, en vérité, si la matière est féconde, c'est en une infinité de petits détails dont l'intérêt ne saurait durer plus de vingt-quatre heures.

A l'intérieur, la situation politique est littéralement la même qu'au moment de votre départ.

(1) Le baron Pasquier, dont différentes lettres sont citées dans *les Mémoires d'Outre-Tombe*, fut nommé, le 4 août 1830, après la retraite de M. Pastoret, président de la Chambre des Pairs. Ce fut entre les mains du baron Pasquier que Chateaubriand se démit de ses fonctions de ministre d'Etat et de son titre de pair de France.

Lorsque, nommé chancelier de France, Pasquier alla habiter le Palais du Luxembourg, il offrit gracieusement le logement à Mme Récamier, dans son petit hôtel de la rue d'Anjou.

Toujours, de grands efforts pour obtenir des satisfactions incomplètes, mais dont il faut bien se contenter, faute de mieux.

Le *Moniteur* vous a porté le remue-ménage du Conseil. Pour obtenir ce résultat, on a été, pendant trois semaines, dans un véritable état de crise.

Enfin, nous en voilà sortis, jusqu'au jour où viendra l'indispensable nécessité d'un nouvel effort.

Décidément, la session ne s'ouvrira pas avant la fin de janvier. Elle commencera avec de nouveaux embarras et la nécessité de combiner d'autres accommodements, car on ne vit qu'à ce prix.

Vous savez, comme moi, ce qu'il en est de la Morée. On a le devoir d'en revenir, le plus tôt possible. Actuellement, on négocie, avec l'Angleterre, une sorte de pacte destiné à défendre ce qui a été fait contre toute velléité de destruction. Par ailleurs, les négociations avec l'Angleterre ne sont pas faciles, en raison de l'état précaire de son gouvernement. .

Il est maintenant avéré que le roi d'Angleterre a de l'eau dans la poitrine, et n'en a plus que pour deux ou trois mois.

Son successeur n'est pas beaucoup plus solide. Pour ces raisons, personne ne peut dire, avec quelque certitude, entre les mains de qui sera le pouvoir dans six mois.

Cette situation est vivement et péniblement sentie par les Anglais. C'est un peuple qui raisonne. Il voit bien qu'il ne peut rien entreprendre, ni jouer le moindre rôle militant, dans les affaires de l'Europe.

Aussi, là-bas, en est-on arrivé à désirer, plus tôt que plus tard, la Régence, par laquelle il va falloir passer. Une fois organisée, la nation anglaise aura du moins une base sur laquelle elle pourra tabler, pendant sept ou huit années.

Vous voyez quels avantages pourrait donner à la France cette combinaison bien exploitée. Mais, nous-mêmes, sommes-nous dans une position beaucoup plus solide ? Ceux qui détiennent le pouvoir sont-ils assez assurés de le conserver, et donnent-ils à ceux qui les regardent faire une assez grande confiance dans leur propre durée ?...

Je ne vous parle pas de vos amis. Ils profitent sûrement des mêmes occasions que moi pour vous écrire.

Je désire vivement que vous me comptiez au nombre de ceux qui vous sont le plus attachés. Ne suis-je pas des plus anciens en date ?

Veuillez me rappeler au souvenir de Madame de Chateaubriand, et agréer, mon cher ami, l'hommage de mon respect.

Tout à vous,

PASQUIER.

Paris, 18 décembre.

Mon cher Chateaubriand,

Votre lettre du 2 décembre m'a été très exactement remise. J'ai eu un plaisir véritable à voir enfin de votre écriture.

Vous pouvez bien me parler de vos ennuis. Je les connais à merveille.

Est-ce que, pour un séjour de six mois dans cette belle Italie, que je voyais cependant pour la première fois et avec un grand charme, je ne commençais pas, quand il s'est terminé, à avoir une grande impatience de revoir mon pays !

Il y a, pour tout le monde, un *Ranz des Vaches* qu'on n'entend qu'autour de ses foyers.

Votre belle position, dans la capitale du Monde Chrétien, et la manière dont on vous y accueille sont cependant de grands adoucissements au mal de l'éloignement. Mais, n'importe! Rome, je le sens à merveille, ne vaut pas, pour moi-même, l'entre-sol de la rue d'Enfer.

Je veux donc vous y revoir ; mais non pas — ne vous déplaise ! — dans votre fauteuil et en bonnet de nuit. Songez donc que je suis plus vieux que vous ! Si vous avez des prétentions à l'hôpital, où irai-je donc, moi ?

La politique de ce temps-ci ne peut guère s'écrire. Elle veut être causée, et c'est encore là un des grands inconvénients des séparations.

Quand je vous ai écrit, la dernière fois, au sujet du siège de Silistrie, était-il déjà abandonné? Je ne le crois pas.

Cet événement déjà fort important par lui-même, s'est grossi en passant par Vienne. Il a occasionné partout une grande rumeur.

La main du duc de Wellington s'est serrée contre celle de Metternich. Cependant, ce dernier voudrait marcher plus vite que le premier. Wellington sait mieux calculer les chances de la guerre. S'il l'entreprenait, il voudrait être certain de la France, par un bon ministère.

Dire que, le mois dernier, on rêvait encore, dans le cabinet d'Allemagne, le retour prochain du *Grand Villèle* (1) ! Le fait est sûr. La France, depuis 1815, n'a eu d'autre ministre que lui ! Voilà ce qu'on dit en haut lieu. Heureusement que votre ami P..., qui est arrivé ici comme la colombe de l'arche et repartira de même, achèvera, je crois, de détruire cette douce illusion.

Faute de mieux, on voudrait assez de lui, dans le pays où il retournera, mais cela même n'est pas facile à arranger.

Pour détruire ces utopies, il ne fallait laisser passer ni la loi sur la Presse, ni celle de la liste électorale.

Mais, me direz-vous, on a fait ce qu'on a pu !

(1) Pasquier s'exprime ironiquement.

En somme, pour le dehors, le printemps verra, suivant toute apparence, la guerre d'Orient. Dans cette guerre, nous aurons une alliance. Malgré l'envie de quelques-uns d'y prendre part, j'augure qu'on laissera faire. On attendra le bénéfice du temps.

A l'Intérieur, je crois être certain que ni M. de Villèle ni M. de la Corbière ne paraîtront à la session.

M. G... se dispose, dit-on, à tenir à la Chambre des Pairs le gouvernail de l'opposition.

Et, maintenant, que vous dire sur tout ce qui circule le matin et est détruit le soir?

Mille bruits. Sans fondement.

Je suis convaincu que la session s'ouvrira, tout étant dans l'état actuel. Plus tard, seulement, on pourra juger des dispositions de la majorité de la Chambre des députés, et dès lors des exigences auxquelles on tiendra plus ou moins à se soumettre.

A la première occasion, je m'empresserai de vous écrire à nouveau.

Je vous remercie d'avoir évoqué des souvenirs qui nous reportent à trente ans dans le passé. A tout prendre, ils ont été, certainement, dans les plus doux de notre vie.

Quelles bonnes et douces soirées nous passions, dans ce dernier étage du Luxembourg ! Qui pourrait réunir, aujourd'hui pareille société, si unie, si spirituelle, si conforme d'idées ?

Et cette aimable personne qui y présidait !

Je vous ai dit, je crois, que j'avais, durant mon séjour en Italie, visité son monument (1) et l'avais déjà trouvé dégradé par le temps.

Comme il court ce temps! et de combien de ruines est-il fait ?

Qu'est-on autre chose, lorsque, comme moi, on a passé les soixante ans !

Vous n'y êtes pas encore arrivé, je crois. Vous êtes donc *moins débri* que moi, par l'âge, et pour bien d'autres raisons encore.

Mes hommages, je vous prie, à Madame de Chateaubriand, et agréez l'assurance de ma vieille et sincère amitié.

Ecrivez-moi par toutes les bonnes occasions.

Tout à vous,

PASQUIER.

Paris, le 23 février.

Mon cher ami,

C'est encore moi, car je ne veux pas laisser passer une occasion sans vous donner signe de vie.

M. de Boissy se charge de vous porter cette lettre ou de la remettre à celui qui peut-être, à sa place, partira ce soir.

(1) Mme de Beaumont, née Pauline de Montmarin, dont le tombeau fut érigé, dans l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome, par les soins de Chateaubriand. Voir *Mémoires d'O.-T.*, page 377, tome II.

Si c'est M. de Boissy qui vous arrive, il vous mettra mieux au courant que je ne puis le faire de tout ce qui se passe.

Vous savez que je n'ai jamais cru à aucune possibilité d'arrangement, dans l'état actuel des affaires. Mon opinion n'a pas changé ; je crains que beaucoup de maladresses n'aient enfanté de nouvelles difficultés.

Au reste, nous sommes dans la crise annuelle des sessions, toujours fécondes en imbroglio.

Les journaux vous tiendront au courant de la politique intérieure. Vous êtes de ceux qui savent lire entre les lignes. Donc, rien à vous apprendre de ce côté.

Pour l'extérieur, il en est autrement. On attend ici, avec une vive impatience, le résultat des conférences de Londres, dans lesquelles s'agite la question des limites de la Grèce.

Je doute fort qu'on puisse s'entendre. On ne sait rien de Constantinople. M. de Metternich, si hostile à une nouvelle campagne, commence, je crois, à perdre toute illusion à ce sujet, et à comprendre le tort qu'il a eu d'aiguiser l'amour-propre de la Russie en proclamant ses défaites, et, chaque semaine, en osant même en imaginer de nouvelles.

Le plus possible, il essaie donc de rattraper ses paroles ou celles de ses ambassadeurs. Mais elles ont produit leur effet.

Pourquoi donc conter toutes ces babioles à un homme qui est sur le point d'être l'arbitre d'une paix? Cet honneur manquait à votre brillante carrière, et je vous félicite de l'occasion qui se présente de combler cette lacune.

Si vous en trouvez le loisir, écrivez-moi quelques lignes, me parlant et de vous et de votre nouvelle situation. Vous le devez à l'intérêt que j'y prends et que j'y prendrai toujours.

Tout à vous,

PASQUIER.

Paris, samedi matin.

Mon cher Chateaubriand,

La paix est faite. La nouvelle est arrivée télégraphiquement, de Strasbourg et de Toulon.

Les conditions sont assez bonnes : annexion de la place de Poti; indépendance réelle et même agrandie des principautés, vis-à-vis la Turquie, une ou deux places démolies sur le Danube ; contribution de guerre de 130 millions environ, dont 18 millions payables avant que les Balkans soient repassés.

Pour le solde, les Turcs ont 10 ans pour s'acquitter ; mais on occupe Silistrie, jusqu'à parfait paiement.

Dans tous les cas, on reste encore à Constantinople pendant six semaines.

En ce qui concerne la Grèce, le sultan s'en remet aux décisions des conférences de Londres. Mais, de ce côté, il y a déjà quelque grabuge, parce que la Russie penche pour une indépendance plus absolue, au prix d'une légère diminution de territoire.

Le grand Wellington est, sur ce point, dans une grande fureur.

Voici le plus biscornu de l'affaire. Les ambassadeurs français et anglais ont jugé à propos d'appeler à Constantinople les flottes de leur nation respective. Les amiraux se sont mis en devoir de se rendre à l'appel; sur quoi le sultan lui-même aurait fait avancer des troupes.

Tout cela m'a été dit de bonne source et me paraît vrai.

On parlait, hier soir, de Polignac, pour la présidence du Conseil.

Tout à vous,

PASQUIER.

VI

A PROPOS DU CONGRÈS DE VÉRONE

Des lettres que reçut Chateaubriand à propos de son livre sur le congrès, nous détachons la suivante qui, signée de Cazalès (1), offre un intérêt particulier.

Kergré, 3 septembre 1838.

Monsieur le Vicomte,

Je suis heureux que mon compte-rendu du Congrès de Vérone, paru dans *l'Université catholique*, ait obtenu votre approbation.

Je me suis efforcé, selon le conseil que vous m'aviez donné, de faire ressortir l'importance historique de l'ouvrage et des précis intéressants dont il est rempli : la matière était trop riche, pour qu'il fût fort difficile d'en tirer parti.

Je ne dirai pas que je me félicite d'avoir trouvé l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes vos bontés, car je n'aurais pas parlé autrement, quand même j'aurais été inconnu de vous. En fait, il ne pouvait y avoir qu'une manière de parler de l'ouvrage, pour quiconque n'a pas un parti pris contre cette pauvre et malheureuse Restauration, ses œuvres quelconques, et ceux qui se sont mêlés de ses affaires.

(1) Edouard de Cazalès, rédacteur au *Correspondant*, qui cessa de paraître au mois d'août 1831 ; à *la Revue Européenne*, qui, dit M. Ed. Biré dans son livre sur *les Dernières années de Chateaubriand*, fut, non sans éclat, pendant quelques années l'expression du même esprit et l'œuvre des mêmes écrivains ; à *l'Université catholique*, où parut le compte-rendu auquel fait allusion la lettre ci-dessus.

16

Nous vous devons la reconnaisance, nous tous, les écrivains, qui marchons, et infiniment loin, sur vos traces, pour avoir montré, si clairement, que les dépêches de l'homme de lettres valent au moins celles des commis de pur sang. Cette heureuse concordance redoublera sans doute l'amour-propre de beaucoup d'entre nous. Elle leur persuadera que les Muses doivent gouverner le monde. Heureusement qu'elles ont mieux que cela à faire !

Voici un nouveau sujet pour les inspirer, pour peu qu'elles soient du juste milieu, ce qui leur est bien arrivé quelquefois : c'est la naissance du troisième roi de notre dynastie, comme dit M. Dupin, du comte de Paris. On aurait dû, déclare-t-il, l'appeler Robert, puisqu'on veut en faire plus tard un Robert le Fort.

Quelles sont les destinées de cet enfant ? Nul ne le sait que Dieu. Mais il y a fort à parier qu'il ne finira pas ses jours dans son titre de Comte, et surtout qu'il ne portera pas le sceptre constitutionnel.

Les Porphyrogénètes ont moins de chance pour régner en France, à l'heure qu'il est, qu'ils n'en avaient sous le Bas-Empire, — où cet accident, pourtant, leur arrivait rarement. Témoins : Louis XVII, Napoléon II, Henri V.

Je suis, du reste, dans un coin du monde où le bruit des coups de canon en l'honneur de la naissance du comte de Paris n'arrive que bien affaibli.

Je viens de passer quelques mois au bord de la mer, dans cette charmante Bretagne que vous connaissez peu, bien qu'elle soit votre pays natal. Je ne vois venir qu'avec regret le moment de la quitter.

Je dois, pourtant, revenir à Paris, vers la fin de ce mois.

J'espère vous trouver alors délogé de la rue d'Enfer, et aménagé dans un quartier plus accessible, me permettant de profiter plus souvent de la bienveillance que vous voulez bien me témoigner.

Agréez, monsieur le Vicomte, l'assurance de mon sincère et respectueux attachement.

E. DE CAZALÈS.

VII

L'ENCHANTEUR RENÉ

Quand on fouille dans les tiroirs de l'Enchanteur René, on y découvre tant de billets émus, tant de poésies admiratrices, tant de lettres qui empruntent aux trésors de notre langue française les épithètes les plus dithyrambiques qu'on se demande si jamais un écrivain, au monde, vécut auréolé d'un égal prestige.

L'histoire a conservé les noms de ses illustres amies — telle

Mme Récamier. Mais combien d'autres cœurs a-t-il fait battre? Combien reçut-il de lettres brûlantes d'amour, ou au moins imprégnées d'une admiration sans égale!

Ecoutez une timide demoiselle qui, présentée à l'Enchanteur par M. l'Aumônier, a osé lui remettre ses premiers essais littéraires, et n'est pas encore remise de son doux émoi :

Beauvais, mars 1837.

Monsieur le Vicomte,

Voici le faible essai pour lequel vous avez daigné me promettre quelques lignes de votre magique plume.

Vous seul pouvez donner du prix à l'enfant de ma solitude. Quand vous l'aurez sanctifié, il faudra bien que le monde l'accueille.

Je vous ai vu, Monsieur. Oh! c'est un bonheur dont je me nourrirai toujours.

Mais comment excuser mon audace?

J'étais si troublée, au moment où j'ai eu l'honneur d'être admise auprès de Vous, que je n'ai su vous dire comment j'avais été entraînée, par l'aumônier de monsieur le comte de Cassini à vous demander une préface!

Oh! pardon. Mille fois, pardon! Monsieur. De grâce! que cette démarche dont je sens aujourd'hui toute l'inconséquence, toute la témérité, n'altère en rien ce divin souvenir que vous m'avez fait espérer.

Il m'est plus précieux que toutes les joies, les trésors et la gloire du monde.

Agréez, s'il vous plaît, monsieur le Vicomte, mes humbles civilités et mon éternel hommage.

FANNY DESNOIX.

A l'exécution du duc d'Enghien Chateaubriand a répondu par sa démission de ministre de France (1).

Ce beau geste lui vaut la lettre suivante :

Monsieur le Comte,

Une étrangère demande la grâce d'oser un instant occuper votre attention.

Cette étrangère n'est point une autorité ; elle se présente à vous comme un faible écho de quelques êtres bien pensants que votre dernière action a remplis du plus vif enthousiasme.

Monsieur le Comte, vous vous êtes élevé bien au-dessus de votre siècle de ce siècle que caractérisent seulement l'égoïsme, le calcul et une prudence cauteleuse.

(1) Dans le Valais. Voir *Mémoires d'O.-T.*, page 402, tome II.

Si la France n'a pas su vous comprendre, je plains la France. La postérité en fera justice.

Quant au présent, il existe encore quelques cœurs nobles qui ont su apprécier l'élan de votre grande âme.

Il ne les a pas étonnés. Un élan produit par une cause sacrée doit être sublime. Ils l'attendaient de vous, et néanmoins il a excité leur admiration, comme une chose imprévue, inespérée.

Le nom de Chateaubriand deviendra, dans l'histoire, l'équivalent du dévouement, de la vertu et de la justice.

Permettez-moi d'ajouter, monsieur le Comte..., j'eusse donné ma vie pour être à votre place.

C. D'OLIVAR.

Cette autre, se comparant à la colombe, roucoule ces rimes admiratrices au pied de l'Enchanteur :

... Triste, je regagnais, moi-même, ma chaumière
Quand, au sommet des monts, une vive lumière,
Illuminant les cieux, embrasant l'horizon,
Précipite mes pas à travers le vallon.
Quoi ! dis-je, est-ce l'éclair précurseur de l'orage,
Ou d'un affreux malheur le sinistre présage ?

Non. Le ciel est d'azur, et l'astre éblouissant.
C'est un Roi couronné des splendeurs de la gloire ;
Le Roi de la Pensée et le Roi de l'histoire,
C'est l'immortel Chateaubriand !

Chateaubriand ! Quel nom ! Du couchant à l'aurore,
Du vaste Océan au Bosphore,
. . . .
. . . .

Je vois ce nom gravé sur le marbre et la pierre,
Environné partout, comme le nom d'Homère,
Du myrthe au doux parfum et du noble laurier.

Chateaubriand ! de ton génie
Le siècle a mesuré les sublimes élans.
Vois ! ta reconnaissante patrie
A la Religion s'associe,
Pour couronner ton front de festons éclatants...

Que n'étais-je, avec toi, penché sur la colline,
Où le Roi couronné d'épines
Dans son sang, à jamais, unit la terre aux cieux ?
Que n'ai-je, aux Olliviers, m'inclinant à ta place,
Baisé l'auguste trace
Du Sauveur des humains s'élevant glorieux ?...

O toi qu'il défendit, console sa vieillesse,
Rends-lui les doux plaisirs qu'il te donna sans cesse !
Viens ! ah ! viens ! lui verser et les soins et l'amour.
Et, quand l'ange du soir, le touchant de son aile,
Brisera les liens de cette âme immortelle,
Porte-le, dans tes bras, au céleste séjour.

Et, j'abaisse mon vol, colombe audacieuse.
Je vivais dans les bois, calme et silencieuse
Et j'ai voulu de près contempler le soleil !
Mon aile s'est rompue et sa vive lumière
A brûlé ma paupière !
Je succombe !......................

Sur le même ton d'immuable adulation se succèdent les poésies et les lettres. Elles flattent évidemment l'amour-propre de René, puisqu'il les conserve dans le coffret aux souvenirs. Mais, avant de les y déposer, il les lit, sans doute, dans l'intimité. Ces bouts-rimés, que lui décoche une vieille cousine, éveillent en nous cette supposition :

Au Vicomte de Chateaubriand :

On n'est aimable que pour soi !
Quand l'amour-propre vous domine,
Ne vous rangez pas sous sa loi.
Croyez votre vieille cousine,
Il est cent mille fois plus doux
De se faire chérir de tous,
Par sa douceur, sa complaisance,
Ses talents de société,
Que par l'amour de la science,
Qu'on n'acquiert que par vanité !

René, en lisant le conseil de la vieille cousine, dut se demander si vraiment il était plus doux de se faire aimer « pour ses talents de société » qu'à cause de sa valeur littéraire. En effet, au bas du poulet, il écrivit deux fois : *Pourquoi ?* Et, sans plus approfondir le problème, il glissa l'envoi de la cousine parmi les poésies chantant sa gloire et son génie.

Ce ne sont pas seulement les âmes de jeunes filles qui palpitent au seul nom de Chateaubriand. Devant son génie et ses beaux gestes, littérateurs, philosophes, hommes d'Etat s'inclinent avec une égale admiration. Chateaubriand est l'Enchanteur qui séduit tous les cœurs ; il est le météore qui éblouit tous les yeux.

Combien les lettres suivantes en sont la preuve éloquente !

De Certines, près Bourg, le 23 mai 1834, Edgard Quinet lui écrit :

Monsieur le Vicomte,

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir encore remercié de votre lettre mille fois bienveillante.

Je sens trop vivement combien je suis resté au-dessous de mon admiration, quand il a fallu l'exprimer!

J'aurais voulu dire ce que tout le monde sait : que vous avez délié la langue et souvent les yeux de l'âme à toute la génération d'aujourd'hui.

J'aurais voulu pouvoir dire aussi que votre génie est tout ce qui m'a plu davantage sur la terre, ce que j'ai trouvé pour ma part de plus puissant et de plus divin.

Mais je n'ai rien fait de ce que j'ai voulu !

Plaignez-moi, monsieur le Vicomte, et pardonnez-moi.

Dans la misère de nos temps, vous faites que la France ne reste pas sans prestige.

Vous soutenez son ancien renom de grandeur et de gloire.

Vous êtes cause que ces mots ont encore ici un sens et un écho.

Chaque ligne qui vient de vous atteste que ce pays, sous sa cendre, conserve encore le feu sacré.

Vivez! vivez longtemps pour lui et pour le monde!

Permettez-moi, monsieur le Vicomte, de vous offrir mon profond dévouement, et l'hommage de mes sentiments respectueux.

EDGARD QUINET.

L'admiration pour l'homme politique égale celle pour l'écrivain :

Bravo! bravissimo! mille et mille fois bravo! mon cher Vicomte, lui écrit le duc de Damas. Voilà ce que je n'ai cessé de répéter ce matin, et ce que je dirai toujours en lisant et relisant votre discours d'hier (1)...

De son côté, le duc de Doudeauville lui écrivait dans les termes suivants :

Chargé d'être l'interprète de notre réunion auprès de monsieur le Vicomte de Chateaubriand, je m'empresse de venir lui en exprimer les sentiments.

Elle a vu, avec autant d'intérêt que d'estime, la lettre de refus, si parfaite, qu'il a écrite au sujet de sa nomination. Elle reconnaît bien là le dévouement pur, le zèle désintéressé qui dirige ce noble Pair...

(1) Sans doute le discours qu'il prononça à la Chambre des Pairs, après la journée du 7 août 1830.

Elle souhaite faire parvenir à monsieur le Vicomte de Chateaubriand ses regrets, avec l'expression de ses sentiments.

Charmé d'y joindre l'assurance des miens, j'ai sollicité, moi qui ne sollicite rien, cette douce et honorable mission.

Il ressort aussi des lettres que nous avons, sous les yeux, que Chateaubriand était fort accueillant vis-à-vis des écrivains. Très volontiers, il lisait les manuscrits qui lui étaient soumis, donnait un conseil et un encouragement.

Pour mettre en lumière ce côté de son caractère, citons ces deux lettres :

Paris, le 5 mai 1827.

Monsieur le Vicomte,

Je suis très loin de mériter le titre de Maître que vous me donnez dans votre lettre obligeante.

Je n'ai fait que vous offrir une faible imitation d'un magnifique fragment d'un de vos plus célèbres ouvrages.

J'ai glané, après vous, dans un champ où vous avez fait une abondante moisson, et j'ai pris la liberté de vous présenter quelques épis que j'ai ramassés sur votre chemin.

Je serai bien récompensé de ma peine, si l'hommage que je vous ai fait de ma timide copie vous prouve ma haute estime pour vos belles productions et la considération très distinguée avec laquelle je ne cesse d'être, monsieur le Vicomte,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PARSEVAL.

Château de Merse.

Monsieur le Vicomte,

Je vous remercie de m'avoir appris que la personne que vous pleurez n'est pas Mlle de Chateaubriand que je connais. La perte pour les parents eût été la même. Mais, pour ceux qui n'ont vu que l'aînée, on conçoit qu'il y ait une différence.

Je suis sensible, monsieur le Vicomte, à l'extrême obligeance que vous avez mise à m'accuser réception de mon manuscrit. L'honneur que vous me promettez de lui faire, en le lisant, est une faveur que je dois à votre extrême politesse, et dont je sens vivement tout le prix.

Ma reconnaissance vous tiendra compte de l'ennui qui, pour vous, en sera l'infaillible résultat.

Vous me dites, Monsieur, que vous avez renoncé aux choses de ce monde. C'est, sans doute, dans le sens d'y prendre part activement. Vous avez, en effet, trop noble cœur pour laisser l'armée aux mains des Philistins, sans porter intérêt à ceux qui crient : Israël, malheur à toi !

Moïse, sans combattre, tenait ses mains élevées et priait, l'œil fixé sur ses soldats.

Maintenant, vous ferez de même.

Vous me demandez, Monsieur, ce qu'il faudra que vous fassiez de mon manuscrit. Pour le savoir, j'attends que vous me disiez ce qu'il faut en penser.

Je n'ai consulté personne sur cet écrit, qui est le dernier fruit de trente mois de méditation. Je vous l'ai soumis, avec une entière confiance, en votre double qualité d'écrivain et de poète. Votre décision fera règle pour moi, sous le rapport de la conception de mon travail et de sa destinée.

J'ai l'honneur, etc.

MARQUIS DE MONTAGU.

Chateaubriand avait conservé, aussi, jusqu'à son dernier soupir, de nombreuses lettres, éloquents témoignages de l'inaltérable admiration, du dévouement profond, de la respectueuse affection dont l'entouraient tous ceux qui l'avaient connu.

C'est une lettre de Philarète Chasle, demeurant 12, rue de l'Abbaye, à Paris. En termes touchants, il remercie Chateaubriand d'être venu le voir. « J'ai su », dit-il, « que, parmi quatre juges de l'Académie française, vous avez été favorable aux efforts et aux labeurs de ma jeunesse... et j'en suis orgueilleux ! »

De Royer-Collard, ce billet, daté du 14 novembre :

Je monte en voiture, monsieur le Vicomte, et je n'ai pas le temps de vous remercier d'avoir fait attention à moi, dans l'état où vous êtes.

C'est pour mon propre compte — je dirais volontiers pour mon propre honneur — que j'ai parlé de vous. C'est aussi, je l'avoue, pour le plaisir d'en parler.

Aussitôt mon retour de la Marne, ce sera mon premier empressement de vous porter mes hommages.

ROYER-COLLARD.

Durant son séjour à Londres, comme ambassadeur, Chateaubriand s'était lié avec Sir W. Brother, secrétaire de l'Amirauté.

A quatre reprises différentes, Sir Brother vient le voir, à Paris. Sa dernière lettre est ainsi conçue :

Hôtel de Londres.
Place Vendôme.
Jeudi, 12 avril 1840.

Mon cher Vicomte,

Je ne puis plus passer par Paris sans me rappeler à votre souvenir.

Je vous ai connu comme ministre et ambassadeur. Je vous verrai avec autant de plaisir et encore plus de respect dans la retraite qu'illustrent vos principes et votre génie.

Pour moi, je suis aussi retiré des affaires, pour des raisons assez analogues aux vôtres. Mais, je me flatte que vous ne me verrez pas avec moins de bonté parce que je ne suis plus secrétaire de l'Amirauté.

Veuillez m'indiquer quand et où je pourrai avoir l'honneur de vous voir, et j'aurai bien du plaisir à m'y rendre.

J'ai l'honneur, etc.

W. BROTHER.

De la correspondance dont hérita Bénigne, résulte aussi que, parmi les amis de son illustre frère, il faut faire figurer le chevalier de Pannat (1).

De ce dernier, citons la lettre suivante :

Le 20 avril 1831.
9, rue Sainte-Croix, chaussée d'Antin,
Paris.

Mon cher Chateaubriand,

J'apprends, par le fils de M. de Fitz James que vous allez quitter Paris dans quelques jours, et on m'a même montré les lignes si touchantes que vous avez écrites à mon père.

Quel adieu vous faites à votre Patrie!

Votre célébrité vous suivra partout, et moi, plus vieux que vous, j'irai bientôt, vers un coin de ma province, finir ma vie obscure.

Nous nous sommes vus dans l'exil et le malheur, mais il s'y mêlait des jouissances.

Nous nous quittons, lorsqu'elles nous abandonnent.

J'espère que le souvenir d'un ancien ami ne sera pas effacé d'une vie si pleine de gloire.

Dites-moi si je puis vous voir, un matin? Dimanche ou jeudi serez-vous libre?

Je serai chez vous à l'heure que vous m'aurez indiquée.

Votre vieil ami dévoué,
PANNAT.

(1) Voir, sur le chevalier de Pannat, la notice de M. Ed. Biré, *Mémoires d'Outre-Tombe*, page 156, tome II.

De nombreuses lettres de recommandation laissées dans ces papiers jaunis viennent nous redire, enfin, l'inaltérable complaisance de René. La dernière pièce cotée et paraphée par le notaire émane du secrétariat de S. A. R. Mme la duchesse d'Orléans. Elle est datée des Tuileries, le 20 janvier 1844. Elle annonce à la vicomtesse de Chateaubriand que, sur sa recommandation, des secours en argent viennent d'être accordés à deux de ses protégés par la duchesse d'Orléans.

VIII

LA ROMANCE DU MONTAGNARD ÉMIGRÉ

C'est dans les montagnes de l'Auvergne que Chateaubriand l'entendit pour la première fois.

Inspiré par le charme de sa musique, il y adapta des paroles qu'il transporta, ensuite, dans son livre *le Dernier des Abencérages*.

Préalablement, il l'avait adressée à sa sœur Lucile. Elle se terminait par ces deux strophes :

Le château n'a plus de tourelles,
Mais au printemps les hirondelles,
Comme autrefois à ses brebis,
Fidèles
Y font encor pour leurs petits
Des nids.

Sur la montagne solitaire,
Il n'est plus l'arbre tutélaire
Où pour charmer ses longs ennuis
Mon père
Nous racontait des fabliaux
Si beaux!

Ces deux strophes furent heureusement remplacées par les deux suivantes :

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie,
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur son cœur
Mon cœur!

Oh! qui me rendra mon Hélène
Et ma montagne et le grand chêne;
Leur souvenir fait, tous les jours,
Ma peine.

Mon pays sera mes amours
Toujours !

Lucile avait répondu par une délicieuse romance sur le même rythme. Nous avons eu cette romance entre les mains. Momentanément égarée, nous avons le regret de ne pouvoir la reproduire dans cette étude.

Sait-on que c'est la romance du *Montagnard émigré* qui salua une dernière fois le cercueil de l'illustre écrivain, quand il traversa la nef de la cathédrale de Saint-Malo, pour se rendre à l'îlot du Grand-Bé ?

Sa petite-nièce, la comtesse de Chateaubriand (1), alors tout enfant, se souvient toujours de l'émotion qu'elle ressentit alors et des larmes qui jaillirent de tous les yeux.

Ce fut cette même romance, au moment de la chute du voile, qui salua l'apparition de la statue de l'immortel écrivain, le jour de l'inauguration de ce monument, à Saint-Malo.

IX

LE GOUVERNEUR D'AIGUES-MORTES DÉCAPITÉ EN 1550

Les feuillets contenant ce récit se trouvent avec une liasse de plans et de cartes que Chateaubriand avait rapportés de son voyage en Palestine :

Le gouverneur d'Aigues-Mortes avait une femme qui lui faisait infidélité, le connétable de France ayant trop su lui plaire.

Le gouverneur, l'ayant appris, voulut se venger du connétable, aux dépens du Roy.

Pour cet effet, il traita avec le Roy d'Espagne pour lui remettre la place entre les mains.

Avant d'executer son dessein, il voulut consulter Nostradamus. Celui-ci lui dit les accidents qui lui étaient arrivés en venant le consulter, ne voulant pas lui dire son infortune.

Il lui dit de se defier de sa femme, lorsqu'elle lui témoignerait le plus d'amitié ; qu'elle serait cause de son malheur. Il lui conseilla de ne pas s'en retourner de sitôt.

Le gouverneur, dépité de ce qu'on ne lui en disait pas davantage, et entraîné par son malheur, quitte brusquement Nostradamus et s'en retourne.

Etant arrivé à Aigues-Mortes, il frappe à la porte de sa maison.

(1) La comtesse Marie de Chateaubriand, petite-fille d'Armand, le cousin-germain de René. C'est d'elle que nous tenons ces détails.

Le connétable, qui s'y trouvait, s'échappa par une porte de derrière.

La femme du gouverneur, pour mieux couvrir sa mauvaise conduite, vint recevoir son mari avec mille témoignages d'amitié.

Comme celui-ci était fatigué, il se coucha bientôt, mais son sommeil fut dans peu interrompu.

Sur le minuit, le chef des Maréchaux fut frapper à la porte de sa maison, avec des archers. Etant entré, il le fit prisonnier, de la part du Roy.

Son procès fut fait.

L'intelligence qu'il entretenait avec l'Espagne fut justifiée par ses propres lettres, qu'on avait interceptées.

Ayant été condamné comme criminel d'Etat, il eut la tête tranchée.

A ce récit, Chateaubriand avait épinglé cette note explicative.

Le morceau ci-dessus est extrait d'un manuscrit, rédigé en 1746, par M. Gauthier de Terre-Neuve, conseiller du roi, juge ordinaire à la cour royale d'Aigues-Mortes.

Ce magistrat paraît l'avoir emprunté aux mémoires de M. de Pontis (1er volume).

Il ne m'a pas été possible de me procurer cet ouvrage.

J'aurais été curieux de le consulter, pour savoir si le gouverneur, condamné à mort, n'y est pas désigné par son nom propre.

Dans la liste des gouverneurs cités à la fin du recueil de M. d'Esparron, je lis qu'Arnaud Guilhem d'Ornezon, baron d'Aurade de Noalhon, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, occupait la charge du gouverneur d'Aigues-Mortes en 1541.

Celui qui lui est donné comme successeur est le chevalier Raymond de Lisagre. Il est revêtu du même emploi en 1556.

Faute de tout autre renseignement biographique sur ces deux personnages, on doit raisonnablement penser que ce fut Guilhem d'Ornezon qui fut le gouverneur décapité.

Quant au connétable, ce ne pouvait être qu'Anne de Montmorency, alors titulaire de cette charge.

X

L'AVENIR DU MONDE

Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* (1), Chateaubriand a écrit de superbes pages sur l'avenir du monde.

Ces pages ne sont, en réalité, qu'un court fragment d'une importante étude, dont un second extrait a été publié dans la

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome VI page 450. Edition Edmond Biré.

Revue des Deux Mondes (livraison du 15 avril 1834), et reproduit dans l'édition de M. Ed. Biré.

« Dans son manuscrit de 1834, » dit ce dernier (1), « Chateaubriand avait placé ici de très éloquentes pages, qu'il autorisa la *Revue des Deux Mondes* à publier, dans sa livraison du 15 avril 1834, où elles parurent sous ce titre : Avenir du monde. Elles sont parmi les plus belles du grand écrivain, et elles doivent être ici reproduites en entier. »

Nous donnons, ci dessous, la partie de cette étude demeurée inédite. Elle forme un petit cahier de 34 pages, auquel manquent les feuillets numérotés de 11 à 21 :

Est-il bien vrai, comme on l'a souvent répété, que les gouvernements antiques, en se succédant, se soient légué la même idée, la même force qui fait naître, grandir et tomber les empires, d'après un ordre indéniable et irrésistible?

Quelques familles qui se réunissent et fondent des cités, voilà pour la naissance des états; pour leur développement, la prospérité et l'harmonie des institutions. Pour leur chute, elle dérive d'une violence extérieure ou d'une civilisation pervertie qui ronge plus ou moins vite les fondements des empires.

C'est bien là le tableau réitéré qu'offre l'histoire du monde.

S'en suit-il que l'orbite des gouvernements humains n'accomplisse qu'un certain nombre de tours, qui se développent avec régularité et aboutissent à une destruction toujours semblable ?

Parce que trois points bornent le destin des empires — leur naissance, leur développement et leur ruine — y a-t-il là quelque chose de si effrayant, d'où en conclure la fatalité ?

Naître, vivre et mourir ! se peut-il qu'on échappe à cet ordre ? se peut-il que l'esprit humain en imagine un autre ?

C'est la vie de chaque homme, c'est sa figure, c'est son caractère qui le distingue.

Le premier et le dernier soupir bornent notre carrière à tous. A quel sein nous devons l'existence ; quel doigt puissant nous brise et nous pousse au tombeau ?...

C'est encore là ce que nous avons de varié et de remarquable.

Les peuples, qu'on ne s'y trompe pas, sont rarement éclos de la même manière ; ils ont fonctionné toujours différemment, et souvent c'est une autre main qui a taillé le linceul dans lequel ils se sont enveloppés pour mourir.

Voyez cet empire, qui semble un des premiers du monde, et d'où

(1) *Ibidem.* n° 6 de l'appendice au tome VI°.

paraissent être sorties, comme du sein d'une mère commune, nos lois, notre civilisation et nos religions.

Cette terre féconde se couvre de nombreuses populations qui ne savent manier que le fer pacifique d'une charrue, et qu'enterrer, dans leurs riches greniers, les récoltes que le limon du grand fleuve double chaque année.

D'autres états naissent et s'agrandissent ; il leur envoie le superflu de ses richesses et ne veut rien leur emprunter.

Enfermé dans ses frontières, il ne songe à les dépasser.

Si la Nature a mis le désert à ses pieds et le fleuve sur ses côtés, c'est pour que ces deux limites lui suffisent.

En outre, il se contente de la vie physique et intellectuelle de ses pères.

Pendant que le reste du monde marchait, cette terre est restée fidèle à ses origines qui ont devancé toutes les autres. Aussi, elle appartiendra à l'ennemi qui, par le seul ascendant de sa supériorité, voudra s'en emparer.

Cet antique colosse croule au premier effort qui l'ébranle, parce que le temps ne permet de vivre qu'à ceux qui marchent comme lui ; il glaça les peuples imprudents qui s'endormirent sous le ciel.

Voici donc un empire, né de lui-même sans violence, développé lentement, sans embarras, et tombé par l'impassibilité, par le fanatisme du passé.

Avant que l'arbre ne tombât en ruines, un rameau vif s'est détaché, que le courant des mers a emporté sur un sol nouveau.

Ce qui devait être la patrie de la Liberté de la Gloire et des Arts n'est encore qu'une réunion de pasteurs et d'agriculteurs qu'une étincelle venue de l'Orient va animer d'une flamme immortelle.

Ce n'est déjà plus ici un peuple issu de lui-même, sans ancêtres pour sa civilisation.

C'est un peuple *race*, bien énergique, qui vivait dans la nature, et qui se créa subitement une nationalité dont il emprunta le principe à une nationalité étrangère.

Voilà ces petits états qui grandissent comme des jumeaux, s'élevant rapidement, ne concourant encore que pour la gloire et l'indépendance.

Nous avons vu l'immobilité séculaire. Ici, l'activité produit des métamorphoses rapides, des merveilles journalières, des actions inouïes.

Ce peuple n'a encore vécu qu'un jour plein de lumière et de mirage, et voilà que les ténèbres de la destruction déjà l'enveloppent.

Venez voir tomber cette fleur que le monde regardait avec amour, et qui croissait pour la perpétuité des beaux arts ; elle n'embaume le sol natal qu'un matin, elle qui devait parfumer le monde.

Cette nation ne meurt pas paralysée par son inertie, mais déchirée par son agitation.

Elle qui avait répondu à la barbarie antique par la plus pure civilisation, à la multitude des envahisseurs par la vaillance et l'énergie, ne trouve plus rien, pour mourir que son éternel besoin de mouvement.

Elle s'ébranla alors sous ses propres coups, et se renversa dans les déchirements de l'agonie.

Cette brillante république naît donc tout autrement, se développe sous d'autres et plus étonnantes influences, et meurt de ses propres mains, suicide éclatant et qui devait être la profitable leçon des états libres lorsqu'ils croient l'agitation inséparable de la liberté !

Nous allons assister maintenant à tout autre spectacle.

Loin que le monde soit une scène où chaque soleil éclaire la même action, quand nous levons le rideau de l'histoire, nous assistons à des drames succincts, où apparaissent de différents personnages, des décorations nouvelles et des mouvements tout autres.

La Fatalité, si elle n'était pas qu'un mot, serait l'éternelle répétition du même jeu, tout au plus avec d'autres costumes.

Admirons ce peuple qui s'empara d'un petit morceau de terre, comme s'il ne voulait y bâtir qu'une tente de passage, et successivement, en peu de siècles, a envahi victorieusement tout l'univers.

Dans ces différents empires que nous venons de traverser du regard, le premier naît et se développe simplement et dans le silence ; le second, qui se créa par l'émigration, brille ensuite par les arts ; celui auquel nous sommes arrivés se fonde et s'étend démesurément par la conquête.

Et quand il aura vécu des siècles de sagesse, ce n'est plus par les luttes qu'il devra périr ; non, c'est par l'excès de la civilisation ou la corruption ; c'est aussi par l'excès de son ambition ou par son impuissance à résister au torrent envahisseur des Barbares, à qui il avait appris à diriger la fureur ou le ravage de leurs coups.

Où donc est la fatalité ?

Serait-ce dans la chute de tous les édifices à qui les siècles ont mis la main et qui sont démolis par les siècles ?

Oui, la mort est une fatalité. Avec la vie, ce sont les deux lois fatales des empires ; mais peut-on en découvrir d'autres ?

Je dirai plus : s'il fallait que ces royaumes tombassent, c'est parce que, dans leurs veines, avec la vie, circulait le principe de leur mort ; c'est qu'il leur manquait, pour durer peut-être toujours, ce qui est le sang des empires, ce qui les régénère quand ils croupissent : *la Religion et la Morale.* Ou l'une des deux seulement : la saine morale devant être religieuse.

Nous pourrions continuer à dérouler cet admirable tableau : des

générations s'élevant toujours nouvelles, les unes sur les autres, sans jamais s'exposer au reproche d'imitation.

Nous préférons nous arrêter aux peuples disparus qui sont morts sans postérité.

Les nations qui peuplent notre monde seront l'objet d'une bien moins rapide étude.

Nous les étudierons, lentement, isolément, en les distinguant, ou les rapprochant, selon le but commun ou la différence d'organisation.

Nous nous plairons à rechercher s'il y a diversité de nature, d'où elle peut provenir, si elle peut s'évanouir, et par conséquent si les peuples peuvent conserver leur caractère propre, leurs haines de races, leurs frontières distinctes.

Puissions-nous, comme nous l'espérons, trouver dans l'histoire les preuves de l'idée généreuse dont notre cœur est rempli !

Alors, ce ne serait plus une illusion d'utopiste, l'imagination qui arrange un ordre de choses impossible ! Ce serait une vérité, ce serait l'espoir dont toute âme doit se pénétrer et poursuivre la réalisation.

Je m'adresse maintenant aux âmes fortes ou aux cœurs religieux qui craignent d'abaisser la puissance de leur auteur en attribuant aux hommes une volonté différente de la sienne, ou qui, redoutant l'anarchie des combinaisons humaines, font tout dériver des suprêmes arrangements.

Je ne touche que timidement à ce grand problème de la liberté humaine et de l'infinie puissance qui semblent ne pouvoir subsister simultanément.

Dieu est éternel, et il a créé l'homme mortel ; il remue les cieux, et sa créature rampe sur un coin de terre.

Mais cet insecte misérable possède la liberté ?

Ce qui le prouverait, c'est qu'il est également habile à se reproduire et à se détruire, de ses propres mains.

Sa liberté a donc la plus grande latitude possible, puisqu'elle agit sur lui tout entier.

Mais Dieu est-il tout puissant ? qui en doute ?

Sait-il, ou ne sait-il pas ? Il sait. Et moi, que sais-je ?

Je sais que je suis, et que celui qui permet que je sois existe aussi.

Je sais aussi que Dieu ne peut vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses.

Il ne pourrait, lui-même, se mortaliser, car il cesserait d'être, et il n'y aurait plus de Dieu.

Puis-je m'expliquer cette apparente impuissance ?

Dieu, dis-je, ne peut vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses.

Il veut que l'homme soit libre, ce qui est prouvé par l'histoire du monde et par l'histoire de notre propre cœur.

Je crois tellement l'homme libre,que je ne comprends pas qu'il ne puisse pas l'être.

Là où je trouve des preuves invincibles de la liberté, on va puiser la croyance à l'esclavage de la pensée humaine.

On a dit que tous les empires sont tombés d'après les mêmes lois de développement. C'est une première erreur, car pas un n'a péri de la même manière. Tel, de corruption : tel, de déchirements. Celui-là, même de sommeil, comme s'il avait voulu se préparer à mourir.

Sans doute, nous avons constaté une périodicité dans les révolutions humaines ; elle prouverait tout au plus une persistance de la part des hommes à se traîner dans les mêmes sentiers, sans qu'on pût conclure de cette indifférence de la volonté à son asservissement.

On pourrait expliquer le retour des mêmes conbinaisons sociales en attribuant à l'homme un respect de tradition pour ce qu'ont fait ses pères ; une paresse d'agir lui-même, parce qu'il lui est si facile de se laisser vivre, et enfin une organisation identique qui, recevant la même éducation, produira nécessairement les mêmes fruits.

Certes, il y a bien loin, encore, de là à l'esclavage de la pensée humaine. Soutenir le contraire, c'est faire éclater la plus désespérante ingratitude envers celui dont nous tenons cette belle et précieuse liberté.

La science philosophique a parfois dépouillé les faits de leur originalité, pour les confondre et les rattacher à un même principe.

Des maîtres, dont nous révérons la science, ont dédaigné les détails, pour n'envisager, momentanément, que le fait dominateur.

Bien plus ! ils ont souvent dédaigné les principes eux-mêmes, comme n'étant que le produit de volontés sans plan et sans méthode.

Alors, ils ont entrevu dans leur imagination — eux qui sont disposés à simplifier et à généraliser — des types de gouvernements qu'ils ont construits, en leur adaptant les facultés qu'on retrouve le plus habituellement dans l'âme humaine, et, dans les empires, ils ont vu des règles essentielles auxquelles les faits doivent s'asservir.

La maladie s'engendre de l'abus ou de la privation ; ainsi, pour les empires.

Des crises éclatent dans les tempéraments; de même, naîtront les révolutions.

Ainsi, la machine sociale devient une machine humaine, qui, faite pour l'homme, est faite d'après lui.

En raisonnant ainsi, ces maîtres n'obéissent-ils pas, encore ici, à une trompeuse analogie ?

Ce qu'ils observent, c'est, en réalité, l'homme physique.

Autrement, s'ils imaginaient un mode d'empires conforme à notre organisation morale, ils ne verraient ni crises ni maladies.

La pensée toujours saine et indépendante dans son exercice naturel (1).......

. . . .

Depuis cinquante ans, nous croyons que le monde a changé, parce que les choses ne sont plus tout à fait les mêmes, et parce qu'un ressort nouveau, ajouté à notre machine politique, la fait fonctionner d'un mouvement plus propice.

Et, d'abord, la vérité apparente des choses n'a pas changé. Les hommes sont certainement toujours les mêmes.

En réalité, ce ressort nouveau qui actionne notre machine politique est aussi vieux que le monde. Non, certes, ce n'est pas là l'inédit par excellence !

Nous nous imaginons avancer, avec un mouvement qui n'a pas d'exemple dans le passé !

Qu'on me pardonne une comparaison. Les planètes, dont nous voyons briller dans le ciel les feux étincelants, se meuvent dans une continuelle action : l'arc pourtant ne se déplace pas dans l'espace ; le principe originaire qui les mit en marche, pour toute la durée du monde, n'a jamais reçu un ébranlement nouveau et plus rapide.

Oserai-je dire qu'elles sont notre image et que notre marche dans le temps reste toujours la même ?

Je dirai, du moins, que nous ne reculons pas, que le progrès est toujours naturel, normal et réglé ; que les Révolutions, en l'accélérant, ne le dénaturent pas, qu'il n'y a point de progrès par bonds et par accidents, mais un progrès par continuité et par entraînement.

Nous avons fait une Révolution. Ne soyons pas si fiers de son influence et de ses bienfaits. Au contraire, ici, plus que jamais, humilions-nous. Ce que prouve cette Révolution, c'est que nous l'avons faite malgré nous.

Nous ne pouvions que nous opposer à sa venue. Elle nous a armés de l'arme des siècles pour renverser le passé. Elle nous a forcés à lui venir en aide pour son accomplissement.

Loin de l'avoir faite, nous l'avons arrêtée dans sa venue ; elle devait éclater depuis des siècles.

Les sociétés anciennes ont été bien autrement vite que nous. Elles allaient par larges évolutions, et passaient d'un cercle à l'autre de la sphère politique avec une déconcertante promptitude que nous n'avons pas imitée.

Elles avaient une action plus pesante sur leur propre évolution. Peut-être, parce que leurs institutions pouvaient se remanier plus facilement. Peut-être, parce que l'action plus restreinte de la masse nationale permettait davantage à ceux qui la gouvernaient.

(1) A cet endroit, page 11, les feuillets manquent pour reprendre à la page 21

Cette révolution du siècle dernier est peut-être un retard de dix siècles.

Le choc des ans devait la faire naître, et la confusion qu'elle engendra, contraire à la nature des lois générales, aurait dû se dissiper infiniment plus vite.

Longtemps, le grand fleuve du mouvement social a tourbillonné sur le sol qu'il devait engloutir. Or, ses flots devaient rapidement en niveler le limon, et la masse des eaux se déployer alors dans un développement paisible.

Comment l'homme a-t-il pu se dresser comme un obstacle à la volonté divine, et entraver momentanément l'exécution de son plan ?

Mais, d'abord, y a-t-il une combinaison suprême ?

Nous abandonnons cette question avec un cœur pieux et une humilité parfaite.

Y a-t-il des royaumes tracés à l'avance dans la pensée céleste ; des idées mises sur le chemin de l'humanité pour qu'elle les cueille une à une ; des révolutions préparées dans l'avenir et qui doivent éclater à une heure près ?

Je n'examine pas l'avenir providentiel. Nous chercherons à le pénétrer, plus tard, aussi profondément que notre œil borné le pourra.

Ce dont nous voulons seulement parler ici, c'est de la préméditation divine. En ce moment, c'est tout ce que nous dirons au sujet de l'action du ciel sur la terre et de Dieu sur l'homme.

Pour se perfectionner, notre société moderne avait un secours puissant qui manquait à la société ancienne.

Cette dernière n'avait que l'idée religieuse puisée dans la barbarie mythologique.

Nous autres, nous avions l'idée religieuse qui nous enseigne que nous sommes à l'image d'un Auteur bien autrement magnifique et puissant que les mesquines divinités du paganisme.

Chez nous, l'idée morale devait donc surgir de toute sa hauteur ; proclamer immédiatement son règne ; changer l'homme ancien, du faîte à la base ; renouveler rapidement les sociétés épuisées.

Mais les nationalités nouvelles s'entêtèrent à n'abandonner aucune barbarie, ne voulant pas que, sous les yeux du Dieu nouveau, parût un peuple nouveau, digne des nouvelles croyances qui s'appelaient l'Humanité.

Je demande à l'histoire si jamais elle a enregistré pareil événement ? Elle me répond en me montrant un douloureux tableau de ténèbres épaisses et de guerres qui ont duré quinze siècles.

Mais, la guerre, qui semblait devoir être éternelle, a presque trouvé en elle-même sa légitimité.

A force de trancher, le glaive s'est émoussé.

Il a encore, sans doute, conservé l'éclat de sa lame. Mais, dans le

dernier grand coup qu'il a porté, le génie de la guerre s'est frappé lui-même au cœur.

Les peuples de l'Occident ont récemment vu ce changement, sur lequel ils ont également influé. L'action est venue d'un seul point et s'est développée sur tous.

Dans un dernier ébranlement, toutes les nations se sont réunies, comme si la terre se fût secouée sous leurs pas. Un dernier appel les a fait saisir l'épée. Toutes, elles ont porté de grands coups, toutes elles ont signalé leur vaillance et manifesté l'inégalité de leurs forces.

Mais leurs coups sont retombés sur elles-mêmes : l'infériorité n'étant nulle part et la supériorité partout, selon la pensée et selon l'honneur de chacune d'elles.

Donc, encore une idée, une idée barbare qui tombe de son piédestal.

La gloire ne fait plus les nations grandes, si elle les fait encore puissantes.

La gloire perd son prestige universel, et ce qui avait usurpé ce nom perd chaque jour son auréole.

Nous sommes tous issus d'ancêtres belliqueux, mais l'heure semble approcher où nous renierons nos pères.

Et viendra-t-on, pour cette raison, prétendre, avec des mots sonores, que nous sommes dégénérés ?

Dégénérés ! parce que nous chassons une folie du cerveau humain ; un chaos, de la création sociale ; parce que nous allons faire un pas, nous qui n'avons fait que marcher en arrière.

Bien vite, un tel reproche ne trouvera plus d'écho, dans un monde qui aura oublié jusqu'au souvenir des grands massacres d'autrefois, et ne s'orientera plus que vers le développement de la pensée humaine et la marche nouvelle de l'avenir.

Marchons-nous, en effet, vers un avenir nouveau et quel que soit cet avenir faut-il croire que l'humanité grandira de quelques coudées ?

J'aperçois toujours un insensible progrès du présent sur le passé ; une amélioration qui naît d'elle-même, un violent effort pour arriver à mieux.

Nous avons fait cet effort, pour renverser.

Chacun de nous est venu, au même moment, jeter sa pierre à ce corps misérable, dans le sein duquel nous dépérissons.

Pour vivre, nous avons déchiré les entrailles de notre mère et nous l'avons laissée morte et maudite.

Que les peuples s'instruisent ici.

Chaque jour est lié au jour qui le suit et l'amène fortement.

N'oublions pas cette solidarité, et que le lendemain ne fasse pas regretter l'égarement de la veille....

XI

MÉMOIRES DE MA VIE

Tel était le titre que devaient originairement porter *les Mémoires d'Outre-Tombe.*

Dans ses papiers, Chateaubriand avait conservé le sommaire de la quatrième partie de cet ouvrage : *Mémoires de ma vie.*

Cette quatrième partie est ainsi intitulée : *Quatrième et dernière partie, qui tient des trois précédentes :*

Ma carrière de voyageur,
Ma carrière littéraire,
Ma carrière politique.

Elle est divisée en dix livres, ainsi que la quatrième et dernière partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* (1).

Le sommaire des *Mémoires de ma vie* offrant des dissemblances assez nombreuses avec le sommaire corrélatif des *Mémoires d'Outre-Tombe* (2), nous le reproduisons, ci-dessous, à titre de curiosité. La comparaison est, en effet, d'un réel intérêt.

Mémoires de ma vie.

QUATRIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER

Introduction. — Procès des ministres. — St-Germain l'Auxerrois. — Pillage de l'Archevêché. — Ma brochure sur la Restauration et la Monarchie élective. — Etudes historiques. — *Avant mon départ de Paris* (2). — Lettre et vers à Mme Récamier. — *Journal du 18 juillet* au 1er septembre 1831. — Commis de M. de la Panouse. — Lord Byron. — Ferney et Voltaire. — *Suite du journal.* — Course à Paris. — M. Carrel et Béranger. — *Suite du Journal.* — *Chanson de Béranger.* — *Ma réponse.* — *Retour à Paris, pour la proposition Briqueville.* — *Lettre à M. Béranger.* — *Lettre à Ballanche.* — Proposition Baude et Briqueville sur le bannissement de la branche aînée. — Lettre à l'auteur de la *Némésis.* — Conspiration des Prouvaires. — *Lettre à Mme la duchesse de Berry.* — Peste. — Choléra.

(1) Edition Biré, tome V, pages 415 et suivantes, et tome VI.

(2) Nous indiquons, par des lettres italiques, les passages qui n'ont pas été reproduits dans *les Mémoires d'Outre-Tombe.*

Les coupures, comme on peut en juger, sont considérables.

LIVRE II

Les douze mille francs.— Convoi du général Lamarque.— Madame la duchesse du Berry descend en Provence et arrive dans la Vendée. — Mon arrestation. — Passage de ma loge de voleur au cabinet de toilette de Mlle Gisquet — Achille de Harlay. — Juge d'instruction. M. Desmortiers. — Ma vie chez M. Gisquet. — Je suis mis en liberté. — Lettre à Charles X. — Journal de Paris à Lugano. *M. A. Dumas. Zurich.— Constance.— Mme Récamier.— Mme de St-Luc.* — Ma *Correspondance avec Mme de St-Leu* et son *fils*. — Arenemberg. — Autour de Genève. — Coppet. — Tombeau de Mme de Staël. — Promenade. — Lettre au prince Louis Napoléon. — Lettre au ministre de la Justice et au président du Conseil.— Lettre à Mme la duchesse de Berry. — J'écris mon mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry. — *Histoire de la Révolution, par Thiers.* — *M. Mignet.* — Mon procès. — Popularité.

LIVRE III

Infirmerie Marie-Thérèse. — Lettre de Mme la duchesse de Berry. — *Réflexions et Révolution.* — Journal de Paris à Prague, du 14 mai 1833.— Calèche du prince de Talleyrand. — *A Bâle.* — Bords du Rhin. — Saut du Rhin. — Orage. — Le Danube, Ulm. — Blenheim. — Louis XIV. — Forêt hercynienne. — Les Barbares. — Sources du Danube. — Ratisbonne. — Fabrique d'empereurs. — Diminution de la vie sociale, à mesure qu'on s'éloigne de la France. — Sentiments religieux des Allemands. — Douane autrichienne. — L'entrée en Bohême refusée.— Séjour à Waldmünchen. — Lettre au comte de Choteck. — Inquiétude. — Le Saint Viatique. — Promenade. — Chapelle. — Ma chambre d'auberge. — *Habitants, troupeaux.* — *Prière du soir.* — *Enterrement.* — *Cimetière.* — Note des dépenses du roi Henri VII, d'Angleterre. — *Attente sur le grand chemin.* — Point d'estafette! — Lettre du comte de Choteck. — La paysanne. — Départ de Waldmünchen.— Douane autrichienne. — Entrée en Bohême. — Forêt de pins. — Conversation avec la lune. — Pilsen. — Grands chemins du Nord. — Vue de France.

LIVRE IV

Château des rois de Bohême. — Première entrevue avec Charles X. — Mgr le Dauphin. — Les Enfants de France. — Le duc et la duchesse de Guiche. — Triumvirat. — Mademoiselle. — Conversation avec le Roi. — Henri V. — Dîner et soirée à Hradschin. — *Le baron Capelle.* — *Le baron de Damas.* — *Autres portraits.* — *Messe.* — *Général Czernicki.* — *Dîner chez le grand Burgrave.* — Pentecôte. — Le duc de Blacas. — *Description de Pra-*

gue. — Tombeau de St Denis. — Saut périlleux *d'un secrétaire d'Etat.* — Tycho-Brahé. Perdita. — Incidences. — *Ducs et Rois de Bohême.* — Incidences. — *Littérature slave, bohême et latine. — M. Ampère. — Lobthowitz. — Mon collègue en Pairie. — Le bonhomme Tascher. — Je prends congé du Roi.* — Adieux. — *Lettre des enfants à leur mère. — Un honnête juif.* — La servante saxonne. — Ce que je laisse à Prague.

LIVRE V

Madame la Dauphine. — Incidences. — Sources, eaux minérales. — Souvenirs historiques— Vallée de la Tèple — Dernière conversation avec le Dauphin. — Départ. — Cynthie, Egra, Wallenstein. — *Le voyageur.* — Berneck et ses souvenirs. — Bayreuth.— Voltaire. — Hohlfeld. — Eglise. — La petite fille à la hotte. — L'hôtelier et sa servante. — Bamberg. — Une bossue. — Würtzbourg. — Les chanoines. — Un ivrogne. — L'hirondelle. — Auberge de Wiesenbach. — Un Allemand et sa femme. — Ma vieillesse. – Heidelberg. — Pèlerins. — Ruines. — Mannheim. —Le Rhin.— Le Palatinat. — Armée aristocratique et armée plébéienne. — Couvent et Château. — Monts Tonnerre. — Auberge solitaire. — Kaiserlautern. — Sommeil, oiseaux. — Saarbrück. — *Terre de France.— Arabesques. — Dans ma casquette, s'il vous plaît? — Metz. — Regard sur ma famille et ma vie.— Présent des enfants exilés.— Madame Récamier. — La vallée de la Marne.*

LIVRE VI

Second voyage à Prague. — Lettre à Madame la duchesse de Berry. — Conseil de Charles X, en France. — Ce qu'avait fait la duchesse de Berry. — *Mon plan d'éducation comme gouverneur supposé d'Henri V. — Lettre à Madame la Dauphine. — MM. Cauchy. — Le chancelier.* — Lettre à Madame la Duchesse de Berry. —Journal de Paris à Venise. — Jura. —Alpes. — Vérone. — Congrès. — Appel des morts. — La Brenta.

LIVRE VII

Séjour à Venise. — Architecture vénitienne. — Antonio. — L'abbé Betio et M. Gamba. — Salles du palais du doyen. — Prisons. — Prison de Silvio Pellico. — Les Frari. — L'Académie des Beaux-Arts. — L'Assomption du Titien. — Métopes du Parthénon. — Dessins originaux de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël. — Eglise des Saints-Jean-et-Paul. — L'arsenal. — Henri IV. — Frégate partant pour l'Amérique. — Cimetière Saint-Christophe. — Saint Michel de Murano. — Murano. — La femme et l'enfant *gondoliers.* — Les Bretons et les Vénitiens. — Déjeuner sur le quai des Esclavons. — Mesdames à Trieste. — Rousseau et Byron. — Beaux

génies inspirés par Venise. — Anciennes et nouvelles courtines. — Rousseau et Byron malheureux. — *Zanzi. — Mme Récamier. — Le Comte de Cicognara. — Buste de Mme Récamier. — Soirée chez Mme Abrizzi. — La dame dédaigneuse. — La dame accorte. — Lord Byron selon Mme Abruzzi — Une détresse. — La dame noire aux yeux de serpent. — La dame en rose. — Lord Byron selon Mme Benzoni. — Course en gondole. — Poésie. — Catéchisme à Saint-Pierre. — Un aqueduc.*— Dialogue *avec une Pescatrice. — La Guidica; Femmes juives. — Neuf siècles de Venise. — Vers la Piazetta.* — Chute et fin de Venise. — *Le Lido. — Fêtes vénitiennes.*— Lagunes.— *Quand je quittais Venise pour la première fois.*— Nouvelles de Madame la duchesse de Berry.— *Cimetière des Juifs. — Rêverie au Lido.*

LIVRE VIII

De Venise à Ferrare. — Mme de Beauffremont. — Le Catajo. — Le duc de Modène. — Arqua, tombeau de Pétrarque. — Terre des poètes. — *Monts Euganéens. — Avant-scène de l'empire du Tasse. — Suite.* — Arrivée de la duchesse de Berry. — Mlle Lebeschu et le comte Lucchesi Palli. — Discussion. — Dîner. — Bugeaud le geôlier. — M. et Mme de Saint-Priest. — Mme de Podenas. — Notre troupe. — Mon refus d'aller à Prague. — Je cède sur un mot. — Padoue, tombeaux. — Manuscrit de Zanze. — Nouvelles inattendues. — Le gouverneur du royaume lombardo-vénitien. — *Madame. — Animation de notre petite cour. — Je propose d'enlever Henri V* . — Lettre de Madame à Charles X et au roi Henri V. — M. de Montbel. — Mon billet au gouverneur. — Je pars pour Prague.

LIVRE IX

Journal de Padoue à Prague. — Traduction du dernier des Abencerages. — Udine. — La comtesse Samoyloff. — M. de la Ferronnays. — Un prêtre. — La Carinthie. — La Drave. — Un petit paysan. — Forges. — Déjeuner au hameau de Saint-Michel. — Col du Tauern. Cimetière. — Atala. — Combien changée. — Lever du soleil. — Salzbourg. — Revue militaire. — Bonheur des paysans. — Woknabrück. — Plancoët et ma grand'mère. — Nuit. — Villes d'Allemagne et villes d'Italie. — Le Danube. — Waldmünchen. — Bois. — Combourg. — Lucile. — Voyageurs. — Prague. — *Lettres à Mme la duchesse de Berry.* — Mme de Gontaut. — Jeunes Françaises *accourues pour la proclamation de la majorité de Henri V.* — Comment reçus. — *Changement inutile opéré dans l'éducation du Roi.* — Butschirad. — Sommeil de Charles X. — La dauphine. — Course à Butschirad, *avec qui.* — Henri V. — Réception de jeunes gens. — *Ce que dit le vieux Roi, M. le*

Dauphin. — L'échelle et la paysanne. — Dîner à Butzchirad. — *Mme de Narbonne.* — Bavardage de Henri V. — Partie de whist. — Charles X. — Mon incrédulité sur la déclaration de la majorité. — Lecture de journaux. — Scènes de jeunes gens. — Prague. — Je pars pour la France. — Passage à Butschirad pendant la nuit. — Journal de Prague à Paris. — Rencontre à Schlau. — Carlsbad. — Hollfeld. — *Plus de petite fille à la Hotte.* — Bomberg. — Le bibliothécaire et la jeune femme. — Messe de saint François. — Diverses épreuves de la Religion. — La France. — *Est-elle ma patrie?*

LIVRE X

Incidences. — Jardins du Vatican. — Jardins de l'Antiquité. — Château et parc de Maintenon. — Louis XIV. — *Charles IX. — Manuscrit. — L'auteur du manuscrit. — Aqueducs. — Racine. — Mme de Maintenon. — Mes hôtes. — Lettre de Mme la duchesse de Berry. — Mes réponses. — Un mot sur cette correspondance.* — Politique générale. — Louis-Philippe. — *Fieschi. — Alibaud. — Le prince Louis.* — M. Thiers. — *Les Doctrinaires.* — Le général La Fayette. — Armand Carrel. — *De quelques femmes de ces derniers temps. — Célestine Soniat.* — Madame George Sand. — Madame Amable Tastu.

Ce sommaire nous fait regretter combien de jolies pages, de détails pittoresques et de descriptions romantiques !

Hélas ! les coups de ciseaux ont taillé largement dans le texte consacré à Mme Récamier. Nous aurions aimé connaître le programme de Chateaubriand, comme gouverneur supposé d'Henri V. Nous aurions aimé revivre, grâce à sa plume magique, les fêtes vénitiennes d'autrefois ; le suivre dans sa course en gondole, et écouter sa *Rêverie au Lido.*

XII

AU VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

La main qui recueillit, pieusement, les feuillets dont se compose cette étude y joignit la poésie suivante :

Chateaubriand ! noble d'esprit et de cœur !
Du ciel, un jour, tu reçus la lumière.
La même année où naquit l'Empereur,
Deux astres d'or brillaient sur la terre.
Il est éteint, à tous deux, le flambeau
Du grand poète et du grand capitaine.
Et l'on ira pleurer sur leur tombeau.

A la roche de Saint-Malo,
Comme au rocher de Sainte-Hélène.

Au pied de cette poésie, elle avait écrit ces lignes : *Chanté à Paris, dans une Revue, en 1849, après la mort du grand écrivain et poète.*

Les documents de l'époque que nous venons d'analyser me semblent bien dégager l'idée même que veut exprimer cette modeste cantate. Pour ses contemporains, Chateaubriand fut, comme écrivain, ce que fut Napoléon comme capitaine.

E. HERPIN.



LE CHEVALIER GRECO ET J. JOSEPH-RENAUD.

LA NEIGE ET L'ENFANT

à mon petit Alfred.

Oh ! la neige, enfant, vois comme elle est pure !
Toutes les branchettes
Ont mis des manchettes ;
Sur chaque brindille
Rampe une chenille ;
Pas un souffle d'air et pas un murmure,
Chut ! le paysage
Est en découpure
De papier. Sois sage,
Garde ce secret :
L'arbre est plus léger qu'un flocon de laine,
A la moindre haleine
Il s'envolerait.

Oh ! la neige, enfant, vois comme elle est claire
Le ciel ébloui
Semble à l'horizon respirer la terre
Comme un grand lis épanoui.

Et ton âme est pareille à du feu sur la neige,
Invisible dans la clarté,
Un feu blanc qu'un mur blanc protège
En ce coin du monde écarté.

Peut-être que la neige aussi se continue,
Par un insensible passage,
En ta petite vie intacte et nue...
O miroirs conjugués, visage, paysage !

Je t'ai reconnu dans la fleur du givre :
Ces scintillements vifs,
Ce sont tes yeux naïfs ;
Ces cristaux fondants, ton cœur qui se livre.

Comprends donc, tu m'es tout, c'est mon sort, c'est ma joie,
Comme aussi
Mon souci,
Que partout je te voie !

Quand l'azur en cataracte
Se précipite, à midi,
Ma vitre au loin réfracte
Ton sourire agrandi.

Pourtant tu vieilliras, et les jours, peu à peu,
Vont jaunir tout ce blanc et noircir tout ce bleu.
Heureux si, dans ton âge mûr,
Ton cœur a su garder dans un recoin obscur
Ce qu'il reste, au printemps, de vieilles neiges fines
Dans les plis profonds des collines !

Alors, quand reviendra l'étincelant hiver,
Sentant l'accord brisé
Entre ta vie opaque et ce prisme irisé,
Conscient d'exister comme une vague offense
Au sol clair,
Tu pleureras sur ton enfance.

FRANÇOIS PORCHÉ.

Riasan, Noël 1910.

MAETERLINCK
LE SAGE DES JOURS ORDINAIRES

Il nous a entourés de silence et d'admiration... Il est le sage des jours ordinaires. (*Le Trésor des Humbles.*)

Dans ce nom de Maeterlinck nous entendons plus de choses que je n'en puis dire ; je ne prétends qu'à rassembler les traits les plus frappants, les expressions les plus familières d'une figure très riche, dans un petit cadre dont l'étiquette annonce « le sage des jours ordinaires ».

N'est-ce pas la première et plus indiscutable certitude que vous laissa toute lecture de Maeterlinck, la certitude d'avoir rencontré le sage, *celui qui sait ?* Lui-même et ceux qu'au théâtre il charge de parler pour lui aiment le silence ; ils veulent ne pas tout dire ; mais le peu de leurs pensées qui se réalise en paroles atteste qu'ils ont saisi bien des secrets hors de notre atteinte.

Si graves pour notre intelligence inaccoutumée, si humiliantes pour notre légèreté qu'elles puissent être, nous acceptons volontiers ces leçons ; nous entrons dans cette sagesse parce qu'on y entre de plain-pied ; si elle nous dépasse, ce n'est qu'en nous prolongeant ; elle nous emporte au delà de nous, mais elle part de nous ; toutes ses révélations trouvent leur place naturelle parmi les soucis les plus communs de la vie la plus humble : trésor des humbles, trésor évangélique que tous les pillages n'épuiseront pas, dont aucune main n'est trop faible pour attraper quelque part, trésor des jours ordinaires et de toutes les heures.

§

Peut-être y aura-t-il des élégants pour reprocher à Maeterlinck de mériter une louange qui se moque de la noblesse : je ne vois pas qu'il eût pu nous rendre un service plus grand que de nous donner une sagesse et une poésie vraiment quotidiennes.

Ceux qui s'astreignent à collectionner, dans des décors choisis, des gestes et des sentiments trop composés, ne nous conquièrent que par surprise et pour peu de temps ; à l'usage nous connaissons leur faiblesse ; leurs artifices nous deviennent bientôt suspects ; et ce que jamais on ne se pardonnera, c'est d'avoir ouvert les yeux tout grands d'admiration devant ceux qui y jetaient de belles poudres. Approuvez la hâte avec laquelle nous nous sommes soulagés des surcharges romantiques, et les affronts que nous réservons à ceux qui s'imaginent les renouveler : nous ne nous plaisons pas longtemps à ce qui ne nous ressemble qu'exceptionnellement.

Le bienfait de l'école, ou mieux de l'époque dite symboliste, aura été de déconsidérer les caresses superficielles et capricieuses que les impuissants romantiques dispersent sur tout l'univers, et de recommander les « caresses profondes » des vrais amoureux. Jean de Tinan naguère, Collette Willy aujourd'hui et même Jules Renard ont su nous enseigner le prix de toutes les minutes qui se vivent d'un bout à l'autre des temps. Mais c'étaient là de simples artistes, et leur exemple n'aurait pas suffi et il fallait l'autorité d'un Maeterlinck pour nous faire admettre la valeur des êtres et des objets familiers dont nos yeux ne percevaient plus la beauté, pour réhabiliter tout « l'au jour le jour ». Non que Maeterlinck ait cherché au ciel notre justification et notre avenir, il a simplement gratté du bout de sa canne la terre où marquent tous nos pas.

§

Aucun de ses livres ne doit sa richesse à des aventures extraordinaires, — dans le récit de sa vie ses pires ennemis n'auraient pas d'anecdotes à insérer ; personne, aussi bien que lui, n'a su vivre « comme tout le monde » ; c'était mal le connaître et lui faire tort que de s'étonner avec Verlaine des grands repas qu'il fait ; il n'est pas plus indifférent aux exigences et aux réjouissances de son estomac, Dieu merci, qu'aux mystérieuses réflexions de feu son bouledogue ; même sur un chien et sur un repas il est capable de méditation, et il n'y a pas à sourire puisqu'il y découvre des façons de vivre plus raisonnables et plus douces : il a vu et révélé tout ce qui était le plus pauvre événement de la plus humble existence, — jusqu'où se prolonge le plus faible élan de la pensée la moins alerte.

Il semble, à qui le lit avec bonne volonté, recréer tout ce que nous tenons entre nos mains, entre nos paupières et le plus près même de notre cœur ; d'un geste plus généreux et plus difficile, je pense, que le geste initial du Créateur, il donne le monde en le comprenant : je rangerais son image parmi celles de quelques prophètes (1) aux pieds de qui nous devrions, en attendant celle d'un Dieu, nous réfugier dans les jours de pluie.

§

Car nous attendons ; nulle part on n'attend avec autant de confiance et de patience qu'auprès de Maeterlinck ; sur l'attente repose toute sa vie, mais sur une attente à la fois confiante et désespérée sans tristesse ; on est bien trop sage pour ne pas savoir que le Dieu ne paraîtra pas, mais on croit en lui comme si... *Comme si !* Ils reviennent souvent, ces deux mots de figure modeste et incolore, qui donnent à la parole maeterlinckienne la couleur la plus nette et autour de qui tournent tous ces discours insinuants : « Faire comme si... », telle est la devise que je conseillerais au vieil et prudent Arkel, roi d'Allemonde ; si le sage devait être celui qui sait, il ne pourrait pas naître d'une femme ; le sage est celui qui vit comme s'il savait ; tous les pourquoi lui échappent ; mais il s'attache au monde sensible qui, lié d'un côté à ses raisons et de l'autre à nous, est le seul intermédiaire entre nous et le divin : c'est l'attachement mystique, plus fort, plus raisonnable que le nôtre, mais aussi, peut-on dire, beaucoup moins spontané, beaucoup moins désintéressé, beaucoup moins amoureux.

Donc le sage reste avec nous en deçà de la barrière ; toute sa force magique vient de ce qu'il n'oublie jamais de compter avec l'invisible et le réalise constamment dans son imagination ; à lui comme à nous c'est l'envers seulement de la tapisserie qui apparaît ; mais, au contraire de nous, il ne le regarde que pour y chercher des prévisions de ce que l'on verrait si jamais on passait de l'autre côté.

Le maître du « double jardin » s'assied sur le seuil après un bon repas ; sa langue retient le goût des mets ; il allume

(1) Quelques amateurs d'énergie idéologique, à qui j'avais laissé lire ces pages, ne les ayant pas comprises, je crois devoir donner, à leur usage, cette DÉFINITION : *Prophète*, subst. masc., qui désigne toute personne ayant, par sa parole ou ses écrits, révélé une humanité où nous sommes heureux de nous reconnaître ! Ex : La Fontaine, Colette Willy.

sa pipe; puis, les bras croisés, les yeux demi-fermés, *se laissant vivre*, il regarde entre ses cils les ombres des passants sur la route et des nuages sur les prés, il écoute les conversations de ceux qui marchent et de ceux qui demeurent; les mets, la fumée, les formes et les mots, tout passe au filtre de *son* silence pour composer un élixir qui n'a plus le goût des fruits de la terre.

Il ne monte pas sur les belvédères, car tous les spectacles ont pour lui la valeur qu'il leur donne; et ceux qu'il connaît le mieux sont ceux qui vaudront le plus; voilà pourquoi il reste dans la maison, dont les êtres s'ouvrent à lui, fleurs, meubles, tout le concile des vieux serviteurs inertes; voilà pourquoi il n'y a pas de place pour la vaisselle plate et les folles orfèvreries sur le dressoir; le cuivre flamand apparaît plus riche que l'or du Pérou quand il livre ses reflets cachés à qui les devine, à qui les mérite.

§

Mais celui-là est bien près de croire que les beaux reflets appartiennent moins à la matière qu'à l'imagination, de mépriser le cuivre et de ne plus le regarder que pour y retrouver sa propre image.

Est-ce donc en nous seuls que nous pourrons croire? Ah! comme ce maître de confiance se défie des choses! Toute la *confiance humaine* qu'il prêche sera bien faible s'il ne s'y joint pas la moindre *confiance réelle*. Nous ne découvrirons pas chez ce grand poète un très riche trésor de souvenirs de la terre; oui, il nomme les seuls objets de sa maison, ceux qui déjà sont imprégnés de sa présence, et presque humains; il n'osera pas s'abandonner aux mille fées des jours et des moments; et, s'il n'a pas peur d'elles, c'est seulement parce qu'il compte, pour les dominer, sur ses forces intimes. Il n'est point païen. Les pierreries surprennent Ariane, mais ne l'arrêtent pas; elle court vers le cachot où l'on entend des voix humaines.

Dans ces livres, qui nomment si souvent, si intrépidement le bonheur, comment ne s'avise-t-on pas que l'homme « heureux » pourrait bien être celui qui appartient aux « heures » comme à des maîtresses toujours douces, celui qui vit avec l'heure?

§

Mais, pour pardonner à Maeterlinck ce mépris de la sen-

sualité qui efface tous les bruits du monde dans le silence de la méditation, il suffit d'apercevoir le bénéfice de cette attitude à la stoïque. Je ne ris pas avec le proverbe de l'aveugle qui parle des couleurs ; personne ne parlerait aussi bien des couleurs que des hommes qui auraient perdu la vue sur la fin de leur enfance ; aucune image nouvelle ne viendrait faire tort à celles d'autrefois ; peu nombreuses, mais nourries par cette lumière incomparable qui n'existe que sous des paupières à jamais fermées, sans cesse elles croîtraient en force et en beauté, dépassant tout ce que peuvent imaginer des clairvoyants. Alors, en effet, quand ces aveugles nous parleraient des couleurs, nous ne les comprendrions plus ; mais c'est nous qui serions les infirmes vrais, c'est notre sensualité qui se révélerait trop faible pour donner la même jouissance à nos yeux toujours emplis de va-et-vient qu'aux yeux fermés sur le définitif ; les aveugles ne gaspilleraient pas les mots qui disent la beauté ; de temps à autre, en avares qui cachent leurs trésors, ils laisseraient tomber des mots éclatants qui entr'ouvriraient devant nos étonnements des splendeurs inaccessibles. Ainsi parlent les héros hésitants de Maeterlinck et ses princesses tristes et ses vieux rois miséricordieux et ses aveugles inquiétants, ils se désintéressent de la vie pour contempler en eux-mêmes une récolte merveilleuse, pour regarder *ailleurs*. Et chaque mot prononcé résume des milliers d'images ; ces aveugles n'ont plus que leurs paroles devant les yeux ; longtemps tournées et retournées, elles sont les réponses de réponses ; elles sortent de chaque bouche à son tour, comme des princesses, que leurs richesses n'accompagnent pas, dont la puissance n'est pas une chose visible, sortent de leurs appartements à l'heure qu'elles veulent, ne se mêlent pas les unes aux autres, se promènent parmi la foule qui n'ose pas toucher le bord de leur robe, et peuvent disparaître sans que jamais s'efface leur présence. On croit qu'on épuisera dès la première vue la beauté de leurs visages ; et l'on apprend que jamais aucun regard ne l'aura saisie tout entière. D'autres sont des petites filles qui, au long des méditations, grandissent doucement, et s'épanouissent pour surgir enfin hors des mots, hors des pages comme hors d'un long silence qui les protégeait et reste derrière elles.

§

Sagesse quotidiennne, élargissement infini de la vie par son reflet mystique, confiance humaine, silence qui fleurit en pensées, on n'aurait pas dit de Maeterlinck l'essentiel si l'on ne montrait ces quelques vertus dans la lumière du bonheur qui les éclaire constamment. Sur toute l'âme et sur toute l'œuvre rayonne un bonheur qui peut flamber tous les jours sans se consumer. Il ne nous appartient ni ne nous importe d'en chercher l'origine dans la nature même du poète ou dans les rencontres de sa vie. Sachez seulement que toutes choses viennent se comparer et se mesurer à ce bonheur immense, et c'est la seule mesure infaillible.

Là réside le grand secret de la sagesse quotidienne : qui est heureux tous les jours peut être confiant, c'est-à-dire sage, tous les jours ; la sagesse devient ordinaire quand le bonheur l'est ; le bonheur est le maître qui dégoûte des renoncements et des mépris, de ce que Schwob appelait « l'anarchie », qui enseigne la suprême et terrestre humilité, « l'humilité qui ne nous diminue que pour rendre plus grand tout ce que nous voyons ».

« Bienheureux ceux qui aiment la justice » est exactement une vérité renversée : ceux qui ont soif de justice sont malheureux et malfaisants comme tous ceux qu'un besoin violent jette hors d'eux-mêmes ; mais ceux qui connaissent cette somme (ou cet excès) de plaisirs qu'est le bonheur connaissent ce qui est juste et poussent la justice jusqu'au point où elle mérite d'être appelée charité.

Ainsi tous les manuels de vie intérieure que nous devons à Maeterlinck l'heureux sont aussi des évangiles du bonheur. Il nous permet de nous réjouir et de nous féliciter vraiment, nous qui, assourdis naguère de lamentations, soumis à des enfants gâtés et boudeurs et dégoûtés de tout ce qui ne justifiait pas leurs dégoûts, nous sommes évadés de l'horrible prison romantique, et pourrons répondre devant les juges à venir : « Nous avons eu foi en la vie et en nous-mêmes. » Voilà le bénéfice de ce siècle que la voix de Maeterlinck proclame.

Ne parlais-je pas de prophètes? Renan, fanatique de sourires, fut celui des temps naturalistes, du temps de défiance, où l'on s'acharnait sur la vie comme sur une ennemie de tous les

instants; notre symbolisme confiant choisit pour pilote Maeterlinck qui sait la route des Iles Fortunées; sa barque invite tout le monde ; et ceux qui n'ont jamais aperçu les Iles à l'horizon par les exceptionnels temps clairs, ceux mêmes qui ne croient pas à leur réalité, s'embarquent parce qu'il faut avoir fait le beau voyage.

RAYMOND SCHWAB.

MORÉAS « DÉVOILÉ »

(Suite [1]*)*

—

II. — LE DÉSINTÉRESSEMENT

3

Ingrate patrie tu n'auras pas mes os! — signifie Byron mourant loin de sa terre natale. La destinée de Moréas n'exprime rien de pareil. L'« Arrigo Beyle milanese » ne lui convient pas non plus. En changeant Athènes pour Paris il n'est ni citoyen révolté, ni fils sans affection. Il faut voir dans son abandon de la Grèce l'obéissance à son démon d'un être qui ne connaît que la Muse. Après un ouvrage où quelques vers français se mêlent à des vers grecs, l'auteur de *Tourterelles et Vipères* (2) choisit notre langue parce qu'elle lui paraît plus capable que la sienne de porter son ambition. Il vient faire chez nous de la poésie sans plus d'arrière-pensée qu'il y fût, négociant, venu faire du négoce. S'il a apporté une adhésion absolue à nos mœurs, à notre vie quotidienne, c'est pour les besoins de sa profession. Car il ne tiendra pas à lui qu'il meure avant d'être naturalisé et encore sa naturalisation, le seul intérêt de son œuvre la lui fera solliciter. Il aurait pu, restant sujet hellène, entrer à l'Académie, il ne serait point mort citoyen français.

En définitive, est-il Grec, est-il Français? Il est trop l'un pour qu'on puisse dire qu'il est l'autre. Certes, je n'éprouve pas le besoin d'expliquer pourquoi notre pays doit compter au nombre de ses enfants intellectuels un génie qui symbolise assez l'esprit français pour servir justement de drapeau au

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 329.

(2) C'est la traduction du titre du volume que Moréas publia en 1878 à Athènes. M. Andréades (*le Temps* du 9 avril 1910) a donné des renseignements précis sur la carrière de Moréas « poète et écrivain grec », laquelle s'étend de 1872 à 1878. L'œuvre grecque de Moréas est loin d'être négligeable. Son œuvre française antérieure aux *Syrtes*, ses essais dans notre langue et dans notre pensée inconnus du public ne sont pas sans intérêt au point de vue esthétique et sont au point de vue critique extrêmement intéressants. M. Mavroudis et moi préparons sur la vie et les ouvrages de ce Moréas ignoré une étude de document et de commentaire.

classicisme le plus jaloux ; mais, langue à part, l'œuvre de Moréas contient presque autant de substance grecque que de française. Jusque dans les paysages, cet être qui ne pouvait penser sans s'associer la nature; ce fanatique de notre sol, de nos fleuves et de nos bois faisait passer Athènes avant Paris. Pour lui, le ciel de Paris à la louange duquel il a apporté tant de passion intelligente était

la merveille du monde après celui d'Athènes.

Il n'expliquait Racine et La Fontaine que comme des rééditions du « miracle athénien ». Pour composer sa couronne, c'est à Athènes d'abord qu'il demande qu'on aille cueillir des fleurs.

Moréas qui voit l'Eurotas
Au pont de la Concorde,

comme on a dit. Et dans sa façon de raisonner, d'imaginer et d'écrire, il n'est pas *purement* français. Que nos nationalistes expliquent cela (1), mais sa qualité principale, sa marque de fabrique : la concision, ce n'est pas rien que notre XVIIe siècle qui a pu lui en donner l'exemple. Ni Racine, ni La Fontaine lui-même ne l'ont connue à un degré semblable au sien. C'est vraisemblablement parce que sa prose n'est pas rien que française qu'un aussi bon juge que M. Charles Maurras trouve « par-

(1) Ils s'expliquent en soutenant que la littérature française est fille du génie grec et, du point de vue de Moréas, ils n'ont pas tort. Mais Moréas ne constitue qu'un point de vue, une exception très singulière, et son exemple, loin de justifier la théorie nationaliste, va à l'encontre. Ces termes, « français », « classique », lorsqu'on veut leur faire trop prouver, deviennent inexpressifs. Soutenir que Moréas est plus *français* que Verhaeren ou Griffin, c'est émettre une inexactitude, le contraire serait plus exact. Pour moi il me suffit de dire qu'il est un plus grand poète.

Ce caractère étranger de Moréas, certains de ses détracteurs l'ont bien senti et c'est mal le servir que de nier l'évidence. Je tiens beaucoup à signaler, au contraire, le côté cosmopolite, oriental (M. Maurice Barrès a dit sur son exotisme gréco-turc quelques phrases fort heureuses) germanique aussi, enfin et par-dessus tout *antique*, de son esprit. En quoi ce grand écrivain en est-il diminué ? Vouloir exagérer le côte classique, français de son art, est faire entre ses *Stances* et le reste de son œuvre un départ fort arbitraire. Les *Stances* sont son chef-d'œuvre, oui. mais les *Syrtes* et les *Cantilènes* sont aussi de bien beaux livres..

La vérité c'est qu'au point où Moréas a porté l'idée poétique les frontières littéraires n'apparaissent plus que comme quelque chose de vague, d'entrouvert. Grossissant ma pensée pour la faire mieux saisir, j'oserai dire que la poésie de Moréas n'est pas beaucoup plus *française* que ne sont françaises la mathématique de Poincaré ou la biologie de Quinton. Mais ce que l'on peut dire à priori de tous les savants, il est le seul poète jusqu'ici à propos duquel on puisse le laisser entendre. De par sa naissance et son éducation étrangères il a apporté dans notre littérature des façons tout à fait neuves. En somme son cas est sans aucun analogue en France et probablement ailleurs. Il est possible, il est probable que l'avenir offrira des exemples de génies cosmopolites plus accusés, mais il restera le premier en date de la série.

fois » dans cette « prose de diamant je ne sais quoi de précieux, de compassé (dit-il) qui m'afflige (1) ». Ce n'est pas chez nous encore, ni chez nos classiques, ni dans notre moyen âge que Moréas a acquis la pratique grammaticale de l'inversion, laquelle n'est pas chez lui une habitude mais un instinct, parfois un défaut. Et concision, et inversion c'est parce qu'elles ne se trouvaient pas chez nous avant qu'il les y mît que son art éprouva tant de difficulté à se faire admettre. L'hellénisme de Moréas, il faut le voir plus encore que l'élément belge en Verhaeren et l'élément anglo-saxon en Vielé-Griffin pour apprécier son œuvre. Et non pas plus, mais beaucoup plus, car si ces deux poètes apportent dans l'anthologie française un air un peu étranger, c'est pour des raisons bien faibles comparées à celles qui différencient de nous Moréas. Les paysages et les gens qui ont entouré l'enfance de Verhaeren ne diffèrent guère de ceux qui donnèrent à un Rimbaud ou à un Samain, ses voisins territoriaux, leurs premières notions de la nature et de l'homme, c'est dans nos livres qu'il a fait, adolescent, son éducation poétique. M. Vielé-Griffin (si j'en crois son biographe) n'avait pas huit ans lorsqu'il devint Français pour toujours et d'habitat et d'éducation. De même que le Cubain Heredia (né d'ailleurs d'une mère française, c'est dans nos collèges qu'on lui enseigna à lire, à penser , Moréas n'arrive en France qu'à 23 ans, à l'âge où l'être s'est déjà mentalement ossifié, et il ne commence son apprentissage d'écrivain français qu'après être devenu un écrivain grec accompli.

Si en 35 ans il n'a fait en Grèce que deux courtes et tardives apparitions, c'est à ces deux voyages que nous devons l'achèvement d'*Iphigénie*, la conception des *Stances* et toute la parie auto-narrative et critique de son œuvre, c'est-à-dire l'aboutissement de son génie. Etant devenu Français pour être pleinement poète, c'est pour être poète plus pleinement encore qu'il a voulu cesser un instant d'être Français. Qu'il a voulu, n'est pas trop dire, car, en retournant à Athènes après vingt ans d'absence, il obéissait à une pressante nécessité et Antée n'ignorait pas ce qu'il gagnerait à toucher le sol maternel. Les *Syrtes*, le *Pèlerin* donnent plusieurs accents d'une consciente nostalgie. Et ne fallait-il pas être resté Grec, pour parler de

(1) *L'Action Française* du 6 avril 1910.

l'Attique comme il a su faire? Il n'est pas le seul qui ait apporté beaucoup de talent à sa description, il est le seul, j'entends en langue française, qui y ait apporté de la vénération, de la reconnaissance filiale. Il y a dans ses poésies cinq ou six pièces, il y a dans sa prose beaucoup de phrases qui feront comprendre ce que je veux dire.

4

Politiquement, et, ce qui est plus singulier encore, socialement, il est impossible de le ranger dans aucun parti, non parce qu'il a appartenu successivement à plusieurs, mais parce qu'il n'a jamais été à aucun.

Ni papau, et ni huguenot,
Ni ami d'eux, ni adversaire,

répondra-t-il pendant l'Affaire aux objurgations d'amis de l'un et l'autre camp ; et ces deux vers arrangés de Ronsard (1) seront plus exacts dans sa bouche que dans celle de l'auteur du *Discours des Misères de ce temps*. Qu'on ne voie pas là les signes d'une discrétion dont, au gré de certains, tels métèques de marque furent dépourvus. Si l'Affaire ne regardait pas Moréas, ce n'est pas parce qu'il était Grec et non Français ; c'est parce que la Poésie n'avait pour lui rien à y faire et qu'en restant aux Muses, pensait-il, les Muses seraient mieux gardées et les Droits de l'homme pas plus mal. Sentiment fort juste dans les limites où il l'exprimait ; c'est-à-dire juste par rapport à lui, car il n'y mettait aucune leçon à l'adresse de qui que ce soit, ne pensant pas plus que ce qui lui était indispensable l'était pour les autres, qu'il ne jugeait mauvais pour autrui ce qui lui était nuisible à lui-même. Et son « je ne me compare à personne » prend dans ce sens une valeur littérale.

De même on ne le vit jamais, lui qui ne détestait point de paraître, prêter son nom et par conséquent sa lyre, et par conséquent « Apollon » à quelqu'une de ces manifestations touchant de près ou de loin aux choses publiques pour lesquelles tant d'artistes s'estiment qualifiés. Et ce n'était pas incuriosité de la vie quotidienne ou mépris exagéré de ces problèmes

(1) *Ode à Monsieur de Verdun :*

Ne romps ton tranquille repos
Pour papaux, ny pour huguenots
Ny amy d'eux, ny adversaire.

petits ou grands auxquels est en quelque sorte mécaniquement obligé de répondre celui qui a assez d'œil pour lire, aux kiosques, les manchettes des journaux, assez d'oreille pour entendre les nouvelles dans l'omnibus. Bien au contraire et le psychologue, le dialecticien, l'agoratiste (si je puis dire) qui étaient en lui ne se désintéressaient d'aucune actualité, et il dépensait en feuilles autant que la moyenne des acheteurs au numéro. Et celui qui aurait pu recueillir ses impressions sur la question du jour aurait fait une abondante moisson d'idées et de mots. D'ailleurs, qu'est-ce que les *Variations sur la Vie et les Livres*, sinon, fixées dans une langue semblable à sa conversation, les plus littéraires, mais non pas les seules agréables, ni les plus piquantes des réflexions qu'il était en état d'émettre sitôt qu'il avait interlocuteur. J'ai maintenant à peine besoin de dire qu'il n'y eut jamais, dans son refus de mettre en encre la politique ou la sociologie quotidiennes, rien qui sentît l'homme à principes ; ce fâcheux personnage n'avait point d'antipodes plus absolus et en faisant un départ entre la table de café et la table de travail, entre les choses qui importent et celles qui n'importent pas, entre la Muse et le reste, ici, comme dans toutes ses manifestations, l'homme agissait avec simplicité.

5

Philosophiquement, non plus, vous ne le caractériserez pas. Et cependant son goût métaphysique et sa culture furent grands. Il avait lu celui des métaphysiciens dont on pourrait presque dire qu'on les a lus tous lorsqu'on l'a lu : Platon et jusque dans les dialogues que l'on rejette de son œuvre comme suspects d'immoralisme. Et par exemple ce *Second Hippias*, dont plusieurs préceptes d'une psychologie trop hardie au gré du spiritualisme cousinien reviennent fréquemment sous sa plume. Ainsi celui qui proclame que « ceux qui font des fautes en quoi que ce soit avec dessein de les faire sont meilleurs que ceux qui les font sans le savoir ». Il en a fait une application subtile en comparant Voltaire et Diderot. Il l'a appliqué à Rousseau ; il l'a mis en vers :

Mais j'accuse surtout celui qui se comporte
Contre sa volonté (1) !

(1) *Stances*, III, 3.

Mais il corrigeait Platon par Aristote, et rien qu'en développant ce contraste je me chargerais de tracer son portrait philosophique. Cependant l'esthétique de Hegel lui était familière; et n'est-il pas un de ceux qui ont apporté Shopenhauer en France, de bouche et de plume, avant que fût traduit le *Monde comme Volonté?* Ajoutez-y Nietzsche, qui fut le compagnon de son âge mûr; ce Nietzsche que je crois bien que l'on pourrait définir, comme tant d'autres, un homme qui a lu Platon; ce Nietszche dont il a parlé bien souvent et dont il a dit la dernière fois :

Si j'avais une édition des ouvrages de Nietzsche, en petit volumes portatifs, j'en mettrais un ou deux dans ma poche lorsque je vais me promener dans la vallée de Versailles, ou sur les chemins de traverse, entre Berny et Antony. Je les feuilletterais, doucement, assis sur une pierre, devant un enclos de poiriers, bien sous la banne de l'auberge, en écoutant tomber la pluie (1).

Et certes il ne fut point le *Sceptique*, cet être plus introuvable que le serpent de mer lorsqu'on le cherche parmi les êtres supérieurs ; ce monstre que l'on prétend diagnostiquer chez tous ceux qui, doués d'une plus grande capacité de croire que les hommes ordinaires, savent situer sur des plans différents des notions contradictoires, en effet, quand on voudrait qu'elles se conjuguent. Poète sans épithètes et citoyen, c'est sans épithètes qu'il est philosophe. Ses vues sur l'univers ne contrarient aucun dogme ; elles ne favorisent aux dépens d'aucun système aucun système religieux ou social. Ainsi en est-il de son idéalisme subjectif qui, établissant le relatif à l'infini, peut aller avec tous les cultes et, comme son déterminisme, avec toutes les formes de gouvernement. Non pas, je le répète, qu'il éprouvât du doute sur la réalité de ses valeurs, mais parce qu'il les maniait sans parti pris et de fort haut. Si bien que moi, qui le considère comme un matérialiste et plus près en définitive d'Aristote que de Platon; moi qui pense que la Muse n'était une entité à ses yeux que parce qu'il le voulait bien, je ne saurais rien répondre à qui prétendrait, à coups de citations, me prouver qu'il fut le plus spiritualiste des poètes. Quelle plus belle paraphrase du *mens agitat molem* que les *Stances*, en effet ! De même j'opposerai à qui soutiendrait, armé des deux vers que j'ai cités tout à l'heure, qu'il fut par-

(1) *Variations sur la vie et les livres*, p. 176.

isan du libre arbitre, cette phrase à propos d'un petit chien :

L'opinion de Descartes sur les bêtes n'a rien de choquant, bien que le blasphémateur de Carla ait pu l'interpréter dans un sens dérisoire. J'incline à cet automatisme ; mais pourquoi celui de l'homme serait-il moins évident (1)?

Et son insaisissabilité métaphysicienne ne vient pas de ce qu'il fut précautionneux ; souple à la façon des sophistes : politique, comme voulurent l'être parfois par nécessité ou par jeu un Montaigne ou un Renan, lui que distinguent toujours la franchise et la fermeté. Mais il faut bien croire qu'étant pleinement et purement poète, il ne pouvait *par définition* être autre chose que cela.

Plaçant la Poésie au-dessus de la métaphysique et par conséquent au-dessus de la religion, il est peut-être bien, dans un siècle voué à la théologie, de Chateaubriand à Huysmans et de Vigny à Verlaine, le seul écrivain qui n'ait rien de théologique, qui n'ait jamais, soit pour le cantique, soit pour le blasphème, prononcé le nom de Dieu et à qui la chose aura été aussi indifférente que le nom. Vous ne trouverez chez lui ni apologie ni condamnation de la doctrine du Christ ; et on peut presque (2), ce type du païen pur, soutenir qu'il fut chrétien sans tomber dans le grossier paradoxe, car il n'a jamais écrit, même en louangeant Spinoza, Voltaire ou Nietzsche, un mot de nature à inquiéter la synagogue, le temple, ou l'église ; car jusque dans son paganisme il a mis discrétion et détachement...

6

Enfin il offre le spectacle d'un poète qui, n'ayant jamais cessé de réfléchir sur le problème que chacun de nos actes résout dans l'un ou dans l'autre sens : celui de savoir si le

(1) *Esq.* (Feuillets), p. 224.

(2) Je dis : presque ; car, païen, voilà sans doute la seule épithète que Moréas mériterait pleinement. Sa religion et son irréligion ne sont pas les mêmes que les nôtres. Au monotheisme judéo-chrétien et à toutes ses conséquences il est aussi etranger qu'il est possible de l'être, au temps où nous sommes. L'influence du christianisme si agissante sur un Nietzsche, même sur un Gœthe, et, parmi nous, sur un France, sur un Gourmont, l'a laissé indemne. Les dieux, les héros, les légendes de l'Olympe, voilà sa mythologie. Il les évoque naturellement, d'instinct. Ceux qui persistent à voir de l'artificiel, du convenu, de l'*académique*, dans ses illusions mythologiques se trompent beaucoup. En traitant ce sujet tant rebattu d'Iphigenie il a exploité un champ héréditaire. Qu'on pense de sa tragédie ce qu'on voudra ; il est impossible de ne pas voir qu'elle constitue quelque chose de tout à fait différent de Racine et de notre tragédie classique.

monde est bon ou mauvais, n'a cessé de répondre à cette question, qui ne souffre pas les faux fuyants, d'une façon nette et dont on ne peut dire s'il est optimiste ou pessimiste, parce qu'il a donné tour à tour à Héraclite et à Démocrite les meilleures raisons pour rire ou pour pleurer. Et même l'idée qui revient le plus sur sa lyre, depuis le jour où la Muse lui enseignant le but de la vie l'a guéri de ce nihilisme qu'il a mis en forme dans *Homo Fuge* (1); l'idée qui l'accompagne dans les cafés et les cimetières, dans les boudoirs, parmi les livres et les musées, au bord de la mer, sous l'ombre des bois, c'est que ces deux concepts optimisme et pessimisme n'ont pas de sens et qu'il est aussi injuste d'adopter l'autre que l'un, si bien que sa poésie est un territoire neutre où les heureux et les misérables peuvent se donner la main.

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites pas : elle est malheur sans fin ;
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux,
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve (2).

. . . .

Magnifique anonymat d'un être parfaitement caractérisé ! Grec ni Français, romantique ni classique, royaliste ni républicain, peuple ni bourgeois, pyrrhonien ni dogmatique, athée ni théiste, papau ni huguenot, ni roman ni symboliste et ni Tant pis et ni Tant mieux, il est tout cela à la fois et d'autres choses encore.

Il est celui qui appartient à tous parce qu'il ne fut à personne, ni à lui-même.

Voici quelques années deux jeunes littérateurs réussirent à lui prendre la seule interview, je crois bien, qu'il aura donnée depuis les batailles de sa jeunesse. Ils l'interrogèrent sur le rôle social du poète.

Il est bon de rester avant tout un pur artiste (leur répondit-il). C'est de cette façon que l'eurythmie exercera vraiment son influence sur le monde. Un zélateur du socialisme ou un fanatique de quel-

(1) *Les Syrtes.*
(2) *Stances*, I, 9.

que parti que ce soit pourrait bien composer un beau poème. Ce n'est pas impossible. Le génie poétique de Lucrèce se fait bien voir à travers ce que Ronsard appelait les frénésies de la secte. Mais il faut préférer Virgile, qui n'écoutait que les Muses (1).

MM. Vellay et Le Cardonnel, pour recevoir ces paroles, avaient un phonographe parfait. L'homme que je tâche de dépeindre, il nous parle et je l'entends. C'est bien lui, ce mot *pur* qui semble sa verbale transposition. C'est bien lui avec son positivisme qui de la plus haute cime aperçoit qu'il y a des questions pratiques; avec cette équité qui ne distingue pas entre les partis; cette sagesse qui croit possible le contraire de sa possibilité, et mélange quelques grains de relatif à son absolu. C'est bien son esprit, son masque, le tour de sa phrase, le son de sa voix, son regard, son geste et tout son corps... *Moréas qui n'écoutait que les Muses.*

—

III. — LE SACRIFICE DE SOI

I

Dans les *Stances*, trois ou quatre idées reviennent, entêtées, en chaque livre, presque à chaque page. Et si Moréas n'était pas tellement capable de dire vingt fois la même chose sans se répéter, son poème, déjà handicapé par l'uniformité métrique, en paraîtrait monotone.

Dépouillée des vêtements magnifiques dont il l'a revêtue, l'une de ces idées se ramène à la constatation d'un créancier que l'on ne le paye point.

> Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux;
> Sans récolter jamais je laboure et je sème (2).
>
> . . . .
>
> Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
> Et mes riches épis, d'autres les ont coupés (3).

Les romantiques ni les classiques, les symbolistes ou les parnassiens, ni les gens de la Pléiade n'ont point parlé de la sorte. Si Vigny se plaint de l'injustice des hommes, ce n'est pas de cette façon directe, précise, personnelle. Directe, puisqu'il revêt pour se faire entendre le masque de Moïse ou de Chatterton.

(1) Le Cardonnel et Charles Vellay, *la Littérature contemporaine*, 1905.
(2) *Stances*, I, 12.
(3) *Ibid.*, II, 7.

Précise, car, soit dit sans diminuer la grandeur ni la sincérité de sa plainte, Vigny ne sait pas exactement de quoi il se plaint. Héritier de Werther, de Jean-Jacques, de René, de Childe Harold, il répète leur leit motiv. Personnelle, car ce qui lui vaut, à l'entendre, son tourment, ce ne sont pas les caractères qui l'individualisent parmi les fils des Muses, mais ceux par où il se rapproche de ses frères. Il ne dit pas : parce que je suis moi. Il dit : parce que je suis poète. Il ne dit pas : parce que je suis « tel » poète. Il dit : parce que je suis « le » poète. *Le Poète!* C'est la manie romantique ; d'un côté le genre humain, de l'autre le porteur de lyre. Tour d'Ivoire, Sinaï, caverne de Zarathoustra ! Hugo, Lamartine et même Leconte de Lisle et Baudelaire parleront ainsi :

> Le poète est semblable au prince des nuées
> . . . .
> Au poète sinistre, ennemi des familles.

Mais Vigny est encore de tous les réclamants le plus vague, le plus gratuit, et quoi qu'il paraisse, le plus solidaire. Et quelle compromettante solidarité ! Moins que la querelle de Rousseau et de Byron, c'est la querelle de Malfilâtre qu'il recommence, et de Gilbert. Si le ton est beaucoup plus haut, la chanson n'est pas beaucoup moins absurde. C'est fâcheux, car un artiste même plus génial encore que Vigny gagne toujours à ne pas déraisonner. Le prestige des grands vers n'infirme pas le principe que le vrai seul est aimable, qu'il n'y a pas de beauté réelle hors de la vérité. Et il n'est pas vrai qu'a priori le Poète soit un ennemi pour les hommes et, s'il y eut des génies méconnus, il y en eut bien davantage qui furent appréciés de leur vivant. Et ceux qui furent persécutés, en tous cas, c'est pour d'autres raisons que celles que Vigny donne. M. Lasserre a fort bien souligné ce qu'avait d'intempestif cette affirmation de *Chatterton :* que les sociétés et les gouvernements par définition méprisent et laissent « toujours » mourir de faim le Poète, « en un moment, — dit M. Lasserre — où tout le monde connaissait les gâteries de la Restauration pour Lamartine et Victor Hugo » (1). Mais que penser des reproches de Vigny quand on songe au rôle social et politique qu'ont joué Hugo et Lamartine!

(1) *Le Romantisme Français*, p. 300.

Le bon sens de Moréas et la qualité supérieure de son égoïsme le préservent de pareilles affirmations. S'il est malheureux, ce n'est pas qu'il est poète, c'est parce qu'il a exercé le métier poétique dans les conditions qui devaient fatalement faire son malheur.

> A l'ordrè un tel tribut, je l'ai dû, je le dois,
> Aujourd'hui, jadis et naguère (1).

Apportant à l'examen de son cas son sens critique, il connaît les raisons exactes qui ont conduit ses contemporains à lui refuser « des lauriers superbes » l'honneur qui lui était dû. Ce ne sont point les hommes qui sont coupables, c'est lui-même ; c'est l'audace que son dévouement à sa destinée poétique a mise en lui. Apollon, dieu cruel :

> Si tu m'as fait saigner tout le sang de mon cœur,
> Ce que tu châtiais, c'était ta propre audace (2).

C'est le besoin qu'il a éprouvé de puiser son génie dans le malheur ; sachant que

> Moins doucement la feuille à la brise soupire,
> Que la branche frappée en tombant ne se plaint,
> Et lorsque le malheur s'exhale de la lyre,
> Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint (3).

C'est une « juste destinée » qui, au lieu de lui permettre, je ne dis pas les lâchetés ni même les habiletés, mais les non-maladresses qu'exige la conquête de la gloire, l'a contraint a des inhabiletés perpétuelles, l'a rendu intraitable et impossible :

> Mon cœur est affreux, il fait passer par le creuset ceux qui m'approchent (4).
>
> Je me lie tout de suite avec le premier venu, et il n'y a peut-être personne dont la familiarité ne me dégoûte (5).
>
> J'ai la chance et le malheur de brusquer, et mes idées, et mes façons et tout mon être (6)

impossible non seulement pour les autres, mais encore et surtout pour lui :

(1) *Stances*, IV, 12.
(2) *Stances*, I, 3.
(3) *Ibid.*, III, 1.
(4) *Esq.* (Feuillets), p. 187.
(5) *Ibid.*, p. 172.
(6) *Esq.*, p. 183 (à propos de ses relations avec Mallarmé).

Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même (1).

. . . .

Je fais peser mon joug, mais c'est surtout sur moi.

Ce dernier vers c'est Agamemnon qui le prononce au 3e acte d'*Iphigénie*. Et je signale en passant à ceux qui n'ont vu dans la tragédie de Moréas qu'une *adaptation* d'Euripide : quelque chose comme du Lacroix ou du Poizat supérieur, — que cet incorrigible égoïste, ici encore, a symbolisé. Il s'est servi de ses personnages comme des forces de la nature, comme des grands écrivains pour exprimer son propre moi. Voilà pourquoi son Agamemnon, son Iphigénie surtout offrent un air si touchant. Avec la même conscience que cette dernière se sacrifie à sa patrie :

Mon destin me réclame. Adieu, belle lumière !

lui s'est sacrifié à son art. Il n'a eu qu'à interroger son propre cœur pour entendre l'ivresse et le désespoir de la vierge mycénienne lorsqu'elle renonce à la joie de vivre. Et les monologues d'Iphigénie offrent une concordance exacte avec telle pièce des *Stances*. Mais, voyez :

Malheur au poète qui naît dans un de ces moments équivoques où la tradition de l'art est devenue caduque, où il est nécessaire de renverser l'ordre pour chercher ensuite à le rétablir sur une base plus solide. Il est possible que la gloire de ce poète devienne enviable, mais sa vie est empoisonnée à jamais.

Ces lignes sur Gœthe datent d'environ dix ans. A cette époque, Moréas ne savait pas si sa gloire deviendrait enviable, mais il se sentait pour toujours sous l'influence du poison. — Et je ne recherche pas si la poésie française avait besoin de lui pour être sauvée ni si elle avait même besoin qu'on la sauvât ; je montre seulement qu'il a cru que son sacrifice était nécessaire.

2

Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il a pris le chemin contraire à la renommée. Si nul n'a mieux découragé la faveur publique, si avec plus de conscience et d'artifice nul poète n'a fait le contraire de ce qu'il fallait pour obtenir les applaudisse-

(1) *Stances*, I, 12.

ments, peu d'hommes eurent plus que lui le goût et le besoin des louanges. Nous possédons aujourd'hui un poète que bien peu mettent à la place qui lui revient. Mais Raoul Ponchon se soucie véritablement peu du jugement de ses contemporains. A-t-il même la conscience de sa valeur? C'est à se le demander. Sait-il que sa science de la langue, son habileté rythmique sont prodigieuses ? Connaît-il son inépuisable variété, toute la sagesse qui se cache sous sa folie; et ne le surprendrait-on pas en lui affirmant que ses meilleurs vers ne sont pas les plus mauvais de La Fontaine? Il ne le dit guère, en tous cas, et il engage bien peu à ce qu'on le dise. Si modestie il y a dans le cas de Raoul Ponchon, Moréas était loin de cette modestie, et si c'est de l'orgueil, son orgueil n'atteignait point à une hauteur pareille.

Plus humain, plus naturel que les pontifes romantiques, il n'a jamais joué le rat retiré du monde. Il n'a jamais déclaré que les raisins étaient trop verts. Il aurait joui d'être jugé à sa valeur, il aurait admis volontiers que le public authentiquât de sa signature les certificats qu'il délivrait à sa Muse. Et il était entré dans la lice avec l'intention d'obtenir le prix. Ce n'est pas pour rien qu'il avait abandonné sa famille et sa patrie et une réputation déjà faite. Son instinct de dominateur du Parnasse français, il l'a exprimé dans un de ses premiers poèmes avec un élan sauvage :

Assez d'existence servile,
Que l'on m'emporte dans la ville
   Où je serai le Khan,
Infaillible comme un prophète,
Et dont la justice parfaite
   Prodigue le carcan (1).

Et le bruit qu'il sut aussitôt en France produire autour de son nom, ses manifestes, ses journaux, ses campagnes, cette suite qu'il traînait dans les cafés indiquent la façon dont il avait d'abord conçu son rôle.

Or, il était arrivé à son ambition un bonheur extraordinaire. En trois ans, cet inconnu, cet étranger, occupe sur la scène poétique le premier rang. Accueilli par Leconte de Lisle et par Banville, il l'est également par Mallarmé et par Verlaine. Et lorsqu'il s'agit d'opposer au naturalisme les droits de

(1) *Les Syrtes*.

l'idéal, et la poésie dans ce qu'elle a de plus élevé à la prose dans ce qu'elle paraît avoir de plus bas, chacun proclame son nom.

Ceci, c'est de l'histoire — comme dit l'autre. On ne peut point dire justement que *les Syrtes* et *les Cantilènes* n'avaient donné à Moréas qu'une place en bon rang parmi des égaux. On ne peut nier non plus qu'il y ait eu des convives en nombre au Banquet du *Pèlerin* et que la grande majorité y apportait des sentiments sincères où l'admiration se nuançait de respect. On ne peut nier, enfin, qu'avec un peu de bonne volonté Moréas eût conservé le bénéfice d'une situation comme aucun poète n'en a rencontré de plus heureuse. Ni trop parnassien pour mécontenter les novateurs, ni trop symboliste pour irriter le parnasse, il tenait à lui de conserver une popularité de bon aloi qui ne pouvait faire que grandir.

Mais le voici qui, poussé par son démon, déçoit, décourage, exaspère : non point en ne tenant pas ses engagements, mais en les dénonçant avec scandale ; le voici qui, moins par son changement d'esthétique que par les commentaires dont il l'accompagne, va créer entre ses admirateurs et lui un fossé que son cadavre aujourd'hui encore n'a pas comblé.

Banquet du *Pèlerin* et enquête sur l'Evolution littéraire ; Capitole et Roche tarpéïenne ! La carrière de Moréas est faite d'aventures de ce genre. En quittant le Moyen Age pour la Pléiade, Ronsard pour Malherbe, Malherbe pour La Fontaine, il se fera autant de tort matériel qu'en quittant Leconte de Lisle et Banville pour Verlaine et Mallarmé, Verlaine et Mallarmé pour le Moyen Age. Tous ces avatars, dont je pense avoir expliqué la logique et même la nécessité, paraîtront le fait d'un esprit sans sincérité et sans profondeur : d'un rhéteur, d'un grammairien. Rhéteur, grammairien ces deux mots reviennent dans l'enquête de M. Jules Huret avec abondance. J'ai pu personnellement me rendre compte que son intransigeant romanisme lui avait aliéné pour toujours Brunetière, professeur de littérature et directeur de la *Revue des Deux Mondes* qu'agaçait jusqu'à la colère l'art confus de nos vieux romanciers, sitôt qu'il croyait voir dans leur louange une atteinte à nos gloires classiques. Brunetière, cependant, le symbolisme d'un Régnier, d'un Samain ne le choquaient pas assez pour l'empêcher de faire, en 1894, leur éloge en Sorbonne, de leur ouvrir

un peu plus tard les portes de sa revue. Et je me demande de quel œil un Schwob, flatté dans sa culture moyenâgeuse par les premiers poèmes du *Pèlerin*, qui pouvaient lui paraître écrits pour lui et quelques spécialistes de la Romania, malgré toute la liberté de son intelligence, a pu regarder le brusque passage de Moréas du XIVe au XVIIe siècle.

Mais il y eut chez cet être singulier deux éléments contraires à ce qu'il ne mît pas ses contemporains dans l'impossibilité de lui rendre justice; d'une part son fanatisme artistique, qui le rendait incapable de toute modération dans ses rapports avec ses principes et ses amis anciens et qui l'empêchait d'admettre qu'on fît devant lui l'éloge de son passé; et son égoïsme, d'autre part, avec la double forme que cet égoïsme savait toujours revêtir : vanité de sa personne, orgueil de son intelligence. Et : dévouement à l'idée, impertinence physique, juste appréciation de son génie s'entendirent pour engager parmi les pierres et les ronces celui qui eût foulé volontiers les palmes, prêté l'oreille aux hosannah.

3.

Il n'y a point de règles sans exceptions et, ayant décidé de ne point faire appel à l'anecdote, je veux tout de même citer quelques mots de Moréas comme exemple de la folie — au point de vue pratique — de sa confiance en lui-même. Ils datent d'ailleurs de vingt ans et le Moréas de ces dernières années, parvenu à ce sommet où l'orgueil prend naturellement le caractère de l'humilité et le mépris les formes de la politesse, adouci par les premières faveurs d'une tardive renommée, ne les aurait pas dits, peut-être. Mais c'est ainsi que l'on change en inimitiés l'estime ou la bonne disposition, et plus d'un de ceux à qui, sinon ces mots-là, d'autres tous pareils s'adressèrent à l'époque où Moréas venait de donner son *Pèlerin*, nous le firent et nous le font voir.

A un critique important qui lui reprochait d'avoir, en une syllabe de trois lettres, exprimé du père Hugo qu'il était « bête comme l'Himalaya » : « Quand je dis que Hugo est un... imbécile et vous que Hugo a du génie, c'est encore moi qui fais l'éloge de Hugo », répondit-il.

A un auteur dramatique, depuis académicien, qui l'abordait

avec un : « Bonjour, cher maître. » — « Je suis le maître de quelques-uns ; je ne suis pas vaudevilliste. »

A un poète symboliste, et non des moindres, qui s'excusait avec une politesse sincère d'avoir dû, par fidélité à son esthétique, faire des réserves dans un article qu'il venait de lui consacrer : « Vous n'êtes pas fâché, Moréas ? » — « Si, pour vous. »

A un journaliste qui lui disait qu'il n'aimait pas le Poussin : « Qu'est-ce qu'il vous a fait ; vous avez couché avec la même femme ? »

Maladresses involontaires, diront ceux qui ne l'ont point entendu dire de pareilles choses. — Non. S'il n'était point tellement haut comme poète, nous qui ne sommes pas loin d'égaler l'exercice parfait du sens critique au parfait développement du poétique et qui préférons pour nous-même la joie de comprendre à celle d'imaginer, nous dirions que le plus riche don de sa nature fut la connaissance des hommes. Il les connaissait comme un horloger connaît les montres. Il savait sur quel bouton de leur mécanique il faut presser pour les obliger à aimer ou à haïr. Et la façon si rapide dont il s'était rendu populaire parmi l'irritable gent des gens de lettres démontre qu'il était capable de beaucoup d'habileté. Et même, malgré son bon goût de l'épigramme et la vigueur avec laquelle il maniait l'assommoir, il était mieux fait, ce fils d'Ulysse, pour la louange que pour le blâme ; car si, en définitive, il a flatté agréablement plusieurs de ses contemporains, il n'a jamais, la plume à la main, médit de personne. Si les quelques mots que j'ai rapportés donnaient de lui l'idée d'un bourru à la Malherbe, je voudrais les faire sortir de ces pages. — Et voilà pourquoi il avait raison de se défier des anecdotiers ! Maladresses involontaires ? Mais toute son œuvre ne porte-t-elle pas les marques d'une volonté froide, calculatrice ; et n'est-ce pas ce que ses gestes et ses boutades eurent de posé, je dirai presque de prémédité dans leur instantané, qui les rendit à leurs victimes si amers ! Inconscience ? Mais la grandeur de Moréas, c'est d'avoir, renouvelant le miracle d'un Racine et d'un La Fontaine, uni l'imagination et la raison, fortifié la sensibilité à l'aide de l'intelligence et corrigé le délire par la possession de soi.

4.

Les *Stances* expriment littéralement la conscience qu'il eut de l'opposition entre son tempérament d'homme et son tempérament de poète, au point de vue de la conquête du bonheur. Elles font toucher jusqu'à quel point il s'est rendu compte du rôle de son démon,

> Misérable démon, qui t'attaches à nuire (1),

qui, loin de chercher à l'abuser, a pris plaisir au contraire à l'avertir des dangers où il le ferait tomber constamment :

> Je vois dans tout ce deuil, dans la Parque sinistre
> De mes plus chers amis,
> Que le ciel a bien su tenir à son ministre
> Ce qu'il avait promis (2);

qui, au lieu de l'anesthésier, irritait sa sensibilité avant de le mettre à la torture :

> Tes cordes en vibrant ensanglantent mes doigts (3).

En renonçant aux voluptés terrestres et aux applaudissements des hommes,

> Je ne regrette rien, ni des lauriers superbes
> L'honneur qui m'était dû,
> Ni cet heureux plaisir, fait de fruits et de gerbes,
> Comme un vin répandu (4) ;

en changeant

> La coupe au cristal fin
> Que je jetais ainsi par-dessus mon épaule
> Toute pleine de vin

pour

> La coupe de douleur où je me désaltère,

Moréas savait bien en effet qu'il lâchait la proie pour l'ombre; et que les poètes qui ne sont pas récompensés de leur vivant n'auront qu'une récompense illusoire, lui qui a dit avec tant de certitude :

> Et je sais que la Gloire ment.

Mais les *Stances* offrent la belle figure de l'héroïsme parce

(1) *Stances*, IV, 6
(2) *Ibid*, V, 9.
(3) *Ibid.*, II, 1,
(4) *Ibid.*, V, 9.

que le regret, signe d'humanité, s'arrête en elles à la limite où commencerait le repentir. Tout en mesurant avec des instruments d'une infinie justesse ce qu'il a perdu et subi pour ne pas se comporter contre sa volonté, le poète y constate exactement ce qu'il a gagné et il se persuade, ou plutôt il nous persuade que le gain surpasse la perte. Et n'est-ce pas une admirable paraphrase du beau cri cornélien : « Je le ferais encore si j'avais à le faire » que la strophe qui débute :

> Je ne me plaindrai pas ; qu'importe l'Aquilon...

ou celle-ci :

> Muse que sur mon front tu te viennes pencher...

et ces vers :

> Tu souffres tous les maux et tu ne fais que rire (1)...
> Les maux les plus ingrats me sont présents des dieux,
> Je trouve dans ma cendre un goût de miel suave (2)...

d'autres encore ? Mais il y manque cette sauvagerie ascétique qui alimente Polyeucte. Ce n'est pas un possédé, un mystique qui parle, mais un être très positif ; et ce n'est pas un surhomme, mais un être tout humain ; et de même que le regret s'arrête où le repentir commence, l'enthousiasme pour le ciel s'arrête où commence le mépris pour la terre. Ce n'est point encore, chez ce païen, le rude stoïcisme d'un Caton, le scepticisme élégant d'un Sénèque, le sentiment morbide qui précipite Socrate, lassé du présent comme un vieillard et curieux de l'au delà comme un enfant, au-devant de la ciguë. C'est autre chose et pour l'expression de quoi je ne trouve pas d'exemple historique. Et Moréas a parfaitement exprimé l'originalité de son cas lorsqu'à la suite d'une admirable méditation où sa philosophie a donné toute la mesure, ayant cité cette pièce de son œuvre :

> Qu'importe à la rose superbe
> Le vent qui l'effeuille sur l'herbe ;
> Qu'importe à l'aigle étincelant
> Le plomb qui l'abat tout sanglant !
> Qu'importe aux accents de ma lyre
> Le plus injurieux délire,
> Et qu'importe à ma vie encor
> D'avoir si mal pris son essor

(1) *Stances*, IV, 8.
(2) *Ibid.*, I, 9.

il l'a fait suivre de ces quatre mots : « Doucement! il importe beaucoup (1). »

5.

Suivons à présent, dans son œuvre, la gradation qui va du désespoir relatif au désespoir absolu, jusqu'à justifier au cours des *Stances* des comparaisons qui laissent loin dans leur classicisme les images les plus sombres que le romantisme imagina.

Les *Syrtes*, les *Cantilènes* pleurent, avec la perte des illusions juvéniles, l'abandon de l'art initial, de l'art *natal*, pour une esthétique livresque capricieuse et compliquée ; la trahison du premier amour : innocence et fidélité, pour des maîtresses perverses et passantes ; l'échange de l'espoir en la vie contre le nihilisme philosophique. Mais le poète trouve dans ses désavantages intellectuels et moraux la compensation, somme toute, des avantages anciens. Il jouit de son raffinement avec des luxures d'artiste ; dans la débauche du corps et de la prosodie, il se délecte. Syrtis inhospita! s'écrie-t-il avec Ovide (et c'est l'épigraphe de son volume), mais ces syrtes inhospitalières lui sont un havre de grâce et il a beau déplorer l'artifice et la fausseté de ses cantilènes, elles lui donnent un chant endormeur de remords.

Le Pèlerin passionné, à côté de son intention réformatrice, source aujourd'hui d'enthousiasme ambitieux, demain de désenchantement, exprime avec des élans vers une joie factice, cérébrale, métaphysicienne :

Ah ! rions sur le bord du gouffre...
. . . .
Que le sort se fasse pire
Je veux rire, je veux rire...
. . . .
Si doux il est de rire quand on pense
Que nos cœurs loyaux n'auront point leur récompense...

exprime le chagrin que laisse à un cerveau dégrisé la jeunesse plus lointaine chaque jour et l'avancement de l'automne :

Hélas ! l'été déjà décline sur ma tête
Et cet automne qui s'apprête
Viendra bientôt sur moi comme sur la forêt.

(1) *Esquisses* (les Saisons), p. 203.

Enone nous montre Moréas moins préoccupé des destinées de la Poésie française, objet de son pèlerinage si passionné, que de son destin personnel et pensant trouver dans l'exercice d'une Muse désintéressée de tout ce qui ne sera pas elle-même la tranquillité et le bonheur. Confiant dans les joies de l'amour spirituel, enflammé par la philosophie platonicienne, il essaye de s'élever sur les ailes de la pure Psyché jusqu'au ciel où le Socrate du *Banquet* trouvait son séjour; — et choit lourdement sur la terre.

Enone, j'avais cru qu'en aimant ta beauté
Où l'âme avec le corps trouvent leur unité,
J'allais, m'affermissant et le cœur et l'esprit,
Monter jusqu'à cela qui jamais ne périt,
N'ayant été créé, qui n'est froidure ou feu,
Qui n'est beau quelque part et laid en autre lieu;
Et me flattais encor' d'une belle harmonie
Que j'eusse composé du meilleur et du pire,
Ainsi que le chanteur que chérit Polymnie,
En accordant le grave avec l'aigu, retire
Un son bien élevé sur les nerfs de sa lyre.
Mais mon courage, hélas ! se pâmant comme mort,
M'enseigna que le trait qui m'avait fait amant
Ne fut pas de cet arc que courbe sans effort
La Vénus qui naquit du mâle seulement,
Mais que j'avais souffert cette Vénus dernière
Qu a le cœur couard : né d'une faible mère.

Eriphyle, c'est l'apothéose de la Muse. Dante après Platon, mais un Dante dont on n'a pas besoin de demander si sa Béatrice fut jamais autre chose qu'une idée pure. Le poète y parle à Dante, et au maître de Dante, au pur Virgile, et il va puiser auprès d'eux la vigueur qu'il insufflera aux deux ou trois vivants qu'il aime parce qu'ils ont le même idéal que le sien. A ses disciples, trois poèmes sur les six de son recueil sont adressés, trois éloges enflammés de la Muse.

Mais de même qu'*Enone* nous a fait assister à la faillite de l'amour intellectuel, la seule forme d'amour dont le poète, blessé par la vie, était devenu capable, les *Stances* nous représentent la faillite de l'amitié intellectuelle, la seule amitié dont il était capable par définition.

Hélas ! n'as-tu point vu ta plus chère amitié
Etaler à tes yeux la face du vulgaire ?

dit la pièce initiale du Ier livre; et plus loin :

Une fausse amitié me cause trop d'alarmes (1)...
. . . .
D'une amitié perfide et la terre et les cieux
Remplissaient mon âme et mon rêve (2).

Engagement ordonné par la lyre et par la lyre dénoncé pour des motifs purement poétiques, mais qui prennent chez ce possédé d'Apollon la figure d'accidents matériels:

Le mal que tu m'as fait et ton affreux délire
Et ses pièges maudits,
Depuis longtemps déjà, les cordes de la lyre
Me les avaient prédits (3).

Et sans vouloir profiter de ce que j'ai pu, ô Poète, voir de vous ailleurs que dans vos livres et ayant toujours à la pensée votre menace, votre haine du stupide indiscret, je puis bien indiquer ce qui différencie votre tristesse dernière de vos tristesses antérieures puisque c'est sans ajouter un seul mot à vos propres vers. Comprendrait-on sans cela l'amertume de vos sanglots, saurait-on pourquoi vous avez dit :

Me voici seul enfin tel que je devais l'être :
Les jours sont révolus.

Ou bien :

Va, pars et meurs tout seul en récitant des vers :
Ce sont troupeaux encor les cygnes du Caystre (4).

Encore :

Que n'est-il demeuré, cet ami que je pleure,
O nymphe, à ton culte attaché (5) ?

Comprendrait-on tout ce qu'offrent de pressant, d'inévitable, l'imploration de votre âme devenue un peu plus chaque jour, et jusqu'à l'évanouissement définitif, étrangère aux hommes !

Insectes, animaux, larves, beauté future
Grouillant et fourmillant ;
Ne me repousse pas, ô divine Nature,
Je suis ton suppliant (6).

— Et pour finir par une intégrale citation, saisirait-on dans

(1) *Stances*, III, 9.
(2) *Ibid.*, 5.
(3) *Ibid.*, III, 3.
(4) *Ibid.*, I, 1.
(5) *Ibid.*, IV, 1.
(6) *Ibid.*, III, 8.

une pleine réalité un poème comme celui-ci, dont je ne dirai pas qu'il est le chef-d'œuvre de Moréas, mais dont il me semble que, non inférieur aux plus hautes cimes de la poésie, il amalgame indestructiblement ce que le romantisme et le classicisme ont de plus pur et solide :

Sur la plaine sans fin, dans la brise et le vent,
 Se dresse l'arbre solitaire,
Pensif, et chaque jour son feuillage mouvant
 Jette son ombre sur la terre.

Les oiseaux dans leur vol viennent poser sur lui :
 Sont-ils corbeaux, ramiers timides ?
L'affreux lichen le ronge ; il est le sûr appui
 Du faible lierre aux nœuds perfides.

Plus d'une fois la foudre et l'autan furieux
 Ont fracassé sa haute cime ;
Même il reçoit les coups de l'homme industrieux
 Sans s'étonner, triste et sublime (1).

§

C'est parce que tout cela n'a jamais été dit — et parce qu'au lieu de cela il a été dit tant d'autres choses ! — que j'ai voulu le dire et de façon qui paraîtra peut-être insistante à ceux qui n'ont point idée de tout ce que l'œuvre de Moréas contient ; de la mine d'observations qu'elle offre ; de la multiplicité de ses points de vue. Je pense ainsi non pas tant lui avoir rendu hommage qu'avoir défendu certains de ses détracteurs et plaidé pour eux les circonstances atténuantes. La façon dont Moréas a été jugé par son temps pouvait s'expliquer de deux façons : ou par l'imperfection de son génie, ou par l'imperfection critique de ses contemporains. La seconde ne me satisferait pas plus que la première. Il y a eu des torts des deux côtés, et ce sont les torts du poète, c'est la divine faute de sa nature et de son génie que j'ai voulu principalement mettre en lumière.

En même temps j'ai donné une nouvelle preuve de son unité. Après avoir, dans une première étude, montré son unité objective, celle de son œuvre, je viens de montrer son unité psychologique, celle de son cœur. Il ne me restera plus en étudiant son art poétique qu'à montrer l'unité de ses moyens. La même méthode ne convient point à l'explication des grands écrivains.

(1) *Stances*, III, 14.

Tel, comme Baudelaire ou Leconte de Lisle, a besoin qu'on présente comme variée une œuvre à qui l'on a reproché d'être uniforme, mais un Moréas a besoin qu'on montre que ses changements perpétuels prouvent son harmonie, sa nudité de corps simple.

MARCEL COULON.

POÉSIES

PREMIER SOIR D'AUTOMNE

Ce soir le bruit du vent ressemble au bruit de l'eau,
L'été fuit, laissant choir son feuillage qui glisse,
Et l'automne dans l'air immobile et plus lisse
Déroule le brouillard comme un mol écheveau.

Le jardin est semé de branches et de roses,
Les arbres ont tracé leurs couronnes de deuil ;
Qui donc a déployé pour un obscur accueil
Ces parterres épars de tant de fleurs décloses ?

Leurs pétales tombés font d'humides bouquets
Qui semblent se tremper aux flaques d'une averse,
Je crois voir miroiter des branchages inverses,
Et la mort de l'été ressemble à son reflet.

J'entends passer dehors toute une fuite d'ailes,
Une fuite d'oiseaux, d'insectes, de frelons,
Qui viennent se heurter aux vitres du salon
Où la lumière chaude et sèche se cisèle.

On ne sait plus si c'est la pluie ou bien le vent...
Qu'importe, le vent fuit ou l'averse s'égoutte
Et le soir s'embellit encore de ce doute
Où deux frissons divins passent, se poursuivant

PRÉLUDE DE LA PLUIE

Comme un long voile gris retombé sur les roses,
Une ombre se suspend aux tiges et aux fleurs
Du parterre, abaissant leurs corolles décloses,
Et le vent goutte à goutte effeuille leurs couleurs.

Essaim qui se rassemble et soudain se disperse,
Les hirondelles, déployant leurs cercles noirs,
Font des cadres d'oiseaux, où l'approchante averse
Abattra le cristal mouillé de ses miroirs.

Une fuite subite a traversé les feuilles,
Et des bruits anxieux ont piétiné là-bas...
N'entends-tu pas déjà la main de l'eau qui cueille
Les branches dont elle est le ruisselant lilas ?

Puis un léger essor de doigts se précipite,
Tout le jardin se penche et frémit, pur clavier,
Où de liquides chants de plus vite en plus vite
Tournent dans un grand vol brusquement délié.

Aux carreaux chaque accord vient écraser ses notes,
Chaque goutte serpente et meurt en s'éployant,
Et l'air est si mouillé que la maison y flotte
A travers les roseaux des peupliers fuyants !

L'arpège s'interrompt sur des cordes brisées,
Ou tantôt il s'effile et crépite en dansant,
Comme un vase au pied rond qui tend aux fleurs grisées
Avec leur propre mort un reflet languissant.

Alors sous les buissons et sous tous les feuillages,
Tandis que dans le ciel une aube s'élargit,
Soudain on n'entend plus que des flûtes sauvages
Cadencer le silence calme ressurgi.

Et voici qu'un à un les chanteurs de la pluie
Rentrent dans leurs abris et lancent leurs adieux
A la terre mouillée où le soleil essuie
Les traces de leurs pas vifs et mystérieux.

Ecoute : tout se tait ; seul un arbre qu'on froisse
Dans son écorce encore agite un frisson d'eau,
Qui surprend le passant d'une paisible angoisse
Egouttant sous ses pas quelque divin sanglot !

LE VENT

Tu déroules dans l'air tout un ruban de danses,
O vent ! et les saisons que le jardin balance
Sur ton unique voix ont des chants différents
Dont tu rythmes l'accord de tes doigts transparents !
Et lorsque vient le temps des jours crépusculaires,
Chaque arbre est une ronde attendrie, éphémère,
De feuillages froissés, que ton souffle irrité
Lève, dans tes bras nus, pour rattraper l'été !

Sur les branches un bruit de jupes se renverse
Sous les colliers défaits d'une invisible averse,
Le frisson de la ronde enlace au tronc étroit
L'appel superposé de cent glissantes voix,
L'arbre a les yeux fermés sous un bandeau de lierre,
Et grimpant vers la cime où tremble la lumière,
La farandole tourne en plaine, autour d'un bois...

Mais sa vie haletante en dénouant ses doigts
Laisse tomber parfois une danseuse lasse
Qui s'étend pour l'hiver devant l'été qui passe,
Chaque feuille en glissant prend la rigidité
Des pétales séchant la fleur qu'ils ont été,
Et se creusant dans l'herbe écartée autour d'elle
S'enroule dans ses bords repliés en margelle !

Automne, elles viendront vers l'ombre tour à tour
Avec ce qu'elles ont su cueillir de beaux jours
T'attendre! elles auront dans leurs coupes dorées
Un peu de la lumière à peine évaporée!
Si leur vol qui se brise abandonne à l'espace
L'arbre où leurs jeux d'antan n'ont pas laissé de trace,
Elles dansent encor, courant et poursuivant
Le chemin poussiéreux où les mène le vent!
Avec des bruits froissés de cordes qui se cassent
Elles dansent encor, seules ou face à face,
Mais qui sait où s'achève un élan de hasard
Dont le charme se fait de plus en plus épars?

Puis l'hiver les isole, et quelquefois on voit
Toute seule tourner près de la mort d'un bois,
O suprême lambeau d'un défaillant vertige,
Une moitié de feuille accrochée à sa tige...

DEUX FANTOMES

Dans la maison d'hiver, assis auprès du feu,
Dont la flamme tordue et toujours renaissante
Jaillit du bois noirci qui semble le moyeu
Du char sur lequel fuit la saison jaunissante,
L'un près de l'autre, seuls, tout proches et distraits,
Sans rien nous avouer, même sans rien nous dire,
Nous nous cachons peut-être un semblable regret
Dont en nos yeux fermés le souvenir se mire...
Je vois un toit mouillé, des murs aux volets clos,
Un jardin déserté, des pelouses froissées,
Et des sentiers boueux où dans les flaques d'eaux
Tremblent un ciel fumeux et des branches blessées.
Peut-être rentrons-nous, tous deux, sans le savoir,
Et tous deux réunis, dans notre chambre vide,
Et voyons-nous passer dans un même miroir
Le souvenir brouillé du passé qui nous guide?

Et peut-être accoudés tous deux au même seuil,
Nous qui ne disons rien ici de nos pensées,
Voyons-nous dans l'alcove où le lit semble en deuil
Nos deux ombres dormir l'une à l'autre pressées.
Peut-être marchons-nous la lampe dans la main
Et nous arrêtons-nous à la même fenêtre,
Nous qui nous regardons ici l'air incertain,
Et qui semblons ce soir à peine nous connaître?
Peut-être voyons-nous, l'un près de l'autre assis,
Passer, en se cachant une même tristesse,
Dans le même jardin deux fantômes unis
Et dont chacun se dit que l'autre le délaisse..

L'AUBE

L'aube vient à pas lents tremper d'eau ma lumière
Qui vacille et faiblit dans le jour incertain,
Les roses d'hier soir sont mortes dans le verre,
Leurs pétales tombés ont glissé sur mes mains.

La chambre a l'air de vivre un lendemain de fête
Par ses fleurs effeuillées et sa lampe qui meurt...
Ah! de quels rendez-vous et de quelles conquêtes
Dans cette aube qui naît te souviens-tu, mon cœur?

Tu t'es toute la nuit grisé de tes mensonges,
Les mots qui t'enchantaient pâlissent maintenant,
Et danseur revenu du carnaval des songes
Tu t'éveilles devant le matin frissonnant.

Tu n'as eu de ce bal que l'heure déchirée
Où les masques tombés roulent sur les parquets!
Sauras-tu en goûter la tristesse enivrée,
Et, privé de sa joie, adorer son regret?

JULIEN OCHSÉ.

LE CENTENAIRE D'UN LIVRE

—

La mode vit toujours de commémorer le centenaire de la naissance des hommes qui n'ont point encore absolument disparu de la mémoire de leurs petits-fils et arrière-neveux. Une preuve populaire nous en est fournie si nous ouvrons l'agenda pour 1911 d'un de nos grands magasins de nouveautés parisiens. Entre le tableau des tarifs postaux et le calendrier des réclames de saisons, le rédacteur a glissé une page que je recommande à ceux qui se sentent le goût, ou le besoin, car c'est devenu aussi une manière d'industrie littéraire, de prononcer, en correspondance avec les dates, une oraison funèbre d'un genre assez neuf qu'on pourrait appeler discours de résurrection éphémère. Grâce à cette page, qui contient la liste (officielle et complète ?) des centenaires de 1911, nous savons dès maintenant, pour nous en tenir aux écrivains, que nous célébrerons, avant que cette année finisse, le glorieux centenaire de Théophile Gautier, que nous entendrons discuter le vaudeville et le mélodrame parce que Clairville et Dennery sont nés en 1811, que nous serons forcés de nous rappeler soudain qu'il y eut un critique notoire de son vivant, lequel se nommait de Pontmartin, et aussi un romancier à courte vogue dont le nom demeurera plus longtemps réduit à sa première syllabe, qui fut Jules Sandeau. On parlera sans doute de Laboulaye peu, et probablement beaucoup de Victor Duruy. Enfin... il faut nous laisser des surprises et l'imprévu des trouvailles.

Cependant, réfléchissez-y logiquement, s'en référer à des dates de naissance est jouer à un pur jeu de hasard. Si nous débitons ainsi le temps en siècles, c'est pour fixer des étapes, lesquelles d'ailleurs se trouvent être à la mesure, mesure extrême, mais possible, d'une vie d'homme selon l'expérience et l'imagination humaines. Fêter le centenaire d'une naissance, c'est simplement dire que l'individu commémoré pourrait exister encore parmi nous, ruiné de corps sans doute, mais

esprit veillant, au lieu d'être, ce qu'il est le plus souvent, un squelette au fond de quelque tombe. Il n'y a aucun rapport entre ces faits et l'œuvre. Je crois que mieux vaudrait, au lieu de proclamer les cent ans d'un écrivain vérifiés à l'état-civil, révéler, car se serait souvent une révélation, que tel livre a juste ses cent ans.

Seulement si l'occasion me semble alors favorable d'exciter à une nouvelle lecture, car tant de livres ne persistent que par le titre et les commentaires, je voudrais que cette lecture ne fût point entachée de la manie rétrospective, et que nous ne nous figurions pas, pour ce faire, devoir adopter le point de vue de l'époque. C'est avec notre sensibilité personnelle et notre science contemporaine que nous nous rendrons compte de la vraie forme actuelle d'un livre âgé, que nous pourrons peser son influence, que nous aurons même quelque apparence de vaine raison prophétique en lui prédisant son sort d'avenir et s'il peut prétendre à un bi-centenaire !

L'influence des hommes a un caractère légendaire et se traduit surtout par des gestes publics. L'influence des livres, au moins sur leurs lecteurs, a une action cachée qui se dégage dans le secret des individus. Je n'estime donc pas inutile de rechercher comment un livre célèbre, à succès immédiat, à succès prolongé : *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* par Chateaubriand, qui parut en mars 1811, supporte son centenaire, et s'il est encore capable de déterminer une activité spirituelle chez nos contemporains de mars 1911. L'auteur lui-même nous y pousse lorsqu'il dit dans ses *Mémoire d'Outre-Tombe* : « Il est possible que mon Itinéraire demeure comme un Manuel à l'usage des Juifs-Errants de ma sorte. » A en juger par les vivants Pierre Loti, Maurice Barrès, André Gide, pour ne citer que ceux-là, la race des Juifs-Errants de sa sorte n'est pas éteinte. Et aucun de ces voyageurs n'a renié Chateaubriand, si chacun d'eux l'a interprété personnellement. Examinons donc l'impression que peut produire aujourd'hui, évidemment sur des esprits de même catégorie, sinon de même illustre envergure, une lecture du texte même de *l'Itinéraire*, sans souci des « préfaces ou annotations douteuses, quand elles ne sont pas hostiles et perfides, qui souillent les éditions posthumes des œuvres célèbres », comme prononce sévèrement et justement Alfred de Vigny en son testament.

§

Je voudrais que Vigny, écrivant cette noble et pleine phrase, ait généralisé un cas, et qu'il ait fait allusion méprisante à Sainte-Beuve. Pour lire *l'Itinéraire*, nous avons d'abord à nous débarrasser de tout préjugé sur ou plutôt contre Chateaubriand — et les préjugés défavorables sont issus pour la plupart de Sainte-Beuve. Il ne fut point de grand écrivain pour Sainte-Beuve qu'il ne réduisît à notre condition commune de petit homme. Et c'est pourquoi *les Lundis* ont une vie bien plus assurée que tous les autres feuilletons littéraires du dix-neuvième siècle, nous nous y reconnaissons en toutes nos passions, nous y sentons malicieusement et savamment abaisser autrui, et, au lieu de dieux ou demi-dieux littéraires, ce sont de piètres gens qui sont silhouettées devant nous. Et c'est par quoi *les Lundis* risquent aussi de demeurer le régal de ceux qui aiment sentir l'homme dans l'artiste, de ceux qui, eux, ne sont pas forcés, comme Sainte-Beuve pour être supporté de son public, de blâmer les passionnés, de ceux qui ne se contraignent point à la notion définie et définitive du bien et du mal. Alors, pour ces seconds-là, qu'importe que Sainte-Beuve ait dit du mal de Chateaubriand si ce mal ils peuvent le concevoir à certains points de vue comme du bien ?

Est-ce vraiment, par exemple, dire du mal de Chateaubriand que le peindre amoureux à toute minute de sa vie ? Non point, si du moins Sainte-Beuve s'était abstenu de moraliser sournoisement. L'on sait pourquoi Sainte-Beuve — je ne lui en veux pas — était naturellement ennemi de celui qui n'avait qu'à parler pour obtenir des dames ce que lui-même désirait inlassablement avec un beau feu et une vilaine figure, et d'ailleurs obtenait souvent.

Sainte-Beuve nous prévient que le voyage de Jérusalem fut un voyage d'amour, d'assez rare espèce. Et il montre triomphant un aveu de Chateaubriand : « Mais ai-je tout dit dans *l'Itinéraire* sur ce voyage ? » Aussitôt le benoit et rusé lundiste cherche « vainement un détail, une révélation tendre, fût-elle un peu en désaccord avec *l'Itinéraire* », et il lui reproche, alors, de n'avoir pas tout dit. Mais s'il avait tout dit ? Sainte-Beuve n'eût point été en peine de trouver une variante à ce qu'il lui décoche deux pages plus loin, à propos

d'un sentiment vif, subit et passager que le vieux Chateaubriand ne cache point qu'il ressentit jeune pour la mère d'une Anglaise avec laquelle il était en propos amoureux : « Dans la supposition qu'une telle idée vienne, on ne devrait jamais l'écrire. Cela trahit les goûts libertins que le noble auteur avait en effet dans sa vie. »

Voyage d'amour, cet *Itinéraire* si purgé de toute sensualité sexuelle qu'on le distribue encore de nos jours, et sans trop de coupures, en prix de catéchisme ? Oui, affirme Sainte-Beuve, en ce sens qu'il était comme une épreuve de patience imposée par une jeune femme, qu'il devenait une exhortation à des destinées glorieuses, et qu'il se termina à l'Alhambra de Grenade, où rendez-vous était fixé du pèlerin et de Nathalie de Noailles — ce n'est pas Sainte-Beuve qui la nomme. Comme cette explication nous colore ceci : « Mon itinéraire est la course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête et quelques sentiments de plus dans le cœur. » Encore une fois, nous saisissons une manifestation du désir génital à la base d'une œuvre d'art.

Cette définition de *l'Itinéraire* est précieuse littérairement. Elle s'impose au critique et semble le défier d'en donner une meilleure pour marquer la nouveauté du livre. Mais ce que le critique doit ajouter, c'est la constatation historique : *l'Itinéraire* est un livre type et générateur. Pour la première fois la relation de voyage n'est plus, soit un exercice de rhétorique à l'occasion d'une aventure personnelle comme chez nos classiques du dix-septième ou du dix-huitième, soit le compte-rendu précis de géographes, d'explorateurs, qui décrivent le plus objectivement possible. Le génie tumultueux et arrogant de Chateaubriand a mêlé tout cela. Il s'est mesuré hardiment avec le paysage, il en a fait son décor, son piédestal au besoin. Et en cela, il est éclatant de sincérité humaine. Il est le vrai poète puisqu'il organise le monde autour de soi. Il est le soleil qui éclaire tout lieu qu'il visite, et sans lequel le lieu doit être comme s'il n'était pas.

Seulement c'est le Chateaubriand de la légende, d'une légende vraisemblable qui grossit à peine la vérité, d'une légende qui a fait plus pour le succès, transmis de génération en génération, que la simple lecture de *l'Itinéraire*. A ne lire

que cet ouvrage on s'aperçoit vite que le voyageur a des élans souvent fort empêtrés d'érudition et de descriptions. La dizaine de passages cités et recités dans les anthologies le long du dix-neuvième siècle, et que je reciterai peut-être tout à l'heure, s'est trouvée assez heureusement choisie pour éblouir un contexte ferme et qui deviendrait même parfois ennuyeux si l'esprit, à la manière de M. de Voltaire, ne rattrapait souvent le lecteur. Ce genre d'esprit fit presque scandale chez les contemporains, et Talleyrand traduisit ce sentiment en disant dédaigneusement : il y a là beaucoup trop d'esprit pour un livre de poste et pas assez de talent pour un ouvrage.

Les pages spirituelles de *l'Itinéraire* ne sont pas les plus connues, et j'en suis fort aise, encore qu'elles me plaisent, puisque c'était trace du passé, tandis que l'imagination de Chateaubriand « imprévue, bizarre, exorbitante, grandiose certes, et enchanteresse souvent, retrouvant à souhait jeunesse et fraîcheur, mais inégale, saccadée, pleine de brusqueries et de cahotements » (Sainte-Beuve l'analyse ainsi), va créer à la fois le pittoresque et l'élégie romantiques. *L'Itinéraire*, qu'on ne l'oublie pas, c'est celui de René voyageur. Il faut sous-entendre en le lisant les terribles mots : « Je m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point... Je suis vertueux sans plaisir ; si j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais n'être pas né. » Mais ce n'est que sous-entendu. René, si j'ose jouer sur les deux prénoms, doit n'apparaître que sous le nom mondain de François. C'est le vicomte qui voyage, il est tenu au masque du respect humain, et si Chateaubriand est dans tous ses ouvrages, sans doute est-il plus le vrai lui-même, et le dévoile-t-il sans contrainte pudique, dans ses romans que dans *l'Itinéraire* ou *les Mémoires*.

Naturellement c'est aux endroits où René perce sous François qu'un lecteur de 1911 a l'esprit éveillé. Quand, sous l'influence certaine de Chateaubriand, Lamartine fait et rédige son *Voyage en Orient*, il s'écrie avec cet accent sublime qui détonne et nous lasse vite : « Un livre, ou plutôt un poème sur l'Orient, M. de Chateaubriand l'a fait dans *l'Itinéraire*, ce grand écrivain et ce grand poète n'a fait que passer sur cette terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours la trace du génie sur cette poudre que tant de siècles ont remuée. Il est allé à

Jérusalem en pèlerin et en chevalier, la Bible, l'Evangile et la Croisade à la main. » Nous sourions : dessus de pendule gothique à la mode romantique! Mais Chateaubriand était un autre esprit, et très réaliste, qui sent par son propre exemple, et a traduit non pas seulement sous l'aspect à la mode l'éternel romantisme de l'homme.

Si vous êtes un peu romantique, ne craignez pas d'ouvrir *l'Itinéraire*. Si vous croyez ne pas l'être, ouvrez-le, et vous serez peut-être moins assuré.

Sans doute, dès les premières pages, voici l'orage que l'on placera au-dessus de la pendule, en gravure! On voit les « torrents de pluie » en traits noirs déchirés de traits blancs qui sont les éclairs; à la lueur de ces derniers, au pied des mâts dont les voiles sont carguées, l'équipage est en prière; et un peu de côté, « auprès du matelot qui tenait la barre du gouvernail », se dresse Chateaubriand tête nue à cheveux hérissés et corps drapé d'un ample manteau. J'en conviens. Mais la posture même de Chateaubriand n'est-elle pas d'un homme qui veut tout voir, tout éprouver, tout analyser? Or, nous-mêmes, quand nous voyageons, je parle de voyage pour l'art et le plaisir de voyager, mépriserons-nous le beau tableau que nous offre la tempête déchaînée sur un pays? L'orage — levez-vous, orage désiré, supplie René — est une aubaine du voyageur intelligent. Chateaubriand nous apprend à en jouir. Au contraire, rappelez-vous que Chapelle et Bachaumont, en leur voyage, lorsqu'ils sont assaillis par l'orage, maugréent.

Tout doit être sujet de méditation devant la nature — pour un voyageur à la Chateaubriand. Un poète japonais nous dit qu'il sort la nuit pour voir la lune; Chateaubriand se met à une fenêtre qui ouvre sur la vallée de la Laconie, « où la lune répandait une clarté admirable ». Seulement, la méditation ne reste jamais objective, et il se laisse entraîner, en contemplant les étoiles, « à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un autre, sur les vicissitudes des destinées humaines ». Chacun, à son tour, dira : moi plus qu'un autre, et s'il a quelque habileté et acuité d'analyse, il nous en persuadera comme Chateaubriand nous en persuade.

Il y a plusieurs sortes de méditations. Elles sont toutes dans *l'Itinéraire*. Celle que l'on qualifiera d'historique, et qu'aujourd'hui nous faisons en lisant le guide. Ainsi disserta Cha-

teaubriand au cap Sunium. Mais nous n'en sommes plus très friands. Pierre Loti ne s'en soucie guère, il est le simple homme, conscient de sa présente individualité animale devant l'immensité terrible et confuse de la nature. Et si Maurice Barrès s'en préoccupe un peu plus, c'est qu'il a pris plus conscience de l'homme social, mais encore est-ce surtout comme leçon d'individualisme. Quand on lit maintenant ces passages-là, que Chateaubriand a cru animer à la Bossuet, on les lit en grande vitesse, sautant des lignes.

Une autre espèce, à laquelle nous serions plus sensibles si nous avions encore du goût pour les citations homériques, et si nous pouvions balbutier le grec, c'est le rappel des souvenirs littéraires devant les lieux fameux. Quelques-uns d'entre nous, découvrant le Taygète, salueraient volontiers, comme le fit Chateaubriand, « ces monts fameux par tout ce que je savais de beaux vers à leur louange ». Notre ignorance seule serait cause de notre silence. Mais nous savons encore quelques vers français et si nous les redisons aux échos du paysage de France qui les a inspirés, nous n'aurons point autant démérité que les pessimistes le prétendent.

Je ne méconnais pas où cela nous conduit, et que Chateaubriand y mène quand il proclame : Malheur à qui ne verrait pas la nature avec les yeux de Fénelon et d'Homère — à l'émotion livresque. Seulement elle produit sur nous-mêmes une délicieuse ivresse spirituelle, et l'essentiel est que nous en jouissions, elle s'appelle alors moins péjorativement l'illusion littéraire. « Puis je fais le voyage d'un poète, je devais profiter de tout et croire fermement avec Pausanias... » Ainsi parla Chateaubriand. Avec lui nous voulons de tout cœur que Fano soit l'île enchantée de Calypso, si tel est son bon plaisir et le nôtre : le mirage réalise le miracle, elle le sera le temps que nous y croirons. Si nous causons sur une terrasse qui domine le golfe d'Argos et que nous rappelions l'histoire de la vieille femme qui lança la tuile dont mourut l'aventureux Pyrrhus, lorsque Chateaubriand dira : « c'était peut-être du haut de cette terrasse », d'élan nous effacerons le « peut-être ». Après cette exaltation qui sied à des disciples, nous serons ramenés par le maître à un scepticisme qui ne me paraît point contradictoire : « Quelle est donc la magie de la gloire ! Un voyageeur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable ;

on lui dit que ce fleuve se nomme Sonsonghirli ; il passe et continue sa route ; mais si quelqu'un lui crie : C'est le Granique ! il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les regards attachés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avait un pouvoir magique... » Nous voici rembarqués dans la méditation poétique.

Mais la note réaliste a été donnée et reste. Un autre exemple nous en sera fourni dans une page célèbre, et qu'on ne cite jamais qu'à demi, ou aux deux tiers : Chateaubriand sur l'Acropole. Cette page se compose de trois paragraphes. Le premier est uniquement descriptif. C'est celui qu'on apprend par cœur. Il contient des phrases bien remarquables par leur couleur et leur sonorité correspondantes. Là l'écrivain a mis en pratique la réflexion qu'il rédige ailleurs : « Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages ; ce sont les effets de la lumière. » C'est une aurore « de la plus belle teinte de la fleur du pêcher » qui se lève et illumine doucement les diverses parties du paysage ; Chateaubriand nous en fait suivre les effets nuancés avec des mots d'une extrême précision et d'une extrême simplicité. Mais on la connaît assez pour que je n'insiste pas plus.

Le second paragraphe est déjà moins connu. Cependant il a une large éloquence. Il traduit la plainte éternelle de l'homme fugitif devant les ruines des constructions humaines et l'inaltérable aspect des cieux, de la mer et de la terre. C'est René qui se lamente. Moins connu sans doute en son texte même parce qu'il a été le plus repris et trituré par tous les voyageurs atteints de la maladie du siècle, ce second paragraphe est devenu le thème de l'œuvre de Loti.

Quant au troisième, dont il n'est jamais question dans les anthologies, il a une précision biographique qui devait plaire à Stendhal et plaisait certainement à Marcel Schwob. Il nous montre Chateaubriand collectionnant des pierres qu'il dérobait aux monuments, et faisant cet inventaire de ce qu'il rapporta du voyage : douzaine de pierres de Sparte, d'Athènes, d'Argos, de Corinthe ; trois ou quatre petites têtes en terre cuite ; des chapelets ; une bouteille d'eau du Jourdain, une bouteille d'eau de la mer Morte ; quelques roseaux du Nil ; un marbre de Carthage ; un plâtre moulé de l'Alhambra. En regard il se présente la note : « J'ai dépensé cinquante mille

francs sur ma route et laissé en présent mon linge et mes armes. »

Chaque fois qu'on ne cite pas ensemble ces trois paragraphes, on nous abuse parce qu'on nous dévoile une seule face de Chateaubriand, qui ainsi isolée et portée en avant devient conventionnelle et fausse comme un masque.

En effet il y a en Chateaubriand un artiste épris du pittoresque, un peintre poétique qui ne s'établit pas que sur l'Acropole, nous enchante aussi des jeux de la lune et du nuage au-dessus d'un vaisseau chargé des pèlerins de Jérusalem, s'émeut d'un ciel gris remplaçant un jour le bleu oriental et, devenant breton à ses yeux, s'émerveille de son arrivée à Constantinople dans une brume qui soudain se déchirant comme par « le coup de baguette d'un génie » découvrit le palais du Commandeur des Croyants, décrit avec des traits d'une limpidité étonnante un cimetière turco-grec : « Au reste ces tombes étaient fort agréables ; le laurier-rose y croissait au pied des cyprès qui ressemblaient à de grands obélisques noirs ; des tourterelles blanches et des pigeons bleus... »

Il y a aussi et en même temps l'élégiaque, lequel éclate en propos amers devant l'imagination qu'il a d'Athènes en ses jours de gloire et de fête opposée à la désolation présente qu'il contemple de ses yeux du corps, et lequel, en un autre endroit, s'adresse un discours philosophique sur les migrations des cigognes.

Ces visages-là sont adoptés généralement, mais l'écrivain précis qui est sorti du voyageur sincère et réaliste est plus rarement apprécié. On a même coutume d'en douter. Cependant Chateaubriand se défend d'embellir, et déclare : Quand un ruisseau est sans eau, je veux qu'on me le dise. Il déclare encore : J'ai un maudit amour de la vérité et une crainte de dire ce qui n'est pas qui l'emportent en moi sur toute autre considération. N'êtes-vous point convaincu ? Il passe devant les Cyclades aux noms évocateurs, Sayros, Delos, Naxos, et les noms évocateurs ne l'empêchent point de constater les côtes désolées et arides. Si riantes autrefois..., ajoute-t-il avec la restriction : ou peut-être si embellies par l'imagination des poètes ! D'ailleurs pressentait-il que, devant faire école nombreuse de voyageurs, il diminuait dans le proverbe : « A beau

mentir qui vient de loin », la part d'assentiment commun nécessaire à un proverbe ?

L'anecdote est plaisante à redire après Loti lui-même : la vocation du marin lui serait venue d'un journal de bord trouvé dans une bibliothèque, où était inscrite la mention : « De midi à quatre heures du soir, le 20 juin 1813, par 110 degrés de longitude et 15 de latitude australe, beau temps, belle mer, jolie brise du Sud-Est. » Combien de futurs voyageurs furent émotionnés jusqu'à l'idée fixe et la réalisation lointaine, de lire en *l'Itinéraire* : « C'était le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul le long de l'Eurotas cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire » ?

Le goût de la précision qui singularise tout fait rapporté et chasse les lieux-communs, nous pouvons donc le satisfaire, plus qu'on ne croit, dans *l'Itinéraire*. Aventures et anecdotes y sont fort strictement contées. Chateaubriand n'est point si guindé qu'il omette de nous dire qu'au village de Saint-Paul, en Grèce, il se fit saigner par un médecin italien, que le lendemain il trébucha dans un fossé assez empli d'eau pour que cheval et maître manquassent s'y noyer. Il ne cache pas qu'à Corinthe il commença d'être lapidé pour examiner un marbre dans une vigne, non plus qu'à Sparte il faillit recevoir un pan de ruine ébranlée par des gamins sournois. Il se peint pas solennel du tout, en le délire qui lui prit à la suite d'un coup de soleil. Si le commandant turc de Rhodes lui donne, avec la permission de se promener où il voudrait dans la ville, un chevreau noir, il nous le rapporte fidèlement, de même qu'il nous confie combien il s'amusa à la bruyante noce de Mlle Pengali, fille du vice-consul de France à Zéa. Et nous l'admirons se travestissant en Turc pour le carnaval de Tunis, à peine débarqué d'une pénible traversée au retour de Jérusalem. Nous aimons tout cela — au point que si c'était un de nos notoires contemporains, il existerait certainement de ces scènes autant d'instantanés photographiques que publieraient nos magazines à la mode. Mais j'ai indiqué plus haut une raison moins badaude de l'aimer.

Chateaubriand en raconte bien d'autres. Et c'est alors que sa verve peut s'exercer. Cet esprit, qui choqua ses contemporains, est dans l'élément qui lui convient. Anatole France, qui paraît avoir tout lu, a dû souvent se saluer en maints

endroits de *l'Itinéraire*, surtout devant l'extraordinaire portrait de M. Violet, qui est un souvenir d'Amérique.

« Je trouvai une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, râclait un violon de poche et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castor et en jambons d'ours : il avait été marmiton au service du général Rochambeau pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau-Monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. » Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers ; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. — M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait en iroquois : *A vos places !* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons. Voilà ce que c'est que le génie des peuples. »

Je ne pense pas qu'il existe plus fin et adroit pastiche prématuré! Si, peut-être. Allez en juger vous-même à la page où Chateaubriand discute avec les autorités botaniques s'il a vraiment cueilli le fruit maudit à l'arbre de Sodome, cet arbre qui « doit porter une pomme agréable à l'œil, mais amère au goût et pleine de cendres ». En y allant, vous rencontrerez peut-être le passage où Chateaubriand dit des Athéniennes : « L'usage où elles sont de se peindre le tour des yeux en bleu et le bout des doigts en rouge est désagréable pour un étranger ; mais comme j'ai vu des femmes avec des perles au nez, que les Iroquois trouvaient cela très galant, et que j'étais tenté moi-même d'aimer assez cette mode, il ne faut pas disputer des goûts », et vous aurez même opinion.

Sans doute, avant d'être du France c'est du Voltaire, mais si je rapproche plutôt de France c'est pour preuve de vie actuelle. Si nous aimons ce style malicieux et net chez notre

contemporain, pourquoi ne le savourerions-nous pas quand Chateaubriand l'emploie ? Et il ne l'emploie pas par mégarde, et comme pour se détendre, car il en raisonne fort congrûment :

« Au reste, je n'ai tracé ce portrait et quelques autres que pour satisfaire au goût de ces lecteurs qui aiment à connaître les personnages avec lesquels on les fait vivre. Pour moi, si j'avais eu le talent de ces sortes de caricatures, j'aurais cherché soigneusement à l'étouffer ; tout ce qui fait grimacer la nature de l'homme me semble peu digne d'estime; on sent bien que je n'enveloppe pas dans cet arrêt la bonne plaisanterie, la raillerie fine, la grande ironie du style oratoire et le haut comique. »

On comprend que si j'insiste tant, et trop, sur le chapitre de l'esprit, qui n'est certes pas le plus original, c'est qu'il est méconnu. Il me semble juste de faire remarquer à nouveau que si Chateaubriand n'avait composé que les dernières pages citées il n'aurait pas créé un genre littéraire. Et nous n'aurions pas à célébrer le Centenaire de *l'Itinéraire*.

Or ce livre me paraît encore si proche de nous que j'ose conseiller à ceux qui aiment — s'il en est — transformer une partie de la caisse de leur automobile en bibliothèque de voyage de ne pas oublier d'y placer un exemplaire de *l'Itinéraire*. On me répondra : c'est un bien gros bouquin, et j'avoue que la réponse sera justifiée jusqu'à un certain point, car je ne puis nier qu'il n'y ait des parties mornes et même mortes.

Le voyage en Grèce a gardé toute sa fraîcheur, à quoi s'ajoute pour nous la grâce du rococo, et il en est de même de celui de l'Archipel, de l'Anatolie. Constantinople est traitée assez sèchement. C'est que Chateaubriand, dont l'émotion est fort cultivée et ne se déchaîne vraiment qu'au contact d'un souvenir littéraire frotté à une sensation personnelle, n'y rencontre ni événement capable d'agir sur sa sensibilité, ni rappels de ses chers auteurs (sa bibliothèque de voyage, nous dit il, se composait de Racine, le Tasse, Virgile et Homère, ce dernier avec des feuillets blancs), ni aucune tradition païenne ou chrétienne. Il a hâte d'en sortir. Le pire est qu'il abandonne maintenant les contrées charmées encore par le paganisme, qu'il marche vers la Terre Sainte, et que l'auteur du *Génie du Christianisme* a mis tous ses soins littéraires aux *Martyrs*,

pour lesquels le voyage fut entrepris. *L'Itinéraire* se ressent ici d'avoir été composé des ébauches tombées. « Quand on voyage en Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur, mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. » En dépit de l'affirmation de Chateaubriand, on éprouve plus le premier sentiment que le dernier.

Voilà donc qui déçoit. Si Chateaubriand arrive au Saint-Sépulcre, c'est au but sacré de son voyage. On s'attend à le voir tomber à genoux, élever son âme pécheresse vers le Dieu auquel il croit, et le dire magnifiquement. L'étonnante sincérité de cet homme l'en empêche, et il nous confie son embarras de redire après tant d'autres l'état des lieux saints, et pour emplir son ouvrage il copie de larges fragments d'un récit de voyageur du dix-septième siècle, avec de rares marges. Goûtons cette sincérité pour la sincérité plus que pour ce que l'écrivain en a tiré, et ne nous plaignons pas qu'un peu moins de sincérité eût donné carrière à une plus sonore rhétorique, car cette rhétorique se serait vite fanée : nous ne lirions pas plus la partie de Jérusalem.

Le seul instant où Chateaubriand s'échauffe, c'est quand, dans la vallée, au coucher du soleil sur Jérusalem, il peut s'isoler, s'asseoir au pied du tombeau de Josaphat, « le visage tourné vers le Temple », tirer de sa poche un volume de Racine et lire Athalie — tous les traits ne décrivent-ils pas assez nettement l'homme qui veut se donner une exaltation poétique, et qui se la donnera en toute conviction : « Quelle poésie, puisque je la trouvais digne du lieu où j'étais ! On ne saurait s'imaginer ce qu'est Athalie lue sur le tombeau du saint roi Josaphat. »

Mais l'exaltation ne dure pas. « Je viens donc à ces petits détails qui piquent la curiosité en raison de la grandeur des lieux dont on parle. » C'est ingénieusement dit ; je ne sais s'il s'en est abstenu par respect chrétien, mais la suite aurait bien besoin de cet esprit voltairien, qui ne lui faisait pas défaut, pour piquer encore notre curiosité. Il donne le prix des denrées, le prix des ouvriers et des produits agricoles, le prix des pèlerinages, des dîmes et des aumônes, et aussi ses comp-

tes particuliers. C'est à la fois un mémoire économique et le carnet du domestique.

Le vilain mot qu'il faut prononcer : tout cela est bâclé. Il n'y a plus de ressort, l'auteur est fatigué, pressé sans doute de livrer à l'éditeur. Je ne conseille pas d'aller à Carthage avec lui. L'ennui nous rendrait injuste sur la première moitié de l'œuvre. Evidemment, l'élégiaque sommeille, et le réaliste est engourdi ; quant au peintre il a ce sursaut au vol des flamants : « Quand ces beaux oiseaux volent à l'encontre au soleil, tendant le cou en avant et allongeant les pieds en arrière, ils ont l'air de flèches empennées avec des plumes couleur de de rose » ; je crois bien que c'est le seul, à moins qu'en lisant moi-même j'aie à mon tour sommeillé.

Or si je recommande *l'Itinéraire*, c'est pour éveiller l'esprit du voyageur, le rendre apte à sentir plus subitement les impressions de voyage, et lui donner des motifs de joie intellectuelle. Au contact de Chateaubriand, il me semble que toutes les générations qui se sont succédé jusqu'à la nôtre ont accusé leurs individus, et que ceux-ci ont perpétué avec bonheur le genre de pèlerinage littéraire que pour la première fois avait tracé le grand ancêtre romantique. Je regretterais qu'un tel genre succombât à autre chose qu'à l'usure du temps. Laissons donc tomber en poussière les parties caduques. Considérons *l'Itinéraire* comme une ruine. Mais ruine avec des parties quasi intactes et regardons-la non pas du point de vue historique, mais au point de vue de notre personnalité.

Sans doute je crois bien que nous commençons à préférer aux phrases éloquentes, écrites avec une noble fièvre sur un bureau au retour, les mots crayonnés, griffonnés sans souci des modes et des temps du verbe, sur des calepins, mais devant le spectacle. Le succès que l'on fait — et que l'on a autant de raison que de déraison de faire — aux journaux de Stendhal, aux carnets de Flaubert, aux cahiers de Balzac, au memento de Baudelaire, en serait un indice. Sous le style télégraphique on perçoit la trépidation de notre vie. L'esquisse qui trahit la spontanéité du mouvement humain, si on la publie avant qu'elle soit figée, soulignée, transformée par l'art littéraire, nous plaît mieux que l'œuvre achevée. La revanche de l'œuvre achevée, c'est la postérité, puisque l'effort de tout artiste est de montrer la vie sous son aspect éternel. Mais

la postérité sera composée d'hommes vivants qui s'intéresseront surtout à leur vie sous son aspect le plus actuel, et c'est cet aspect actuel qu'ils rechercheront dans les œuvres mémorables, qu'ils y mettront au besoin, et dont ils les ranimeront pour un temps, qui sera celui de leur existence. Les chefs-d'œuvre doivent être à la fois forts et souples.

En ce qui concerne *l'Itinéraire*, une aventure significative est survenue ces dernières années, dont il semble que Chateaubriand ait eu le pressentiment, car enfin le premier éditeur du journal de Julien, son domestique, sur le voyage à Jérusalem, a été le maître lui-même en ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Editeur fragmentaire, « afin de mettre dans un plus grand jour la manière dont on est frappé dans l'ordre de la société et la hiérarchie des intelligences », Chateaubriand copia d'assez nombreux passages dans le « petit manuscrit » et les fit imprimer en regard de ses propres impressions parallèles reprises à *l'Itinéraire*. Récemment, on ne s'en est plus contenté, et puisque le cahier de Julien avait été retrouvé on le publia tout entier. Quelques-uns, partisans de la nouveauté littéraire dont nous ne surprenons encore que des symptômes, le préférèrent parce que c'était une œuvre d'illettré, et comme telle fut considérée par eux comme plus sincère, plus vraie, plus proche de la vie commune. C'est une suite de ce progrès qui nous fait goûter les esquisses plus que l'œuvre finie. Chateaubriand, d'un mot, avec un sourire, en avait établi l'éloge : « Julien, lui, ne se perd pas ainsi dans les nues. »

Je pense que Julien eût été bien empêché de nous y enlever avec lui. C'est ce que Chateaubriand voulait que l'on entendît.

Il reste encore beaucoup à glaner dans *l'Itinéraire*. Je voudrais en avoir signalé assez pour qu'on ne se contente pas de mon affirmation et qu'on éprouve le désir de le vérifier par soi-même. Un livre qui après cent ans fournit encore autant d'éléments spirituels vivaces n'est pas à négliger, et c'est pourquoi j'ai cru devoir l'honorer, pour son centenaire, d'une critique non pas dogmatique et historique, mais égoïste et éphémère, donc vivants pour les vivante de Mars 1911.

LEGRAND-CHABRIER.

LA PRONONCIATION DU LATIN

La prononciation des langues anciennes, en France plus qu'ailleurs, est un scandale. Sous prétexte que le latin, que le grec sont des langues mortes, on se croit en droit de les négliger totalement ; erreur née de l'ignorance linguistique où nous vivons. La prononciation d'une langue nous paraît une sorte de vêtement dont elle s'est habillée, mais que nous ne sommes pas obligés de lui remettre ; au lieu qu'elle est l'essence et la vie de cette langue. Tel helléniste ou latiniste « universellement connu » aura, en vain, appliqué son intelligence et consacré son labeur à la philologie, à la littérature latine ou grecque : il n'a jamais *entendu*, par conséquent jamais senti une phrase ou un vers, grec ou latin. Le mal sévit dans nos classes d'où nos bacheliers sortent sans avoir la plus faible idée des langues anciennes qu'ils ont étudiées. Ces langues, barbarement défigurées, leur ont paru laides (je l'espère : quel malheur qu'un professeur fît admirer, qu'un élève admirât l'harmonie de Virgile ou de Cicéron dont notre prononciation ne garde absolument rien !) ; le dégoût qu'elles leur inspiraient s'en est augmenté d'autant.

Inquiets, enfin, du mal, certains ont cherché des remèdes. Ils sont atroces.

Nous nous souvenons de l'attentat commis sur le grec. Quel Homais pédant suggéra l'idée d'appliquer au grec ancien la prononciation du néo-grec ? Nourri d'anachronisme, l'auteur de la réforme croyait, hélas ! que le grec parlé aujourd'hui par le peuple grec, et estropié par ses *puristes*, se prononce comme le grec classique. Pour instruire nos professeurs de cette prononciation, une brochure parut, signée d'un helléniste, qui connaît la Grèce moderne, et lourde d'essentielles et fondamentales erreurs. — Le viol fut suivi d'un avortement, dont, souffreteux avant, mourut le grec.

Le latin est en danger ! Mortel, non : grave. En apparence, les intentions sont excellentes, le résultat doit l'être. Mais il suffit de lire le fascicule spécimen du *De Viris* de M. Hamel (1) pour suer d'angoisse. On veut introduire dans les classes *une prononciation du*

(1) A. Hamel : *De Viris Illustribus Urbis Romae*. — Texte revu et accentué, avec exercices de prononciation, etc., par A. Hamel, professeur agrégé au Lycée Montaigne, Paris, Hatier, 1910.

latin plus correcte, qui tienne compte de l'accent latin et qui donne aux lettres leur valeur latine. (Circulaire ministérielle.)

1° *Tenir compte de l'accent latin.* Cela est effrayant. Quel latin enseigne-t-on dans les classes ? Incontestablement le latin classique. — Quel était l'accent du latin classique ? Un accent de hauteur. — Quel est l'accent dont on veut que nous *tenions compte* ? Incontestablement un accent d'intensité, c'est l'accent du bas-latin et des langues romanes, parmi lesquelles on compte l'*italien*. Voyez-vous poindre l'anachronisme ? On veut nous faire prononcer le latin à l'italienne, comme le grec à la romaïque.

Quelles seront les conséquences ? L'élève, qui ne sentait aucun rythme dans un vers latin, y sentira (comme l'Italien, — comme, pour le grec, un Grec moderne) un rythme inexistant, *faux*. Si, plus tard, il essaie de réciter proprement une phrase latine bien faite dont les accents rythmiques ne se préoccupent nullement du ton des mots, il arrivera à un résultat *faux*. Admettons qu'il ne s'occupe jamais de rythmer des vers latins ni de la prose latine. Il aura du moins de l'accent latin, chose essentielle, et du latin lui-même une idée *fausse*.

Le *De Viris* de M. Hamel ajoute quelques illogismes à cette erreur première. Il accentue l'*i* de *relîquit*, et n'accentue pas l'*a* de *nata* ; c'est, dira-t-il, parce que l'accent, dans un dissyllabe, est sur la première : l'élève doit le savoir. — Mais il doit savoir aussi et d'abord que toute pénultième longue (qu'elle soit première ou non, qu'importe ?) est accentuée. Il était, en somme, inutile de marquer l'accent sur les pénultièmes. Il n'était utile de le marquer nulle part, puisque ce qu'on veut en apprendre aux élèves découle de règles élémentaires, et qu'ils doivent le connaître à l'aide de la quantité, que M. Hamel marque.

L'accent, en outre, est, contrairement à ce que pense l'auteur, indiqué *insuffisamment*. Il n'accentue en effet pas plus le mot *rex* que le mot *et*. C'est donner à l'enfant l'idée que tout monosyllabe est atone.

Enfin, le *signe* employé est un circonflexe dans la transcription, ce qui, pédagogiquement, est dangereux. Le mot *Proca* est transcrit *Prôca*. L'élève prononcera *Prauca*, *Proauca*. La voyelle ouverte, brève, prononcée avec les muscles relâchés, il la prononcera fermée, longue, les muscles tendus. Avant on disait *Proca*, comme *broca*. C'était moins mal.

2° « ... *en l'accompagnant de la quantité* ... » (Préface de l'auteur.) Qu'on me permette ici de copier les premières lignes du texte :

1. — *Prôca, rex Albanôrum, duos fîlios, Numitôrem et Amûlium, hâbuit. Numitôri, qui natu major ĕrat, regnum relîquit : sed Amûlius, pulso fratre, regnâvit ; et, ut eum sobôle*

privā'ret, Rhĕam Sȳ'lviam, ējus fī'liam, Vēstae Sacerdō'tem fēcit, quae tămen Rō'mulum et Rĕmum sĭmul ē'didit.

Je remarque immédiatement ce qui suit :

a) la quantité n'est marquée que sur les toniques (*fī'lios, dŭo*). Il en résulte que l'élève devra prononcer correctement l'*ī* de *prīvat*, mais qu'il prononcera le même *ī* au petit bonheur dans *prīvārĕt*. C'est illogique, et au point de vue du sens phonétique du latin j'aime encore mieux dire *privarette* que prĭvāret avec un ĭ;

b) la quantité n'est pas même marquée sur toutes les toniques (*rex*, *et* suivi de virgule, *etc.*);

c) la quantité est marquée là où c'est inutile (dŭos);

d) les graphies *pūlso*, *Vēstae* sont barbares. L'*u* est bref dans *pŭlso*, l'*e* est bref dans *Vĕstae*. Va-t-on enseigner encore qu'*une voyelle est longue lorsqu'elle est suivie de deux consonnes*, et en sommes-nous au temps où l'on confondait la quantité des voyelles avec l'entrave des syllabes ?

e) *sō'bole* (= *sŏbole*) est un barbarisme (*Cara deum soboles !*), comme, au paragraphe 4, rĕgeret, *etc.*, *etc.*

3° «... *et donner aux lettres leur valeur latine.* » Je n'ai pas besoin de le dire, sur l'*l* vélaire, sur le *r* lingual, pas un mot et peu importe. Mais pas un mot non plus sur le timbre des voyelles, si distinct en latin, suivant leur qualité. — De plus : le mot *Faustulus* est transcrit Faoústoulous (avec l'accent sur la partie de la diphtongue, qui serait la plus faible si ce genre d'accent n'était pas inconnu au latin classique). [Je crois savoir pourquoi : beaucoup de Français sont incapables d'entendre et de prononcer la diphtongue *au*. Pour dire l'allemand *auf*, ils disent *ahouf*.] — De plus, *parvulos* est transcrit *pârwoulos,* mais *reverteretur* est transcrit *reouerterêtur.* L'auteur explique qu'il emploie *w* (pour *ou* consonne) devant un *ou* voyelle. Or ce cas ne se produit jamais en latin classique. L'écriture *parvulos* ou *parwoulos* ne correspond à aucune prononciation possible en latin. — Enfin l'auteur, pour *quis*, conseille la prononciation *kuis* (comme français *cuisse*) !

Certains professeurs combattent la tentative ; joignons-nous à eux pour protester contre une réforme élaborée sans l'avis d'*un seul* spécialiste et qui augmentera l'énorme masse d'erreurs que charrie l'enseignement. Avec la prononciation courante, le latin est informe, amorphe ; avec celle qu'on veut lui infliger, il est hideux.

C'est qu'il ne suffit pas de prononcer *u* comme *ou*, et de mettre un vague accent sur certaines syllabes,pour restituer au latin sa prononciation. Le système phonétique du latin est autrement compliqué et délicat.

Peut-être me demandera-t-on si ce système est assez sûrement connu pour qu'on puisse se permettre de l'enseigner. Je crois que

nous avons de sûres méthodes pour le connaître. Les renseignements que nous possédons sur lui sont antérieurs, contemporains et postérieurs à la langue latine.

Le latin, n'est-ce pas, vient d'une autre langue, que nous appelons l'indo-européen. Or il n'en est pas le seul descendant : tout le monde sait aujourd'hui qu'un groupe de langues (albanais, arménien, baltico-slave, germanique, italique, hellénique, hindou, persique) nommées langues indo-européennes dérivent d'un ancêtre commun. La comparaison de ces langues entre elles permet de restituer en partie l'indo-européen. Les restitutions que l'on en fait, quand elles sont motivées et prudentes, sont d'une parfaite certitude, bien que quelques-uns aujourd'hui, trop timorés à mon avis, ne veuillent les considérer que comme des formules idéales, plutôt que comme des mots qui furent autrefois prononcés. Ainsi donc, confiants dans l'exactitude de nos restitutions de l'indo-européen, nous pouvons nous servir d'elles, et, comparant une forme indo-européenne avec son aboutissement en latin, établir pour celle-ci une prononciation, peut-être fort archaïque, mais indubitable.

Il ne manque d'ailleurs pas de renseignements contemporains au latin. Les inscriptions sont fort utiles et leur grand nombre, la date certaine de beaucoup d'entre elles, surtout les fautes qu'elles contiennent, sont d'un précieux recours. Pour ne donner qu'un unique exemple, si le mot *tempestatibus* est écrit parfois TEMPESTATEBOS, cela seul suffit à nous renseigner sur le timbre de ĕ et de ĭ. Nous possédons d'ailleurs des transcriptions de mots latins en diverses langues (en grec par exemple) et inversement ; je n'ai pas besoin d'en faire remarquer l'utilité pour nous. Enfin les grammairiens latins ont laissé de nombreux témoignages de la prononciation du latin de leur époque : sans doute se sont-ils particulièrement occupés d'étymologie, et quelle étymologie ! Sans doute aussi ont-ils été de bien médiocres observateurs. Leurs erreurs mêmes nous éclairent, et leurs plus folles explications nous mettent sur la voie de la vérité.

Les langues dérivées du latin enseignent aisément la prononciation du latin de la décadence. Ici encore entre en jeu la grammaire comparée. Très souvent le même vocable, la même forme, livrés dans plusieurs langues à la fois, suffiraient à fixer indubitablement, même si on ne les connaissait par ailleurs, la forme ou le mot latins primitifs.

Ainsi nous connaissons la prononciation du latin dans son état archaïque, classique, et postérieur. C'est plus qu'il n'en faut pour tracer la courbe de cette prononciation.

Il est bien évident que les nuances nous échappent. Le latin a eu, comme presque toutes les langues, un alphabet déplorable. Les grammairiens dont j'invoquais le secours sont muets sur bien des

points. Parfois la date d'un changement dans la prononciation nous est inconnue. Et beaucoup de questions importantes ne seront peut-être jamais résolues avec certitude. Je crois pourtant que si l'on s'obstine courageusement à prononcer le latin avec le maximum d'exactitude possible, on arrive, la phonétique d'une langue étant un système toujours très lié, à la ressusciter en soi-même, à trouver même d'instinct quelques petits détails, et je suis convaincu qu'on est aujourd'hui en état de prononcer le latin avec une perfection telle qu'un Romain subitement revenu au monde ne pourrait nous reprocher qu'un peu d'*accent*.

Cette prononciation du latin, est-il utile de l'enseigner? La réponse, on s'en doute, est affirmative. D'abord elle est la Vérité et la Logique et aucune argutie, aucun argument ne peuvent rien contre la logique et la vérité. Ou n'enseignez pas le latin, ou enseignez-le proprement. Seule une prononciation passable fera comprendre à nos élèves l'essence de la langue latine; seule, elle leur fera comprendre que le latin est une langue ancienne, morte depuis longtemps, ce qu'ils savent, mais ne sentent pas; seule elle leur fera saisir la distance, dans tous les sens du mot, qui nous sépare des anciens Romains. Est-il besoin d'ajouter que des néo-latins sont tenus de savoir comment se parlait la langue dont leur langue est fille? Mais je veux surtout, en bien prononçant le latin, donner à mes élèves le spectacle d'une résurrection de la langue latine. Quand j'étais enfant, on m'avait fait traduire et apprendre un morceau célèbre de Lucrèce : « La vache qui a perdu son veau », et l'on m'avait dit que ce passage était fort beau : je le voyais mal, mais le croyais docilement. Plus tard, sur les conseils et d'après l'exemple d'un grand linguiste, je me mis à prononcer le latin correctement ; je m'exerçai un jour à réciter le morceau de Lucrèce, en ne négligeant rien pour le dire comme un Latin; naturellement, les premiers résultats furent médiocres, mais, l'habitude aidant, je pus un jour le déclamer sans faute. Alors je *compris* le passage, alors je me rendis compte qu'il contient vraiment des vers poignants. Mais ce n'étaient pas seulement vingt-cinq vers de Lucrèce qui se révélaient, c'était toute la langue latine qui surgissait et palpitait devant moi. Quel enthousiasme saisit un élève à qui l'on découvre soudain la vie cachée dans le texte que tout à l'heure il épelait avec ennui! Et si, par malheur, il n'est pas capable d'enthousiasme, n'est-ce pas déjà beaucoup que de piquer sa curiosité en lui enseignant une prononciation si différente de la nôtre? Pour moi je n'ai jamais parlé, devant des élèves, de la prononciation du latin, je ne leur ai jamais lu dix lignes de latin, sans voir les têtes se redresser, les yeux s'ouvrir et les regards me fixer; sans doute l'orgueil d'apprendre des choses « qu'on n'enseigne pas d'ordinaire » entrait pour une part dans l'intérêt suscité ; mais il

y avait aussi la joie inconsciente d'approcher davantage du vrai. L'ardeur que je faisais naître était-elle un feu de paille? Je n'en crois rien. Plonger dans le passé, galvaniser une langue morte, dire un vers de Virgile à peu près comme Virgile l'aurait dit, ce sont là des résultats auxquels beaucoup d'enfants auront à cœur d'arriver. Enfin le latin prononcé d'une façon correcte ressemble un peu plus, à voir les choses grossièrement, au latin tel que le prononcent la plupart des peuples européens. Cette simple considération pratique fournit un solide argument à la thèse que je défends ici.

Mais, me direz-vous, enseignera-t-on toute cette prononciation? Entrerez-vous dans les détails? Ou ne prendrez-vous que le plus nécessaire? La réponse ne fait pas doute. Il faut enseigner autant que possible tout ce qu'on sait de la prononciation latine : c'est un bloc : choisir l'essentiel serait de l'arbitraire et de la barbarie, en admettant que le choix fût seulement possible. Du reste, les lois ne sont pas si nombreuses. Enseignons avant tout la notion de quantité, en prenant des exemples dans les langues connues de l'élève. Distinguons une voyelle longue d'une voyelle que suit une consonne dans la même syllabe et ne répétons pas des horreurs comme : « Une voyelle suivie de deux consonnes est longue »; apprenons que *ĕ ĭ ŏ ŭ* sont prononcés ouverts et faibles. Passons à *y*, *au ae*, *œ*, *etc.*, auxquels nous attribuerons de préférence une valeur un peu archaïque. Parlons de *u* semi-voyelle; notons que, dans la prononciation soignée, *i* n'est jamais semi-voyelle, etc. Puis indiquons la prononciation de *k*, *g*, enseignons comment se lisent les groupes écrits *qu*, *gu* (*aqua*, *lingua*), sur *t d p b f m*, on peut ne rien dire; faisons remarquer que l'*s* est toujours dure; prononçons *n* vélaire (*nunc*, *cingere*), que nos élèves connaissent par l'allemand, l'anglais, les patois du midi, etc. ; distinguons au moins deux *l*, *l* « ordinaire » et *l* prononcé à la hauteur du voile (phonème d'allure exotique, et qui amuse les enfants); faisons vibrer l'*r* sur la pointe de la langue, etc. Sur l'accent latin, cette curieuse musique qui frapperait d'étonnement toute notre classe, il faudra ne dire que peu de chose ; car un accent de hauteur est si inouï à une oreille française qu'on aurait bien de la peine à le faire apprendre correctement. Ajoutons au fur et à mesure quelques lois du latin (par exemple *infăntis*, mais *infā(n)s*; *quĭnque*, mais *quin(c)tus*). Et nous pourrons nous borner là.

Je sais quelles protestations vont s'élever. Comment de jeunes élèves pourront-ils apprendre et reproduire toutes ces finesses de prononciation? Ils le pourront, et aisément. D'abord les élèves apprennent tout ce qu'on veut. Supposez un maître qui serait un peu un spécialiste, sorti par exemple d'une agrégation de latin... à créer ; admettez qu'il aura quelque parcelle de feu sacré ; ne l'accablez pas du faix énorme de quinze heures de service par semaine; et vous verrez qu'il aura

vite fait de passables latinistes. Ensuite les finesses de prononciation du latin ne sont pas plus difficiles que celles de l'anglais et de l'allemand, de l'espagnol, de l'italien. Pourquoi l'élève prononcerait-il si difficilemant les ĭ bref de *ĭgĭtur* par exemple, alors qu'il distingue fort bien l'ĭ de *bitte*, de celui de *hier* ? Pourquoi aurait-il peine à prononcer *gi* comme *gui*, puisqu'il sait dire *gegeben* ? Pourquoi serait-il gêné devant l'*r*, puisqu'il apprend à dire *tierra*, ou *Roma?* Pourquoi dirait-il incorrectement *causa*, alors qu'il le dit bien quand il est assis sur un banc de la classe voisine ?

Comment faudrait-il enseigner ? Dogmatiquement, je crois. L'élève ne réclame jamais les preuves. Une inscription, un manuscrit, un témoignage de grammairien seraient amplement suffisants à calmer à jamais tous ses doutes. On ne lui donnerait donc que les résultats acquis, et l'histoire de la prononciation du latin resterait dans l'ombre. On appliquerait même une prononciation unique aux divers textes (chronologiquement peu distants) qu'il étudierait. Et je sais bien que c'est un pis-aller. Mais qui donc oserait exiger davantage ?

Aiderait-on l'élève par des dialogues à la Berlitz? Un peu, très peu. N'oublions pas qu'un latiniste, qui, dans la matinée, a parlé à sa femme, à un ami, à sa cuisinière, à son chien, serait bien embarrassé s'il lui fallait mettre en latin familier les phrases de français familier qu'il a proférées. La méthode de Berlitz, déjà un peu contestable pour les langues vivantes, est à peine applicable aux langues mortes ; gardons-nous de nous laisser « emberlitzificoter ».

Je prévois une autre objection : comment trouver le temps d'enseigner la prononciation latine ? Ici je répondrai franchement que, dans l'état où sont actuellement les choses, ce temps-là, *on ne le trouvera pas*. C'est un travail difficile et long que d'enseigner exactement la prononciation du latin. Et c'est pour cela justement que je proteste de toute mon énergie contre ceux qui croient suffisant de donner sur la question quatre ou cinq misérables renseignements au début d'une grammaire latine. Les heures consacrées au latin sont peu nombreuses. Les programmes sont encombrés, bourrés à éclater. Si peu qu'on y ajoute, ils craqueront de toutes parts.

Alors, me dira-t-on, la réforme que vous proposez est absurde. Mais notez bien que je la considère comme une partie seulement d'une immense réforme qui serait, chose rare, un changement et une amélioration, une réforme qui porterait, j'espère, le dernier à coup à l'enseignement jésuite dont nous vivotons encore. Il faudrait avant tout faire entrer dans les cervelles cette idée que la connaissance d'une langue peut être une fin en soi, non un simple moyen d'en aborder la littérature. Il s'agirait en somme de faire reculer la littérature devant la linguistique; et ce serait une phase de l'envahissement de

la science dans tous les domaines, qui caractérise notre époque. Avec l'ancienne conception, à peine a-t-on parlé de latin que vous entendez le nom de Virgile, ou celui de Cicéron ; avec le nouveau, on disséquerait la langue avant d'en enseigner la littérature. Et nous arriverions tout de même à Cicéron, plus tard et mieux ; et quand nous y arriverions, nous n'aurions pas besoin de battre péniblement un texte, pour nous imprenable, à grands coups de dictionnaires.

Qu'on n'objecte pas que ces études seraient arides : c'est trop inexact. Elles seraient au contraire passionnantes, et à la portée de l'enfant. Car enfin, que lisons-nous dans les textes latins classiques ? des dissertations philosophiques sur la vertu ou le bonheur, que l'enfant comprendrait tout juste, s'il les lisait en français ; l'histoire de personnages (*De Viris*) qui n'ont aucune chance de l'intéresser, qui n'ont même pas toujours existé et dont les légendes sont absurdes, sauf quand on les étudie au point de vue folk-lore. Ces études inutiles et ennuyeuses, on les remplacera par des études plus à leur portées on démontera devant eux le mécanisme de la langue latine. On leur fera voir quels liens étroits l'unissent à ses sœurs. Je sais des enfants qui demeurent stupéfaits quand on leur explique que *dicere* a son correspondant dans *zeigen* et *ducere* dans *zeugen*, et enthousiasmés lorsqu'on leur fait deviner telle forme d'après sa correspondante dans une autre langue. Ils voient dans ces travaux un jeu, et y trouvent en même temps un plaisir analogue à celui que procure, dans l'étude des mathématiques, l'heureuse solution d'un problème. Ils ne les trouvent pas arides.

La bonne prononciation de la langue étant à mes yeux chose primordiale, il est clair que l'enseignement sera surtout oral. Pour l'immense majorité des élèves, une langue est chose écrite : on la parle, si l'on veut, de temps en temps. Il convient de leur donner l'impression qu'une langue est chose parlée : on l'écrit parce qu'il le faut bien, en attendant que peu à peu le livre imprimé, outil barbare d'une civilisation commençante, cède la place au livre phonographique.

Je voudrais examiner une dernière objection. La prononciation traditionnelle du latin n'a-t-elle pas, par la force des choses et du temps, acquis chez nous droit de cité ? Depuis des siècles on prononce le latin en France *à peu près* de la même façon. Des mots, des phrases, sont passés en français avec cette prononciation erronée sans doute, mais consacrée. A-t-on le droit de la condamner subitement ? — Certes il faut en ces matières tenir grand compte de la tradition. Mais le respect qu'elle nous inspire n'est pas le même suivant qu'il s'agit de vocables, d'orthographe, de prononciation. En effet les mots empruntés au latin (ou au grec), et passés dans la langue, sont intangibles : nous ne changeons pas la prononciation de « certificat » ou de « cinématographe » ; nous ne changerons pas davan-

tage celle de « Cicéron » ou de « Cyclopes ». Le mot *Kyklope* est ridicule. La tentative de Leconte de Lisle a complètement avorté. Toute notre littérature, où tant de noms propres anciens ont passé, proteste contre un pareil attentat. La langue s'est chargée de faire le départ des mots qu'il fallait relatiniser (*Brutus*) et de ceux qu'il fallait garder sous leur forme française (*Tite-Live*). — Un respect moindre est dû à l'orthographe des mots empruntés aux langues anciennes : on peut ici et l'on doit tenter des simplifications ; elles se font du reste de jour en jour et personne n'écrit plus *anaimie* ni *anæmie* ni *paidagogue* ou *pædagogue*. Sans doute quelques-uns essaient bien d'introduire des monstres comme *Aigypte*, mais la totalité des gens compétents s'amuse de cette puérilité sans conséquence. — Tout cela est clair : la conduite qu'il faut tenir à l'égard des mots et phrases latines passés en français est moins évidente. On ne fera pas que Hugo n'ait pas écrit pour qu'on le prononce à la manière courante le vers :

Qui laedit in rege majestatem Dei.

Et j'en dirai autant du vers de Racine :

De vi, paragrapho, Messieurs, caponibus

où *caponibus* rime avec *abus*. Mais d'abord si nous ne nous décidons jamais à jeter bas une partie au moins du fardeau du passé, nous avancerons de moins en moins vite, jusqu'au jour où il nous écrasera. En outre il est bien facile à qui connaît la bonne prononciation d'apprendre la mauvaise. Bien des gens parlent avec pureté l'allemand, l'italien, l'anglais, ou l'espagnol, et disent pourtant *Vaguenère*, *Rocini*, *Chekspire*, *Servantèce*, quand ils parlent français. Nous suivrons leur exemple. Nous enseignerons que certaines phrases latines gardent la prononciation autrefois traditionnelle, et, à propos des mots latins francisés, nous apprendrons à nos élèves qu'une tendance très forte pousse le français à appliquer exactement sa prononciation aux mots qu'il emprunte. Un de mes amis se moquait un jour du mot *Benjamin* (qu'il prononçait, lui Danois, à peu près comme en hébreu), et reprochait au français de déformer les mots qu'il emprunte. Il se trompait : il ne s'agit pas de *déformation*, mais de *conformation*. Nos élèves prendront conscience de la tenue et de l'homogénéité du *discours* français qui fait encore aujourd'hui sa supériorité et son harmonie — et dont on ne leur parle jamais.

L'utopie est la graine du progrès. Les utopies que j'ai développées lèveront-elles ? Il nous faut vaincre une redoutable inertie. Elle se complique d'une curieuse pudeur qui nous empêche de prononcer les langues étrangères. Tel met sa coquetterie à dire qu'il sait l'anglais, mais qu'il le prononce mal ; une crainte ridicule retient la

plupart du temps ceux qui voudraient bien prononcer correctement. Du reste, en ce qui concerne le latin, les maîtres eux-mêmes manquent le plus souvent de préparation. Je ne sais pas ce qu'on penserait d'un candidat à l'agrégation qui tenterait de lire le latin à la latine. Les nécessités de l'enseignement secondaire enlèvent un peu d'indépendance à ceux mêmes qui sont pleins de bonne volonté; comment prendraient-ils sur eux de consacrer une partie de leur court enseignement du latin à l'étude d'une chose non exigée aux examens? Il faut bien qu'ils poussent hâtivement leurs élèves, tous ensemble, même ceux qu'un cerveau plus faible et des bras plus forts semblent destiner aux nobles travaux de l'agriculture, — tous, vers le certificat d'égalité intellectuelle. Enfin, et surtout, la réforme n'est pas mûre. Elle n'est qu'une partie, comme j'ai dit, d'une réforme générale. Mais j'ai voulu quand même l'indiquer, tellement certain, du reste, de prêcher, au sens plaisant du mot, dans le désert, que j'ai envie, en terminant cet article, d'aller prendre un repas de sauterelles.

LOUIS ROUSSEL.

IL GIORGIONE

(*Suite* [1])

—

Pendant ces fêtes, Giorgio développa une activité magnifique.

Son enfance, écoulée en plein air, lui permettait tous les excès.

Il secondait son maître jusqu'à l'heure où la lumière décroît. Ensuite, il s'exerçait au maniement des armes, en compagnie de camarades d'atelier et de jeunes seigneurs.

Il était la joie des réunions improvisées. Sa verve égayait les plus hostiles. Pour charmer les femmes, il jouait du luth et chantait.

— Que tu es beau, ainsi, les jambes croisées, ton instrument sur les genoux! s'écria, un soir, l'une d'elles.

— Je suis encore plus beau......

— Quand tu es nu!

— Non, quand je mange et quand je bois!

Son appétit et sa gourmandise étonnaient. Il buvait sans parvenir à perdre la raison. Bien souvent, alors que plus d'un était ivre, il sortait et allait diriger un concert chez des familles illustres, car, au début de sa vie, on l'appréciait principalement comme musicien.

Il finissait la nuit auprès d'une belle fille. Aux premières lueurs du matin, debout et dispos, il peignait pour lui-même.

Le manque de sommeil ne diminuait ni la force de son corps ni les souplesses de sa fantaisie.

Vers la fin de l'hiver 1496, des fièvres malignes l'attaquèrent. En moins d'une semaine, ses joues se creusèrent et ses yeux prirent un éclat singulier.

Je lui amenai mon docteur. Il nous reçut par des plaisanteries, se montra ravi de notre visite, mais refusa les moindres soins.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 329.

— Vos drogues et vos herbes ne me guériront pas ! Cruels amis, vous me condamnez au repos ! Vous me privez de lumière. Dites plutôt à Lucia, à Alexandra de venir. Seul, le furieux amour que je leur porte me rend malade.

— Je pense comme vous, mon garçon, répondit le docteur.

— Eh ! s'écria Giorgio en riant, je suis malade alors que je contemple l'une et caresse l'autre... Elles ne calment pas mon sang qui brûle ! Vous désirez donc me tuer en m'enlevant mes plaisirs ! Je mourrai certainement loin de mes deux soleils ! Lucia, Alexandra ! Giorgio vous attend. Approche, toi, avec ta chevelure pendante, tes simples robes, ta bouche fraîche... et toi, approche aussi avec tes joyaux, tes torsades, tes lèvres chaudes.

Comme j'écartai les rideaux de la fenêtre, je remarquai, dans la rue, un vieillard accompagné par deux jeunes hommes. Je les reconnus et, me retournant vers Barbarelli :

— Sois fier, voici Messer Zuan et deux de tes camarades.

Giorgio sauta hors de sa couche, courut à son atelier, le ferma, cacha la clef sous son matelas et se glissa, tout transpirant, sous ses couvertures.

— Il ne faut pas qu'ils voient mes tableaux.

Les paroles affectueuses que Bellini adressa à Giorgio me touchèrent et je compris à quel degré il estimait son élève.

Je dus m'absenter secrètement pour quatre mois. Je ne revins à Venise qu'au printemps.

Après avoir rendu compte de ma mission, je me dirigeai, au coucher du soleil, vers le Rialto.

J'allais franchir le pont lorsque, devant moi, s'avance un groupe d'adolescents, parmi lesquels je distingue Giorgio. Il les dominait de la tête, parlait fort et gesticulait.

Dès qu'il m'aperçut, il dressa ses bras au ciel et s'élança à ma rencontre :

— Seigneur, vous arrivez avec le printemps... je vous souhaite la bienvenue ! — A demain, vous autres, cria-t-il à ses camarades qui me saluèrent et disparurent.

— Tu parais heureux, Giorgio !

— Plus heureux que jamais !

— En bonne santé ?

— Regardez-moi.

— As-tu travaillé ?

— Oui, oui! Dans trois jours, pas avant, je vous ouvrirai mon atelier.

— As-tu vu mon parent Daniel...

— Non, ni lui, ni personne.

— Quels sont les compagnons que tu as quittés, tantôt?

— Des élèves de Messer Giovanni : Girolamo de Treviso, Çima de Conegliano et Titian de Cadore.

Il me saisit par le bras :

— Oh! Seigneur, ce dernier sera le peintre des peintres. Je l'ai choisi pour ami. Il est entré chez Zuccatto, comme j'en partais; puis chez Gentile Bellini, mais il n'y est pas resté...Ah, ah... figurez-vous que ce bon vieux Gentile lui reprochait de dessiner avec négligence! Il lui affirmait que son dédain pour les formes traditionnelles ne le mènerait à rien, que la liberté était l'ennemie de l'art... Il lui citait en exemple son père Jacopo qui demeura fidèle à son maître Gentile da Fabriano; il lui citait son beau-frère Mantegna.. il lui citait Scarpaccia qui a terminé d'admirables peintures pour Sant' Orsola..... Mais Titian est têtu, il sait ce qu'il veut... vous jugerez la façon dont il dessine.... Il continua à travailler, comme son esprit le lui ordonnait. Gentile se fâcha et le renvoya chez son frère, pour mon plus grand plaisir... On prétend que Juan est moins autoritaire que Gentile... ah, ah!..

Je lui demandai l'explication de son hilarité :

— Il n'y a pas de progrès à accomplir auprès d'un homme dont tout l'enseignement se borne à répéter : « Imitez-moi. »

— Giorgio... tu te révoltes, tu...

— Je suis las d'entendre vanter l'art du Squarcione ; las de peindre des draperies en suivant des lignes rigides, sans qu'il me soit permis d'ajouter des plis et des mouvements aux étoffes ; je suis las d'appliquer des couleurs, d'obéir ; d'employer du rouge là où du vert conviendrait ; de tenir inclinées des têtes dont les traits gagneraient à être modelés par la lumière. Ces Madones, je les exécuterais les yeux fermés... Je perds mon temps...

— Tu l'employerais mieux, peut-être, en peignant, pour tes maîtresses, des nus... absolument comme les poètes composent des sonnets amoureux...

Giorgio ne répondit pas à ma remarque qui trahissait mon léger mécontentement, mais il s'arrêta et reprit :

— Vous avez choisi un jour glorieux pour rentrer à Venise, Seigneur. J'aurais été navré de ne pas admirer ce coucher de soleil, avec vous.

L'air chargé de poussières d'or enrichissait les façades. Une atmosphère pourpre montait de la ville et n'atteignait pas le ciel, qui restait bleu.

Une galère suivait le grand canal. Elle paraissait immense, au milieu des embarcations qui s'écartaient de sa route.

Nous entendîmes un barcarol héler un matelot du bord :

— Ohé, compère, d'où venez-vous ?

— De Chypre, mon garçon...

— Bonne traversée ?

— Oui, par la grâce de Dieu.

Un homme assis sur les marches d'un escalier, les pieds dans l'eau, ajouta :

— Bon vent d'arrière et cale pleine font le bonheur du capitaine !

Les voiles serrées contre les antennes, le navire se trouva, pendant un instant, en travers du canal et illuminé par le soleil. Puis, les avirons le poussèrent à quai.

— Regardez, dans cette gondole, cette femme.

— Qui est-elle ?

— Alexandra Vellani.

— As-tu découvert une beauté comparable à la sienne ?

— Certes !

— Celle des statues ?

— Non, Seigneur, celle des enfants !

Par Saint-Marc ! j'ai cru que Giorgio était père et que la grâce du monde rayonnait, actuellement, pour lui, sur la figure d'un bambin...

— Dois-je préparer des cadeaux de baptême ? demandai-je.

Il fixa un doigt contre ses lèvres :

— Dans trois jours, vous comprendrez.



Le lendemain, je me rendis, avec Daniel Dorsevigo, chez Bellini.

L'œuvre nouvelle qu'il nous montra et qui prouvait la vitalité de son génie m'intéressa moins, je l'avoue, que le contraste offert par Giorgio et par son ami Titian de Cadore.

Ils se tenaient côte à côte et, dès que j'eus remarqué leur figure, je ne pus en détacher mes regards.

Barbarelli porte haut la tête. Les cheveux noirs tombent sur le front, mais n'en cachent pas la courbe. Les yeux sont largement ouverts, des yeux sans cesse émerveillés, des yeux qui jouissent de la beauté des choses, qui s'en repaissent. Ils sont plus jeunes que les traits du visage si jeune, cependant, depuis que le hâle de la campagne s'est effacé des joues. Les lèvres charnues s'écartent sur les dents. On a l'impression, tant les prunelles et les narines sont mobiles, les gestes vifs, que Ziorzio ne maîtrisera jamais les mouvements de son cœur, qu'il livrera les trésors qu'il récoltera dans le monde : « Voici mes moissons, dira-t-il, elles vous appartiennent à vous, comme à moi! »

Hélas, je me trompais! Cet être supérieur à tous ceux qu'il m'a été donné de rencontrer sur la terre ne fit partager aux autres que ses joies. Il employa son orgueil à garder, pour lui seul, les désespoirs de sa vie.

Comme auprès de Giorgio, Titian semble lourd! Le torse est massif, le cou épais. L'attention ride le front carré posé sur les arcades sourcilières continuellement contractées. Les yeux étudient, scrutent, observent, profitent. Les lèvres closes augmentent la fermeté du visage intelligent. Les manières polies manquent d'aisance. Cet homme ne dira que ce qu'il jugera opportun de dire. Nul ne pénétrera son cœur. Il emportera son butin loin de ses frères et l'examinera dans la solitude.

Il incarne la volonté et Giorgio l'insouciance.

Il fera fructifier les dons de son génie et Giorgio les gaspillera.

Tandis que Daniel causait à l'écart avec Bellini, Giorgio me dit :

— Venez voir les dessins de Titian.

C'étaient des copies de marbres antiques et j'admirai le relief que leur avait imprimé le jeune artiste, en ménageant les effets des ombres et des lumières. Je le félicitai. Giorgio manifesta un grand bonheur :

— N'est-ce pas que c'est beau ? — Titian, montre tes autres études.

A mesure qu'il me les tendait, Barbarelli célébrait leur mérite :

— Je suis fier d'être son ami, s'écriait-il, exalté par la générosité de son âme.

Pendant que j'examinai son travail, Titian ne prononça pas une parole. Ses yeux restèrent fixés sur les miens, comme pour y découvrir la valeur de mes éloges, et, quand il eut refermé son carton, Giorgio me dit à l'oreille :

— Vous le présenterez à des gens qui pourront lui être utiles, n'est-ce pas, Seigneur ?

Je dus le lui promettre.

— Je vous attends demain, chez moi, me dit-il.

— Je ne l'ai pas oublié.



— Laissez-vous faire.

Giorgio me posa un bandeau sur les yeux, me prit par la main, me conduisit au milieu de son atelier, m'installa dans un fauteuil et brusquement me débarrassa du morceau de soie qui me rendait aveugle.

Un cri s'échappa de mes lèvres... Devant moi, porté par un chevalet, rayonnait un buste d'enfant. Il riait et tenait, entre ses doigts, une flûte. Ses chairs resplendissantes se détachaient d'un fond noir.

— Giorgio, as-tu placé un brasier incandescent, derrière cette toile ?...

— Non, répliqua-t-il simplement.

— Quel artifice as-tu employé pour arracher ainsi les secrets de la vie ?

— Aucun, Seigneur !

— Avec quoi peins-tu ?

— Avec mes pinceaux... et avec mes doigts...

— Qui te fournit tes couleurs ?

— Mario Darcoli. C'est chez lui que mes camarades et mon maître achètent les leurs.....

— Oh ! mon garçon, voilà l'œuvre la plus vivante qui soit sortie des mains d'un homme.

— N'avais-je pas raison de vous affirmer, avant-hier, que les enfants surpassent parfois les femmes, en beauté!

— Titian connaît-il ce tableau ?

— Pas encore... — A propos...

Il hésita, puis :

— Quand Titian a su que je vous considérais comme mon protecteur, il m'a reproché de vous parler trop familièrement.....

— Je suis, avant tout, ton ami, Giorgio, dis-le bien à Titian.

Je n'aimais pas cette remarque. Ce qui me plaisait en Barbarelli, c'était justement la désinvolture avec laquelle il se mettait au niveau des plus grands sans que ceux-ci en fussent, le moins du monde, offusqués.

— Oui, ajoutai-je, ton ami et ton admirateur.

Je m'approchai du chevalet.

— Qui t'a servi de modèle

— Personne. — Je l'ai créé.

Je pensai : « Et tu as créé aussi la peinture ! »

— Croyez-vous que Bellini puisse m'apprendre grand' chose? interrogea-t-il.

— Non. Mais, je t'en prie, quitte-le respectueusement. Aime et admire ce vieillard illustre à qui tu dois beaucoup, tu le sais.

— J'ignore l'ingratitude, Seigneur, et je vous le prouverai.

Je lui demandai une fois encore :

— Avec quoi peins-tu ?

Chacun lui adressa la même question, quand il exposa ce chef-d'œuvre, à la foire.

Peintres, sculpteurs, orfèvres l'accusèrent, en souriant, d'être un magicien et d'avoir échangé son âme contre des couleurs miraculeuses.

Bellini demeura rêveur, auprès de cette composition extraordinaire.

Ceux que la peinture intéressait songeaient, déjà, à se la disputer et elle arrêtait les regards de la multitude.

En traversant la place Saint-Marc, j'entendis même le dialogue suivant :

— A ce soir, les amis..

— Où nous rencontrerons-nous ?

— A côté du berger de Barbarelli.

— Et quand nous nous serons bien égayés, nous essayerons de faire à nos femmes un enfant aussi beau que celui-là !

Je rapportai ces phrases à Giorgio.

— Sois heureux, ton nom est connu dans Venise...

— On m'a écrit des lettres et envoyé des messagers. On m'offre jusqu'à trente ducats, pour cette peinture.

—Le prix est admirable. Accepte.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que ce tableau vous appartient... Je l'ai fait enlever de l'étalage. Il est à votre porte..,

— A moi ! à moi, Giorgio !...

Je l'embrassai, car je ne trouvai pas de mots capables de lui exprimer ma joie...

Il est toujours à la place où l'accrocha Giorgione, ce buste de berger.

Lorsque mes yeux sont fatigués par la lecture, je pose mon livre sur mes genoux et je le contemple, sans jamais m'en lasser. Son expression semble varier comme celle d'un visage vivant. La lumière atténue ou renforce les tons cuivrés des boucles brunes, les lignes des joues, la suavité des yeux, le charme du sourire.

Il me procure les rêveries qui empêchent de trop haïr la vieillesse. Il est le frère des pasteurs de Virgile, dont je lis les poésies divines. En attendant la mort, j'ai entrepris l'étude des langages anciens.

★

Quand il eut quitté l'atelier de Messer Zuan Bellini, Barbarelli prit l'habitude de recevoir fréquemment ses amis, dans la maison qu'il loua place Saint-Silvestre.

Il leur offrait des banquets et des concerts auxquels de nobles jeunes gens se faisaient un honneur d'assister.

On mangeait, on buvait beaucoup et Giorgio plus que tout autre.

La gloire avait redoublé son enthousiasme et sa verve, son amour du travail et des plaisirs.

Les familles patriciennes lui commandaient des Madones, des coffres et des portraits. Mais il ne se pressait pas pour les exécuter.

Il termina son « David ». Une armure d'acier et d'or couvrait la poitrine et les bras du héros. Les deux mains se crispaient sur la tête du géant Goliath. La couleur et le modelé des chairs prouvaient bien que les qualités qui valurent tant d'admiration au « Berger » n'étaient point dues au hasard, mais à la science et aux dons du Giorgione.

Il ne songeait pas à former une école, cependant les apprentis de Bellini se déclaraient partisans de sa peinture.

On l'entourait comme on entoure un homme riche dont on espère des libéralités et dont on convoite l'héritage.

Parmi les rires et les chansons, jaillissait toujours la même phrase :

— Qui nous dira avec quoi peint Barbarelli ?

— Tù as un secret Giorgione !

— Quelle est la sorcière qui t'a présenté au démon?

Exaspéré, Titian résolut de savoir à quoi s'en tenir sur le secret du Giorgione. Il se cacha dans l'atelier de son ami et fut surpris par un autre peintre aussi peu scrupuleux que lui.

— Part à deux, lui dit ce dernier...., sans cela, je révèle comment tu voles un ami...

— Prends un ducat et va-t'en !

— Non... et tais-toi, car voici Giorgio et, s'il nous découvrait, il nous enverrait faire de belles taches rouges avec le sang de nos cervelles, sur les dalles de la place...

Et voici ce que virent les deux compères :

Giorgio attendit, pour se mettre au travail, que le soleil inondât l'atelier. Ensuite, il exposa ses toiles aux rayons et peignit dans la lumière. Quand il eut terminé avec ses mains, autant qu'avec ses pinceaux, un fragment de chair nue, il sortit en le laissant sécher par le soleil.

Titian et son complice examinèrent alors les huiles et les vernis.

— Il les achète bien chez Mario.

— Et les couleurs ?

— Les couleurs aussi !.. Diable d'homme.

— As-tu remarqué une chose, Titian ?... Il n'y a ni *blanc*, ni *noir*....

— C'est juste...

— Mais, quand il pleut, comment fait-il ?

— Nous reviendrons, ce soir..., répondit Titian.

A minuit, une lueur rougeâtre illuminait l'atelier : Giorgio Barbarelli ravissait au feu ses couleurs !

— Il aurait pris des couleurs à la lune et à la nuit, dis-je à Palma, qui me racontait cette histoire.

— Voilà tout son secret : n'employer ni blanc, ni noir.... et utiliser, comme couleurs, les flammes des charbons et celles du soleil.

— Palma, comment sais-tu cela ?

— Vous me soupçonnez de m'être dissimulé, derrière une tenture, en compagnie de Titian, chez Barbarelli, fit-il. Rassurez-vous. Titian a eu pour compère un pauvre peintre dépourvu de talent et ivrogne. Il m'a vendu pour quelque argent le secret du Giorgione, et je crois que nous avons été plusieurs à l'acheter.

— Vous en êtes-vous servi ?

— Oui, quand Barbarelli nous l'eut révélé lui-même : « Je n'ai rien inventé, mes amis. Je soigne mes tableaux comme les femmes soignent leurs chevelures. Que font-elles, afin de les embellir par des reflets d'or sombre ? Elles les lavent et les sèchent au soleil, pendant de longues heures. Ne les avez-vous jamais aperçues, sur leurs balcons, la tête recouverte d'un vaste chapeau de paille, sans coiffe... Leurs boucles étalées en décorent les bords. Vivez dans leur intimité et vous verrez qu'elles les offrent aussi à l'ardeur des charbons !... Et cela démontre que les plus petits événements de la vie renferment une leçon ; qu'il ne suffit pas, pour devenir un peintre, de rester sur des cartons et de dessiner, de dessiner jusqu'à ce que la nuit tombe ! Il faut se promener et vivre !.. — En élevant ton verre, Alexandra, tu viens de te situer dans un tableau magnifique ! Regardez, vous tous qui vous imaginez que l'art a d'autres secrets que la nature.... Regardez Béatrice et Emilia.. Regardez leurs bras d'ivoire sur la nappe blanche ! Combien de teintes, les muscles, en les mouvant, n'éveillent-ils pas sur leurs gorges encadrées d'étoffes qui les font valoir ?.. Oh ! moins

dans les ateliers, bons camarades. Un vrai peintre ne perd jamais son temps !

Quand il parlait ainsi, Giorgio, comme il me l'avoua lui-même, s'adressait indirectement à Titian qui était sobre craignait de dépenser inutilement ses forces.

★

Je cédai aux prières de Giorgio et présentai Titian à certains de mes amis et parents.

Pour la plupart, les hommes le préférèrent à Barbarelli, car sa nature sérieuse plut à tous ceux qui, enrichis par le commerce, aiment traiter, comme des affaires, les choses de l'art.

Mais l'approbation de ces gens-là ne diminua en rien la notoriété du Giorgione.

On commençait à répéter ses phrases et ses discours, on en tirait des théories dont il se moquait. Elles séduisaient, cependant, les très jeunes hommes et ceux de ses camarades qui ne l'enviaient point, comme Palma, par exemple.

Il paraît qu'un apprenti répondit à Maître Bellini qui lui disait :

— Fais comme moi...

— Ce n'est certes pas en t'imitant que Barbarelli a peint son « David » et son « Berger » !

★

Vers la fin de l'automne, j'allai passer quelques jours à Maser.

La propriété de ma famille était entièrement restaurée et j'avais l'intention de faire décorer un salon par Giorgio.

Je n'étais pas loin de Castelfranco. Le désir de me renseigner sur la jeunesse et les ancêtres de Barbarelli me tenta. Mais je pensai que cette indiscrétion détruirait sa confiance et me priverait de son amitié.

Je dominai donc ma curiosité et demeurai à Maser, où ma sœur Cœcile vint me retrouver avec son mari et ses enfants.

Or, un matin, un cavalier apparut sur la route. Comme je me rangeais pour le laisser passer, il s'écria :

— Hé ! Seigneur, comment vous portez-vous ?

C'était Giorgione.

Un long séjour à Venise lui avait donné brusquement le désir du plein air, de la campagne et des longues chevauchées.

Je lui offris l'hospitalité. Il l'accepta. Je le présentai à mes parents, qui étaient, tous deux, de grands admirateurs du « Berger ».

— Il eût été plus beau si l'un de vos enfants m'avait servi de modèle, répondit-il à Cœcile, qui le complimentait sur son œuvre.

Cette flatterie la toucha. A l'encontre des Vénitiennes actuelles, elle songe à ses enfants, avant de s'occuper de ses toilettes et de ses fards. Notre père vénérable nous a élevés selon les coutumes antiques de plus en plus méprisées, hélas !

Un instant, je redoutai que la beauté de Cœcile ne séduisît Giorgione. Il n'en fut rien. Il se montra d'une gaieté et d'une douceur que je ne lui soupçonnais pas.

Dès le lendemain, il était le camarade des enfants. Il leur fabriquait des trappes pour captiver les oiseaux, des filets, des flûtes et leur dessinait, le soir, des diables cornus qui les épouvantaient et qu'ils déchiraient sans respect.

Aimable Giorgione ! La simplicité de son âme m'attendrit autant que m'avait exalté son génie.

— Tu aimes les enfants? lui demandai-je.

— Oui... et ceux-là plus que les autres.

— Pourquoi ?

— Parce que je vois leurs parents. Regardez-les...

Ils suivaient une allée et se tenaient par la main. Leurs garçons couraient devant eux, la taille et la tête entourées de lierres, comme des faunillons.

Soudain, ils aperçoivent, au centre d'une prairie, une chèvre et son petit. Ils se précipitent sur le jeune animal, engagent avec lui une lutte amusante qui se termine par la victoire des bambins.

Cette scène arrracha un mélancolique sourire à Giorgio, et lui évoqua, sans doute, Castelfranco et son enfance.

Quand il nous quitta, il dit à ma sœur :

— Je peindrai votre portrait, Madame et je l'intitulerai « le Bonheur ».

Il sauta en selle et je dus élever jusqu'à lui mes neveux qui voulaient l'embrasser.

Il prit la route de Castelfranco, mais brusquement, il tourna bride et se dirigea vers Venise, au galop.

★

Je ne sais s'il faut admirer ou blâmer l'orgueil de ce Bartholomeo de Bergame qui légua à la République une somme importante, sous la condition qu'on lui élèverait, en récompense des services qu'il rendit, comme chef suprême et victorieux des armées de terre ferme, une statue équestre, devant la basilique de Saint-Marc.

Les décrets défendent l'encombrement de cet endroit. Le Sénat décréta donc que le monument se dresserait place San Giovanni et Paolo et chargea Verrochio de l'exécuter.

Il se mit à l'œuvre, mais détruisit ses maquettes et s'enfuit à Florence, en apprenant que Vellano de Padoue, à la suite d'intrigues, lui servirait de collaborateur et modèlerait le cavalier.

Le Conseil informa Verrochio que sa vengeance l'atteindrait s'il n'achevait pas le travail commencé.

Il obéit et mourut après avoir terminé le modèle (1488).

On rappela le sculpteur Alexandro Leopardi, banni comme faussaire. Il reçut l'ordre de fondre en bronze la statue et de composer un piédestal.

La Seigneurie ne se repentit ni du choix de cet artiste ni de l'indulgence qu'elle lui témoigna. Une approbation générale salua cet ouvrage et voici ce que j'entendis dans l'atelier du sculpteur :

— Ah! Leopardi! Venise te doit son plus fier monument. La place San Giovanni est aussi belle que la place Saint-Marc!

— Je n'aurais jamais cru possible d'imprimer une telle majesté à la maquette d'Andréa.

— Tu ne connais pas l'âme du bronze!

— Nul architecte ne rivaliserait avec toi! Le piédestal, Alexandro, est une perfection! Quelle puissance et quelle mesure! Tu peux être heureux.

— Ce doit être une joie que de fondre une statue...

— Et une immense fatigue. Regardez, ma peau est cuite, mes poils sont roussis...

— Mais tu vois ton œuvre, chaque jour, en pleine lumière. Tu la contemples...

— Et à bon droit. Elle est plus imposante que celle de Guattamelato fondue par Donatello, à Padoue.

— Certes! La face d'Erasme de Narni n'a pas le caractère de celle de Coleoni.

— Comme il se tient en selle, ce torse lourd, légèrement effacé... La tête reste droite, vers le danger... Et ce profil, sous le casque!

— Et cette bouche nette, comme un ordre...

— Pauvre Verrochio! s'écria Leopardi. Pourquoi es-tu mort?

— Et le mouvement du bras crispé en arrière...

— Camarades, vous oubliez le cheval!

— Du seuil de l'Eglise, son allure est vraiment superbe! Quel combattant tu nous as campé là, Alexandro! C'est la guerre.

Chacun vanta les diverses parties de l'animal : l'encolure courbée, la croupe, le poitrail aux beaux muscles.

Une discussion s'engagea alors, pour savoir si l'art du sculpteur l'emportait sur celui du peintre.

— Sans contredit, s'écrie Leopardi. La façon dont vous célébrez la statue d'Andréa, dans son ensemble aussi bien que dans ses détails, le prouve. Un portrait ne donne qu'une face, un profil, un dos... Le marbre et le bronze expriment l'homme tout entier. Essayez de reproduire les différents aspects du condottière, il vous faudra cent dessins...

— Tu te trompes, protesta Giorgio, un seul suffira.

— Quoi? tu prétends, avec un seul dessin, nous montrer un dos, une poitrine, une figure vue de face et de profil?

— Je le prétends. Accorde-moi huit jours.

— Je te les accorde.

Pour établir la supériorité de son art, Barbarelli peignit un jeune homme nu et vu de dos. Un miroir réflétait la poitrine et les traits de sa figure; une cuirasse le profil droit; un bouclier le profil gauche.

— Et, pour examiner mon œuvre, dans son ensemble, comme dans ses détails, dit Giorgio, tu n'as pas besoin de tourner autour. Tu t'assieds devant elle et cela suffit. Qu'en penses-tu?

— Que tu es un grand peintre...

— Et toi, un grand sculpteur.

Il ajouta malicieusement :

— Le marbre et le bronze imiteront-ils, jamais, la chair vivante, comme nous le faisons avec les couleurs?

Les peintres applaudirent. Leopardi s'écria :

— Je me considère comme ayant perdu un pari. Je vous offre à tous, camarades, un banquet!

Une fête fraternelle, où les arts et les choses excellentes de la vie furent célébrées, termina la dispute.



Durant les mois qui suivirent cette victoire dont on parla longtemps dans les ateliers, Giorgio ne toucha que fort rarement ses pinceaux.

Il réussit le portrait de mon beau-frère, en costume de général. Ma sœur Cœcile, assez gravement malade, ne put tenir sa promesse de poser devant lui.

Giorgio refusa d'être payé. Je lui déclarai qu'en agissant ainsi il m'interdisait de lui commander d'autres travaux.

— Et puis, tu dois avoir besoin d'argent...

— De l'argent? Hé, Seigneur, j'en aurai tant que j'en voudrai! Mais actuellement le travail m'ennuie...

Comme le carnaval approchait et qu'il désirait avoir sa ceinture bien garnie, il acheva rapidement, pour les Rugger un portrait et deux coffres.

Pendant les fêtes, se déroula une scène assez comique. La voici telle que Barbarelli me la conta :

— Vous ne connaissez pas Nina, Seigneur?... Evidemment non!... C'est une femme admirable et elle offre, par la politesse de ses manières, une grande ressemblance avec la mère de Barbara dont je vous ai déjà entretenu. Nina a quarante-huit ans. Elle est petite, grasse, veuve et d'une physionomie charmante. Ses yeux bleus et humides restent généralement baissés. Quand elle relève les paupières, vous vous dites : « Voilà une sainte créature qui emploie, sans aucun doute, ses nuits à pleurer et à prier! » Ses mains ébauchent des gestes onctueux. Elle parle à voix douce, marche à petits pas tranquilles, s'habille de noir. Son religieux aspect inspire la plus

entière confiance. Loin de la place Saint-Marc, loin de la Merceria et loin des tentations, elle dirige une école. Des parents peu fortunés ou accablés d'une nombreuse famille lui confient leurs filles les moins jolies et celles qu'ils n'aiment pas. Nina s'applique à faire naître, dans ces jeunes âmes, par des exercices fréquents de piété, la vocation monastique, le mépris de l'élégance et du luxe, la crainte de l'enfer et tous les sentiments qui dispenseront pères et mères de constituer une dot et leur permettront d'économiser les sommes d'argent que nécessitent les cérémonies de mariage et les cadeaux.

Derrière la maison de Nina se trouve un vaste jardin dans lequel les recluses se promènent et jouent. Or, en entendant les canons des forteresses et les cloches des campaniles saluer le cortège du Doge, elles manifestèrent le désir de se mêler à la foule joyeuse.

— Y songez-vous ? s'écria Nina. Vous rencontreriez le démon sous toutes ses formes et cela entraînerait votre perdition éternelle !

Ce fut vainement qu'elles se fâchèrent et poussèrent des cris. Nina leur ordonna des prières et leur affirma que cette tentation vaincue rendrait plus intimes les rapports qui les unissaient au Paradis. La révolte s'apaisa.

Mais quelques mois plus tard, une jeune fille nouvellement arrivée vanta à ses amies les réjouissances de carnaval, décrivit le mouvement des canaux et des rues, les jeux, les masques et les musiques. Toutes se promirent d'assister aux fêtes.

Elles redoublèrent de piété afin d'endormir les soupçons de Nina et elles remplirent leurs chambres de fagots de bois qu'elles imbibèrent de résines et d'huiles.

Un soir, à un signal convenu, elles les enflammèrent, les jetèrent par la fenêtre, contre la porte ; elles espéraient la brûler et s'évader en profitant de l'effroi que causerait l'incendie.

Leur tentative avorta. Le couvent — qui renfermait aussi des filles naturelles de patriciens — était surveillé et nulle ne réussit à fuir.

Le facétieux Ridolfi, avec qui je mystifiai jadis Barbara, eut vent de l'aventure et résolut de procurer un dédommagement à ces pauvres filles.

En compagnie de quelques seigneurs amateurs de plaisanteries et de farces, il s'introduisit, par le jardin, dans la demeure de Nina et parvint jusqu'à elle. L'entrée de ces jeunes hommes vêtus d'habits magnifiques et de longs manteaux ne la terrorisa point. Elle se garda d'appeler au secours et les reçut avec gentillesse.

A l'heure du coucher, elle réunit ses élèves :

— Mes enfants, leur dit-elle, vous êtes coupables du péché de scandale! Vous avez failli me réduire à la pauvreté. Votre crime est si grand que je ne vous conseille pas d'en demander directement, à Dieu, le pardon. Choisissez, comme avocat, pour intercéder auprès de lui, le Saint que vous préférez... Et si Dieu vous pardonne, après des jours de jeûne et de pénitences, ces Saints vous apparaîtront, eux-mêmes. J'en ai eu la promesse, pendant une extase!

Chacune dévoila le nom de son saint préféré.

— Ils se montreront à vous, dans leurs corps glorieux... C'est-à-dire, tels qu'ils étaient, sur terre, au temps de leur jeunesse!

Et huit jours après, la veille du Mardi gras, comme tous ces jeunes fronts s'inclinaient et que les plus ferventes oraisons sortaient de ces jolies lèvres, la Nina annonça :

— Le miracle s'opère! Réjouissez-vous! Les Saints descendent du Paradis! Chantez Alleluia!

— Alleluia! Alleluia!

La terreur sacrée glaça le cœur des Vierges. Il y avait bien de quoi. Par la porte ouverte sans bruit pénétrait une théorie composée de Saints Georges bardés de fer, de Saints Jeans entourés de peaux de moutons, de Saints Pauls...

— Relevez vos têtes, filles chéries du ciel, s'écria Ridolfi vêtu en Saint Théodore. Vous avez assez prié, assez jeûné. Voici les fruits du ciel, les vins du ciel, les pâtes du ciel cuisinés par les Archanges. Mangez et buvez. Surtout n'ayez pas peur!

Les belles mines, les manières courtoises, les excellentes victuailles que les Saints portaient dans des paniers rassurèrent les jeunes filles. Elles mangèrent et burent. La troupe céleste les imita et leur donna le baiser de paix. Elles tendirent leurs joues et leurs lèvres et Saint Théodore entonna une chanson.

— Grand Saint du Paradis vous êtes au milieu de vierges! s'écria la Nina affolée.

— Tiens, répliqua Ridolfi en lui lançant un sac rempli d'or, prends ces ducats prélevés sur les revenus particuliers que nous font les bonnes âmes, par leurs offrandes et leurs aumônes et respecte les envoyés de la miséricorde divine.

— Oh! quel dieu vous envoie, grands Saints...

— L'Amour!

Les petites battaient des mains, tandis que nous nous débarrassions de nos défroques, cuirasses, boucliers, casques et fourrures...

— Moi aussi, j'ai prié un Saint, murmura Nina, jalouse du bonheur de ses pensionnaires.

— Tu as prié Saint Théodore, répliqua Ridolfi, et Théodore, c'est moi! Mon crocodile est à la porte. Va le retrouver, vous pleurerez ensemble!

— Pitié! Pitié, bon seigneurs! vous me perdez! On me chassera! Que m'avez-vous fait accomplir?

— Une bonne action!

— Je vous ai écoutés...

— Nous t'en rendons grâce!

— J'ai été faible...

— C'est de ton âge!

— Que penserez-vous de moi?

— Le plus grand bien!

— Comment vivrai-je?

— Compte sur notre générosité.

— Ah! j'étouffe...

— Bois!

— Le remords me ronge...

— Pleure!... Mais si tu hurles ainsi tu ameuteras le quartier...

— C'est juste, bon seigneur... c'est juste... mais pitié... pitié...!

La drôlerie de Ridolfi nous arracha des éclats de rire et calma, peu à peu, la terreur de Nina.

Toute la nuit, les Saints du Paradis dansèrent et banquetèrent avec les belles filles de la Terre. Après de tendres adieux, ils les quittèrent, à l'aube.

Ridolfi doubla la somme promise à Nina. Ce ne fut que

justice : on ferma son établissement et c'est ainsi que nous délivrâmes, en nous divertissant, de pauvres créatures faites pour vivre, et non pour dépérir à cause de l'avarice et de l'égoïsme de leurs parents!

— Comment étais-tu habillé, Giorgio? demandai-je.

— En Saint Georges, je me suis servi de la cuirasse laissée par votre beau-frère dans mon atelier!...

★

Les affaires extérieures de la République changèrent de tournure.

Pour se venger de Pierre de Médicis, qui ne les avait pas loyalement secondés, durant la dernière guerre, les Vénitiens soutinrent les Pisans insurgés contre Florence.

Notre attitude violente inquiète le duc de Milan et le roi de Naples. Ils réveillent sans peine l'animosité du sultan Bajazet II, qui promet l'anéantissement de Venise.

Nicolas Pesaro coule une galère turque, qui n'avait pas voulu le saluer. Le Sénat envoie Andrien Zanchini afin de réparer cette faute et de resserrer les liens qui unissaient les deux pays.

Bajazet viole le pacte écrit en langue italienne et réduit les Vénitiens à l'esclavage.

Nous armons quarante-six galères commandées par Grimani et nous envoyons des troupes en Dalmatie.

Le Roi Charles VIII était mort (janv. 1498). Son successeur Louis XII devient notre allié et se fait nommer Roi des Deux Siciles, de Milan et de Jérusalem. Sforza comprit que ce monarque ne lui pardonnait pas d'avoir contrarié la République dans son intervention en faveur des Pisans.

Les Français s'emparent de Soriano, de Carravagio et de Castiglione. Sforza gagne le Tyrol.

Les flottes vénitiennes et turques se rencontrent à Modon. Nos ennemis mal équipés se retirent vers Porto Longo.

Alors se passa une chose admirable :

Lorédan aperçoit un grand bâtiment turc, hors de la ligne. Il l'aborde, le coule. Une grenade éclate et met le feu à bord de sa galère. Il monte alors sur la partie la plus haute du

pont, s'enveloppe dans son drapeau et sombre avec tout son équipage, au milieu des flammes.

Angelo R..., dont je n'aimais pas l'âme jalouse, mourut au cours de cet engagement.

Grimani se retire à Pradono et court chercher vingt-deux galères offertes, par le roi de France, à la Seigneurie.

Malgré ce renfort, il refuse le combat. Les Turcs assiègent Lepante et Grimani est exilé à Chezzo.

Brusquement Iskender Pacha envahit le Frioul et la Carenthie. Des galères ottomanes croisent devant les lagunes.

Vers le milieu d'octobre (1499), alors que Louis XII entrait à Milan où Jacques Trivulce mécontentait Guelfes et Gibelins, je revins à Venise.

Hélas! je n'en sortirai plus. Une cuisse fracassée, un poignet brisé me transforment en infirme, à trente-sept ans...

★

Quand il me vit la jambe allongée et le bras retenu par une écharpe, Giorgio ne put maîtriser ses larmes.

— Voilà, lui dis-je, ce qu'ont fait de moi la balle d'une arquebuse et une chute de cheval! Mais, rassure-toi, mon garçon, mes os se recolleront bientôt... et je reprendrai ma vie.

— Serez-vous heureux, Seigneur, vous qui aimiez la guerre autant que moi j'aime la peinture...?

— Ne parlons plus de la guerre... mais de ta peinture... Qu'as-tu fait, ces deux dernières années...?

— Je suis allé à Castelfranco, j'y suis resté de longs mois.

— J'avais deviné que tu désirais revoir ton pays, quand tu nous as quittés à Maser. Tu pris la route qui y mène, puis, tu te ravisas et descendis vers Venise...

— C'est exact. — J'y suis retourné pour assister à la mort de ma mère...

— Tu l'aimais, Giorgio?

— Oui, je l'aimais beaucoup.

Il se tut quelques instants, puis ajouta :

— J'ai peint, pour le maître autel de l'église où j'ai appris à chanter et à jouer du luth, une Madone.

— Comment est-elle?

—Elle se dresse sur un siège de marbre très haut et reçoit d'un vaste paysage, placé derrière elle, la chaude lumière des jours d'été... elle se joue sur les vêtements de la vierge, et dans les cheveux de l'enfant; bleuit l'armure d'un Saint Liberal qui se tient à ses pieds debout et qui fait pendant à un Saint François... j'ai composé mon œuvre selon la manière de Bellini... mais j'y ai ajouté les couleurs, les mouvements d'étoffes et les visages que j'aime.

— Qui a posé pour la Madone ?

— La fille du paysan qui m'enseigna la peinture en arrangeant son étalage. Elle est mariée. L'enfant Jésus est son fils. — Mon frère m'a servi de modèle pour le Saint François.

— Tu as un frère...

— J'appelle frère celui qui a eu la même nourrice que moi — je me suis représenté sous les traits de Saint Libéral...

— Et le prêtre qui devina ton talent?

— Je l'ai revu, lui aussi. Il a peu vieilli. Vous retrouverez sa figure dans un tableau que je vous porterai demain.

Il me renseigna sur les travaux de ses camarades et me parla avec enthousiasme de Titian :

— Il a fait le portrait de Gregorio et de Lucia Vecelli, son père et sa mère. Deux chefs-d'œuvre, Seigneur. Jamais je n'atteindrai à une telle perfection...

*

De quel œil trop sévère regardait-il ses propres peintures, pour prononcer de pareilles phrases.

La toile qu'il me montra, le lendemain, restera, je l'affirme, comme une des plus superbes conceptions du génie.

Je ne me lassai pas d'admirer ces trois personnages vus à mi-corps.

Toute la paix de l'âme continuellement visitée par son dieu est exprimée par ce prêtre chauve! Il écoutera des récits d'actions criminelles ou héroïques avec le même calme. Rien de ce qui peut manifester la nature humaine, dans sa grandeur ou sa bassesse, ne le surpendra. Il est simplement revêtu d'une robe blanche et d'une pèlerine noire. Une de ses mains tient une mandore dont on n'aperçoit que le manche; l'autre est posée sur l'épaule d'un moine qui tourne vers lui une face tourmentée par les angoisses de l'esprit. Ses joues sont creuses

et les yeux noblement ouverts quoique profondément enfoncés dans les orbites. Le nez est fin, la bouche close, le col tendu. Les os des maxillaires, du menton, des pommettes et du front saillent. Les doigts secs touchent le clavier. Auprès de lui, apparaît une figure d'adolescent légèrement inclinée. Ses fins sourcils continuent la ligne du nez gracieux. Une longue chevelure s'échappe d'un bonnet orné de plumes. Le teint est lisse et une collerette blanche rend plus naïve encore cette divine physionomie.

— Qu'as tu voulu exprimer ? demandai-je.

— Rien, Seigneur. J'ai assisté à cette scène derrière le maître-autel de l'Eglise, à Castelfranco. Ces trois têtes et leurs caractères me frappèrent à tel point que je les ai reproduites de mémoire... Le vieux prêtre est mon ami... le moine et le jeune homme me sont inconnus...

— Le magnifique travail, Giorgio! Tu n'as pas employé, cependant, dans cette œuvre, les opulentes couleurs qui te sont habituelles. Le fond est noir, les vêtements sont noirs. Les taches blanches d'un surplis et d'une collerette, la ligne blanche d'une chemise, le satin d'un pourpoint te suffisent aujourd'hui. Tu mérites ton nom de magicien... car de cette ombre émane la vraie lumière... elle anime les traits, brille dans les prunelles...

— Ils étaient ainsi autour de l'orgue...

— Comment appelles-tu ce tableau ?...

— J'ai saisi ce groupe au moment du « Sanctus »... Le moine attend que l'officiant ait terminé ses prières avant d'entonner l'hymne... Mais pourquoi me demandez-vous cela, Seigneur ?

— J'ai cru que ta peinture représentait, par une allégorie, les trois âges de l'homme...

— Non. La vie m'a offert ce spectacle...

— Et, sans t'en douter, tu as décrit la candeur de l'enfance, les tourments de la maturité et la sérénité de la vieillesse.

— Je le dois à mes modèles.

— Et à ton génie... Tu enchantes les yeux et touches les cœur. Tu as réalisé deux beautés : celle des formes et celle de l'intelligence. Que comptes-tu faire, maintenant ?

— Accomplir mon rêve.

— Quel rêve ?

— Peindre à fresque — et décorer Venise.

*

Il entreprit ce gigantesque labeur avec une fougue et une confiance que soutenaient son amour de la beauté et la célébrité dont il jouissait.

Giorgio peignait à l'huile, sur de la chaux. Il espérait que, grâce à ces procédés, son œuvre résisterait à l'action du temps.

Il commença par décorer sa maison, place San Silvestro. Il composa et peignit en camaïeu et en clair obscur des scènes champêtres où se révéla, dans toute sa splendeur la richesse de son talent. Sous de vastes ombrages, il assembla des femmes, des enfants et des animaux. Il improvisait ses sujets, avec une sûreté magnifique. Il travaillait joyeusement, en pleine lumière, aidé par son apprenti le soleil. Parfois, il descendait sur la place pour juger l'effet de ses fresques et discuter les avis des peintres émerveillés par la verve déconcertante de leur camarade.

— Giorgio, que vas-tu mettre auprès de cette femme nue ?

— Ce qui te plaira, Lorenzo !... un ruisseau, des ruines, des colonnades !... Mes pinceaux sont à tes ordres. Tu passes souvent devant ma demeure, je veux contenter tes yeux...

Il exécutait ce qu'on lui commandait. Ainsi, autour de la femme nue, il lança un vol de colombes et d'amours tirant des flèches contre un cheval qui s'enfuyait vers un bois où dansaient des nymphes surveillées par des faunes couronnés de roses. L'un d'eux écartait un essaim d'abeilles dont les ruches se dissimulaient derrière des portiques délabrés.

— C'est la joie du monde au Printemps, déclarait Giorgio à ceux qui ne devinaient pas la signification de son œuvre.

En réponse à leurs critiques, il peignit, sous cette allégorie immense, l'histoire de Frédéric Ier et d'Antonia de Bergame, qui mourut comme la romaine Lucrèce.

Bientôt, Lorenzo Lotto, Sebastian del Piombo, Paris Bordone montèrent sur les échafaudages de Ziorzio et reçurent ses leçons. Il les donnait généreusement, exalté par son ardeur, inspiré par la noblesse de son âme.

Titian voulut profiter aussi de ces enseignements, et je le vis écoutant le Giorgione.

Peu après, il peignit, à l'imitation de Barbarelli, le long de

la façade du palais Morosini, Hercule entrant chez Omphale.

De jeunes seigneurs qui sortaient de l'université de Padoue racontèrent, alors, à Giorgio certaines fables païennes et il emprunta, à la souriante religion de nos pères, ses mythes les plus séduisants.

Pour décorer la casa Soranza, place San Paolo, il choisit l'histoire de Vulcain. Il figura magnifiquement la colère de ce dieu fessant un amour et la volupté de Vénus offrant des fleurs à Mars.

Il répéta ce motif, mais en le traitant d'une manière différente, sur les murs d'une maison, au Campo San Stephano. Vénus est couchée et Mars se précipite vers elle en tendant à un écuyer son bouclier et son glaive.

Une façade de cette demeure domine le canal : Giorgio y déroula le cortège de Bacchus.

Il exécuta encore, au campo San Stephano, des groupes de seigneurs et de dames vêtus selon le goût des vieilles modes vénitiennes et cette ornementation contrastait avec celle de la casa Grimani, où ne se voyaient que des nudités.

Ces fresques établirent sa renommée.

Son imagination influença la plupart de ses camarades et de ses adversaires.

Scarpaccia, que le respect et la reconnaissance attachaient aux Bellini et surtout à Gentile, ajouta plus de mollesse et de charme à la science de ses compositions.

L'illustre Zuan lui-même assouplit les attitudes et enrichit les couleurs de ses madones et de ses anges.

Sans songer à former école, Giorgio pouvait considérer ses camarades comme ses élèves. Cependant, il se serait moqué de quiconque lui eût décerné le titre de maître.

Les nobles dont il décorait les palais le recherchaient. Il acheva pour eux, tout en travaillant à ses fresques, des coffres, des portraits et consacra une série de tableaux à l'histoire de l'Amour et de Psyché.

A mon sens, deux d'entre eux surpassent les autres, tant par la suavité de leur facture que par la véhémence du coloris et la largeur du mouvement.

Dans le premier, Psyché soulève son voile, aux yeux d'une multitude éblouie.

Dans le second, les dieux célèbrent les noces de l'Amour et de Psyché. Ils sont à table. Une atmosphère d'or baigne la salle, illumine les Olympiens drapés de velours et de brocarts dont les somptueuses couleurs pourpres, vertes ou bleues font ressortir les chairs des déesses nues.

★

A cette époque de sa vie, Giorgio connut véritablement le bonheur.

On le regardait comme l'égal des plus nobles.

Il conservait, cependant, sa simplicité.

Se montrer simple avec un tel génie, un tel rayonnement d'intelligence et de beauté paraît une insolence aux gens communs et d'un savoir médiocre qui ont besoin de la vanité, du faux orgueil et des paroles sonores afin d'attirer l'attention sur leurs faibles mérites.

L'approbation des femmes valut à Giorgio plus d'ennemis que son talent, car le talent se discute ou se nie, alors que la séduction est irrésistible.

Comme Daniel Dorsevigo disait, un soir, que jamais Barbarelli n'avait produit une œuvre mauvaise, Béatrice C... répondit :

— Avez-vous entendu des rossignols chanter faux ? Vos perles et votre pierre d'or ne jetteront-elles pas toujours les plus limpides feux quand les frappera la lumière ?

Pauvre Béatrice! égarée par la passion, Giorgio la trouva, peu après, dans sa demeure. Elle l'aimait et ne voulait plus le quitter.

Elle lui était indifférente et, malgré ses larmes, il la congédia et la renvoya auprès de son époux et de son fils.

— Au lieu de la consoler, les baisers que je lui prodiguai la désespérèrent ! Qu'attendait-elle de moi ?

— Tu n'as donc pas de cœur, Giorgio?

— Je n'ai pas le temps, Seigneur ! Quelle folie, que de me demander ainsi mon indépendance ! Elle appartient à celles que je désire... et à celles que je désirerai demain...

Certes, je n'approuvais pas ces sentiments. Mais est-il raisonnable de juger un être exceptionnel? Peut-on condamner les flammes et les tempêtes; la voracité de certaines plantes

qui, pour créer leurs fleurs et leurs parfums, se nourrissent d'autres plantes moins vivaces et les tuent ?

Néanmoins, ce manque d'âme m'étonnait un peu chez Giorgio qui, dans ses rapports amicaux, agissait avec délicatesse.

Hélas! quelle implacable revanche se préparait l'amour!

Avec la désinvolture d'un homme qui peut tout exiger, il me contait des aventures dramatiques ou plaisantes, afin de me divertir, car il comprenait que ma philosophie et ma résignation étaient parfois sans vertu, contre le découragement où me plongeait mon existence d'infirme.

— Quel serait ton désespoir, Giorgio, si tu devenais brusquement aveugle? Retiendrais-tu tes pleurs, en entendant tes camarades décrire la beauté d'une peinture ou d'une femme?...

— Je préférerais mourir, Seigneur.

— Non, tu tournerais, comme je le fais, les yeux de l'esprit vers le souvenir... et tu verrais les couleurs et les lignes...

— Seigneur, cela ne me suffirait pas...

Comme il avait raison! Ma rage était visible, quand on parlait des batailles qui suivirent la catastrophe qui me laissa infirme.

Sforza avait chassé, avec 20.000 hommes de troupe, les Français de Milan. Louis XII le poursuivit, l'atteignit et, comme je l'avais prévu, Sforza alla finir ses jours au fond d'un cachot (10 avril 1500).

Le cardinal d'Amboise entre alors dans le Milanais, le 17 avril, vendredi saint, accompagné par Jean-Jacques Trivulce.

Nous gardons, pour notre part, nos conquêtes sur l'Ada.

Sans perdre de temps, confiant en ses armées, ses finances et son étoile, Louis XII fait valoir ses droits sur Naples, dont le roi capitule.

Au même moment, les Turcs refusent les propositions de paix de la République et le Sénat demande des secours à la chrétienté.

Ravenstein, gouverneur de Gênes (alors aux Français), met en mer 22 galères. L'Espagne et le Portugal envoient des navires, tandis que les rois de Hongrie et de Pologne attaquent par terre.

Benedetto Pesaro surprend les Turcs à Vaïssa, leur brûle 2 galères, en capture 22. Gonzalve de Cordoue et les Espagnols saccagent les côtes d'Asie Mineure.

Les flottes du pape ravagent le Péloponèse jusqu'aux Dardanelles.

Augustin Barbasigo meurt. Léonard Lorédan lui succède (1501).

Le Shah de Perse envahit l'Arménie, soumise aux Turcs.

Pesaro parcourt l'archipel en vainqueur, enlève Santa Maura. Les Turcs font des ouvertures de paix. La République les accepte, car les événements intérieurs de l'Italie prenaient mauvaise tournure.

Les Français sont enfermés dans Gaëte. Alexandre VI meurt (28 avril 1503). Son successeur Piccolomini ne règne que 25 jours et le conclave élit Jules de la Rovère.

Les Français sont décimés (23 déc. 1503). Louis XII, malade, propose une trêve de trois ans.

Jamais Venise ne se retira plus avantageusement d'une campagne qui s'annonçait mal. Jamais ses amiraux, ses capitaines et ses ambassadeurs ne déployèrent un tel courage et une aussi remarquable habileté.

★

Comme il arrive généralement après les guerres heureuses ou malheureuses, une magnifique activité se manifesta dans le commerce et les arts.

Pietro Lombardo, Bartolomeo Buon, Bergamasco travaillaient à l'achèvement du palais des Procurateurs.

La Tour de l'Horloge était terminée et les Vulcains de bronze fondus par Rizzo sonnaient des heures joyeuses.

Eglises et palais s'élevaient, fournissant du travail aux peintres, sculpteurs, mosaïstes et architectes.

Le peuple était confiant et fier, les marchands riches, le Sénat comptait, pendant les trois années de trêve, améliorer les armées et l'artillerie, réparer les escadres, entraîner les équipages et, pour remplir ses coffres, il expédia ses flottes commerciales en Angleterre, dans les Flandres et les ports du Levant.

Giovanni Bellini, en sa qualité de courtier à l'entrepôt des

Allemands, et Giorgio Barbarelli, en vertu de sa célébrité, peignirent le portrait du doge Leonardo Lorédan.

On ne peut voir loyalement ces deux œuvres sans reconnaître, comme je ne me lasserai jamais de l'affirmer, l'influence qu'exerçait Giorgio sur ses contemporains.

Il acheva des scènes bibliques : un jugement de Salomon ; des épisodes de l'histoire de Moïse. Les paysages qui les encadrent ne seront jamais égalés.

Giorgio avait l'intention, je crois, de reproduire, en fresques, ces compositions, dont les personnages auraient certainement gagné à être représentés dans leur grandeur naturelle. Elles auraient fourni des décorations identiques à celles du Campo San Stephano.

Un Christ conduit au Calvaire, œuvre de jeunesse qu'il termina pour l'église San Rocco, obtint la popularité d'une image miraculeuse. La face douloureuse du Christ, les traits du bourreau, — juif affreux que Giorgio distingua, sans doute, au Rialto, devant un comptoir de banquier, — émurent les Vénitiens.

De nombreuses ébauches encombraient l'atelier de Giorgio. Je me souviens d'une Vénus endormie, d'une Judith, d'une femme assise attirant un amour armé d'une flèche.

La réputation de Titian grandissait à côté de la sienne, et il s'en montrait fort heureux.

Les manières polies de Cadorin qui savait — quoiqu'il gardât sa dignité — flatter les hommes influents et leur donner à comprendre qu'il était à leur service, la gravité avec laquelle il parlait de son art lui valurent des admirateurs solides et d'innombrables commandes.

Son frère et des apprentis actifs et dévoués lui permettaient de les livrer rapidement.

Cette ardeur au travail, cette ponctualité — dont il se départit, dans la suite — sa raison, sa vie régulière en faisaient une personnalité importante que les gens riches et peu habitués au délicieux commerce des artistes protégeaient plus volontiers que Giorgio, blâmé pour la liberté de ses mœurs, son désordre, ses discours païens et son insouciance.

La fougue avec laquelle il vantait le talent de Titian le desservait aussi.

Les hommes envieux de sa beauté et de sa désinvolture, les

femmes qu'il dédaignait et que piquaient ses façons hautaines, sa morgue et son charme, voyaient, en cette preuve de noblesse, une sorte d'abdication devant un génie supérieur.

L'œuvre la plus célèbre de Titian, à cette époque, était, certainement, deux femmes assises auprès d'une fontaine sur laquelle se penche un enfant.

L'une de ces femmes est vêtue de satin blanc. L'agrafe de sa ceinture pourpre est en or. Ses mains, gantées de jaune, serrent des tiges de jasmin.

L'autre est nue. Le bras droit s'appuie contre la margelle où des personnages nus et un cheval parfait sont sculptés en bas-relief. Le bras gauche élève une urne, la draperie qui tombe de l'épaule cerne admirablement la ligne du torse et des jambes.

L'ordonnance de cette œuvre, le type des femmes, l'ardente couleur de leur chair sont inspirés par les fresques improvisées de Barbarelli.

Titian esquissa encore quelques compositions semblables, mais Scarpaccia lui dit :

— Imite Barbarelli, quand il est excellent, mais non quand il est fou.

Au milieu d'un banquet, à l'heure où les vins échauffent les cervelles, Ridolfi répéta ces propos au Giorgione.

— Fou ! s'écria-t-il, avec un enjouement qui passa, aux yeux des gens mal intentionnés pour une colère contenue. Fou, je le serai, certainement, lorsque j'offrirai à la divine lumière du soleil des nudités ternes ; quand je ne saurai plus traduire les nobles attitudes que prennent, naturellement, les corps dont les membres sont bien proportionnés ! Fou, je le serai, quand je ne peindrai plus des arbres dont on dira : « Comme ils tiennent à la terre par de puissantes racines ! » Fou, je le serai, lorsque, devant les plis de mes étoffes, vous ne direz plus : « Sous ce brocart et ce satin, se meuvent des jambes fines, des ventres légèrement gonflés... ! » Fou, je le serai, quand les paysages qui forment les fonds de mes toiles ou le cadre de mes scènes pastorales ne jetteront plus sur elles l'air... l'air vivant, qui circule chargé d'ombres et de clartés... l'air qui modèle les gorges ; creuse les chairs, sous les seins ; met des lignes brunes aux aisselles et à l'aine ; polit les épaules ; lustre les hanches et les cuisses ; ruisselle sur les dos !..

L'air qui travaille les corps nus; les patine; leur donne du relief mieux qu'un apprenti ou qu'un maître! Oui, je serai fou, quand mes tableaux ne seront plus un plaisir pour mes yeux et les vôtres... quand je n'écouterai plus l'esprit qui me guide; quand je discuterai les ordres qu'il me donne! Je serai fou, lorsque, poursuivi par le souvenir d'un rêve plastique, je me dirai : « Il ne faut pas le raconter avec des couleurs et des personnages, car il ne signifie rien! » — Certes, bons camarades, ce jour-là, Giorgio sera fou! Mais il ne l'est pas, quand il réunit, dans de calmes décors champêtres, des femmes nues et des femmes habillées, des jeunes seigneurs et des bergers! Non, il n'est pas fou... et je le prouverai.



J'avais la certitude que ce discours nous vaudrait quelque belle peinture.

Je ne me trompai point. Peu après, Giorgio convia, de nouveau, ses amis et ceux qu'il savait violemment hostiles à sa manière, et il leur montra deux tableaux surpassant, en magnificence, les productions qu'il avait exécutées jusqu'alors.

— Qu'en penses-tu, Titian?

Le Cadorin s'approcha et les examina soigneusement.

— Que Titian médite, s'écria Ridolfi.., mais moi je parlerai...

— C'est le jugement de Titian que nous voulons, interrompirent les uns.

— Celui de Ridolfi nous amusera davantage, répliquèrent les autres.

— Ridolfi n'est pas un peintre!

— Je le confesse, répondit-il... Je ne suis pas, hélas! un artiste étonnant, mais personne, je le jure, ne célébrera mieux que moi les créations splendides de Barbarelli... personne...

— Tu m'oublies, protesta Paris Bordone, qui venait de quitter l'atelier de Titian pour celui de Giorgio.

— C'est exact, rectifia Ridolfi... Je devrais ajouter aussi, Palma, Sebastian, Lorenzo... Tous admirent au fond de leur cœur... en vrais peintres... mais ils ne trouveraient pas de mots assez grands pour manifester leur admiration... Tandis que moi... tandis que moi...

— Tu es ivre, Ridolfi!

— Non! je suis enivré par la beauté!

On l'applaudit, parce qu'on aimait sa bonne humeur, sa sincérité et parce qu'on redoutait aussi sa violence.

— Giorgio Barbarelli! s'écria-t-il, en posant deux flambeaux devant les toiles, Giorgio de Castelfranco, Scarpaccia a raison quand il conseille de ne pas t'imiter, car tu es inimitable... et nul de nous ne l'ignore! Bons camarades, un long séjour dans les ateliers où mon seul emploi fut de divertir, de défendre et parfois de seconder, selon mes faibles talents, les peintres illustres, m'a appris que le travail et la volonté peuvent singer les œuvres du génie inspiré, mais qu'ils sont impuissants à insuffler la vie!... J'ai appris aussi à distinguer les qualités nécessaires à une œuvre pour qu'elle soit parfaite! Les dons malheureux de l'intelligence m'empêchent d'être un peintre... je les maudis, chaque matin! Celui qui apprécie et discute ne crée pas... S'il essaye, il dessinera des cadavres... et ses couleurs auront le factice éclat des fards...

Il s'empara d'un lampadaire et le tint, pendant quelques instants, à l'angle d'une toile afin de la bien éclairer.

— Giorgio, tu ne sais pas ce que tu as fait là... sans cela, tu ne serais pas le peintre que tu es!... Quelle volupté! Comme les femmes qui sont à notre table doivent en être pénétrées...! Regarde, Alexandra, regarde, Emilia, cette pelouse délicatement ombragée par un arbre. Ah! il tient à la terre, Giorgio, sois tranquille!... Une femme nue montre son dos. Elle est assise et tournée de telle sorte que vous admirez ses jambes. L'une, dans sa totalité et dans le charme de sa pose animale, l'autre apparaît à demi. Entre elles, un ventre palpite!... Regardez les bras... le gauche s'appuie sur le genou droit relevé... la main droite qui dépasse à peine tient une flûte. — A côté, deux seigneurs également assis. La figure du premier est dans l'ombre, car sa tête est penchée et sa chevelure abondante... mais cette ombre accuse ses traits aussi nettement que la chaude lumière et elle leur ajoute un mystère... Le second joue de la mandore et, dites-moi, dites-moi, camarades, si jamais artiste dessina et peignit avec autant d'élégance et de vérité, des mains!.. Celle qui va toucher les cordes de la mandore a les doigts écartés. On sent, à leur crispation, qu'ils viennent d'arracher, à l'instrument, une suave mélodie... Giorgio, on la sent vagabonder, à la recherche d'un écho, dans le paysage... et moi, Bernardo Ridolfi, je l'entends!... Plus

loin une femme nue, debout. C'est une fleur ! Les jambes entourées et serrées par une draperie qui tombe, en diagonale, et les cache à moitié, tracent une ligne souple sur laquelle s'adaptent les lignes de l'aine... et cela forme une tige et un calice supportant le reste du corps... Les cuisses ne ressemblent-elles pas à deux feuilles incomplètement dépliées ? La draperie n'est-elle pas comparable à ces pellicules qui entourent les iris des jardins ? Avec quelle nonchalance cette fleur ne s'offre-t-elle pas au soleil en se penchant sur une fontaine ! Aussi, avec quel soin les rayons ne la nuancent-ils pas ! Comme elles attirent la lumière, ces femmes ! comme elles brillent, sur la pelouse bordée par un chemin de soleil où s'avancent un berger et ses chèvres !

Rires et approbations accueillirent le discours de Ridolfi. Mais il ne les écouta pas. Il avait parlé avec fougue, ne s'interrompant que pour boire.

Titian restait muet.

— M'approuves-tu ? lui demanda Ridolfi... Je devine à ton silence que mes phrases éloquentes te séduisent. Comme je t'aime, Titian, je célébrerai, pour te plaire, la seconde toile de Giorgio Barbarelli, notre maître, et je te dirai : « Titian de Cadore, n'admires-tu pas ce ciel d'orage ? Les éclairs séparent les nuées amoncelées et cependant légères. Leur blafarde lueur fait luire les façades des maisons et les feuilles d'un bouleau dont la brise écarte les branches ! » — Giorgio, tu as eu raison de mettre devant un socle portant deux colonnes cassées un berger et, comme vis-à-vis, sur une éminence, aux pieds d'un bouquet d'arbres et de broussailles, une femme presque nue et qui allaite son enfant... Elle ne l'allaite pas, comme une femme, en le berçant entre ses bras. Regardez le bambin : il est à genoux, dans l'herbe, il suce la mamelle ainsi qu'un jeune animal... On dirait une faunesse et son faunillon !... J'ai envie de crier à ces femmes : « Sortez de vos toiles, quoique vous paraissiez heureuses, au milieu de vos paysages ! vous êtes vivantes, descendez dans mes bras ! »

— Ridolfi, répondit alors Giorgio, tu m'expliques mon travail inconscient. Bons camarades, je ne me déclarerais point content de moi-même si vous admiriez simplement l'exactitude avec laquelle je m'efforce de représenter les choses de la nature. Je veux qu'en regardant ces femmes vous disiez avec

Ridolfi : « Descendez dans mes bras ! » Je veux que leur corps vous fasse songer à la volupté, éveillent vos désirs. Je veux encore que vous disiez devant ces arbres : « Qu'il serait bon de s'étendre, de discourir, de boire sous leurs rameaux ! »

— Tu peins nos rêves de bonheur, s'écria Bordone. Tes seigneurs nous engagent à partager leur félicité. Ils affirment que la vie est belle, simple.

— Elle l'est, en effet.

— Giorgio, tu ne parlerais pas ainsi si tu n'étais beau et vigoureux comme le seraient tous les hommes, sans le péché d'Adam Tu apportes les visions du paradis terrestre...

— Je n'ai parcouru d'autre paradis que les campagnes de Castelfranco, les jardins de Maser, les palais et les canaux de Venise...

Alexandra répondit :

— La vie me plairait s'il n'y avait pas la maladie, la vieillesse et la mort...

— La mort ne serait pas redoutable si les râles, les sanglots, les douleurs ne l'escortaient pas... si elle était paisible et sereine et ne transformait pas une figure humaine en un masque hideux...

— Au diable de pareilles terreurs ! s'écria Barbarelli en riant. Ce sont là, mes amis, de venimeuses vipères... et pour attirer les vipères il faut des pierres et des trous. Comblez-moi bien vite ceux de vos cervelles abandonnées, à ce que je vois, et peu entretenues par la philosophie. Transformez-les en bouquets de roses ! Les dieux vous l'ordonnent, soyez-en certains... et ainsi métamorphosées elles appelleront les amants, les oiseaux et les insectes amateurs de pollen et de nectar ! Qu'allez-vous donc imaginer ? N'avez-vous pas assez de jeunesse, d'ardeur et d'appétit pour être entièrement possédés par les plaisirs de l'heure qui passe ? Que votre esprit, comme celui du chasseur, soit continuellement en éveil pour choisir votre proie et l'atteindre ! Que votre cœur décore cette chasse aventureuse de poésie ! Que vos sens jouissent... et vous ne croirez plus à la mort...

— Tu es un païen, Giorgio, et tu seras damné.

Titian demeurait toujours muet. Ridolfi l'apostropha :

— Tu veux savoir, ô Titian, pourquoi ces femmes sont nues et ces hommes habillés, je vais te le dire : c'est parce que Giorgio

de Castelfranco trouve les hommes plus imposants et décoratifs habillés que nus et les femmes plus belles nues qu'habillées. Les jeunes seigneurs qui causent et jouent du luth, dans ces tableaux, pensent de même. Aussi ne s'étonnent-ils pas de voir, à leurs côtés, des nymphes dévêtues... Elles sont là, calmes et indifférentes comme des bêtes, ardentes comme des esclaves amoureuses, silencieuses comme elles...ce qui est, pour les femmes, la meilleure façon de rester dans leur rôle et de prouver leur esprit.

Barbarelli, Ridolfi et tous ces artistes, légèrement pris de vin, prononcèrent alors, sur les femmes, des discours dont la fantaisie m'amusa, mais que je condamnai. Ils n'estimaient d'elles que leur corps, souriaient de leur intelligence ou en déploraient l'inutilité.

Alexandra, Cœcilia affirmèrent envier Cassandra Fedele, qui écrivait des sonnets comparables à ceux du cardinal Bembo et des plus illustres poètes.

Giorgio embrassa la Vellani :

— Je brûle sur tes lèvres des phrases insensées, dit-il.

— J'échangerais ma beauté contre les dons divins de Cassandra, répliqua la courtisane.

— Lorsque je serai vieux, riposta Barbarelli, j'apprécierai, peut-être, les dons divins. Pour ce soir, Alexandra, sois belle et n'ouvre ta bouche que pour boire, manger, chanter et baiser ton amant...

— Comme la Maurina, ajouta Antonio Veradrin.

— Oui, comme la Maurina, acquiescèrent la plupart des convives...

— Qui est cette femme ? interrogea Giorgio...

— Nous sommes plusieurs qui pourrions te renseigner sur cette créature, répondit Antonio.

— Elle possède, et au plus haut point les vertus que tu prises chez une femme, compléta Ridolfi...

— Nous te la ferons connaître, promit Antonio.

— Volontiers...

Antonio Veradrin aurait agi plus sagement en plongeant jusqu'à la garde un poignard dans le cœur de Giorgione.

★

On appelait cette femme la Maurina à cause de sa chair brune et on ne lui connaissait pas d'autre nom.

Elle ne se coiffait pas à la vénitienne. Ses bandeaux noirs coupaient son front étroit, encadraient ses tempes, cachaient ses oreilles et se nouaient, comme dans les statues antiques, sous la nuque, en un chignon compact.

Cet arrangement convenait à la petitesse de sa tête.

La Maurina avait des sourcils épais, dont les extrémités, au lieu de suivre la ligne courbe des orbites, remontaient vers les cheveux et cela donnait une expression cruelle à ses yeux. Ils paraissaient sombres, mais, après les avoir examinés, on s'apercevait que leurs prunelles étaient grises et piquées de points noirs et jaunes. Les lèvres étaient charnues, parfaitement dessinées et du carmin le plus vif; les dents courtes; les narines mobiles restaient longtemps dilatées pour respirer une fleur ou le fumet d'un plat. Elle portait, à ses chevilles et à ses bras d'un tour merveilleux, des anneaux d'or massif.

On devinait à son accent, qu'elle était Sicilienne. On savait qu'elle avait appartenu à des portefaix et à des matelots avant de rencontrer des artistes et son protecteur actuel.

Il devait être fort riche, car la maison de la Maurina et ses bijoux excitaient l'envie des plus exigeantes courtisanes.

Il devait être jaloux, car la Maurina ne sortait jamais et se promenait, comme un fauve captif, dans ses appartements.

Il devait être généreux, car il se plaisait au commerce des peintres et des sculpteurs et leur offrait de magnifiques banquets.

Il devait enfin occuper une charge importante dans le gouvernement de la République, car il désirait demeurer inconnu, et cette discrétion lui valait la sympathie de tous.

— Eh bien, Giorgio, comment trouves-tu la Maurina? demanda Ridolfi, comme nous sortions de chez elle.

— Très belle, répondit-il évasivement.

— J'aurais bien voulu cependant entendre le son de sa voix, dit un très jeune homme; elle n'a pas ouvert la bouche et, allongée sur les coussins, elle ressemblait à un grand chat voluptueux et méchant...

Giorgio ne se mêla pas à la conversation et nous laissa peu après.

Pendant une semaine, notre compagnie retourna fréquemment chez la Maurina.

Un soir, un marchand gênois augmenta le nombre des convives.

Il était de haute taille, magnifiquement vêtu et nous accueillit avec des manières pleines de grandeur.

Le doute n'était plus permis : nous contemplions le protecteur de la Maurina.

Vers la fin du repas, Ridolfi, légèrement gris, selon son habitude, embrassa la Sicilienne. Le Gênois se fâcha vertement. Les paroles ne tardèrent point à devenir violentes. Le Gênois nous mit tous à la porte; il leva les mains sur Giorgio, qui lui sauta à la gorge ; une lutte effroyable s'engagea ; les poignards jaillirent hors des fourreaux. Il fallut séparer les deux hommes furieux.

Le lendemain, la Maurina et le Gênois avaient quitté la ville.

ALBERT ERLANDE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre

VI

1er mars 1911.

Quelle vie, mon cher ami, depuis que j'ai quitté, pour l'amour de Cydalise, mes bois familiers et leurs hasards! D'abord quelle monotonie, puis que de troubles, que d'ennuis! Dix fois j'ai voulu fuir, mais les bras de mon amante m'ont retenu, et ses larmes, ses sourires, ses baisers, ses gestes suppliants.

« Attends au moins les beaux jours, me dit-elle, mon amour. Que ferais-tu parmi ce froid, ce vent et la plainte des pins sonores, maintenant que tu es habitué à la douceur des lits et à la tendresse de mes bras? Retrouverais-tu ton chemin, seulement, parmi toutes ces maisons qui te dérobent l'horizon? O Antiphilos, pense à moi, pense à nos matinées, pense à mes jours que tu as divinisés par ta présence. Quoi! laisser ta Cydalise! N'as-tu pas tout ce qui est nécessaire à un satyre? Dis, parle, que veux-tu? »

Je ne sais que répondre à ces paroles de miel qu'elle dépose dans mes belles oreilles pointues et aussi sur mes lèvres, dans un baiser. Ce que je désire, c'est me retrouver moi-même, mais comprendrait-elle cela, si je le lui disais? Et je me tais. Je lui tais aussi une aventure qui m'a bouleversé, dont elle se doute, j'en ai peur, mais dont je ne veux pas qu'elle ait jamais la certitude. J'en tremble encore, mais vous la saurez, car vous êtes mon ami, et à qui donc la conterais-je, puisque je n'ai plus pour confidents les pins, les rhododendrons, les rochers et les ruisseaux? Autrefois, quand il m'arrivait quelque vilaine aventure, pour m'être trop approché des hommes, je chantais allègrement ma peine et ma peur. Maintenant, prisonnier, je n'ai plus rien de vivant qui m'écoute, et ma voix, quand elle module, m'assourdit. Et puis, j'ai d'autres soucis que la liberté, la liberté que je sais que je ne reprendrai pas.

Un jour de soleil du mois dernier, à force de me pencher par la fenêtre et de scruter les alentours, je découvris non loin d'ici un coin de verdure, un jardin d'où montaient parfois des cris aigus et je désirai y aller. Cydalise me promène tous les jours avant dîner (tout à fait comme un animal favori); nous allons par les rues vieilles,

nous allons vers le port, nous tâchons de gagner la campagne, mais c'est trop loin et Cydalise n'a jamais le temps. Nous dînons de bonne heure, elle rentre avec moi et, après quelques caresses, me laisse en me recommandant d'être bien sage. Ces façons maternelles me sont douces, mais elles me sont sévères aussi : je me vois avec peine redevenu obéissant comme un petit enfant : ma fierté en souffre. D'autres fois, je réfléchis que c'est l'amour qui me tient et modifie mon âme ; alors je n'ose plus me plaindre, et bien docilement je fais tout ce qu'a voulu Cydalise. Je m'endors vite d'ailleurs, la lecture à la lumière m'éblouit et j'ai conservé cette faculté, plus divine encore qu'animale, je crois, du sommeil facile, à la fois profond et léger, qui tombe aux abîmes en une seconde et en une seconde remonte à la surface. Je ne me réveille qu'à l'entrée de Cydalise en qui souvent à cette heure-là murmurent encore les harmonieuses abeilles du Pinde. Elle fredonne les vers qu'elle a déclamés devant le peuple selon des rythmes nouveaux et fort inattendus pour mon oreille plus habituée aux bruits du vent dans les arbres qu'aux inventions du génie de la grasse Euterpe. Quelquefois, elle tombe sur moi, étourdie de fatigue et la bouche amère. Quelquefois elle se dévêt avec frénésie et m'étonne bientôt moi-même par l'audace de ses gestes lascifs. Mais il faut bien dire que, la plupart du temps, elle est fort calme. Après m'avoir crié : « Bonsoir, Tityre », elle fait le récolement des monnaies éparses dans le grand sac qui ne la quitte pas, se montre généralement satisfaite et ne tarde pas à s'endormir.

S'il n'y avait pas les matinées, je ne supporterais assurément pas ma vie si étroite et si mesurée, malgré mon amour pour Cydalise, je m'en irais au hasard des chemins, mais les matinées, je l'avoue, embellissent ma vie. Cydalise est très belle et elle me livre sa beauté bien plus libéralement que dans les grottes et sur les mousses. Le grand air et l'absence de clôture effarouchent toujours un peu les femmes. Aussi je comprends et j'admire ce que votre civilisation a fait pour les rassurer. Si j'en juge par Cydalise, quelles faunesses derrière deux bons verrous et sous une lumière doucement tamisée par des rideaux propices! Celle-ci est digne des dieux. Que n'es-tu, telle avec moi immortelle! Je ne puis te regarder sans mélancolie, après que tu t'es répandue autour de moi comme une vague de délices, car maintenant que je perçois ton existence continue, je perçois aussi ton destin. C'est en passant seulement et comme tombent les éclairs que les dieux doivent aimer les femmes. Elles les ressentent alors ainsi qu'une foudre mémorable qui descend, allume, consume, disparaît et, pour eux, ce n'est dans leur vie qu'une sensation plus ample, qu'une inspiration plus profonde, qu'une coupe de vin plus ardente. Mais l'union constante de deux êtres si différents d'essence quoique presque tout pareils en désirs et en plaisirs ! L'amour de Cydalise me

fait connaître la tristesse des choses périssables. Je pense aux fleurs, je pense aux moissons, je pense aux saisons, à tout ce qui ne vit qu'un jour, à tout ce qui tombe sûrement dans le gouffre et qui n'en remontera pas. Cydalise m'a donné une âme d'homme en me donnant son amour de femme, mais une âme d'homme qui sait que le destin ne l'atteindra pas, cependant qu'il verra périr ses amours. Des hommes, je possède déjà tout le jargon métaphysique. Je ne puis plus prendre la vie telle qu'elle s'offre à moi, bonne ou mauvaise, mais toujours adorable puisqu'elle est. Malgré ma divinité, je pense à ce qui sera, comme si je ne portais pas en moi à la fois le présent et le futur et comme si je n'étais pas destiné à ne jamais en sentir le poids à mes épaules. Dieux mystérieux, il me faut un effort pour ne pas penser douloureusement, moi dont la vie inconsciente exultait en de brefs moments de lumière! Est-ce que je deviendrais vraiment un homme pour avoir aimé vraiment une femme? J'aurais donc un âge, moi aussi? Combien d'années vivent les faunes amoureux? C'est peut-être ainsi qu'ils ont disparu, car on n'en rencontre plus, du moins sur cette terre occidentale.

Voilà à quels excès se portent mes divagations et les pensées illogiques qui m'assaillent en contemplant la tête transitoire de Cydalise, endormie comme elle sera morte, sur mes genoux fauves. Ah! quel poison que votre amour, humains, et quelle idée fut la mienne de lever vers mes lèvres l'amphore fraîche et qui paraissait d'eau pure! Fiez-vous à l'eau pure, Faunes et Satyres!

Et je ne vous ai pas dit mon aventure. Cydalise dort encore, mais elle va se réveiller. Je n'ose pas. Je vous écrirai encore prochainement. Malgré ses matinées de soleil, plaignez le pauvre Satyre,

ANTIPHILOS.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Sébastien Charles Leconte : *Le Masque de fer;* « Mercure de France », 3 fr.50. — Emile Henriot : *Petite suite italienne;* Dorbon. — Emile Henriot : *Jardins à la française*, Edition des « Marches de l'Est » — Lucien-Mayrargues : *Heures profanes ;* Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Jules-Gérard Jordens : *Post... animal triste ;* « A la Belle Edition », 2 fr. — Albert Puyrigaud : *Des ronds sur l'eau ;* « L'Ame Normande », Paris, 69, rue de Clichy, 2 fr.

Le Masque de fer. Lorsqu'en un bel in-quarto vêtu de rouge, M. Sébastien-Charles Leconte publiait *l'Esprit qui passe*, premier recueil de son œuvre définitive, il avait conçu une série de poèmes que les circonstances modifieraient sans doute comme toute création non encore accomplie, mais dont il concevait fort bien l'ordonnance générale : au lecteur qui, dans ces vers sonores, souvent sibyllins, ne voudrait voir qu'une reconstruction ou une évocation du

passé, M. Sébastien-Charles Leconte donnait avis que ce passé n'était qu'une des formes du présent dans la mémoire collective des hommes; le poète prend d'abord conscience de ce qui fut et de ce qu'il ne fait que continuer ; il est l'esprit qui passe sans doute, mais « à travers ses existences il marche vers la lumière » ; une pensée semblable était exprimée dans *les Conquérants du Soleil*, l'un des plus beaux poèmes du *Sang de Méduse:* advenus au confin de la terre sans avoir atteint l'astre qu'ils poursuivent, les conquérants, le lendemain, s'embarqueront sur la mer hostile, à la recherche de l'aurore qui recule toujours, guidés non plus par le Roi farouche, mais par un Porteur de lyre aux bras blancs. Même quand sa voix se sera tue et qu'il se sera résorbé dans l'ensemble des choses, il lui plairait que sa chair pourrît sous une grande route, aux portes de la ville :

Afin que, si la mort peut écouter, j'écoute
Couvrant de leur rumeur, haute comme la mer,
Le forêt incessante et les vrilles du ver,
Les innombrables pas de l'homme sur la voûte.

Et que l'illusion berce encor mon sommeil
D'entendre, dans ma nuit et dans ma solitude,
Parmi le souffle obscur de l'humble multitude,
L'antique Humanité marcher vers le soleil.

Car il pense maintenant que cela aussi est également illusoire, et qu'il n'est pas, par delà les sombres espaces, de suprême soleil ; sa dialectique a abouti là où elle devait aboutir, à une négation hautaine et non résignée, et voici cependant qu'à nouveau sous le masque qui le gardait des regards insolents, alors qu'il semait, bonnes ou mauvaises, les graines de sa pensée, le royal pèlerin des temps et des terres se parle lui-même :

Et devant la tâche accomplie,
Je rêve à ce que je rêvais
Au temps de ma jeunesse morte.

On retrouvera ici l'âpre verbe de M. Sébastien-Charles Leconte ; il semble qu'il soit devenu plus âpre encore ; images de sang, grincements du fer sur la pierre, dune des cachots, flammes d'or rouge, clameurs de révolutions et de désastres, les strophes se heurtent ainsi que des guerrières magnifiques et terribles ; mais au-dessus de toutes les batailles, sur les ruines des mondes écroulés, à l'heure des derniers désastres, quand le monde entier des étoiles aura été pris dans les filets humains, la parole demeurera pour endormir les vainqueurs dans leur mortel triomphe :

Les constellations s'écrasent dans nos cales,
Trésor du firmament, magnifiques lingots...

Le Néant tombe autour de nous à plis égaux,
Le Néant lève autour de nous ses eaux égales.
Ses houles berceront nos suprêmes sommeils :
Et clouant à nos mâts le grand pavois des fêtes
Sombrons, en écoutant dans le chant des poètes
Le Verbe qui survit à la mort des soleils.

Petite Suite italienne. Jardins à la Française. Etre ému, s'exalter, céder à la mélancolie, compagne assidue du désir et de l'amour, n'est-ce possible qu'à Naples, Rome, Florence ou Venise ou dans les allées désertes d'un parc abandonné ? Non, selon M. Emile Henriot, en ce poignant poème *la Flamme et les Cendres*, où le décor tenait si peu de place : d'ailleurs sous le couvert d'une épigraphe de Stendhal : « C'est un usage immémorial, parmi les gens affectés d'être émus en arrivant ici et j'ai presque honte de ce que je viens d'écrire », l'auteur de la *Petite Suite italienne* s'est proposé la question et il y a répondu en empruntant à Gœthe une phrase du Voyage en Italie, plus conforme à sa vraie pensée : « J'ai gravé dans ma mémoire une image singulière et riche que j'emporte avec moi », pour clore les seize morceaux de cet intermède. L'image qu'il emporte n'est point impériale et tragique ; une grande douceur et une grande sérénité, un peu languide, une songerie lucide et précise où se mêlent aux souvenirs illustres les plus menues joies de la vie :

J'aime pour moi ces arcades,
Ce dôme vert, ces pigeons
Tulmultueux et qui font
De l'ombre sur ces façades.

Cette horloge au cadran bleu
Ce caïman sur sa stèle
Et cette ville immortelle
Et la courbe de ces cieux...

Je contemple la fumée
Que ma cigarette met
Dans l'air limpide et qui fait
L'atmosphère parfumée.

Bien que l'ordonnance symétrique, par couples ou par ternes, des mots et des figures, soit plus sensible dans *les Jardins à la Française*, M. Emile Henriot ainsi que dans les strophes citées tout à l'heure s'efforce à différer de ceux qui furent le plus récemment touchés par le même spectacle et il se montre plus parent peut-être de Théophile, de Tristan, voire de Saint-Amand, que de M. Maurice Barrès ou de M. Henri de Régnier ; à preuve, ce sonnet :

LA CHARMILLE

Que le soleil rayonne ou que l'autan gémisse,
Malgré le midi rude ou le vent glacial,
Ce lieu conserve encor l'écho d'un pas royal
— Mais à la rêverie aucun n'est plus propice.

Le philosophe austère et le sentimental
Y trouvent un repos solitaire et complice.
Il se peut qu'un amant y mène ses délices
Et l'on y mène aussi fort bien un madrigal.

Celui qui dessina ce beau jardin voulut
Qu'un chacun y trouvât un endroit qui lui plût.
Le jour on y repose et le soir, à la lune,

Deux par deux l'on y va se promener, suivant
L'heure tendre, l'amour ou la bonne fortune
— Et tout au bout, là-bas, se trouve un petit banc.

Ce sont deux livrets de vers, charmants, mais trop minces à notre gré, bien que les ornements de M. Richard et Emile Haumont, de leurs lignes nettes et sinueuses s'il le faut, ajoutent encore au prix des *Jardins à la française :* mais M. Henriot n'est pas tenu quitte des promesses qu'il a faites et l'on attend le livre que seront *les Iles dans la mer.*

Heures profanes. M. Lucien-Mayrargue, jusqu'ici, n'avait travaillé, comme on dit, que pour le théâtre, et la liste de ses pièces est déjà abondante ; il ne dédaigne pas cependant d'écrire pour être lu directement et non pas traduit au public par des interprètes excellents ou détestables qui apportent toujours au drame une part de collaboration ; il a pris soin de faire un départ entre ses diverses heures profanes : « celles où notre esprit se plaît à rêvasser — celles de l'amour fort, vivant et magnifique — celles des cauchemars, des crimes et des spectacles, — celles où la gaieté commande à la douleur » ; mais il ne paraît pas qu'il ait jamais connu d'heures sacrées, au sens ordinaire du mot. Ses sonnets témoignent d'un assez parfait mépris des conventions religieuses et des préjugés moraux :

Ne fais pas ce que dois, mais fais ce qu'il te plaît.

Il n'en est pas moins irrité contre le mufle puissant et se montre au besoin satirique et élégiaque à la fois ; il lui fut pénible d'avoir vu, une nuit, à travers la vitre d'une buvette, une frêle morte, la tempe gauche trouée d'une balle, tandis que :

Son soûteneur repu régalait des amis.

Et ce n'est là qu'une enluminure de grand Guignol, faute d'une maîtrise verbale qui manque à M. Lucien-Mayrargue et qui lui permettrait de ne pas trahir les meilleures de ses inventions.

Post... animal triste. Il n'est pas permis d'altérer le sens des aphorismes et brocards de l'expérience humaine, en les tronquant et mutilant et ici point n'est mentionnée la double et notable exception du coq et du moine forniquant gratis : si M. Jules-Gérard Jordens n'avait eu l'étrange idée de donner à son poème un titre aussi truculent, il ne nous aurait pas fait souvenir de toute une raillarde lignée de conteurs assez peu enclins à tels raisonnements moroses, après l'amour et nous n'aurions pas remarqué que les vers à *Celle qui est lasse* sont une palinodie et qu'ils s'accordent mal avec l'extraordinaire quatorzain où le ventre de la femme est comparé à un vaisseau docile

> Que chaque homme ici-bas a conduit tour à tour

et qui se termine par un tercet fidèle à la comparaison initiale :

> O ventre féminin ! je t'ai mis à la voile
> Souvent. Mais aujourd'hui je veux te mépriser.
> Il manque à ton nombril la clarté d'une étoile.

Un précédent recueil de M. Jules-Gérard Jordens faisait espérer de lui mieux que cette pénible scholastique; il n'est point coutume, par Héraklès, de chanter en pareille occurrence l'*Ave, maris Stella !*

Des ronds sur l'eau. M. Albert Puyrigaud n'appartient pas à la horde tumultueuse des bardes qui s'en fait accroire ; il feint de n'attacher pas plus d'importance à ses vers qu'à la trace presque invisible et vite effacée d'une pierre plate et bien polie marchant sur l'eau d'un lac tranquille et se confondant avec elle, sans que l'on ait bien pu percevoir à quel moment elle disparaissait; il ne pense pas avoir construit un monument plus durable que l'airain ; il ne voit autour de lui que des ébauches déjà brisées :

> Palais de mon esprit agile,
> Mes rêves longtemps modelés
> Gisent en moi tôt écroulés
> En poussière d'or et d'argile.

Ces fragments ne sont pas tant à déprécier ; M. Albert Puyrigaud écrit en une langue pure des stances délicates ; il ne pousse pas de grands sanglots ni ne s'épuise en gestes violents ; mais une tristesse cachée sourd du fond de l'être et parfois les larmes affleurent sans couler.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Charles Morice : *Il est ressuscité!* Messein, 3.50. — Alfred Machard : *Trique, Neness, Bout, Miette et Cie*, Figuière, 3.50. — Paul Harel : *Hobereaux et Villageois*, Jouve, 3.50. — Valery Larbaud: *Fermina Marquez*, Fasquelle, 3.50. —

Paul de Laget : *Le Roman d'une Neurasthénique*, Grasset, 3.50. — Robert Dervieu : *Le Couvent des Orfèvres*, Grasset, 3.50. — Henri Robas : *Le Chemin de Damas*, Librairie Universelle, 3.50. — Louis Chaffurdin : *La Fin d'un Milliardaire*, Ollendorff, 3.50. — Abel Hermant : *Histoire d'un fils de roi*, A. Fayard, 1.50.

Il est ressuscité ! par Charles Morice. Avant de parler de cet évangile, je voudrais parler un peu de l'apôtre. Charles Morice est un grand homme mince, au visage ascétique. De dos, on pourrait le croire un ancien officier ; de côté, il a le geste sacerdotal ; de face, son regard clair est celui d'un enfant, par conséquent d'un poète. Plein d'une urbanité mélancolique, sa voix sombrée aux fins de phrases en ferait un souffrant mystérieux s'il ne relevait sa mélancolie d'une pointe de bel humour. Je l'ai cru méchant parcequ'il y a de çà longtemps, comme je lui demandais son avis à propos d'une scène de *Madame la mort*, il se pencha sur la manche de mon vêtement et me dit : « Vous avez là une délicieuse broderie : est-ce un travail indou? » Il n'est pas méchant, mais ne tolère que le parfait. Entre une broderie de l'Inde dont les nuances lui semblent harmonieuses et une scène discordante, il préfère les jolies nuances. Au fond, nous sommes tous ainsi... en moins francs. Sa raison d'être est le culte de la beauté. Il est né prêtre, et prêtre, païen ; pourtant son paganisme n'emprunte rien à la douceur de vivre. Dur avec lui-même, il serait impitoyable avec les autres s'il n'aimait d'un amour naïf la pureté des lignes, et souvent la pureté des lignes le fait passer sur l'inconsistance de ce qu'elles sertissent. Fervent de Rodin et de Carrière, on pourrait dire qu'il les aurait inventés si ces deux génies n'avaient tenu à s'incarner en deux personnages différents. Rodin, c'est la puissance du dieu caché se dégageant à demi d'une écorce terrestre; Carrière, c'est l'intimité de la vie humaine que voile une pudeur mystique, un amour immense pour les humbles, pour les petits, tout enveloppé d'un encens qui brûle et cherche à monter vers le rêve éternel. Ces deux révélations de la joie divine, Carrière, Rodin, se reforment en l'âme de Charles Morice en une seule illumination pour lui permettre d'étudier de près le grand problème de la religiosité. Tout art profane lui apparaît inutile, et tout art est profane qui ne lui donne pas la sensation du respect... ou de l'au delà. Charles Morice est sectaire... ou martyr. Rien n'est plus sain, ni plus saint, à notre époque de défaillances morales et littéraires. Incapable de devenir pour sa propre gloire romancier ou dramaturge selon le cœur du monde moderne, il est poète, très bon poète, orgueilleusement, car à notre époque c'est la plus noble façon de garder le silence. Mais, quand il agit pour les autres, c'est le critique, le conférencier ou le journaliste qui sort tout armé de son orgueil ; alors il prêche, il adjure, il persuade et devient très capable de fonder une religion, tant sa croyance dans la beauté pure le soutient au milieu

d'un peuple d'artistes égoïstement sceptiques. Il a la foi. Quelle foi? Celle des hommes qui au don d'annoncer les dieux joignent la suprême faculté de les comprendre. Fatalement, Charles Morice devait se sentir attiré par ce pauvre et merveilleux illuminé qu'on appelle le fils de Marie. Combien ont voulu ressusciter cette figure parmi les pharisiens de notre siècle! Ils sont beaucoup, mais peu nous ont donné la sensation de la croyance à son art (je ne trouve pas d'autre mot) comme Charles Morice. Revenu à Paris, en pleine activité industrielle, Jésus frappa d'abord sur la première plaie de notre civilisation : la réclame. Les feuilles publiques paraissent tachées de blanc aux endroits des lignes payantes, et cette touche de clarté indique mieux qu'aucune fiction le doigt du dieu. Quand les esprits sont préparés et les cerveaux chauffés, Jésus arrive au sermon sur la montagne, sur le Mont-Martre. Alors, il y dit les mêmes choses que jadis puisque les temps sont presque semblables. Charles Morice n'a pas forcé son talent pour le faire parler, car ils ont une grande similitude, ces deux enfants perdus dans leur rêve de beauté et d'union ; seulement, voilà, les autres, ceux qui écoutent, ne sont pas en état de réceptivité. Et puis, on ne fonde pas une religion sans compter avec la nature. Le renoncement n'a jamais été une loi naturelle. Jadis les païens, aujourd'hui les artistes ont eu d'abord l'amour de la nature ; or, dans la nature, la mère qui a sept petits et ne peut pas les nourrir en tue trois ou quatre pour le meilleur devenir des autres. Dans la morale du Christ on voit, si j'ai bonne mémoire, le Pélican s'ouvrir le flanc pour nourrir ses enfants. Hélas ! je suis le damné : je ne pense pas, *je ne veux* pas admettre qu'on détruise ou abandonne les choses déjà fortes pour protéger les faibles. Dans la religion du Christ, Charles Morice le païen, tout épris de beauté, est séduit par la beauté des lignes de sa légende, et, de ce que ce jeune dieu prêchait contre le mensonge social, il s'est fait un instant son disciple pour l'amour de la vérité ou mieux en haine de tout convenu artistique capable d'user le sens de la justice humaine. Cependant Narda l'avoue : « Notre orgueil (à demeurer humains) serait donc au fond de la modestie et c'est l'homme qui doit rappeler le Dieu à la modération, aux sens des proportions. On ne peut guère consentir au sacrifice d'être parfaits. » Narda, c'est l'être de bonne volonté qui, pas plus que le damné de Baudelaire, ne peut vouloir ! Mais il est certain qu'il y aura toujours des poètes, des orgueilleux, des sectaires épris d'art pur qui aimeront à respecter Jésus, ce Jésus emblème touchant du martyre pour le triomphe de l'idée, ce sublime fou dont une meilleure naissance aurait certainement fait le meilleur des rois.

Trique, Néness, Bout, Miette et Cie, par Alfred Machard. Ceci est l'histoire naturelle — ô combien — et sociale d'une bande de

gamins sous la troisième république, des enfants du peuple. Rien de plus vivant, de plus sincère, de plus inquétant. L'auteur est un homme terrible... comme les enfants, il touche à tout, entre partout, s'occupe de tout et il n'est pas tendre pour ses jeunes héros, mais il leur sert les plats qu'ils aiment : des supplices publics où se repaissent leurs instincts de cannibales et des apothéoses romantiques où l'on voit qu'ils peuvent recevoir des balles dans la tête sans trop s'en douter. Si Monsieur Frapié se penche sur ce petit tas grouillant de la vermine populaire, il ne sera pas heureux du tout, car il n'y découvrira guère les psychologues en herbe qu'il y a vus non plus que des cœurs brûlants d'enthousiasme... ou d'abnégation. Ces bambins sont des réductions de leurs estimables familles, ils ont des vices avec ingénuité et ils sont nés malins, tout comme le bon peuple français. Ils ont surtout une *gouaille* endiablée qui leur tient lieu de bravoure et ils ne manquent pas d'une certaine logique. Ce sont des gamins, quoi ! Je prédis à l'auteur un joli succès s'il s'avise de les mettre au théâtre, comme c'est la mode aujourd'hui pour les spectacles de blasés. Et il ne faut pas dire que la note de l'attendrissement n'y résonnera pas, les sœurs Crochu feront verser des larmes aux vieilles dévotes.

Fermina Marquez, par Valéry Larbaud. Un étrange collège, cette institution de jeunes gens où l'on permet à des jeunes filles de venir se faire faire la cour... dans le préau de l'école, mais il paraît qu'il s'agit de mœurs américaines, ou sud-américaines. En tous les cas, le livre contient une étude curieuse sur ce qu'on peut appeler le bon élève. Joanny Léniot a des idées sur la domination romaine et voudrait bien conquérir le monde, y compris le cœur de Fermina Marquez ; celle-ci est une fervente exaltée qui songe d'abord à Dieu pour tomber ensuite dans les... excès contraires. Elle n'est pas fort intéressante par elle-même, seulement elle met en évidence la singulière mentalité de ce bon élève dont la passion et l'ambition sont synonymes. Tout est calcul et science chez cet ingénu trop gâté par les philosophies. La morale de l'histoire, c'est qu'après avoir rêvé d'être au moins Napoléon, il s'en va bêtement et obscurément mourir en faisant sa première année de service militaire.

Hobereaux et Villageois, par Paul Harel. Un roman rural qui a de la fraîcheur et une vigoureuse allure de bonne santé. Je ne discute pas les tendances religieuses quand le résultat moral est atteint. Le pauvre vieux grand-père travaillant sa haie ou voulant se périr « dans l'étang à Moutardier » est une belle image de l'endurance paysanne. Les types groupés autour de lui ont de nobles attitudes et la rude vie qu'ils mènent leur rend leurs véritables titres bien mieux que n'importe quels parchemins moisis. Si on était sûr de

rencontrer au village de telles figures on abandonnerait volontiers les masques dont sont peuplées les grandes villes.

Le Roman d'une Neurasthénique, par Paul de Laget. Les médecins ne sont pas seuls coupables d'avoir inventé la neurasthénie, il y a aussi l'oisiveté des femmes et leur manque de sens moral. Je ne vois pas pourquoi cette jeune fille trouvait naturel ce qu'elle entendait ou voyait autour d'elle. Douée d'une plus fine intelligence et possédant un père tout dévoué, elle pouvait demander son élargissement, car la neurasthénie n'est pas la folie et ne vous prive pas de liberté. La vérité est que la pauvre petite est une intellectuelle. Or, être l'intellectuelle, à notre époque, c'est, tout bonnement, devenir la ratée de la littérature que rien n'amuse plus, parce qu'elle ne réussit pas assez vite. On hésite entre une dose de génie ou une dose de bromure. Je voudrais la plaindre et je plains plutôt le pauvre diable qui se tue parce qu'il a peur d'être forcé de faire la grosse bêtise. La neurasthénie sera vaincue dès qu'on se moquera franchement des neurasthéniques, mais du moment qu'on les soigne on les propage, naturellement.

Le Couvent des Orfèvres, par Robert Dervieu. L'auteur a dû vivre en présence de ses petits saints bavards, et dans l'intimité de cette jolie chapelle où le profane coudoie le religieux, tellement qu'on pourrait, si on était sévère, en crier au sacrilège Peut-être que les chapitres sur la construction de ce couvent, plus que bizarre, sont un peu longs. Peut-être les scènes d'amour trop ingénues sont-elles trop écourtées. Enfin, tel qu'il est, ce roman a de la saveur par certains détails, et des tours de phrases amusants.

Le Chemin de Damas, par Henri Robas. Ce prétentieux jeune homme débute mal, car il fait de la peine pour étaler son orgueil, et surtout pour l'étaler dans un livre. Il cherche la meilleure manière d'être génial, mais il finit par trouver qu'une femme aimante suffit à son bonheur, sinon à sa gloire. Il y a des gens très simples qui commencent par là; le chemin de Damas, c'est souvent la grande route.

La Fin d'un Milliardaire, par Louis Chaffurdin. Voilà un petit précepteur qui ne fait pas précisément honneur à la France, dans ce pays de farouches volontaires que sont les Américains. Je préfère le terrible J. D. le milliardaire, avec son égoïsme et ses manières précises, à ce jeune jésuite qui ne sait ni faire le bien ni faire le mal d'un mouvement spontané. Aime-t-il ou n'aime-t-il pas la femme qu'il pervertit? Car c'est pervertir une nature que la contraindre à mentir à son origine. A-t-il seulement le désir de former un caractère d'homme dans le pauvre Evans qui est l'innocent témoin de cette ébauche d'adultère? Ce roman est d'ailleurs rempli de détails très intéressants sur cette psychologie de demi-Tartufe.

Histoire d'un fils de roi, par Abel Hermant. Toujours luisants d'une féroce ironie, les paradoxes de l'auteur se promènent à fleur de style comme autant de petits aspics à la dent empoisonnée. Ce fils de roi est simplement le plus stupide, le plus ridiculement lâche des imbéciles. C'est un héritier de grands bourgeois, dont les ambitions sont toutes résumées dans la copie du château d'Amboise, qu'ils habitent. Et ce qui est le plus terrible pour l'entendement du lecteur, c'est qu'on saisit parfaitement bien toute la logique bien humaine de cette vie de patachon. Après mûres réflexions, ce petit Barbarace pourrait-il agir autrement ? Non, il est fils de pauvres malades qui vivent en dehors de toutes les conditions normales, et il est aussi fils de ses œuvres personnelles, c'est-à-dire des différentes façons dont il entend l'oisiveté. Tout le monde a travaillé, et lui-même, à sa mauvaise éducation.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Stendhal : *Journal d'Italie*, publié par Paul Arbelet, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Calmann-Lévy. — Jules Bertaut : *La Jeune fille dans la Littérature Française*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Louis Michaud. — André Spire : *J'ai trois robes distinguées*, 1 vol. in-12, 2 fr. 50, « Les Cahiers du Centre ». — Edmond Faral : *Les Jongleurs en France, au Moyen Age*, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50, Champion. — *Anthologie de la Littérature japonaise, des origines au XX*e *siècle*, par Michel Revon, 1 vol. in-16, 3 fr. 50, Delagrave.

M. Arbelet publie aujourd'hui un nouveau volume de Stendhal : **Journal d'Italie**. Ce sont des carnets de route que Beyle n'écrivait que pour lui-même, ce qui en explique les lacunes volontaires. On est quelquefois déçu, observe M. Arbelet, de le voir passer devant un Musée sans y entrer, mais les musées et les églises ne servent qu'à remplir les intervalles de ses rendez-vous. C'est ainsi qu'il faut comprendre la vie, dont les arts ne sont que la copie. Pour goûter les architectures, les peintures, les sculptures et les livres, il est nécessaire d'être en un certain état d'excitation. Stendhal allait visiter un tableau comme on va voir une maîtresse, et pour exprimer son manque de curiosité devant un livre, un voyage, etc., il emploie un terme, très caractéristique dans sa vulgarité : « je ne b... pas pour ce pays de Puritains, » dit-il de l'Angleterre.

Que les malheureux forçats de l'art et de la littérature ne s'imaginent pas que Stendhal n'avait, en visitant l'Italie, que le but pratique d'écrire son *Histoire de la peinture*. Ce livre, il ne le composa qu'en des heures vides d'amour et pour tromper son ennui. Aucune ville, aucun musée de l'Italie ne l'attira qu'autant qu'il espérait y retrouver sa maîtresse, et il n'a jamais cherché dans les musées que l'expression de la passion, de sa passion à lui, avec toutes ses nuances. Il écrit : « Je note pour la voir la Sainte-Thérèse du Bernin dans l'é-

glise de la Vittoria. Lalande dit « que la sainte semble passionnée jusqu'à l'égarement ». Et lorsqu'il l'eut vue, il dit : « Un ange qui tient en main une flèche semble découvir sa poitrine pour la percer au cœur ; il la regarde d'un air tranquille et en souriant. Quel air divin ! quelle volupté !... » L'art, selon lui, ne peut reproduire que des états de passion humaine, et les mysticités religieuses se confondent avec celles de l'amour.

L'amour fut pour Stendhal l'unique occupation de sa vie, et c'est cette perpétuelle culture de sa sensibilité qui lui donna cette connaissance minutieuse de soi-même, qui était pour lui un moyen de bonheur :

— Ton affaire est-elle de vivre ou de décrire ta vie ?
Tu ne dois faire de journal qu'autant que cela peut t'aider à vivre *da grande* (en grand homme).

On trouvera dans ce volume le texte intégral de tous les carnets de route de Stendhal. Le plus intéressant est le journal milanais qui nous donne le récit complet de ses amours avec Angela Pietragrua. Après onze années de séparation, Beyle retrouve son amie, qu'il a si incomplètement aimée :

Quelle parole que *onze ans !* Mes souvenirs n'étaient point amortis; ils ont été vivifiés par un amour extrême.
Je ne puis faire un pas dans Milan sans reconnaître quelque chose, et, il y a onze ans, j'aimais ce quelque chose parce qu'il appartenait à la ville qu'elle habitait.

Et Stendhal note toutes les émotions de sa chair et de son cœur, et il y a dans ce journal des notations d'une très grande finesse d'analyse, comme celle-ci :

La veille nous avions promené ensemble une heure et demie, nous étions allés... manger du raisin à une maison qu'elle (Angela) a dans un faubourg.
J'eus un accès de mélancolie tendre, et je reconnus l'amour.
Si je n'écris pas, j'oublie tout ; mais si je décris mon sentiment, je me fais de la peine.
J'éprouve bien que ce qui est sentiment pur ne laisse pas de souvenir.
J'étais sur le point de m'attendrir ; je courais les rues ne sachant que faire ; je ne devais la revoir que le soir chez sa mère. J'avais presque les larmes aux yeux et le cœur gros.

Ce qui est sentiment pur ne laisse pas de souvenir, et c'est l'image du bonheur qui s'efface le plus vite. Stendhal disait encore que décrire le bonheur, c'était le diminuer : aussi ne trouvera-t-on pas dans ces confessions ce que Beyle a éprouvé de plus vif. Il écrivait pour chercher le bonheur, et lorsqu'il l'avait trouvé, il en jouissait et dédaignait de l'analyser.

On lira encore de curieuses pages inédites de Stendhal sur Florence, Venise, Padoue. Il visite Padoue, écrit M. P. Arbelet, mais ce n'est pas pour vénérer Giotto, qu'il ne voit pas, ou Mantegna, qu'il regarde à peine; « il y vient chercher Angela. Nous le retrouvons près d'elle, un peu défiant, un peu déçu, mais pas encore lassé. »

Et peut-être que cette manière d'aimer l'Italie indignera les snobs de l'Art, qui, leur Bædeker à la main, et le cœur vide de toute passion, contemplent des tableaux qu'ils ne comprennent pas, parce qu'ils ont oublié de vivre, avant d'entrer dans les Musées.

§

M. Jules Bertaut étudie **la Jeune fille dans la Littérature française**. La littérature étant le miroir ou le reflet de la société, il ne sera possible, écrit-il, d'y trouver la trace d'une vraie jeune fille qu'à partir du jour « où cette charmante figure sera elle-même apparue dans la réalité de l'époque ». Sous l'ancien régime, la jeune fille « n'est rien ». Au XVIIIe siècle, cependant, observe toujours M. Bertaut, l'ingénue commence d'apparaître au théâtre et dans la société bourgeoise. La Révolution va libérer la jeune fille et le XIXe siècle sera le témoin de sa totale émancipation.

> Aujourd'hui, définitivement libérée, plus que libérée, abandonnée parfois tout à fait à elle-même, la jeune fille acquiert une personnalité complète, la personnalité totale d'une vraie femme, qui lui permet de mener sa vie à elle....

M. Bertaut, qui nous peint, dans ce volume, la jeune fille du XVIIIe siècle, la jeune fille romantique, et celle du second empire, oublie de dire qu'en somme la jeune fille est une création de la société moderne. La jeune fille que nous présentent nos romanciers actuels est déjà presque une femme, elle l'est même physiologiquement, et son inutile virginité ne l'empêche pas de tout connaître de l'amour qu'elle devrait normalement pratiquer. Si, au XVIIe siècle, la jeune fille est « insignifiante », comme l'écrit M. Bertaut, c'est qu'en réalité elle n'existe pas Sa vraie vie commençait au mariage, mais elle se mariait à un âge où les Agnès d'aujourd'hui n'ont pas encore passé leur brevet supérieur. La jeune fille de Molière est peut-être insignifiante ; cependant, elle sait ce que sont les passe-temps du mariage à un âge où la jeune fille actuelle croit encore que les enfants se font par l'oreille, mais n'ignore pas les dynasties successives des Pharaons et la composition chimique de l'air. Notions tout à fait artificielles et qui n'ajoutent pas à la qualité d'une femme qui n'est rien, tant qu'elle n'est pas... femme. La jeune fille actuelle est donc une anomalie créée par des nécessités sociales; on ne saurait la comparer à la jeune fille du XVIIe siècle, qui, en fait, n'existe pas.

M. Bertaut reproche encore aux parents de l'ancien régime de marier leurs filles sans se soucier de leur choix. En général, en dehors des fortunes que l'on associait, peu importait qui on épousait. Mariées, les jeunes femmes avaient tout le loisir de se choisir des amants.

On n'imagine pas à quel point cette conception de la fidélité dans le mariage est moderne et romantique. Il faut, pour comprendre les mœurs d'autrefois, plus naturelles que les nôtres, faire abstraction de tout le romantisme dont nous empoisonna, depuis Rousseau, la littérature sentimentale du xixe siècle.

Mais je m'égare, comme disait Stendhal, et le livre de M. Bertaut demeure une curieuse étude de psychologie, très documentée.

§

C'est sous ce titre emprunté à une vieille chanson populaire : **J'ai trois robes distinguées**... que M. André Spire a recueilli les propos et les réflexions philosophiques d'une servante du Morvan. Que l'on lise ce petit livre, on sera étonné de la fermeté, un peu brutale parfois, de cette langue, et du beau cynisme de cette femme du peuple. On y retrouvera, dit M. Spire, « non pas la pensée populaire travestie par un cerveau d'homme de lettres, mais la pensée populaire elle-même... » Je cite, presque au hasard, ces deux réflexions :

Les jours où il y a un mort dans la maison, on mange beaucoup et on ne fait rien.

C'est dommage d'avoir des beaux livres comme ça, de mourir et de les laisser après soi. On retrouvera tout ça sur les quais.

§

Voici, de M. Edmond Faral, un ouvrage de très belle érudition et d'un jugement critique très sûr : **Les Jongleurs en France au Moyen-âge**. M. Faral a essayé de déterminer dans cette étude quelle part revient aux jongleurs dans la production littéraire de leur temps et quelle était leur condition. Leur influence fut considérable, et une bonne part de la littérature du moyen-âge est leur œuvre ou était destinée à fournir leur répertoire. Ils furent à la fois des créateurs et des propagateurs. Et on peut dire que cette parfaite correspondance entre les poètes et le peuple ne s'est jamais retrouvée depuis ces âges lointains. Cependant, « en dépit de cet accueil que leur faisait la foule, les jongleurs se réjouissaient et s'enorgueillissaient surtout de leur succès dans les cours, auprès des grands seigneurs ». Et cette accession des jongleurs aux cours seigneuriales et à des fonctions régulières, lorsqu'ils s'attachaient à un seigneur, marque un « moment décisif dans leur destinée » et intéresse l'histoire des lettres.

Leurs œuvres, qui, autrefois, reflétaient l'âme des auditoires populaires, exprimèrent le sentiment de publics aristocratiques « plus raffinés et plus cultivés ». Mais ce succès des jongleurs devait aboutir à la dissolution de l'art de la jonglerie.

§

Pour savoir ce qu'intellectuellement valent les Japonais, comment ils sentent et comment ils pensent, le seul moyen était d'étudier leur littérature. C'est ce qu'a fait M. Michel Revon, ancien professeur à la Faculté de droit de Tôkyo, ancien conseiller-légiste du Gouvernement japonais, qui nous donne aujourd'hui une **Anthologie de la Littérature japonaise**, des origines au XXe siècle. Cet ouvrage satisfera bien des curiosités, si l'on songe qu'il s'agit d'une civilisation, d'une culture et d'une littérature qui ont, jusqu'au XIXe siècle, évolué en dehors de nous. Cette littérature eut, comme la nôtre, mais à des époques plus lointaines, sa renaissance, causée par les humanistes chinois, puis son âge classique, et sa décadence. Mais voici que le vieux Japon se renouvelle, s'empare ou s'assimile la science européenne, comme le Japon primitif s'était saisi de la culture chinoise.

La littérature primitive du Japon, à l'époque où le génie national était « à peine teinté » d'idées chinoises nous initie à la mythologie de ce peuple, et certain rituel de la « Grande Purification » est un morceau d'une très grande poésie. Mais la belle époque de la poésie japonaise est celle que l'on a appelée classique et qui s'écoula entre le IXe et le XIe siècle. Ce sont, en général, de petits poèmes, qui enferment une image et une pensée symbolique.

Comme les vagues qui frappent un rocher
Par la violence du vent,
Moi seul,
Brisé, à des choses tristes
Je pense maintenant, hélas !

Et ceci :

Combien brillante est la lumière
De la lune, jaillissant
D'entre les fentes
Des nuages que traîne
Le vent d'automne.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Marquis de Saint-Maurice : *Lettres sur la Cour de Louis XIV*, 1667-1670, publiées avec une introduction et des notes par Jean Lemoine ; Calmann-Lévy, 7 fr. 50. — Louis Matte : *Crimes et Procès politiques sous Louis XIV ;* Société française d'imprimerie et de librairie, 3 fr. 50. — Jarro : *Une favorite de*

Victor-Emmanuel II ; adapté de l'italien par Mme Jean Carrère ; Juven, 3 fr. 50. — Lord Broughton : *Napoléon, Byron et leurs contemporains*, t. II (1816-1822) ; Juven, 7 fr. 50. — Memento.

Rien, mieux que la carrière du marquis de Saint-Maurice, ambassadeur en France du duc de Savoie Charles-Emmanuel II, puis ministre de la duchesse régente Marie de Nemours, ne montre combien Louis XIV dominait à cette époque la cour de Savoie. L'attention est ramenée là-dessus par cette publication des **Lettres sur la Cour de Louis XIV**, que le marquis rédigea durent les sept années de son séjour à la Cour de France. Ce sont, le plus souvent, des lettres confidentielles adressées au Duc seul. On les a choisies, en raison des détails nouveaux ou peu connus qu'elles donnent, dans la volumineuse correspondance du marquis de Saint-Maurice, laquelle se trouve aux Archives royales de Turin. Le titre même sous lequel l'on a groupé ces extraits indique leur objet principal. Le marquis de Saint-Maurice vit Louis XIV dans le premier rayonnement de sa jeune gloire, le Louis XIV des premières conquêtes. La coalition même qui, après le succès de la guerre de Dévolution, amena le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) ne semble pas, en réalité, d'après cette correspondance, avoir exercé sur Louis XIV et ses ministres toute la contrainte qu'ils dirent et que l'on croyait. Elle leur apporta surtout un excellent prétexte pour avoir le loisir nécessaire à de nouveaux plans : et ce fut, en effet, la politique superbe qui isola la Hollande et l'Espagne, neutralisa longtemps l'Angleterre, affaiblit l'Empire, engagea avec tous les atouts en main la guerre de Hollande et aboutit à la glorieuse paix de Nimègue.

A côté du diplomate intéressant, on le voit, en ses aperçus, il y a, dans l'ambassadeur, l'homme de cour qui tient son maître au courant de bien des choses dont on a souvent parlé ailleurs et depuis ; mais ici ce n'est pas sans quelque nouveauté quant aux détails : et c'est le double roman des favorites, La Vallière et Montespan ; puis les affaires plus ou moins scabreuses du Chevalier de Lorraine ; les dernières années et la mort de Madame ; les amours à demi ridicules de la Grande Mademoiselle, la disgrâce de Lauzun, etc. On trouve aussi un Louis XIV que M. Jean Lemoine déclare plus « bonhomme » que celui de Saint-Simon. Toute comparaison avec Saint-Simon est hasardeuse. Je n'ai pas le temps de m'étendre là-dessus. Je dirai seulement que le Louis XIV de Saint-Simon n'a nullement ce « masque d'impassibilité » que voit M. Lemoine.

La position de l'Ambassadeur lui-même à la Cour de Louis XIV serait, d'après ces Lettres, malgré tout plutôt modeste, semblerait-il. Il est vrai qu'on pourrait en dire autant de la plupart des ambassadeurs d'alors. La Maison de Savoie n'avait pas encore inauguré, à l'égard du Grand Roi, la terrible politique de Victor-Amédée II. Le

traité de Rivoli (1631) l'avait mise dans une position de vassalité d'où elle ne devait pas de sitôt sortir. Sans doute, les avis du marquis de Saint-Maurice sont écoutés avec déférence par les ministres et les généraux de Louis XIV, et certaines de ses interventions ont des effets notables. Tout de même, je trouve que Louvois le fait beaucoup poser (la page est jolie); et les secrets conseils d'audace et d'ambition (du côté de l'Italie, curieuse prescience!) que l'ambassadeur donne à son souverain sentent leur diplomate humilié, forcé de « se plier aux circonstances », et désireux de revanche à proportion.

Bien que cette Correspondance ne s'étende pas jusque-là, la dernière partie de la carrière du marquis de Saint-Maurice, devenu après son ambassade, ministre de Charles-Emmanuel II, puis de la duchesse sa veuve, doit être signalée. La disgrâce qui la marqua, où elle s'acheva, montre la tyrannie de la tutelle où Louis XIV tenait la Maison de Savoie. Les suites de cette tyrannie ont compté dans l'histoire de l'Europe. On sait comment le marquis de Saint-Maurice fut mêlé aux intrigues qui amenèrent la déconvenue de Louis XIV au sujet de Casal. Le comte Mattioli, ministre du duc de Mantoue, fut enfermé à Pignerol (il semble bien devoir être le Masque de Fer), par la vengeance du cabinet de Versailles poursuivant en lui l'homme qui avait dénoncé les projets de la France sur Casal, clef des possessions espagnoles du Milanais. Mattioli avait révélé la chose à la Cour de Turin, intéressée au moins autant que la France à avoir Casal. Mais c'est le marquis de Saint-Maurice qui avait ébruité l'affaire en Europe, et ainsi rendu définitivement impossible l'accord projeté entre Louis XIV et le duc de Mantoue. Aussi, tandis que Mattioli était enfermé à Pignerol, le renvoi du marquis de Saint-Maurice était exigé par le cabinet de Versailles, qui fut docilement obéi par la Régente. M. Jean Lemoine appelle « glorieuse » la chute de Saint-Maurice. C'est, en effet, au mépris des grands intérêts qu'il avait gardés en France que Saint-Maurice aggrava, par patriotisme si l'on veut, les effets de la divulgation de Mattioli. Cependant, il entra plus encore d'étourderie là-dedans. Le marquis de Saint-Maurice eût pu, semble-t-il, agir en cette circonstance avec plus de prudence, et l'on constate, non sans regret, que, même après sa chute, il se cramponna (bien inutilement) à la faveur de Louis XIV. Quoi qu'il en soit, ce renvoi d'un ministre dévoué, sur l'ordre hautain de Louis XIV, est certainement l'un des épisodes les plus humiliants des rapports de la Maison de Savoie avec Louis XIV; et un tel épisode fait comprendre à merveille la politique de revanche, violente et rusée, du successeur de Charles-Emmanuel II, ce curieux Victor-Amédée II qui demeure, en somme, le grand homme de sa Maison.

Il faut remercier M. Jean Lemoine de la contribution que sont,

pour l'histoire de Louis XIV et de la Monarchie de Savoie, ces Lettres et l'Introduction qui les complète.

Incidemment soulevée au cours de l'ouvrage précédent, la question du « Masque de fer » est exposée en son état actuel par M. Louis Matte, dans l'une des trois études dont se compose son livre intitulé **Crimes et Procès politiques sous Louis XIV**. De récentes conclusions notables, celles de M. Frantz Funck-Brentano, identifiaient le Masque de fer dans le comte Girolamo Mattioli, ex-ministre du duc de Mantoue, que sa trahison lors de l'affaire de Casal avait désigné à la vengeance du gouvernement de Louis XIV. Enlevé, enfermé à Pignerol en 1679, il resta emprisonné sa vie durant. Il aurait été finalement transféré à la Bastille, et avec d'exceptionnelles précautions de secret, celle du masque notamment (un masque d'étoffe noire), d'où le légendaire détail. C'est à la Bastille qu'il serait mort, en 1703. Le registre de l'église Saint-Paul mentionne, à cette date, le décès du nommé Marchioly, prisonnier à la Bastille, nom qui est la corruption probable de Mattioli.

On peut penser que cette thèse est la bonne. Tout s'y tient. La vengeance du cabinet de Versailles s'explique assez par la trahison du ministre Mattioli, convenant d'abord de la reddition de Casal à la France, et divulguant là-dessus toute la négociation. Il resterait seulement à trouver, en scrutant toujours l'affaire de Casal et ses suites, pourquoi le gouvernement de Louis XIV, ici, voulut un tel secret (la précaution du masque).

Mais M. Louis Matte fait des réserves. Le secret était bien inutile, dit-il, puisque l'arrestation et le lieu de détention de Mattioli avaient été divulgués en Europe. Cependant ne pouvait-on dépister la curiosité publique, et rétablir le secret? Cela expliquerait même la précaution supplémentaire du masque.

Quoi qu'il en soit, M. Matte propose, d'après M. Lair qui l'a avancée à la fin de son grand ouvrage sur Foucquet, une autre solution. L'homme au masque de fer serait un certain Eustache Danger, homme à tout faire, exécuteur de quelque besogne louche, et dont on aurait voulu s'assurer le silence. Détails et rapprochements ne manquent point. Malheureusement, ni M. Lair ni M. Matte n'arrivent à préciser le moins du monde en quoi avait consisté la besogne si compromettante qui aurait valu à son auteur l'incarcération perpétuelle, — et le masque. Pour tâcher de découvrir cette besogne louche, M. Matte, d'après un autre auteur, anglais cette fois, M. Barnes, ajuste à l'hypothèse Danger l'hypothèse Pregnani. Danger et Pregnani ne seraient qu'un ; et ce Pregnani, qui était abbé, aurait été employé par Hugues de Lionne « à de secrètes négociations entre Louis XIV et Charles II d'Angleterre », mission où il se serait compromis. Ce n'est pas tout : Pregnani n'était autre que... le fils naturel de Charles II ; et de là

le secret, le masque. C'est bien romanesque. Il est certain qu'il y eut à Pignerol, puis aux Iles Sainte-Marguerite, puis enfin à la Bastille, un prisonnier d'Etat du nom d'Eustache Danger (*alias* Pregnani, selon M. Barnes), et ceci aux dates qui importent dans la question du Masque de fer. Mais il y avait, aux mêmes dates, d'autres prisonniers d'Etat aussi. L'inconvénient capital de cette thèse, c'est qu'elle n'établit à aucun moment la nature du « délit » d'E. Danger, ou même de Pregnani, si l'on admet cette identification, qui reste douteuse. Les mystères les plus mystérieux, si l'on peut dire, comportent toujours quelque fait très connu, quelque point de départ positif. Dans le cas du comte Mattioli, c'est Casal; dans le cas de Pregnani-Danger, c'est, quoi ? Impossible, ici, de citer un fait. On mêle bien Lauzun à l'affaire, le Lauzun des négociations avec l'Angleterre, mais sans que cela soit mieux qu'une suggestion. C'est pourquoi je crois que l'on peut, sans risquer de se tromper beaucoup, définitivement énoncer ceci : Le Masque de fer fut le comte Girolamo Mattioli, ex-ministre du duc de Mantoue, incarcéré à Pignerol, puis aux Iles Sainte-Marguerite, puis enfin à la Bastille, pour sa trahison dans l'affaire de Casal. Et voilà pourtant une des choses, fantastiquement déformées, pour lesquelles l'ancien régime est tombé!

Nous ne pouvons que citer le titre des deux autres études : « le Procès de Foucquet » et « la Conspiration du chevalier de Rohan » (on connaît la connivence de celui-ci avec les Hollandais, lors de la guerre de Hollande). L'ouvrage donne, en outre, quelques détails sur le Droit pénal de l'ancienne monarchie.

Puisqu'il est question de la Maison de Savoie dans cette chronique-ci, disons quelques mots de cette Laura Bon, qui fut **Une Favorite de Victor-Emmanuel II**, et dont M. Jarro a recueilli les Souvenirs, adaptés de l'italien par Mme Jean Carrère. Favorite est beaucoup dire. Si la passion de la tragédienne Laura Bon pour le « Re galantuomo » fut une chose de conséquence, puisqu'elle paraît, malheureusement, avoir dominé cette existence d'une actrice belle et célèbre, la passion du roi, quoique exigeante, despotique, semble avoir été assez inconstante, et la fougueuse artiste fut vite supplantée. Celle-ci s'avère, d'ailleurs, comme plus sincère qu'adroite. On ne se faisait bien venir de Victor-Emmanuel, homme point méchant, mais violent et autoritaire, qu'en faisant tout ce qu'il voulait. Dans le cas contraire, avec une maîtresse maladroite, il ne s'attachait pas, il ne pouvait guère aimer que par à-coups, par caprices ; et comme Laura Bon, être de plus de générosité que de finesse, prenait toujours au tragique ces sautes d'un sentiment qu'elle était inhabile à gouverner, elle pouvait devenir assez ennuyeuse. Sur quoi le « Re galantuomo », fuyant exaspéré la véhémente pleureuse, claquait les portes si fort que « toutes les glaces s'en brisaient » ! Il y avait à

côté une rivale non moins belle et plus avisée. Et c'est une vie intime assez curieuse que celle de ce roi juponnier, qui ne laissait à sa femme que la ressource d'être un modèle de vertu (vertu allant jusqu'au placement des petits bâtards), et passait son temps à jouer à cache-cache avec une « ancienne » encombrante (c'est surtout cela que devient vite Laura Bon après un premier éclat de passion fugitive), pour être tranquille dans ses nouvelles amours. Ce tableau de la Cour piémontaise ne manque pas d'amusement.

Le même homme menait, dans le même temps, sa belle lutte de l'indépendance italienne. Sous ce dernier rapport, il y a, de-ci de-là, à glaner dans ce livre. Victor-Emmanuel, qui sut toujours si bien utiliser son monde, depuis Napoléon III jusqu'à ses anciennes maîtresses, employa la dévouée Laura Bon, lorsqu'en 1864 il préparait les voies du côté de la Vénétie. Il y a aussi, vers la même date, une histoire de communications secrètes, où l'on voit, d'une part, Bismarck faire connaître certaines vues à Victor-Emmanuel, en ce qui concernait la question romaine et la conduite du roi de Piémont envers la France; et, d'autre part, Victor-Emmanuel révéler partie de ces vues à Napoléon III, par voie extra-diplomatique. Laura Bon fut ici l'intermédiaire. Malheureusement, on ne nous dit pas en quoi consistaient les ouvertures de Bismarck, ni sur quels points portait la communication secrète de Victor-Emmanuel. Il doit s'agir de l'alliance de celui-ci avec la Prusse, d'accord avec la France.

Voici le tome deuxième des Souvenirs de Lord Broughton sur **Napoléon, Byron et leurs Contemporains** (1). Cette deuxième série s'étend de 1816 à 1822. On y goûtera la même abondance de renseignements, de traits curieux, d'observations sur les hommes et les choses rencontrés dans les divers cercles de la haute société européenne, aristocratie, politique, lettres, au cours des voyages de Lord Broughton, qui le mènent, cette fois, en Belgique, en Suisse et en Italie.

Les souvenirs sur Napoléon y ont encore une place, avec des anecdotes sur l'Empereur en Russie, à l'Ile d'Elbe et à Sainte-Hélène. Quant à Lord Byron, rappelons que Lord Broughton, qui fut l'ami de toute sa vie, l'accompagna dans plusieurs de ses courses errantes sur le continent. Il y a, sous ce rapport, une foule de détails que lés futurs biographes de l'illustre poète ne sauraient négliger.

La partie la plus importante du livre, en ce qui concerne Byron, est la relation complète, avec documents à l'appui, des circonstances qui marquèrent la séparation de Lord Byron d'avec sa femme. Les plus essentielles pièces de ce procès, qui reste à reviser, sont là, à savoir : la correspondance échangée, dans cette triste occasion, entre

(1) Voir *Mercure de France* du 1er février 1911.

les deux époux, sans oublier d'autres Lettres aussi. Lady Byron semble surtout avoir subi, en demandant la séparation, l'influence de ses parents, qui n'aimaient pas Byron. Jamais les conseils et les mandataires de Lady Byron ne voulurent s'expliquer sur les griefs que celle-ci disait avoir contre son mari, — nous ne parlons pas des griefs qu'un peu de bonté fait oublier, mais des griefs graves. L'illustre poète eut surtout le tort de s'allier, par son mariage, à de bonnes gens de la gentry, pétris de « respectabilité », qu'un homme comme lui devait fatalement indisposer, scandaliser. Miss Millbank, qui cependant avait épousé Byron par amour, poussa l'incompréhension de son génial époux au point de le croire fou, à moins qu'il ne fût « hydrocéphale » ! Byron, hydrocéphale ! Au poète fameux qui avait déjà écrit *Childe-Harold*, le *Giaour*, etc., elle disait : « Quand renoncerez-vous à l'abominable métier d'écrire en vers ? » Pourtant, sans la haine de la parenté, elle fût restée attachée à son mari, c'est très probable. Un séjour qu'elle fit seule dans sa famille paraît avoir retourné toutes ses idées. Byron fit tout ce qu'il put pour ravoir sa femme, car, ce qu'on ne sait pas assez, cette séparation le désespéra. Ce n'était pas un insensé : navré au fond du cœur, il sentait de plus quelle catastrophe cette rupture était pour sa situation sociale. Dans ces douloureuses conjonctures, ses amis le virent si désolé qu'ils redoutèrent un suicide. Et voilà le Poète pervers ! Lord Broughton, qui vit les choses de près, met nettement le blâme du côté de Lady Byron et de la famille de celle-ci. Un tel témoignage apporte un élément tout à fait nouveau dans la question, et il est douteux que la société anglaise puisse le négliger.

Memento. — M. Maurice Barrès a publié en une brochure le discours prononcé par lui à la Chambre, le 16 janvier dernier, *Pour nos Eglises* (Edition de *l'Echo de Paris*, o fr. 15). Ne nous révélerait-il que des « cas exemplaires », cas non niables bien qu'assurément mauvais, de vandalisme et de haine, ce discours serait déjà un document d'histoire contemporaine. Selon nous, un tel document n'est pas de ceux qu'on puisse juger légèrement, quelque opinion que l'on professe. Ceux-là mêmes qui sont le plus libérés du dogme sentiront, s'ils ont la moindre finesse, dans la fureur démolisseuse qui s'attaque aux églises, quelque chose de bas et de funeste, d'intrinsequement goujat, qui menace la civilisation même, — oui, qui s'attaquera aussi bien au laboratoire du savant et au cabinet du rationaliste. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour dire cela que nous n'avons aucun intérêt personnel à le faire.

La librairie Daragon, poursuivant le cours de ses publications Naundorffistes, a réédité, d'après l'édition de Londres de 1836, *l'Abrégé de l'Histoire des infortunes du Dauphin* (15 fr.), « depuis l'époque où il a été enlevé de la Tour du Temple jusqu'au moment de son arrestation par le gouvernement de Louis-Philippe et des incidents qui ont si péniblement traversé sa vie ». MM. Henri Provins et Otto Friedrichs, deux autorités

Naundorffistes, ont joint à cette réimpression une introduction et des notes explicatives. — En même temps, M. Boissy d'Anglas, qui récemment a déterminé la commission sénatoriale à prendre en considération la demande de naturalisation présentée par les héritiers de Naundorff, a publié (à la même librairie, 1 fr. 50) une nouvelle série d'articles sur *Louis XVI et ses Descendants*. « La démonstration de l'identité de Naundorff et de Louis XVII est faite désormais », déclare l'honorable Sénateur. Enregistrons, sans commentaires.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Eucken : *Les Grands courants de la pensée contemporaine ;* 1 vol. in-8, 10 fr., Alcan. — Seillière : *La Philosophie de l'Impérialisme ;* 1 vol. in-16, 2,50, Alcan.

Voici deux livres qui, bien que très différents par le titre, le ton et l'esprit, n'en présentent pas moins une certaine unité de sujet et d'intérêt. L'un, intitulé **les Grands courants de la Pensée contemporaine**, a pour auteur un professeur de l'Université d'Iéna, M. Eucken, dont le nom, bien connu en Allemagne, a été révélé au grand public européen à l'occasion d'une récente attribution d'un des prix Nobel. L'autre, **la Philosophie de l'Impérialisme**, est dû à un critique français, M. Seillière. Le premier de ces ouvrages développe sous une forme systématique la vision du monde d'un métaphysicien idéaliste; le second expose sous une forme journalistique, au cours d'une série d'études parues d'abord dans divers périodiques, les réflexions d'un observateur attentif des réalités sociales. — Les deux livres se ressemblent par l'ampleur des aperçus qu'ils ouvrent sur les principales tendances de la philosophie actuelle. Réunis, ils composent une sorte de diptyque idéologique, un double tableau d'ensemble où se trouve représenté, dans ses grandes lignes, le mouvement intellectuel contemporain.

M. Eucken, nous l'avons dit, est un métaphysicien métaphysiquant. Sa philosophie, à laquelle il donne le nom un peu vague d'Activisme, s'inspire des enseignements de Fichte. Elle s'oppose à l'intellectualisme des purs rationalistes. Elle se différencie en même temps du volontarisme schopenhauérien. Cette dernière philosophie fait appel à un principe inconscient, physiologique, et, par là, nous conduit tout près du matérialisme. L'activisme est, au contraire, un spiritualisme absolu, une théorie de l'Esprit considéré non pas seulement comme intelligence, mais surtout comme puissance créatrice, comme principe de vie et d'activité. C'est au nom de ce spiritualisme absolu que M. Eucken juge les diverses tendances de la philosophie contemporaine. Il les trouve toutes incomplètes et insuffisantes ; car elles ne représentent chacune qu'un elément dans la synthèse vivante qui est l'œuvre et l'acte de l'Esprit-Univers. Le pragmatisme est un

utilitarisme qui rabaisse la philosophie et détruit l'idée de vérité. L'intellectualisme ne nous fait saisir que la forme abstraite et comme l'écorce des choses. Le romantisme représente une face plus interne de la spiritualité. Il exprime l'Esprit dans ce qu'il a de spontané et de primesautier. Il a joué un rôle vivifiant dans la philosophie du XIXe siècle. Il a été une réaction bienfaisante contre la sécheresse de l'*Aufklärung*. Il a introduit dans le monde une conception artistique de l'évolution en opposition avec la doctrine évolutionniste strictement scientifique. Il a substitué à la notion du mécanique la notion de l'organique et du vivant. Il a compris la grandeur du point de vue historique qui élargit la raison individuelle et qui fait pénétrer en nous, à flots, la vie de l'humanité. D'un autre côté, le romantisme a donné naissance au puissant courant individualiste qui caractérise l'époque moderne.

M. Eucken subordonne toutes ces tendances à une idée supérieure, à un principe spirituel et divin qui se développe dans le monde, quelque chose comme le Moi absolu de Fichte. C'est dire que cette philosophie rentre dans cette vaste catégorie qu'on pourrait appeler la théologie laïque et qui garde tant d'attraits pour beaucoup d'esprits d'outre-Rhin. Cette théologie engendre le style spécial, abstrait, nébuleux et filandreux qui horripilait Schopenhauer. « Il faut, nous dit M. Eucken, en appeler du temps pur et simple à ce qu'il y a d'éternel dans le temps, de l'homme pur et simple aux puissances et aux autorités supérieures qui font de l'homme quelque chose de plus qu'un simple être de la nature. » Voilà des formules bien sibyllines et qui sonnent le creux, il faut l'avouer, pour une oreille moderne. Ailleurs M. Eucken déclare basses et mesquines les philosophies qui ne dépassent pas le point de vue humain. Mais le moyen de sortir de ce point de vue? Emettre une telle prétention, n'est-ce pas ressembler à un homme qui voudrait monter sur ses propres épaules, ou encore à ce personnage de légende dont parle quelque part Schopenhauer, qui voulait se soulever en l'air en se tirant par ses propres cheveux.

En quittant M. Eucken pour M. Seillière, nous abandonnons les hauteurs métaphysiques pour une région plus rapprochée de nous; celle où se livre la bataille des intérêts politiques et sociaux, des passions de parti et de classe, des ambitions de peuples et de races.

Le titre du livre de M. Seillière : *Philosophie de l'Impérialisme*, rappelle au public philosophique cette série de volumes (1) au cours desquels l'auteur a précédemment développé une conception de l'histoire qui se rattache à l'idée nietzschéenne de la volonté de puissance,

(1) *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique. Apollon ou Dionysos? L'Impérialisme démocratique. Le mal romantique.* (Plon-Nourrit 1903-1908).

et, avant Nietzsche, au désir du pouvoir de Hobbes, à ce que la théologie chrétienne a nommé parfois l'esprit de principauté.

L'idée impérialiste est, à certains égards, une idée romantique, tout comme l'idée de la volonté de puissance dont elle procède. En Allemagne, l'impérialisme pangermaniste a pour allié le mysticisme néo-romantique d'un Houston Stewart Chamberlain dont l'imagination wagnérienne évoque l'empereur allemand sous les traits d'un chevalier Lohengrin armé de pied en cap pour la conquête du Graal. Mais l'impérialisme dont M. Seillière se constitue le théoricien n'a rien de commun avec le romantisme. Tout au contraire, M. Seillière est un antiromantique acharné. Il poursuit et dénonce le « mal romantique » partout où il le rencontre : dans l'impérialisme gobinien, dans l'impérialisme stirnérien, dans l'impérialisme nietzschéen, dans l'impérialisme démocratique, dans le socialisme idéaliste, mystique et humanitaire. — A l'impérialisme romantique sous toutes ses formes, il oppose son impérialisme à lui, l'impérialisme rationnel et utilitaire. Aux suggestions impulsives et passionnées de l'âme romantique, il oppose la « raison ». Et, par raison, il entend non la raison raisonnante, guide dangereux comme l'ont démontré les égarements de cet esprit que Taine a magistralement analysé sous le nom d'esprit classique en le rendant responsable des excès révolutionnaires et qui n'est, en réalité, d'après M. Seillière, qu'un esprit faussement classique et réellement romantique ; — mais une raison essentiellement pratique et réaliste qu'il définit : « la synthèse de l'expérience sociale ».

La différence des jugements portés par MM. Eucken et Seillière sur le romantisme s'explique en partie par ce fait qu'il s'agit, pour le premier, du romantisme allemand et, pour le second, du romantisme français. La pensée romantique allemande a évolué surtout dans la région des idées abstraites ; elle a créé des mondes idéologiques grandioses, lointains et sereins. La sensibilité romantique française s'est excitée sur des thèmes passionnels ou encore sur des problèmes politiques et sociaux. Elle s'est attaquée à l'ordre des choses réelles, aux institutions et aux mœurs du jour. On conçoit que M. Eucken, métaphysicien suivant les anciennes formules, n'ait pas refusé sa sympathie à l'âge héroïque de la Synthèse universelle, tandis que M. Seillière, moraliste et politique conservateur, a surtout vu dans le romantisme une menace pour l'ordre social.

Nous voici donc en présence du problème à l'ordre du jour : celui de la valeur philosophique, morale et sociale du romantisme. En France, à l'heure actuelle, les écrivains se divisent en romanticophiles et romanticophobes. Nombreux sont ces derniers.

Voici d'abord les théoriciens du néoroyalisme qui croient devoir lier leur cause à celle du classicisme. A côté d'eux nous trouvons,

par une ironie des choses, des doctrinaires de la démocratie, apôtres d'un rationalisme éducationniste, égalitaire et autoritaire, qui s'alarment, non sans raisons, des tendances anti-intellectualistes, anti-égalitaires et anti-autoritaires qu'il serait facile de découvrir dans le romantisme. On ne peut oublier, en effet, que le romantisme, à ses débuts, a été, en France comme en Allemagne, une réaction contre l'intellectualisme du XVIIIe siècle. Et aujourd'hui encore, nos modernes écrivains néo-romantiques, un Barrès, un Maeterlinck, restent fidèles à cette tradition anti-intellectualiste en opposant au rationalisme homaisien le sentiment de ce qu'il y a d'irréductiblement obscur, d'inconscient et d'inconnu dans nos vies et dans nos âmes. — Ce n'est pas tout. Par son aristocratisme latent, par son culte du génie, par la supériorité qu'il revendique pour l'activité esthétique sur l'activité politique, le romantisme ne peut manquer de froisser les instincts niveleurs de la démocratie en même temps qu'il humilie la vanité des politiciens. En outre, par le ferment d'individualisme qu'il contient, il s'oppose aux entreprises des fauteurs d'unité morale et de sociocratie démocratique. On pourrait rappeler enfin la mélancolie romantique, les développements philosophiques ou poétiques sur la Douleur du monde et le Mal du siècle. L'écho, même lointain, de ces leitmotivs pessimistes ne peut qu'impressionner de la façon la plus fâcheuse nos démocrates arrivés, optimistes robustes, qui attendent bravement des progrès de la raison et de l'éducation le bonheur de l'humanité. Pour toutes ces raisons, le romantisme et son frère cadet le néo-romantisme doivent être sinon franchement antipathiques, du moins fortement suspects à la pensée démocratique et politicienne. Ajoutez à ces adversaires du romantisme les professeurs intellectualistes, férus des méthodes scientifiques, les bourgeois philistins qui rendent au romantisme ses dédains d'autrefois, les arrivistes et les gens pratiques qui confondent romantique et romanesque et enveloppent dans le même dédain les deux mots et les deux choses ; enfin, les psychopathologistes, psychiatres ou médecins consultants du corps social, tels que Lombroso, M. Max Nordau et M. Seillère lui-même, qui dénoncent dans le romantisme une diathèse morbide, un phénomène d'usure nerveuse et d'épuisement physiologique, un symptôme non équivoque de dégénérescence individuelle et de décomposition sociale.

Que faut-il penser de cette levée de boucliers antiromantiques ? Nous ne discuterons pas ici en détail les arguments invoqués par les adversaires du romantisme et qui dissimulent plus d'une fois des intérêts, des passions, des rancunes ou des peurs de parti ou de classe. — Nous prendrons la question de plus haut et nous dissocierons dans le romantisme deux espèces d'éléments. Il y a en lui d'une part des éléments caduques ; déjà disparus ou en voie de disparaî-

tre. Ce sont les dogmes positifs, les croyances particulières dans lesquelles le romantisme s'est incarné à chaque époque, les cultes successifs qu'il a instaurés, les morales naïves ou audacieuses qu'il a fondées. Dogme rousseauiste de la bonté naturelle ; dogme de la sainteté de la passion, dogme du droit supérieur de l'amour sur son objet, divinisation de l'instinct, apothéose du peuple, apothéose de l'humanité, idéalisme et socialisme quarantehuitards ; autant d'idoles qui furent l'objet d'un culte emphatique et déclamatoire et qui nous font sourire aujourd'hui. Mais à côté de ces éléments périmés, il y a dans le romantisme un élément impérissable. C'est l'élément de négation inclus en lui ; c'est l'éternelle insurrection contre ce qui existe ; c'est la volonté de renversement et de destruction, c'est l'éternel cri de *Sturm und Drang* contre les institutions et les mœurs régnantes. L'esprit romantique est vraiment l'Esprit qui toujours nie. C'est par là qu'il est un principe de rénovation et de vie. C'est par là qu'il secoue la lassitude et la paresse et qu'il stimule, Méphistophelès infatigable, la marche de l'humanité.

Voilà ce que M. Seillière nous semble avoir méconnu dans sa condamnation radicale et globale du romantisme. Aussi bien les considérants invoqués à l'appui de cette condamnation nous paraissent-ils découler d'une méthode critique des plus contestables. Cette critique est celle qu'on pourrait appeler pathologique parce qu'elle se fonde sur la double idée de santé et maladie. Elle n'est, au fond, qu'une transformation de l'ancienne critique moralistique qui fut en honneur dans l'école éclectique et que Taine a raillée de si plaisante façon dans ses « Philosophes classiques ». — On classait alors les doctrines en morales et immorales. On les classe aujourd'hui en saines et malsaines. C'est commode et c'est naïf. Il est clair que les idées qui ne sont pas les nôtres seront toujours malsaines. Rien de plus arbitraire que ce critérium appliqué aux œuvres de l'esprit et aux attitudes morales. Pessimisme et optimisme, individualisme et altruisme peuvent être, selon les individus et les cas, des manifestations de force ou de faiblesse, de bonne ou de mauvaise santé morale. L'un comme l'autre peuvent être le fait d'une tête solide et d'un cœur bien placé.

On a pu voir dans le livre de M. Max Nordau : *Dégénérescence*, à quels résultats aboutit la critique pathologique. Ce livre est un véritable jeu de massacre dont pas un grand poète, pas un grand penseur du XIXe siècle ne sort indemne. M. Seillière tombe dans les mêmes excès. Depuis Rousseau, l'ancêtre néfaste, jusqu'aux derniers épigones, toute la lignée romantique est marquée, au cours des études qui composent la *Philosophie de l'Impérialisme*, du triple signe pathologique : débordement de la sensibilité, individualisme excessif, rêverie mystique.— Le résultat quel est-il? C'est que l'abus

des épithètes *malsain*, *pathologique*, sera bientôt poussé à un tel point que de pareilles critiques perdront toute autorité et aboutiront tout au plus à changer le sens des mots. Le mot *malsain*, à force de s'appliquer à des œuvres supérieures, prendra prochainement une signification philosophique extrêmement favorable. Il y a ainsi dans certains abus de la critique une source remarquable de l'évolution des mots à signaler au philologue.

GEORGES PALANTE.

PSYCHOLOGIE

A. Ménard : *Analyse et Critique des Principes de la Psychologie de W. James*, in-8°, Alcan, 7 fr. 50. — J. Segond : *La Prière, essai de psychologie religieuse*, in-8°, Alcan, 7 fr. 50. — M. N. Kostyleff : *La Crise de la Psychologie Expérimentale*, in-16, Alcan, 2 fr. 50. — N. Vaschide et Raymond Meunier : *La Psychologie de l'Attention*, in-16, Bloud et Cie, 3 fr. — Frédéric Queyrat : *La Curiosité*, étude de psychologie appliquée, in-16, Alcan, 2 fr. 50. — Memento.

M. A. Ménard, dans son **Analyse et Critique des Principes de psychologie de W. James**, a pris texte de la traduction partielle de M. A. Dumas pour négliger totalement ce qui a trait aux émotions dans la psychologie de W. James et s'est surtout attaché à en caractériser l'orientation générale, à répondre aux critiques de Wundt, à montrer enfin, par de multiples rapprochements avec la philosophie de M. Bergson, dans quelle mesure W. James l'inspire, s'en rapproche ou s'en éloigne.

Son analyse eût gagné à employer des termes moins impropres. A tout instant, M. Ménard parle de *psychose*, au lieu de fait ou état de conscience, ce qui est très gênant quand on a présent à l'esprit le sens réel du mot psychose, lequel est employé comme « nom générique des maladies mentales », par analogie avec *névrose*, pour les maladies nerveuses, et ainsi que l'enseignent au surplus les dictionnaires. De plus, cette analyse, qui s'interrompt pour laisser place aux réflexions personnelles de l'auteur, ou à un compte-rendu des théories de M. Bergson, donne aux lecteurs une impression assez inexacte de la psychologie de W. James. On sent que M. Ménard, malgré son désir de ne pas se laisser influencer par la connaissance qu'il possède des autres ouvrages du philosophe américain, malgré sa déclaration très nette au sujet de la métaphysique et de la morale qu'il prétend ignorer ici, résiste mal à un désir contraire, et ruse avec cette déclaration. C'est ainsi qu'il citera la digression métaphysique de W. James sur l'âme, lui opposera Wundt, et conclura : « Pour ces raisons, on ne saurait approuver entièrement la randonnée que W. James vient de courir dans le domaine de la « Mythologie ». Restons donc sur le terrain psychologique pur... » Il eût suffi de rappeler que W. James lui-même a écrit : « ...les états de conscience suffisent à tous les besoins de la psychologie. C'est à la métaphysique et à la théolo-

gie de prouver l'existence de l'âme; en psychologie, ce principe substantiel d'unité constitue une hypothèse superflue. »

Cette analyse à bâtons rompus, si l'on peut dire, sert de base à une critique qui, de même, s'adresse surtout aux thèses de M. Bergson et se préoccupe de concilier les points de vue opposés de Wundt et de W. James par une définition personnelle de la psychologie. W. James qui avait, on le sait, adopté « l'hypothèse fondamentale qui sert de trame à la « Psychologie physiologique » de ces dernières années », soit le conditionnement des états de conscience par l'activité neuro-cérébrale, avait également appliqué les vues de Darwin et de Spencer au monde mental. Pour lui, « la vie mentale est avant tout finalité ». C'est cette dernière conception qui devait l'amener aux considérations d'où sont sortis le pragmatisme et les tendances actuelles, manifestées aussi bien par M. le Pr Grasset, avec sa théorie des deux psychismes, que par M. Bergson et ses imitateurs. Il eût donc été intéressant d'examiner jusqu'à quel point, d'une part, cette importance prêtée par W. James au rôle prétendu finaliste de la conscience était justifiée, au regard du finalisme et de l'intérêt beaucoup plus immédiats et beaucoup plus nets de toute notre activité inconsciente (self defence de l'organisme, phagocytose, activités automatiques professionnelles, etc.), et s'il n'était pas, d'autre part, exagéré sinon absurde de considérer le *choix* comme un phénomène tellement essentiel, tellement élevé, tellement nouveau qu'il devenait caractéristique d'un état de liberté ruinant le déterminisme. Il semble bien, en effet, à y regarder de plus près, que le problème soit, dès W. James, posé à rebours et que les auteurs actuels, adoptant son erreur, aient, par une inconcevable distraction, entièrement oublié que le *choix* se trouve à l'origine des plus simples réactions chimiques, se retrouve chez les organismes les moins complexes, et qu'enfin, chez l'homme même, une cellule de l'intestin, par exemple, saura, sans que son possesseur en soit jamais informé, choisir entre une molécule de charbon et une matière assimilable.

M. A. Ménard, qui a pris soin, après avoir cité ce passage de M. Bergson : « il (le cerveau) constitue bien réellement un centre où l'excitation périphérique se met en rapport avec tel ou tel mécanisme moteur *choisi* (1), non plus imposé », de faire remarquer que « W. James emploie quelque part une comparaison identique », et à qui est apparue très clairement l'importance au point de vue du pragmatisme « du fait psychologique fondamental que la conscience a pour caractère de *toujours choisir* » n'a pris texte de ces analogies que pour rechercher « si les principes de la psychologie de W. James ne renfermeraient pas les éléments d'une solution plus élégante, analo-

(1) Non souligné dans le texte.

gue à celle que propose W. Bergson dans son ouvrage intitulé : *Matière et Mémoire* ».

Notons enfin un oubli bibliographique de l'auteur : *Briefer Course* a été traduit en français par MM. E. Baudin et G. Berthier (Paris, Marcel Rivière, 1910), sous le titre de *Précis de Psychologie*.

§

Après avoir pris des précautions infinies pour préciser que son étude de **la Prière** n'envisage que le problème psychologique posé par cet acte de la vie religieuse, M. J. Segond s'empresse immédiatement d'empiéter çà et là sur les domaines historique, confessionnel, moral, et surtout pathologique. A ce dernier seul il empruntera ses documents. C'est en effet aux confessions des mystiques qu'il s'adresse pour y trouver une conception de la prière qui ne soit pas un « marché individuel ou bien le marché fait avec les puissances au nom d'un groupe défini et matériel ». Mais loin d'opposer ces déformations morbides de la prière dans l'âme mystique à une expression normale du sentiment religieux, M. Segond les choisit comme types, ce qui le conduit naturellement à les rapprocher d'autres manifestations du même ordre «... nous répugnerions à réduire la « vie de prière » à un analogue des « messages » obtenus par les « médiums», bien que certains phénomènes comme ceux de la « lévitation» se retrouvent dans l'un et l'autre ordre d' « expériences » (*sic*).

Il est regrettable qu'un esprit d'analyse aussi doué, que tant d'érudition, de recherches n'aient servi qu'à fortifier une telle erreur, peu excusable en raison de l'abondance des travaux parus sur les mystiques. depuis les premières études de la question par Charcot et son école.

§

La Crise de la psychologie expérimentale se trouve constituée, aux yeux de M. Kostyleff, par ce fait qu'il se manifeste dès à présent une certaine lassitude pour des recherches, hier encore en faveur, en même temps qu'il est possible de déceler de nouvelles tendances, incertaines il est vrai, et multiples, comme l'étude des réflexes cérébraux sous une forme systématique par Bechterew et l'école russe, les essais de mesure de l'intelligence par M. Binet en France, les travaux inclinant vers la métaphysique de l'Institut psychologique de Wurzbourg. L'auteur les examine avec soin, rappelle la relative stérilité du vaste effort tenté depuis trente ans dans les laboratoires d'Europe et d'Amérique, sans cependant négliger les découvertes isolées, et indique un remède dans un essai de synthèse, le premier qu'on ait tenté en la matière. Il propose de considérer la vie mentale, comme un fonctionnement complexe de réflexes cérébraux :

Du moment qu'il ne s'agit pas d'empreintes localisées, chacune à sa place dans l'écorce du cerveau, mais d'une infinité de réactions passant par les mêmes voies, on peut concevoir des liaisons bien plus variées que la simple association. Un réflexe peut en évoquer un autre auquel il avait été directement associé, mais il peut aussi entraîner des réactions beaucoup plus vastes et totalement imprévues... Du moment que les phénomènes mentaux ne sont plus... des unités de la même nature... mais des mouvements d'une complexité très différente, nous pouvons rechercher comment ils se *compliquent* avec le développement intellectuel de l'individu depuis son plus bas âge pour arriver à reconnaître comment ils se *combinent* chez un adulte. Dans ces conditions, ce n'est plus l'intensité, ni la vitesse, ni la persistance des phénomènes mentaux, c'est leur nature organique qui deviendra l'objet de notre étude...

Sur cette base il y aurait lieu d'instituer des recherches objectives physiologiques et physico-chimiques, ainsi que des recherches introspectives, que M. Kostyleff détaille, mais qui toutes auraient pour base commune l'étude des réflexes cérébraux.

Ce premier effort de mise au point méritait d'être signalé.

§

La Psychologie de l'Attention, de N. Vaschide et Raymond Meunier, passe en revue les nombreux travaux de laboratoire, effectués depuis quelques années, et expose les recherches personnelles des auteurs. La description de ces multiples expériences tient la plus grande place dans ce volume, où quinze pages sur deux cents suffisent à exécuter les diverses théories de l'attention, et deux, à exposer une « théorie dynamique centrale et affective » originale, surtout en ce qu'elle fait de l'attention « la plus universelle des fonctions de notre vie mentale ». Elle serait ainsi « à l'intelligence ce que l'irritabilité réflexe est au système nerveux ». Essentiellement dynamique, il faudrait la considérer non comme un état, mais comme « un acte ».

§

M. Frédéric Queyrat prend soin de nous avertir par ce sous-titre: *Etude de psychologie appliquée*, que son travail sur **la Curiosité** entend poursuivre son objet partout où il le rencontrera. Et en effet, après un chapitre consacré à la psychologie de la curiosité, qu'il fait dériver de l'étonnement, et observe depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte en en décrivant les diverses formes, il nuancera de morale son étude de ces modalités : la curiosité frivole, maligne, féconde; les anomalies de la curiosité; et terminera par une pédagogie de la curiosité. De nombreux exemples anecdotiques illustrent pour le plaisir du lecteur cet ouvrage où l'utile se double d'agréable, selon la formule classique.

§

Memento. — Publiés par les soins de M. Ed. Claparède, secrétaire général du Congrès, les rapports et comptes-rendus du *VIe Congrès International de Psychologie* (Genève, Kündig, 20 fr.) forment un gros volume de plus de 800 pages. Les langues italienne, française, anglaise et allemande s'y mêlent de façon à rendre assez difficile la lecture des discussions, par exemple, où une réplique allemande suit immédiatement une proposition française ou inversement.

Sous le titre *Anales de Psychologia* (Etchepareborde, Buenos-Ayres), la Société de Psychologie de Buenos-Ayres publie, dans ce premier volume, les résultats de ses travaux de l'année 1909, avec de nombreuses figures. On y trouvera une *Théorie de l'attention* de Rodolfo Senet ; de José Ingegnieros un curieux cas d'*Amnésie verbale* du nom des couleurs ayant conduit à un faux diagnostic d'achromatopsie ; plusieurs communications de Carlos Rodriguez Etchart, Francisco de Veyga, Clemente Onelli.

Dans *Scientia* (Alcan), 1911, n° XVII-1, un article de E. Rignano, *De l'origine et de la nature mnémonique des tendances affectives*, propose une solution du problème finaliste de la vie en attribuant à la matière organisée une propriété mnémonique, la différenciant de la matière inorganique et manifestée selon lui, dès la tendance à l'invariabilité physiologique, et dès les premières adaptations au milieu. L'« affectivité » constituerait, par association mnémonique, une force « d'impulsions » s'opposant au simple réflexe, en ce que ce dernier n'admet qu'une seule solution, l'affectivité étant au contraire susceptible « d'un nombre très grand et indefini de solutions ».

Journal de Psychologie normale et pathologique (7e année, n° 6 ; 8e année, n° 1). Dans le dernier n° de 1910, M. le Dr Lucien Lagriffe pose *Un problème psychologique. Les deux aspects d'Arthur Rimbaud, 1854-1891*. Il n'accepte, pour expliquer le changement radical de vie d'Arthur Rimbaud, ni l'hypothèse de bovarysme, ni celle d'un dédoublement de la personnalité. Selon lui, la phase poétique équivaudrait à un phénomène critique de la puberté « dont il eut la bonne fortune de guérir ». Si donc les poètes regrettent, le docteur applaudit le « paranoïaque repentant » et guéri ! Dans le n° de janvier-février 1911, M. Louis Lapicque propose aux psychologues une *Nouvelle théorie physiologique de l'émotion*, basée sur sa theorie du fonctionnement nerveux élémentaire qui implique la discontinuité du système nerveux, la multiplicité des relations interneuroniques, et l'intervention d'une unité nouvelle, la *chronaxie*, unité de temps d'excitabilité, différente pour des muscles donnés ou leurs nerfs moteurs. L'émotion serait le reflet psychologique d'une « irradiation généralisée de l'influx nerveux » rompant l'aiguillage habituellement ordonné par les homochronismes des neurones.

Archives de Psychologie (n° 37). A signaler, de M. Larguier des Bancels, *l'Odorat*, revue générale et critique d'un sujet si peu étudié que sa bibliographie générale compte trois auteurs et six ouvrages. Cette revue, assez complète, oublie cependant de mentionner la mémoire olfactive et les observations de Ribot à son sujet. De A. van Gennep : *Un cas de possession*.

Au *Bulletin de l'Institut général psychologique* (n° 3), une intéressante *Revue annuelle des travaux de psychologie comparée*, de M. G. Bohn et

Mlle A. Drzewina, que complète un important index bibliographique.

La Revue psychologique, vol. III, fasc. 3, publie differents articles de Mlle Ioteyko sur *le Surmenage scolaire, les Bases psychologiques de l'éducation sensorielle* (avec Kipiani) et de W. Bechterew : *la Méthode objective appliquée à l'étude de la personnalité.*

GASTON DANVILLE.

SCIENCE SOCIALE

A. Boissard : *Le Contrat de travail et le salariat*, Bloud, 3 fr. 50. — Hubert Lagardelle : *Le Socialisme ouvrier*, Giard et Brière, 4 fr. 50.— Emile Pouget : *Le Sabotage*, Marcel Rivière, 0,60. — Tricard : *Le Salut de la République : contre proportionnalisme, féminisme, réformisme.* Lecène-Oudin, 3 fr. 50. — Confédération nationale revolutionniste et réformiste : *Manifeste programme*, Dangon, 123, rue Montmartre. — Vilfredo Pareto : *le Mythe vertuiste et la littérature immorale*, M. Rivière, 3 fr. — G. Fonsegrive : *Art et Pornographie*, 0 fr. 60.— Memento.

C'est avec fruit sinon avec volupte qu'on lira le traité de M. Boissard sur **le Contrat de travail et le salariat**, dont le sous-titre développe l'intérêt : *introduction philosophique, économique et juridique à l'étude des conventions relatives au travail.* M. Adéodat Boissard est un des chefs de ce catholicisme social qui, on le sait, ambitionne de rétablir, pour ne pas dire rebâtir, la société sur ses bases modèles (« je vais moins loin que lui », disait le député socialiste Groussier) et qui prône la substitution au régime du salariat d'un régime associationiste capable de détruire la tyrannie du capital sur le travail. Mais que ces questions sont donc délicates ! D'abord, on est bien obligé de constater que cet abominable régime du salariat n'a pas empêché les salaires de plus que doubler depuis un siècle quand le coût de la vie n'augmentait que d'un quart, et plus spécialement que c'est dans la catégorie où l'odieux « louage de service » est le plus patent, celle des domestiques, que les salaires ont le plus augmenté. Et puis, enfin, si le salariat existe, c'est qu'il a sa raison d'être, et si la participation aux bénéfices n'arrive pas à se développer, c'est qu'elle a ses inconvénients. Ceux-ci crèvent d'ailleurs les yeux ; jamais un ouvrier sensé ne s'exposera à perdre le tout pour gagner un peu plus, ce qui se produirait dans l'associationisme ; chacun fait exactement le contraire quand il s'assure, et l'assurance marche d'un autre pas dans le monde que la participation aux bénéfices et la coopérative de production. Quant à la tyrannie du capital sur le travail, ne l'exagérons pas ; le travailleur pourra toujours se passer du capitaliste, alors que le capitaliste n'obtiendra pas un centime sans le travailleur ; on demande qu'il n'ait qu'un intérêt fixe, mais c'est le cas des obligataires ; et que sa rémunération soit modeste, mais c'est le cas des actionnaires, de tous les actionnaires mis en bloc. Au fond, le capital comme le travail sont subordonnés à une puissance plus haute qui est l'ensemble des condi-

tions de la civilisation : état de paix ou de guerre, mouvement de la population ou des échanges, inventions et découvertes; ce qui fait croire à la prédominance du capitaliste, c'est que celui-ci est plus à même que l'ouvrier et le patron, par ses loisirs, de prendre à le vent, et par ses disponibilités d'en profiter. J'ajoute, dussé-je désobliger M. Adéodat Boissard, qu'il y a quelque équivoque à opposer ce régime de partage inégal qu'est le salariat au régime de partage proportionnel que serait l'associationisme, le premier étant proportionnel dans son genre et le second ne pouvant être qu'inégal, et qu'il y a quelque hardiesse à plaindre l'ouvrier salarié de « l'incertitude angoissante » qui pèse sur lui, comme si cette incertitude ne serait pas cent fois plus angoissante dans un régime associationniste où l'on ne saurait jamais si le bilan du mois se soldera en gain ou en perte. Et puis, qui dit association dit procès ; comment diable arrivera-t-on à préciser la part dans les bénéfices futurs à laquelle l'ouvrier aura droit en tant qu'associé ? Du moins le salaire fixe dispense-t-il de toutes ces discussions, dissensions et contentions, on ne lui en sera jamais assez reconnaissant.

§

En quoi le syndicalisme diffère-t-il de ce catholicisme social, c'est ce qu'on devrait apprendre en lisant **le Socialisme ouvrier**, de M. Hubert Lagardelle, mais ce volume n'est qu'un recueil hétérogène d'articles enfilés au hasard sur des actualités défraîchies et qu'on s'étonne de voir figurer dans une « Collection des doctrines économiques » où ont paru des ouvrages autrement médités ; M. Mater, le directeur de la Collection, devrait être un peu plus difficile. Il est vrai que, depuis l'évasion de M. Georges Sorel, la doctrine syndicaliste a perdu à peu près tout son intérêt ; c'était cet atrabilaire, exaspérant, mais toutefois savoureux polygraphe, qui faisait illusion sur tout le clan ; maintenant qu'il n'est plus là, le grand homme ce n'est pas M. Hubert Lagardelle, c'est le citoyen Pataud, ou s'il faut un « penseur » c'est l'autre citoyen Emile Pouget, théoricien du **Sabotage**, qui « pense » rétablir l'âge d'or sur terre en poussant les garçons coiffeurs à badigeonner la devanture de leurs patrons ou les ouvriers boulangers à fabriquer un pain immangeable, duquel d'ailleurs il assure que « ce ne sont pas, ce ne pouvaient pas être les consommateurs qui ont pâti ». On comprend que, devant ces inventions géniales, Georges Sorel ait pris la fuite.

§

En vérité, mieux vaut un rapetasseur de constitution ; son sabotage à lui ne court pas risque de vous flanquer la colique ! Voilà par exemple M. Tricard, ancien percepteur de finances en retraite, qui, dans un charabia parfois point dénué de verve, nous apporte — pas

moins que ça! — le **Salut de la République** ! Il s'agit d'une réforme « suffragialiste et électorataire » destinée à guérir le « déclin populatif ». Helas! c'est la langue française qui est ici salement sabotée! Cette panacée consiste d'abord à faire frapper sur toutes les monnaies nouvelles la légende: *Vive le Suffrage universel* et à placer « devant chaque monument public ayant architecture de style » tant à Paris que dans les provinces « une copie du lion de bronze (Château d'eau) à l'urne et à l'écusson S.U. 1789 en convenables dimensions et sur piédestal ». (J'avoue ignorer ce chef-d'œuvre en bronze, mais je crains qu'à rencontrer partout ce lion on le prenne vite en grippe !) Ensuite on votera chaque année, hommes et femmes, obligatoirement, une fois pour les députés, une autre pour les sénateurs, pour les conseillers généraux, d'arrondissement, municipaux, pour le président, et, ouf! la République sera sauvée ! Tant de bonne volonté désarme, mais du moins la petite machine Tricard nous vaudrait de n'avoir d'élections de députes que tous les six ans; comme chacune nous coûte 200 millions d'impôts de plus, nous y gagnerions encore une cinquantaine de millions par an. — Et la *Confédération nationale évolutionniste et réformiste*, qui nous tend, elle aussi, son **Manifeste-programme**, *appel aux travailleurs salariés de toutes corporations et à tous ceux que frappe l'impôt*, qu'en dire, ô Lycurgue ! D'abord la louer de ce qu'elle se contente de quelques pages alors qu'il en faut à M. Tricard plus de 500! Et puis, ma foi, sauf quelques enfantillages dont il ne faut pas trop tenir rigueur aux citoyens Eudes, Tragin, etc., le programme de cette bonne Confédération ne me semble pas si sot que ça. L'idée par exemple de « ministres renouvelables à chaque législature » suffirait à modifier du tout au tout notre régime parlementaire et à nous dépurer le sang de ce cabinétisme que l'on nous a si fâcheusement inoculé il y a trente ans, et qui nous vaut tant de renaissantes roséoles et d'immarcessibles tabès.

§

Comme M. Vilfredo Pareto a raison, dans son amusant petit livre sur **le Mythe vertuiste et la littérature immorale**, de se moquer des maniaques de vertu qui, tel le ministre italien Luzzatti, ne parlent rien moins que de « jeter à la mer avec une meule de moulin au cou » tout écrivain ayant scandalisé un enfant ! Le bon Théo aurait fait la grimace... « Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles — dont on coupe le pain en tartines... » Mais les vertuistes, comme les appelle M. Pareto, sont exigeants : « On peut tourner en dérision toute religion, toute morale, toute coutume, on peut prêcher la guerre civile, l'incendie et le pillage, tout est permis, pourvu qu'on ne touche pas à ce qu'il plaît à certaines personnes de nommer obs-

cène. » M. Luzzatti déjà nommé a donné des ordres au directeur des chemins de fer italiens pour empêcher la vente dans les gares de tout écrit pouvant, toujours, scandaliser un enfant, et a promis à son Parlement de surveiller personnellement les mauvais écrits. Vraiment, comme le dit l'auteur, si ministre et directeur ont du temps de reste, ils feraient mieux l'un de s'occuper du service de ses chemins de fer, qui est déplorable, et l'autre d'assurer la sécurité de ses concitoyens, qui laisse fort à désirer. Mais est-ce à dire qu'il faille se désintéresser complètement de la décence des écrits ? M. Pareto n'irait pas jusque-là puisqu'il avoue que des « abus existent » et qu'il demande lui aussi, tout comme son ministre, qu'on ne mette pas les traductions *exactes* des auteurs grecs entre les mains des potaches. Et encore moins M. Fonsegrive qui, dans **Art et Pornographie**, essaie, avec beaucoup de largeur d'esprit, de concilier les prétentions de l'art et de la société. « L'art doit être et ne peut être qu'autonome, mais dès que l'œuvre d'art entre par la publicité en contact avec le dehors, il y a dépendance sociale de l'artiste. » Il est vrai que, du coup, c'est la main mise de la police sur l'art, et que c'est là justement ce que contestent les artistes. Je me demande si on ne pourrait pas arriver à mettre tout le monde d'accord en laissant les artistes faire leur police eux-mêmes. Dernièrement, les journaux annonçaient que l'Association des peintres humoristes, présidée par Willette, était allée proposer à la Commission des bonnes mœurs d'organiser une sorte de Conseil de l'ordre pour arrêter les caricatures vraiment excessives ; voilà une institution dont on pourrait attendre d'excellents résultats. Et dans le domaine littéraire il en serait sans doute de même : je suis persuadé qu'un comité de ce genre, même composé d'écrivains très hardis, même présidé naguère par Catulle Mendès, aujourd'hui par Jean Richepin, la plus illustre, je crois, des victimes du vertuisme, donnerait parfaitement la chasse à cet ignoble grouillis de livres sur la flagellation et autres sottises qui encombrent les étalages ; et quant aux ouvrages de haulte graisse, certainement ce comité exigerait des conditions d'impression luxueuse et de prix élevé qui atténueraient fort les inconvénients. Il est vrai, la conquête du latin par les jeunes filles de la génération montante, que le *Mercure* signalait naguère, va compliquer le problème ; on n'aura plus la ressource de recourir à cette langue savante pour braver l'honnêteté, et les demi-vierges de demain pourront lire dans le texte *l'Art d'aimer : Quæ facie præsignis eris resupina jaceto. Spectentur tergo quis sua terga placent.*

Memento. — Henri Clouard : *Balzac, pages sociales et politiques*. Lib. nationale, 3 fr. 50. Ce n'est pas tout à fait la somme moralopolitique que, dans ma préface au *Balzac* de la collection Nelson, je souhaitais qu'un balzacien nous donnât, mais enfin c'est un commencement, et précieux, en

dépit du point de vue très « action française» auquel s'est placé l'auteur. — Ernest Cœurderoy: *Œuvres, tome Ier, Jours d'exil 1849-1851*. Stock, 3 fr. 50. Cet homme, au si beau nom et à la tête « héros de Balzac » fort réussie, n'était pas tout à fait une victime de Décembre puisque ce fut après les journées de Juin, auxquelles il ne semble pas d'ailleurs avoir pris part, qu'il prit la poudre d'escampette ; condamné par contumace à la déportation (15 novembre 1849), il s'installa paisiblement à Lausanne. Je n'ai trouvé rien de bien extraordinaire dans le recueil de ses articles qu'on a pieusement exhumés je ne sais pourquoi, sinon ceci, inattendu de la part d'un médecin : « J'estime que les maladies passeront quand nous vivrons selon l'ordre de la justice. » — Léon Daudet : *Une campagne d'action française*. Librairie nationale, 3 fr. 50. Dans la partie littéraire, de très verveuses pages sur Faguet, Brieux, Marcel Prévost ; quant à la partie politique, passons vite, comme sur tout un lot d'ouvrages (*la Démocratie sociale contre l'Action française*, 0,75, 22, rue Huygens. — Pedro Descoqs : *A travers l'œuvre de Maurras*, 3,50, Beauchesne. — Georges Hoog : *les Conservateurs et la 3e république*, Bloud, 1 fr.) que l'actualité fait naître. Mais comme c'est instructif de voir les intraitables champions de l'autorité chambarder si gaiement leur principe ! C'est la nature qui reprend ses droits. — E. Lavisse : *Nouveaux discours à des enfants*, 1 fr., Colin. L'académicien reste fidèle à sa petite patrie du Nouvion-en-Thiérache, il aime à en présider les distributions de prix d'écoles communales : c'est bien, ma foi. — Toutefois si nous passions un peu la frontière ? Voici d'abord de chez Perrin, 3,50, *la Suède*, d'André Bellessort, qui, après avoir étudié, et avec quelle plume colorée et quelle verve perspicace, les pourtours du Pacifique, le Japon, la Roumanie, aborde maintenant au pays d'Odin. De tels livres ne peuvent qu'être indiqués ; à en parler, c'est un gros article qu'il faudrait. Et j'en dirai autant de *l'Ame des Anglais*, de Fœmina (B. Grasset, 3,50), livre qui trouve moyen de dire du nouveau sur une matière qu'on eût pu croire archi-épuisée. Les subtiles notations de l'autrice sur l'austérité française comparée à la sensualité anglaise sont d'un piquant indépassable. — Très intéressant enfin le livre de M. Robert Huchard, *Aux Antilles : hommes et choses* (Perrin, 3,50). Quand donc appliquerons-nous à nos îlots de la Martinique et de la Guadeloupe, que la nature a faits si charmants, et que leurs actuels citoyens font si asphyxiants, le régime politique que l'Angleterre réserve à ses Antilles à elle, et qui, en les débarrassant de leurs grotesques Légitimus, les rend du moins habitables ?

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Anonyme : *L'Architecture Romane en France*, Hachette, 25 fr. — Marius Vachon : *La Renaissance Française*, Flammarion, 25 fr. — J. R. Chitty : *En Chine*, Vuibert, 4 fr. — Herbert Ward : *Chez les Cannibales de l'Afrique Centrale*, Plon, 7 fr. 50. — A Maufroid : *Du Mexique au Canada*, Louis Theuveny, 80, rue Taitbout, 3 fr. 50.

La librairie Hachette a publié, avec une substantielle préface de M. Jules Baum, — dont quelques assertions pourtant restent discu-

tables — un remarquable ouvrage avec **l'Architecture Romane en France**. C'est surtout un album, — un recueil de planches — et qui vaut par cela seul mieux qu'un long commentaire. — L'architecture romane n'a pas l'opulence des productions de la période gothique ou des débuts de la Renaissance, à Chartres, à Amiens ou à Rouen; elle a cependant laissé des œuvres délicieuses, mais que nous voyons mal pour la plupart, car elles ont été trop restaurées. Il est utile également de situer ses régions, car il y a de véritables différences d'une province à l'autre, et si l'on essaye d'en ramener les monuments à quelques types essentiels, force est aussi de reconnaître leur diversité. Enfin, nous ne croyons pas que l'idéal des constructeurs de l'époque ait été la rotonde, qui ne fut jamais qu'une exception; bien plutôt leur modèle fut la basilique civile romaine, qui se trouvait d'avance appropriée à l'exercice du culte. — Toutefois, il faut convenir que si l'architecture romane a produit des constructions remarquables, et des formules décoratives que même la période ogivale ne fera pas oublier, on est toujours choqué par le manque d'envolée de ses édifices; ils sont bas et lourds, défauts que nos architectes modernes se sont hâtés de reprendre pour leurs nouvelles bâtisses : Saint-Front de Périgueux a la nudité pauvre et la tristesse de notre Sacré-Cœur. Ce n'est que par exception, — à Saint-Etienne de Caen, à Jumièges, — qu'elle prend de l'envolée, que les tours montent et diminuent. Mais elle garde l'indigence de la décoration qui ne se développe qu'avec le roman fleuri, à Vouvant, à Notre-Dame-la-Grande de Poitiers; avec les sculptures précieuses de Saint-Trophime d'Arles, de Saint-Gilles, d'Avallon, des façades d'Aulnay (Charente-Inférieure), etc...

Les illustrations, dans l'ouvrage que présente M. Jules Baum, ne constituent au reste qu'un choix. Il manque à ce recueil nombre de reproductions, — par exemple de Saint-Etienne de Beauvais, de Saint-Pierre, à Soissons, de Saint-Georges de Boscherville, près de Rouen, — qui en bonne logique auraient dû y figurer.

§

D'une portée bien autre se trouve le travail de M. Marius Vachon sur *la Renaissance Française*, qui ne fut nullement une importation italienne, comme on l'a trop longtemps enseigné et comme passé les Alpes on était heureux de le laisser croire, mais le développement logique de notre architecture nationale gothique, que vinrent influencer la découverte et l'étude de l'antiquité, — et d'ailleurs se trouva due en très grande partie aux mêmes architectes, qui se mettaient indifféremment au service de l'une et de l'autre. La question primordiale, aussi bien, serait de dater ce que nous appelons *la Renaissance*. On la fait commencer en général beaucoup trop tard,

— des règnes de Charles VIII et de Louis XII, voire de François Ier, — en somme des expéditions d'Italie — alors qu'elle suivit logiquement le mouvement d'expansion du pays délivré enfin de l'oppression anglaise. Elle se produisit avec Louis XI, et peut-être avec Charles VII, mais gardant encore les éléments du style gothique ; on y peut rattacher ainsi le très beau château de Châteaudun et à Bourges l'hôtel de Jacques Cœur. Du reste, lorsqu'on a vu les merveilleux châteaux de la Loire ; des joyaux comme Saint-Pierre de Caen, l'église de Gisors ou la cathédrale de Tours, on imagine difficilement que ces constructions aient eu pour auteurs les mêmes architectes qui en Italie et sous prétexte de revenir au style classique ne bâtissaient que des pauvretés. — On sait aujourd'hui cependant que la nouvelle architecture fut surtout une mode, — suscita de l'engouement et presque de l'enthousiasme — et se trouva très souvent imposée aux constructeurs, — à l'exemple de l'hôtel-de-ville de Paris, élevé d'abord par le Boccador, et qu'on fit reconstruire de suite par Pierre Chambiges, parce que la population le trouvait « gothique », — en somme démodé. La Renaissance, qui avait donné d'abord, dans le style ogival, la merveilleuse façade de Rouen et le portail des Baptêmes à Louviers, se transforma de suite, — arriva aux merveilles de Chambord, de Chenonceaux, d'Ecouen, de l'hôtel Pinci d'Angers, de l'hôtel-de-ville d'Arras ; — mais l'influence des artistes italiens en France fut à peu près nulle dans cette évolution ; les Rois qui les accueillaient ne leur confièrent nullement les constructions à élever, mais toujours donnèrent la préférence aux architectes français et approuvèrent leurs modèles.

Enfin il faut dire que si l'architecture du Moyen Age reste à peu près anonyme, — on a commencé récemment de timides essais d'attribution de quelques édifices — il n'en est pas de même de celle du XVIe siècle. Les architectes, — les maîtres d'œuvre — en sont connus ; on les nomme, et bientôt nous tomberons dans l'excès contraire aux anciens errements ; avec l'hôtel des Invalides, on désigne les auteurs de tous les reliefs, de toutes les statues et de toutes les peintures, — la maladie de la personnalité, qui commence alors, ne permettant plus que l'artiste donne un coup de ciseau ou un coup de pinceau sans que tout l'univers en soit informé. — Au XVIe siècle, les « maîtres maçons tailleurs de pierres » ; — les architectes — sont surtout connus, nommés par les comptes, les pièces d'archives. A Gaillon, on trouve Guillaume Senault, Pierre Delorme, Pierre Fain ; à Rouen, Roulaud le Roux, qui élève le grand portail de la cathédrale, une partie du Palais de Justice, le bureau des Finances, — mutilé en 1796 et de 1823 à 1827 ; le tombeau des cardinaux d'Amboise, la fontaine de Lisieux, peut-être l'hôtel du Bourgtheroulde, — dont la galerie, qui porte les reliefs célèbres du Camp du Drap d'or, est sans

doute une œuvre de Jean de la Rue. Dans le Vexin, après Pierre Gosse et Robert Jumel, Robert et Jean Grappin travaillent à l'église de Gisors, — dont ils font assez bien une véritable merveille ; — les Le Mercier à Saint-Maclou de Pontoise et à Saint-Eustache de Paris ; Victor Sohier à Saint-Pierre de Caen ; Blaise le Prestre à l'hôtel d'Escoville et Abel le Prestre au manoir des Gens d'armes. Sur le château du Verger en Anjou, démoli à la fin du XVIIIe, on peut mettre le nom de Colin Byart ; sur le château de Madrid, celui de Pierre Gadyer ; ceux de Martin Françoys sur le portail de la cathédrale de Tours et de Jehan Desmoulins, sur l'hôtel de ville de Dreux, etc... M. Marius Vachon, qui s'appuie sur une documentation précise, étudie ainsi l'un après l'autre les édifices construits par toute la France à l'époque de la Renaissance; nous ne pouvons le suivre dans cette énumération laborieuse, mais il était juste, rendant à chacun ce qui lui appartient, de procéder avec méthode. Nombre des faits qu'il avance, à la vérité, étaient connus; mais il lui appartient de les avoir augmentés, vérifiés définitivement et ordonnés avec méthode. — Nous pourrions dire encore que ce livre, qui était nécessaire et doit être considéré surtout comme une œuvre de réhabilitation pour l'architecture française, devrait être distingué dans la masse des livres d'étrennes et réédité dans le format commode d'un bréviaire, d'un guide où viendraient désormais puiser tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de notre art national. Il rendrait ainsi d'immenses services aux chercheurs, aux érudits aussi bien qu'aux curieux d'archéologie et d'art. — Pour l'illustration, du reste nombreuse, elle pourrait l'être encore davantage; il n'y a que l'embarras du choix. Mais M. Marius Vachon pourrait ajouter également aux prochaines éditions un index, qui permettrait d'utiliser plus facilement le travail auquel il s'est consacré.

§

La librairie Vuibert, qui nous donnait l'an dernier un très joli volume de Clive Holland sur le *Japon*, publie cette année : **En Chine**, choses vues, de J.-R. Chitty, traduit de l'anglais comme le précédent par M. Lugné-Philippon. C'est un tableau pittoresque de la vie sociale du pays et un très bel album de planches. On y trouve aussi nombre d'observations curieuses sur la vie sociale ; la diversité des langues ; la façon dont les Chinois comptent le temps, — le changement d'âge, par exemple, ayant lieu avec la nouvelle année, non à l'anniversaire de la naissance ; sur les coutumes, le rôle de la femme, — la vie domestique, les questions d'étiquette ; — sur les règles de la politesse, qui prend parfois pour nous des formes consternantes, puisque c'est manquer de respect à un supérieur que de le regarder avec des lunettes (!). Au point de vue social, il y a d'intéres-

sants détails sur les associations commerciales ; sur les corporations de mendiants, le journalisme chinois ; — puis sur la vie religieuse, — le « culte des non lavés », les enterrements avec « l'achat de l'eau » ; enfin sur le culte des jardins et la raison des formes bizarres que les indigènes se plaisent à donner aux plantes. — Je voudrais indiquer encore le « langage de la casserole » chez les cuisiniers chinois, à l'aide duquel ces messieurs peuvent se renseigner facilement sur la valeur d'une place. — L'ustensile posé à plat sur le plancher et clos de façon normale indique que la situation est bonne ; le couvercle renversé veut dire que le préopinant se propose de revenir après une affaire terminée ; s'il y a du riz au fond de la casserole, c'est qu'il est difficile de faire de la gratte ; la couvercle posé à côté de la marmite indique que la place est dure, et posée sur le flanc que les maîtres ont de l'exigence ; si elle est retournée sur le poêle, c'est qu'il y a du tirage pour le payement, et frottée de craie au derrière, cela signifie que les maîtres ont l'habitude de faire payer la casse.

Parmi les planches de ce volume, on peut citer enfin des curiosités comme le marchand de faucons ; le Roi des mendiants ; une rue de Canton, vue des toits ; le temple des Cinq Cents Génies, etc.

§

A la librairie Plon, je dois signaler encore : **Chez les Cannibales de l'Afrique Centrale**, par Hubert Ward, qui séjourna longuement dans la région et fut de la dernière expédition de Stanley, — sur lequel du reste il conte de très intéressants souvenirs. Son livre n'est pas le récit d'une traversée aux incidents divers, mais une suite de notes, d'observations souvent curieuses des êtres et des choses, dans l'opulence de la nature tropicale, sous le soleil fou des régions qu'arrose le Congo. Je note parmi les tableaux les plus extraordinaires, les horrifiques funérailles d'un chef noir ; plus loin l'assaut d'un village par les chasseurs d'esclaves. Des caravanes passent, cependant, où l'on transporte un bras ou une jambe humaine parmi les provisions ; plus loin les noirs se mettent à danser au rythme d'une machine à coudre que l'on met en marche, la prenant pour un instrument de musique ; un petit nègre s'écrie qu'il faut écouter le missionnaire lorsqu'il dit « qu'il n'importe pas que nous soyons riches ou pauvres, ayant les mêmes chances d'aller en paradis », — ce qui fait qu'il ne cessera plus de dormir ; une boîte d'extrait de viande est prise pour une pommade dont un Arabe se sert pour badigeonner l'ulcère de sa jambe ; mais l'éléphant, pudique, ne manque jamais de recouvrir ses excréments avec du feuillage. Voyant les Européens porter des bottes, les indigènes imaginaient d'ailleurs que c'était une partie d'eux-mêmes et que les hommes blancs avaient les pieds palmés. — Les sauvages, de plus, n'ont pas la notion du dessin, mais

seulement le sens de la forme. Le voyageur a rapporté des collections d'idoles prises dans le pays et qui constituent un véritable jeu de massacre ; — des types d'armes dont certaines ne manquent pas d'élégance; des spécimens d'outils, de parures. Lui-même dessine et sculpte agréablement et quantité de ses croquis, de ses statues ou de ses bustes ont servi à l'illustration du livre. Mais je remarque que ce récit consacré aux Cannibales ne parle pas trop de manger de la chair humaine; quelques pages, tout au plus, sont consacrées à cette coutume répugnante, et sur ce chapitre on ne peut que féliciter M. Hubert Ward d'avoir su agréablement se limiter.

§

Du Mexique au Canada, journal de route de M. A. Maufroid, que je n'avais pu mentionner encore, est le récit agréable d'une excursion aux Etats-Unis, au Mexique, ensuite de nouveau dans les *United States*, en Californie, dans les Montagnes Rocheuses, à Chicago, puis à Montréal, Québec, etc. Le voyageur, plutôt indulgent et enthousiaste, débarque à New-York parmi les maisons de vingt étages et près du Waldorf-Astoria, qui est bien le type de ces constructions monstrueuses dont s'enorgueillit la ville ; mais avant tout il doit remplir une feuille de police où il déclare : 1° qu'il n'est pas polygame ; 2° qu'il n'est pas anarchiste; 3° qu'il a plus de 50 dollars à dépenser. Suivent des observations diverses sur la manière dont on est traité chez les coiffeurs ; sur la circulation des trains ; ensuite sur le Mexique, pays type de l'ancienne population qui paraît bien d'origine asiatique et probablement japonaise ; des récits de l'histoire moderne et même un compte-rendu des fêtes de Juarez. J'en passe, mais en arrivant sur les rives du Pacifique, après El Paso et Los Angelos de Californie, M. Maufroid finit par être amené par un entrepreneur de transports devant une sorte de Venise burlesque en carton-pâte, où il y a un vague palais des Doges sur la place que desservent les cars ; de pseudo-gondoles et un Rialto de papier mâché. Et comme il a très soif et qu'il n'y a pas même de bière dans le pays, il en est réduit à boire un verre de *root-beer*, — du coco ! — Traverser tout l'Atlantique et les Etats-Unis dans leur largeur pour boire du coco ! N'est-ce pas tout de même une mystification ?

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Les Illustrations contenues dans les livres. Compétence du tribunal correctionnel. Arrêt de la Cour de cassation du 18 août 1910.— *Outrages aux bonnes mœurs.* Jugement du 30 janvier 1911. 9e Chambre du tribunal correctionnel de la Seine. — *Les Droits de critique littéraire.* Arrêt du 7 février 1911, Chambre des appels correctionnels de la Cour de Paris.

La Cour de cassation a rendu récemment un arrêt dont il ne paraît

pas qu'on ait remarqué l'importance. Cependant il intéresse au plus haut point les bibliophiles, les artistes, les éditeurs et les libraires. En effet, la Cour de cassation a jugé que si un livre ne pouvait être poursuivi que devant la Cour d'assises pour outrages aux bonnes mœurs, il en est autrement des **illustrations contenues dans le livre**. Celles-ci peuvent être poursuivies devant le Tribuual de police correctionnelle.

Si, dit l'arrêt, les lois des 2 août 1882, 16 mars 1898 et 7 avril 1908, sur la répression des outrages aux bonnes mœurs, exceptent le livre des règles qu'elles tracent à l'égard des imprimés, cette exception est inapplicable aux dessins et images insérés dans le livre, *alors même qu'ils en constitueraient l'illustration et qu'ils pourraient être considérés comme faisant corps avec le livre.*

Par suite, c'est la juridiction correctionnelle, et non la Cour d'assises, qui est compétente pour connaître du délit d'outrage aux bonnes mœurs, relevé contre un individu pour *vente non publique* de livres illustrés de gravures obscènes.

Ainsi l'éditeur ou le marchand de livres rares peuvent être traduits en police correctionnelle pour outrages aux bonnes mœurs si, dans ces livres, se trouvent des illustrations qu'un Bérenger juge « contraires aux bonnes mœurs ». Point n'est besoin qu'ils mettent publiquement ces livres en vente ; il suffit qu'ils les détiennent en vue de les vendre.

Déjà en 1892, la Cour de cassation avait esquissé cette théorie de la séparation possible du livre et de ses illustrations, au point de vue pénal Mais il s'agissait alors d'une livraison vendue à bas prix et même offerte gratuitement sur la voie publique; et la Cour décidait qu'une livraison de quelques pages ne constituait pas un livre; elle ajoutait que, dans l'espèce qui lui était soumise, l'élément intentionnel du délit d'outrage aux bonnes mœurs était bien caractérisé.

Dans ces conditions, l'arrêt de 1892 ne pouvait guère inquiéter les éditeurs et les libraires. Il n'en est pas de même de celui du 18 août 1910.

Les intéressés devraient intervenir auprès des pouvoirs publics et demander que, par deux mots ajoutés à la loi du 7 avril 1908, cette séparation arbitraire soit interdite.

Un livre forme un ensemble; il est dangereux pour l'ordre public ou il ne l'est pas ; le bon sens et l'équité ne peuvent admettre que des dessins qui ne sont que l'illustration du texte puissent être déférés aux juges correctionnels, tandis que le texte n'est justiciable que de la Cour d'assises.

Il est trop facile de deviner les desseins cachés sous cette jurisprudence patiemment préparée. Les parquets, sauf des cas très exceptionnels, ne poursuivent pas les livres sous prétexte d'outrages aux

bonnes mœurs ; ils savent trop bien ce que le Jury répondrait et que ces poursuites n'aboutiraient qu'à des échecs. Maintenant, il leur est loisible de se rattraper sur les livres illustrés. Et c'est chose facile, car, grâce aux efforts de M. Bérenger, la loi punit non seulement le dessin obscène, mais aussi celui qui, simplement, est « contraire aux bonnes meurs ». Bien entendu le législateur s'est gardé de définir les « bonnes mœurs » et d'indiquer ce qui les contrariait, de sorte qu'en la matière l'appréciation du juge est la règle unique et souveraine. C'est beaucoup plus commode.

Cette nouvelle jurisprudence doit faire redoubler les efforts contre la proposition de loi du sénateur Bérenger réclamant pour ses ligues le droit de poursuivre directement, et devant le tribunal de leur choix, tout ce qu'elles jugeront contraire aux bonnes mœurs.

En attendant, si j'étais marchand de livres rares ou de gravures anciennes, je ne dormirais plus tranquille, puisque le simple fait d'avoir en magasin une édition illustrée des contes de La Fontaine m'exposerait à être poursuivi et sûrement condamné en police correctionnelle pour outrages aux bonnes mœurs, et frappé des déshonorantes déchéances attachées à cette condamnation.

§

Un jugement rendu par la 9e chambre correctionnelle, le 30 janvier 1911, montre combien est devenue élastique la loi punissant les **outrages aux mœurs** depuis qu'on y a inséré, pour être agréable à M Bérenger, les mots : contraires aux bonnes mœurs.

Voici ce jugement. Il s'agissait d'une poursuite dirigée contre l'annonce de la publication d'un livre exposant les méthodes anticonceptionnelles.

Attendu que, par suppression du risque de grossesse, la propagande anticonceptionnelle entraîne au libertinage et à la débauche, que c'est en cela qu'elle est contraire aux bonnes mœurs ;

Attendu que la loi n'a pas voulu atteindre seulement l'écrit obscène, l'expression, c'est-à-dire la forme, qu'elle a voulu également atteindre les résultats, c'est-à-dire le fond ;

Attendu que les travaux préparatoires ne laissent subsister aucun doute à ce sujet ;

Attendu que c'est à la Chambre des députés que au mot « obscène » a été ajoutée la formule « ou contraire aux bonnes mœurs » ;

Que le projet du gouvernement proposait d'ajouter au mot « obscène » la formule « ou de nature à exciter la débauche » ;

Qu'au Sénat le verbe provoquer a remplacé le verbe exciter ;

Attendu que c'est parce qu'elle lui a semblé plus générale que la Chambre a préféré la formule finalement adoptée : « contraire aux bonnes mœurs » ;

Qu'il n'est donc pas douteux qu'est contraire aux bonnes mœurs ce qui est de nature à exciter ou à provoquer la débauche ;

Qu'en brisant les dernières résistances de la jeune fille encore retenue par la crainte de devenir mère la propagande anticonceptionnelle, quelle qu'en soit la forme et quels que soient ses prétextes, tombe bien sous le coup de la loi.

Ainsi, la propagande anti-conceptionnelle, *quelle qu'en soit la forme et quels qu'en soient les prétextes*, tombe sous le coup de la loi ! Mais c'est décider tout simplement que, dans un pays qui croyait jouir de la liberté de penser et d'écrire, existe le délit d'opinion.

Voici un homme qui estime, à tort ou à raison, que, socialement, la théorie de Malthus est excellente. Il s'emploie à la répandre dans le public ; ce seul fait le rend passible des peines les plus graves. Et pourquoi ? Parce que la suppression du risque de la grossesse entraîne au libertinage et à la débauche, affirme le tribunal. Ce qui veut dire que l'amour n'est licite qu'autant que le but poursuivi est la procréation d'un enfant. A ce compte, le monde contient un assez grand nombre de libertins et de débauchés.

Le raisonnement fait à propos de la propagande anti-conceptionnelle peut s'appliquer à une infinité d'écrits qui cependant ne paraissaient point tomber sous le coup de la loi pénale.

Un philosophe, après avoir fait le procès du mariage, conclut à la supériorité de l'amour libre ; on le condamnera, parce que les bonnes mœurs interdisent les ébats amoureux tant que le signal du départ n'a pas été donné par monsieur le Maire ; et qu'inviter les gens à s'aimer librement, sans souci des formules et des oraisons, c'est les pousser à la débauche et au libertinage.

Un romancier détaille les enchantements d'une liaison adultère. Six mois de prison ; son œuvre, qui peut donner aux épouses le désir de goûter aux joies de l'infidélite, est contraire aux bonnes mœurs.

Un poète chante le vin, célèbre l'ivresse qu'il dispense aux malheureux. Qu'on l'expédie au bagne. Le délassement auquel il invite ses contemporains est contraire aux bonnes mœurs.

Et l'on pourrait ainsi passer en revue toutes les œuvres littéraires. Il en est bien peu qui, avec la théorie de cet étrange jugement, ne tomberaient pas sous le coup de la loi.

§

Les droits de la critique littéraire ne sont pas illimités. Si le critique peut donner librement son opinion sur l'œuvre, il n' pas le droit de s'attaquer à la personne de l'auteur.

C'est ce que vient de rappeler la Cour de Paris, dans un procès intenté par Mme Aurel à M. Th. Joran :

Considérant que, si les œuvres littéraires appartiennent à la libre discussion de la critique, la personnalité même de l'auteur, son caractère et sa probité professionnelle doivent rester à l'abri de toute atteinte ; que l'article

écrit par Joran et publié par Savaète ne se borne pas à la critique des œuvres de la dame Mortier; mais qu'il contient, en outre, des atteintes graves contre sa personne; que, au lieu de se renfermer dans l'examen du mérite littéraire du livre : *Pour en finir avec l'amant* et de la thèse qui y est soutenue, il s'est attaqué personnellement à l'auteur.

Et même dans la discussion de l'œuvre, la liberté du critique n'est pas absolue, en ce sens que s'il se livre à un dénigrement systématique et malveillant, il s'expose à une condamnation en paiement de dommages-intérêts.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue : M. Charles Géniaux parle des rebouteurs, de leurs moyens, de leurs méfaits, et propose un remède pour les combattre. — *Graecia :* un beau poème de Mme Judith Gautier. — *La Nouvelle Revue* : prose du général de Galliffet. — *La Revue hebdomadaire :* M. Maurice Donnay sur le jargon des précieuses. — *Vox :* son but, le style de ses rédacteurs. — Memento.

M. Charles Géniaux — **La Revue** (15 février) — traite des *Survivances du Passé* dans nos campagnes. Il s'occupe spécialement des sorciers-rebouteurs. Il y aurait une monographie bien attachante à écrire, du guérisseur empirique. On y prouverait, par des témoignages très simples, qu'il doit posséder les dons naturels des mieux patentés de nos illustres professeurs, pour parvenir à fonder sa gloire locale. Il n'y a pas tant de moyens d'abuser les hommes menacés dans leur santé. Une erreur du charlatan est corrigée par un succès. Mon Dieu ! la chance est la plus grande Faiseuse de Gloire, en ceci comme ailleurs.

Certes, le commentaire intelligent et original de M. Géniaux n'est point à dédaigner. Mais qu'une anecdote jette de lumière vive sur un caractère et le dessine mieux que les raisonnements les plus habilement conduits :

... La fatuité de quelques-uns des campagnards est quelquefois délicieuse. A cet égard, l'histoire du rebouteur de Limerzel, J.. mérite d'être rapportée. J... se flattait de connaître beaucoup mieux l'ostéologie qu'un chirurgien de la Faculté. Il en était même si persuadé qu'il sculpta au couteau, dans du bois, un squelette démontable avec attaches en fil de fer. L'année suivante, c'était en 1900, il partit avec son squelette de peuplier pour l'Exposition, en déclarant qu'il allait éprouver la science des chirurgiens de Paris. Il l'exhiba dans une baraque et voici le discours qu'il tenait au public :

— Je vais démonter ce squelette, en brouiller les pièces et je défie un médecin, s'il s'en trouve dans l'assistance, de remettre ces os à leur place.

Quelquefois, un farceur se donnait au rebouteur pour un docteur fameux et s'efforçait de reconstituer le squelette. Naturellement, il n'y parvenait point, parce que la charpente osseuse imaginée par J... dépassait en fantai-

[illegible] Lorsque ce brave homme [illegible] [illegible] des igno-rants.

Puis il faut [illegible] les paysans : [illegible] par un geste. Le même geste [illegible] est un trait de lumière pour l'observateur qui passe.

Je tiens d'un pharmacien [illegible] de Paris [illegible] Bretagne [illegible] que les jours de foire, les paysans lui demandaient [illegible] [illegible] pas tous !!!

M. Ch. Géniaux a vu des [illegible] :

[illegible] Une paysanne [illegible] dans ses bras un gar-çonnet.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais point. Il ne peut plus marcher.

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

[illegible] des [illegible].

La dyspepsie, nous apprend-il, est soignée par un procédé magi-que :

[illegible]

[illegible] rebouteux :

[illegible] madou rend les mêmes services.

— [illegible] gosier.

— [illegible]

— [illegible] lisette enduite de saindoux remplit le même office.

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

[illegible]

— [illegible]

[illegible] M. [illegible]

[illegible]

[illegible] fonction d'État.

§

Graecia [illegible] Gautier :

BULLE DE SAVON

D'un souffle la bulle est née.
Et la frêle éclosion
S'élance en la vision
D'une longue destinée.

En globe de cristal clair
Comme un astre dans l'espace
Elle oscille, roule, passe,
Silencieuse dans l'air.

Et des prismes, des féeries
S'ébauchent dans sa clarté :
Est-ce un palais enchanté ?
Un écrin de pierreries ?

Un monde artificiel,
Où l'on voit d'exquises choses ;
Des lacs, des taillis, des roses,
Et même on y voit le ciel.

Mais un choc brise le charme :
Azur, prisme, taillis verts,
Tout l'adorable univers
Se résout en une larme.

§

Le général de Galliffet, par l'outrance de son mépris bourru pour la chose écrite et son amour de la concision, était un type essentiel du militaire qui *doit* écrire. Il aurait troqué son vieil uniforme de glorieux soldat contre un uniforme neuf d'académicien, s'il y avait, en ce monde, un peu plus de finesse. Cela aurait produit un discours au son de mousqueterie, sous cette coupole qui abrita tant de batailles de fleurs fanées. Imaginez-vous toute une harangue, dans le style de l'homme s'adressant, en 1881, à Mme Adam, en ces termes : « Chère madame et brave femme » ?

Je ne sais pourquoi on songe à Beaufort, par Galliffet. C'était un peu le diable, que cet homme-ci. Il a fait fusiller pas mal de monde à Versailles. On ne le lui pardonnera jamais. Cependant, sa crânerie imposera toujours. Thiers demeure hideux de petitesse, mesquin, l'homme qui devait mourir en disant : « Ah ! les bons petits ! » Galliffet faisait sonner ses fautes contre la vie humaine, comme des éperons d'or d'un mauvais goût incontestable, mais qui attestaient un choix instinctif de sauvage.

La Nouvelle Revue, par l'entremise de Mme Adam, publie une « boutade » du général de Galliffet sur l'*Armée française*. Le papier aurait dû paraître vers le temps de son éclosion. Aujourd'hui n'est pas trop tard. Il débute par un portrait sabré :

Je connais un presque proscrit. Il est aussi Français que qui que ce soit au monde, pauvre, honnête, sobre, désintéressé, modeste, mais aussi très fier et très susceptible au plus haut degré. S'il cessait d'être fier et susceptible, il n'existerait plus. Il aime son pays au point de ne jamais se demander quelles sont les vertus, quels sont les défauts ou les vices du gouvernement qui dirige ce pays.

Il sert le gouvernement toujours et partout. Il ne l'a jamais abandonné ; car si, parfois, le gouvernement a levé le pied, ce n'est pas parce que mon camarade l'a lâché : tout au contraire, il attendait les ordres que le fuyard n'a pas osé lui signifier. C'est donc le gouvernement qui l'a oublié et abandonné.

Mon camarade n'est pas un grand politique. Il n'est pas orateur. Il est un médiocre administrateur. Il n'est pas musicien : il aimait les tambours ; il les regrette ; mais, étant par habitude peu rancunier, il a concentré ses affections sur les clairons et les trompettes. Il a sur la hiérarchie certaines idées que beaucoup parmi vos amis trouveront ridicules ; il les sait nécessaires à son existence. Il aime à croire que le ministre de la Guerre est le meilleur des ministres. Il aime à espérer que ce ministre aura été choisi pour le mieux et en conclut qu'étant bon pour pretendre au portefeuille il est, sauf maladie, bon pour le garder.

Il critique toujours, grogne souvent, mais obéit chaque fois que son chef lui ordonne de marcher et marche avec lui.

Il se moque du froid, du chaud, de la neige, de la boue, de la poussière et de la pluie. Il se moque même du feu pourvu que de tout ça son chef se moque comme lui et en souffre autant que lui. Il regrette cependant que chacun n'en ait pas en proportion de son grade.

Je ne sais si je m'abuse, de voir plus de style, là-dedans, que n'en réunira jamais l'œuvre de MM. René Bazin, René Doumic, Jean Aicard ou Henry Bordeaux, qui, quelque jour, bavardera sur l'un des trois autres, à un jeudi d'apparat de la Vieille-Dame-du-Pont-des-Arts.

Ce camarade de Galliffet, on l'avait pris pour le général lui-même. Eh ! pas du tout ! Le sabreur se rappelait, en 1881, les charades à Compiègne et sa boutade en est une.

En voici le mot :

Quant à lui, — (le camarade) — il demande qu'on le laisse exercer sa profession, qu'on ait confiance en lui, qu'on ne lui promette pas tous les jours un peu plus d'argent, mais qu'on lui accorde, dans l'habitude de la vie, un peu plus de considération, qu'on le laisse tranquille au sujet de la politique des uns et des autres, — car il se moque des uns et des autres ! — qu'on l'encourage à réaliser sa toquade ; car il en a une et, bientôt, il sera le seul à l'avoir : cette toquade s'appelle « Alsace-Lorraine » !

Voilà ce que demande mon camarade. Si votre plume du boulevard Poissonnière parvient à le faire réussir, vous ne manquerez pas de cœurs reconnaissants ; car mon camarade s'appelle l'Armée Française.

§

La Revue hebdomadaire (18 février) s'est assuré le privilège de publier les conferences de M. Maurice Donnay sur *Molière*. Leur ton de causerie exerce un grand charme, en vérité. Je détache ce morceau très brillant sur les précieuses :

Les premières précieuses, les grandes, les illustres, épurèrent les mœurs

et le langage. Avec les littérateurs dont elles s'entouraient, elles apprenaient à faire des portraits, des billets et des récits. On lisait à haute voix les lettres des absents qui écrivaient en conséquence. Voiture, l'épistolier, était l'âme du rond, c'est-à-dire l'enfant gâté de ce cénacle. C'est à l'Hôtel de Rambouillet que naquirent des mots utiles comme « urbanité », attribué à Balzac, « superfluité » à La Mesnardière, « obscénité », « s'encanailler » ; et des expressions imagées comme : « être brouillé avec le bon sens », « s'embarquer dans une mauvaise affaire », « briller dans la conversation », etc., métaphores nouvelles et charmantes.

Mais après le mariage de sa fille Julie d'Angennes avec le marquis de Montausier, les cabinets de Mme de Rambouillet devinrent déserts et silencieux. Elle ne recevait plus que de vieux amis. D'autres salons s'étaient ouverts dans Paris. Et puis la Fronde était venue ; à un désordre politique correspond toujours un désordre littéraire, et ce fut, après la Fronde, en littérature, d'un côté le burlesque et le trivial et de l'autre, chez les nouvelles précieuses et par esprit d'opposition, le romanesque, le quintessencié et le galimatias. Alors dans les alcôves et dans les ruelles, au lieu de : « Seyez-vous, Monsieur, s'il vous plaît » ; on disait : « Prenez figure, Monsieur, s'il vous plaît » ; pour dire : « Nous allons dîner » : « Nous allons prendre les nécessités méridionales » ; « faire parler le muet » signifiait : heurter à la porte, le muet étant le heurtoir. Le cerveau était « le sublime » ; les mains « les mouvantes » ; les coiffes noires, « des ténèbres » ; la jupe de dessus, « la modeste » ; la seconde jupe, « la friponne » ; la jupe de dessous la « secrète » ; les cheveux, des « pluches » ; un verre d'eau, « un bain intérieur » ; un homme d'affaires, « un inquiet », etc. Les malfaiteurs ne procèdent pas autrement pour communiquer entre eux et ne pas être entendus des honnêtes gens. Pour dire la tête, ils disent « la cafetière » ; les yeux, « les châsses » ; la langue, « la babillarde » ; des cheveux, « des gails » ; un juge, « un curieux », etc. Vous voyez l'analogie. Le langage précieux est donc une espèce d'argot prétentieux et mondain.

§

Vox est une nouvelle-née du 1er février. Revue française et « monarchique », elle insère la fleur de lys d'or dans l'o de son nom découpé en blanc sur fond bleu. Ce sont les couleurs de la Pucelle. Un « abonnement de fondateur et de patronnage », du coût de 100 fr., donne « droit au service continuel de la Revue ».

Vox est une revue d'idée et de propagande royaliste.

Elle n'est ni une concurrence, ni une diversion à l'effort des autres groupements ! Ses collaborateurs sont, avant tout, les serviteurs dévoués du Prince exilé, et ils ne pensent qu'à unir leurs énergies à celles qui se dressent, sur tout le territoire, en faveur de la puissance Française par la Monarchie.

Vox est en outre une revue d'informations inédites et piquantes, sur le monde politique, littéraire et théâtral.

En résumé, rien de ce qui touche à l'*Elite française* ne lui est étranger.

M. Paul Marédy, s'il prouve qu'*Il faut être monarchiste*, prouve,

hélas ! qu'il écrit un déplorable français. Parler de la « marée montante du crime » et du « char de l'Etat », cela est traditionnel, sans doute ; mais d'une tradition que se garde de suivre M. Charles Maurras, car celui-ci sait écrire. M. Marédy devrait être, surtout dans le style, un disciple de ce subtil doctrinaire. Il le traduit involontairement, en écrivant des lignes pareilles aux suivantes :

La conscience française, toujours vivante et enthousiaste, mais dont on ne cultive depuis 40 ans que la peur et le bien-être, se lèvera unanime, quand l'heure sera venue pour elle, de choisir entre la vie et la mort, quand on aura osé lui dire sans appel aux représailles mais avec fermeté et clarté, ce que vaut la monarchie, dont la Force peut s'alimenter à 600 ans de gloire nationale ; enfin quand on aura prouvé au monde laborieux qu'il n'y aurait plus alors de prolétaires, mais des artisans du travail, dont le Roi seul pourra, d'après son autorité, protéger les droits.

M. Charles Boudon, qui traite d'un sujet ancien : *la Monarchie et le peuple*, ne le fait point d'une plume meilleure, quoiqu'il cite, lui aussi, M. Charles Maurras et Paul-Louis Courier, — il écrit même *Courrier*, avec deux *r* : cela est un détail significatif. C'en est un autre et presque aussi alarmant, que cette métaphore audacieuse : « le flot montant des ronds-de-cuir inutiles ». Et M. Charles Boudon doit bientôt diriger *la Nef*, future revue « d'inspiration et de forme classiques » !

MEMENTO. — *La Revue de Paris* (15 février) : M. Romain Rolland : « Tolstoï. » — M. Norbert Lalié : « Les Rats et la Peste. » — M. André Maurel : « Un Pèlerinage en l'honneur de P.-L. Courier. »

La Grande Revue (10 février) : M. Eugène Montfort : « A Naples. » — M. F. Caussy : « La Mission diplomatique de Voltaire. » — M. M. H. Coulon et R. de Chavagnes : « Pour la libération du Mariage dans l'armée. »

La Vogue française (15 février) : numéro consacré à M. Maurice Magre, avec un choix de ses poèmes, une étude de M. Emile Zavie, un portrait gravé sur bois par M. André Mare.

Les Guêpes (février) : de M. J.-M. Bernard : « En marge de deux livres de Han Ryner. »

La Revue (15 février) : M. Camille Mauclair : « Le Livret d'opéra. » — M. P. Stapfer : « La Crise du Français. »

Athena (10 février) : M. G. de Narfon : « Les Droits du journaliste catholique. »

Revue bleue (11 février) : M. Paul Flat : « M. H. Bernstein. » — M. J. Lux : « Humour anglais. »

Revue des Poètes (10 février) : Poèmes de M. M.-F. Plessis, J.-E. Poirier, Mlle M.-L. Vignon, R. Georgin, N. Nouet.

L'Amitié de France (février-mars-avril) : De beaux vers de M. Louis le Cardonnel : *Præconium paschale*. — Une forte étude de M. L. Guillot sur l'œuvre de ce poète. — Une page exquise de M. Francis Jammes sur *les Odes* de M. Paul Claudel.

La Revue du mois (10 février) : M. P. Langevin: « Un célèbre physicien français : V. Regnault. » — Colonel Spero : « La Démocratie armée. »

La Revue critique des idées et des livres (10 février) : M. F. Herluison : « Maurice Barrès et le problème de l'ordre. » — M. H. Clouard : « L'œuvre d'Henri de Régnier. » — M. P. Gilbert : « Le Sémitisme au théâtre. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Problème (*La Dépêche*, 26 février). — Le Chevalier Destouches (*L'Intermédiaire*, 20 février).

M. René Albert Fleury a questionné quelques-uns de ses contemporains sur la question de la survie — étrange survivance, en effet — ou plutôt sur ce point particulier : Est-ce que le néant, si vous en aviez la certitude, ne gâterait pas, jusqu'à leur ôter même toute saveur, les plaisirs terrestres? *La Renaissance contemporaine* a publié les réponses obtenues par M. Fleury et **la Dépêche** en a relevé quelques-unes, avec commentaires de M. de Gourmont, qui semble avoir été frappé par celle de M. J.-H. Rosny et par celle de M. F. Le Dantec, toutes les deux d'une évidente sincérité d'expression. Voici la principale question de M. Fleury, celle qui résume toutes les autres : « La raison ne doit-elle pas admettre que si la mort est néant, abolition de la conscience et de la mémoire, la vie terrestre perd toute sa valeur ? »

Après quelques objections M. R. de Gourmont ajoutait :

Tout le monde sait, du moins à un certain âge, que les amours les plus ferventes ne sont pas éternelles et cela ne nous empêche d'aimer toujours avec la même confiance, le même aveuglement. On peut même dire que c'est parce que les choses sont fugitives que nous les aimons. Nous aimons les fleurs qui vont se faner, le soleil qui va disparaître, les lumières qui vont s'éteindre. L'éternité des choses nous donnerait un étrange rassasiement ou une étrange indifférence. Que M. Fleury relise dans les Voyages de Gulliver l'histoire des hommes immortels et il verra quelle horreur s'attache à la durée infinie des hommes. Mais je ne veux pas insister davantage parce que quelques-uns des correspondants de M. Fleury semblent partager son sentiment et que je veux respecter leur pensée. La réponse de M. Rosny, par exemple, ne laisse pas d'être, à ce point de vue-là, assez troublante : « Pour mon compte, depuis bien des années, la mort pourrit toute joie. Et plus j'avance en âge, plus il me paraît inutile d'être né. » Mais Rosny est trop philosophe pour ériger en règle universelle une impression personnelle et il ajoute : « Pour tous ceux, et ils sont légion, qui entrevoient à peine la mort et qui n'y songent presque jamais, la vie peut être délicieuse. Le pessimisme et l'optimisme ne dépendent pas d'un argument, ils dépendent de la quantité d'illusion et de la puissance de prévision des individus. Tant que les hommes seront construits pour l'optimisme,

aucune raison, bonne ou mauvaise, ne les convertira pratiquement au pessimisme. » On n'en retiendra pas moins le sincère aveu par quoi débute la lettre. Il y a des esprits qui ne pensent qu'à vivre ; il faut bien reconnaître qu'il en est d'autres que la préoccupation de la mort ne quitte guère et leur vie en est toute gâtée.

Il en est tout différemment de M. Le Dantec. L'idée de la mort le réjouit, quoiqu'il aime assez les plaisirs de la vie. Sa réponse me plaît beaucoup, je l'avoue. Si tous les hommes pouvaient être ainsi, le « problème » n'existerait pas : « *Carpe diem !* C'est une vieille formule qui est toujours bonne. J'ai assisté hier à un concert délicieux pendant lequel j'ai éprouvé de grandes joies. Je ne me souviens plus aujourd'hui d'un seul des motifs mélodiques qui m'ont bercé. Et cependant je recommencerai samedi prochain, si rien ne m'en empêche. Je ne suis donc pas de votre avis, quand vous dites : « On juge les choses sur leur fin ; l'issue de la vie est le néant, donc la vie ne vaut rien. » Vous en demandez trop ; vous êtes trop exigeant. Pour ma part, je ne suis pas fâché de penser que je mourrai un jour complètement. Je n'aimerais pas un concert qui n'aurait pas de fin. Ma vie a de la valeur pour moi pendant que je vis. Je vous abandonne le reste. » N'est elle pas charmante, cette lettre, qui répond sur un ton enjoué au questionnaire presque désespéré de M. Fleury ? Quel sage que M. Le Dantec et comme sa pensée est limpide ! Il faut la méditer et s'en imprégner. Je la recommande à M. Rosny : « Je n'aimerais pas un concert qui n'aurait pas de fin. »

Plus loin :

Aussi bien, il faut s'en tenir, pour résoudre le « problème », aux données immédiates de l'observation, c'est-à-dire de la science la plus élémentaire. Tout ce qui vit meurt, et meurt entièrement. On ne voit pas pourquoi l'homme échapperait à cette condition même de l'être. Il ne se distingue des autres mammifères par aucun organe spécial. Sans doute, son cerveau est un peu plus développé, et la pensée, qui en est la sécrétion, comme disait Taine, est un peu plus active et plus complexe, mais un cerveau d'homme et un cerveau de mouton sont faits de la même matière exactement, matière que la mort de l'individu dissout et rend, par conséquent, impropre à la fonction qu'il remplissait. La pensée n'est pas quelque chose qui se promène dans les airs, c'est le produit d'un organe. Plus de cerveau, plus de pensée. La pensée est liée à l'intégrité et au bon fonctionnement du cerveau, au point qu'une simple piqûre dans la matière cérébrale ou sa plus bénigne inflammation abolisse ou restreigne considérablement le mouvement psychique.

A la suite de cet article, M. de Gourmont a reçu une belle réplique de M. Fleury, qu'il nous communique en nous priant de la publier. Ne faisant pas de prosélytisme, ce qui est bien loin de son caractère, il tient à ce que, dans ce débat, le dernier mot reste à celui qui l'a provoqué :

Condom.

Cher Monsieur,

Votre article m'a rendu allègre, parce qu'il lance avec une force accrue par la valeur de votre nom et l'importance du journal où il a paru, la

question à laquelle MM. Bergson, Barrès et Faguet répondirent en bêlant. Laissez-moi donc vous remercier vite et bien et discuter encore avec vous. Vos critiques m'ont affermi dans ma conviction. De même les objections dont nous frappons le catholicisme sont pour les croyants des motifs plus forts de croire. Je corresponds avec Paul Claudel, qui est consul de France à Prague, ami de Francis Jammes, qui me recommanda, et fervent chrétien. Dans une lettre toute récente j'ai rassemblé toutes les raisons anciennes, et nouvelles, communes et personnelles, de rejeter les deux testaments et ce qu'on en tira. Or, je ne l'ébranlerai pas plus, ce croyant qui pourtant est un esprit supérieur, que vous ne m'avez ébranlé. Mais il est doux de controverser. C'est un jeu et j'adore jouer au tennis. (Nous en avons un ici et j'en suis l'une des « âmes ». Je ne manque pas, vous le voyez, de distractions.)

Donc je persiste à penser que la vie, bornée à la mort, est dénuée d'importance et de prix. Vous dites : « M. F... semble nous donner le choix entre le néant et la vie éternelle, comme si notre opinion pouvait être de quelque poids sur le destin ? » Il n'en est pas tout à fait ainsi : je parle et surtout je pense non à l'objectif, mais au subjectif. Mon idée est exactement la suivante : « Si vous ne croyez pas à un au-delà conscient, vous ne pouvez trouver aucune valeur à la vie présente et vous devez estimer équivalents tous les contraires. » Et mon idée est telle parce que précisément j'ignore, moi, s'il y a, oui ou non, une survie. Je souhaite qu'il y en ait une : je n'en sais rien. Mais il y a des gens qui savent qu'il n'y en a pas. C'est à ceux-là que je demande d'être logiques et de retirer tout sens et toute portée « à l'éclair qui brille, fugitif, entre deux nuits éternelles ». A quoi sert d'aimer, s'il faut oublier? chante la chanson. A quoi sert de vivre s'il faut oublier, devrait avouer, comme Rosny, comme Leconte de Lisle, comme Mauclair, M. Le Dantec, dont la pensée est « un peu trop limpide ».

Vous dites : « En quoi, si la mort, ce qui est bien probable, est la fin certaine de la vie, devient-il indifferent d'être, durant cette vie, heureux ou malheureux ? Les hommes ne pensent pas ainsi ».... Certes. Mais les hommes ne réfléchissent pas. La plupart ne songent jamais à la mort. Elle les surprend toujours. L'instinct seul les mène et il est indéniable que l'instinct prend à la vie un plaisir souverain. Chez quelques-uns même la vision intermittente de la tombe exaspère cette volupté. Mais — et je crois vous avoir fait déjà cette remarque — le charme de la vie n'est pas la valeur de la vie. Personnellement, vivre me passionne ; je suis polyphile à un degré extrême, mais quand le néant m'occupe et me persuade, ma polyphilie m'apparaît une vanité absolue, tout en gardant pour ma sensibilité une saveur délicieuse. Le problème que j'ai posé n'intéresse pas notre affectivité. Il est purement logique, intellectuel, abstrait, mathématique. Pour le résoudre il ne faut pas dire : la vie m'enivre, donc elle vaut ; il faut chercher à savoir si ce qui s'anéantit vaut, si ce qui s'anéantit « est » véritablement, puisque la valeur implique l'être. Le consentement universel de nos instincts doit être ici tenu pour négligeable.

Vous dites : « L'éternité des choses nous donnerait rassasiement et indifférence. » Oui, si elle était monotone, et si nous étions faibles, non si elle avait la variété et nous l'énergie nécessaire pour la vivre. Baudelaire,

quelque part dans ses œuvres posthumes, appelle les matérialistes des peureux ou des paresseux et c'est, je crois, très juste. Réclamer la vie éternelle — active et non béate — exiger de la nature plus peut-être qu'elle ne nous accorde, est le fait d'esprits et de cœurs qui ne sont pas las et qui se sentent des forces en surcroît. Certains vieillards s'en vont « saturés » et fatigués, mais de la vie terrestre, non de toute autre forme d'existence. Devenir des Faust inter-planétaires ne leur serait probablement pas désagréable.

Vous dites : « La vie présente, nous n'avons que cela. » Ne serait-il pas plus juste de dire : « La vie présente, nous ne « *sommes* » que cela ». Nous ne possédons pas notre vie, elle ne nous possède pas. Il n'y a pas de distinction possible entre elle et nous. Elle n'est pas à droite, nous à gauche. Elle et nous sommes un. Or cet « un » est peu et à vrai dire n'est rien. Donc la vie et nous ne sommes rien, même si nous nous agrandissons par l'action — action d'une heure — et par le rêve — aussitôt éteint. Notre vie et nous ne sommes rien, parce que tout ce qui naît est déjà comme mort, si la mort est la mort.

Vous dites : « Ce qui vit meurt entièrement. » Et vous exécutez très rapidement tout spiritualisme. A discuter votre méthode d'exécution, je sortirais de ma question qui n'est pas de la réalité de la survie, mais de la valeur de la vie dans l'hypothèse de la non-survie. Et comme je vous ai déjà suffisamment importuné, je veux m'arrêter ici et vous assurer, cher Monsieur, que je suis votre très sincèrement reconnaissant et dévoué

R.-A. FLEURY.

N.-B. — Entre votre réponse et celle de Le Dantec il a une nuance. Le néant, selon vous, donne à la vie un goût plus vif. Pour Le Dantec, il — ou plutôt l'idée que nous en avons — reste sans action : la vie est ce qu'elle est, elle a le goût qu'elle a. N'en cherchons pas plus long.

Le Dantec d'ailleurs a une grande agilité d'esprit et une grande variété. Il a écrit dans *l'Athéisme*, p. 101 : « L'Athée logique ne peut prendre aucun intérêt à la vie. » Il ajoute il est vrai : « C'est à mon avis trop de sagesse », mais l'aveu du « désintéressement » rationnel de l'athée — du néantiste (1) — n'en est pas moins formel et bon à retenir.

Je crois, tout de même, que cette polémique aura donné à M. René-Albert Fleury un plaisir supérieur à celui du tennis.

§

Je trouve dans **l'Intermédiaire** une notice, ou plutôt les éléments bibliographiques d'une notice sur le chevalier Destouches, le héros du roman de Barbey d'Aurevilly :

Jacques Destouches, connu sous le nom du chevalier Destouches, naquit à Granville (Manche) le 9 février 1780 ; il est mort à Caen le 18 mai 1858.

Destouches, condamné à mort, le 22 nivôse an VII, par le Tribunal Criminel de la Manche, comme accusé d'avoir trahi le parti républicain et entretenu une correspondance avec les princes, fut enlevé de la prison de Coutances par un groupe de chouans.

(1) Néantiste, car rien n'empêche un athée d'admettre la survie.

Destouches passa à Jersey, puis se rendit en Angleterre. Devenu fou en 1806, il fut enfermé en Angleterre ; en 1823 il rentra dans sa famille, près de Granville, mais peu après on dut l'interner à l'asile d'aliénés du Bon-Sauveur, à Caen, où il mourut longtemps après.

La correspondance de Barbey d'Aurevilly prouve le soin qu'apportait le romancier : *Lettres à Trébutien*. Paris, Blaizot, 1908, 2 vol. in-8o, aux dates suivantes : 17 et 21 juillet, 19 et 23 septembre 1850 ; 26 mai, 31 octobre, 22 novembre 1851 ; 18 février, 3 mars, 25 novembre, 10, 15, 21 décembre 1852 ; 14 mars 1853 ; 7 novembre 1854 ; 17 janvier, 12 février, 14 mars, 20-21 juin, 21-22 septembre 1855.

Il écrit à ce sujet à tous ceux qui d'après lui et son ami Trébutien peuvent lui donner des renseignements : Au comte de Beaurepaire et à Le Héricher, à Avranches, au père de son ami René, à Lemarchand, avocat à Vire, à Boud er de La Valcinerie, l'un de ceux qui procédèrent à l'enlèvement. Aux renseignements qui lui parviennent de ces sources il ajoute ceux qu'il tient de son père, dont l'un des amis, Juste Lebreton, était, dit-il, au nombre de ceux qui procédèrent à l'enlèvement. (Lettre du 20 mars 1852.) Ajoutons que Barbey visita Destouches au Bon-Sauveur de Caen, en septembre 1856. (Mémorandum, Caen, 1856, p. 66.)

Parmi les ouvrages alors publiés le romancier normand consulta certainement l'*Histoire de la chouanerie*, de Séguin (Vire, Adam, 1844, t. II, p. 326) et il est probable que l'érudition éclairée de son ami Trébutien lui fit connaître les ouvrages de Beauchamp et de Muret ; mais, dans son roman, rien ne prouve qu'il ait connu les *Mémoires* de Billard.

MM. de Beaurepaire et Le Héricher, qui l'un et l'autre se sont occupé de l'enlèvement de Destouches, communiquèrent certainement des matériaux à Barbey, pour son roman, car l'un et l'autre ont parlé de cet événement (Cf. Le Héricher, *Avranchin monumental et historique*, t. III (*Souvenirs historiques*, Destouches, pp. 111-115), Avranches, 1845-46, 3 vol. in-8o.)

E. de Beaurepaire : *Le Chevalier Destouches, son procès et son enlèvement*, Caen, Le Blanc-Hardel, 1878, in-12. (Etude très complète, qui, on le voit, ne fut publiée que longtemps après le roman.)

En 1864, l'année même où *le chevalier Destouches* paraissait en librairie, M. Quénault consacrait un chapitre de ses *Recherches historiques et archéologiques sur la Basse-Normandie, le Vivarais et le pays Chartrain*, Coutances, Salettes, 1864, in-12 pp. 61 à 136, à l'enlèvement de Destouches. Pour cette étude M. Quénault a consulté le dossier de Destouches au greffe de Coutances, et, dans sa préface, il écrit : « Ce volume contient... le récit de l'enlèvement de Destouches... (qui a servi de sujet à un roman de Barbey d'Aurevilly).. » L'ambiguité de cette indication pourrait permettre de supposer que M. Quénault avait correspondu avec l'illustre romancier à ce sujet. Cependant nous ne le pensons pas, rien jusqu'ici n'ayant établi que M. Quénault ait été à aucun moment l'un des correspondants de Barbey. Seule, croyons-nous, Mlle Read pourrait renseigner sur ce détail de documentation littéraire.

Depuis la publication du roman, dans *le Nain Jaune*, au cours de l'été de 1863, et en librairie, au commencement de l'année 1864, d'importantes

et très intéressantes études ont été consacrées à ce petit événement de la chouannerie normande.

De la Sicotière y consacre quelques pages dans *Louis de Frotté et les insurrections normandes*, Paris, Plon, 3 vol. in-8°, t. II, pages 251-258 et 757-758. Sarot a donné le récit détaillé du procès de Destouches dans son étude sur les *Tribunaux répressifs de la Manche pendant la Révolution*, Coutances, Salettes, in-8°, t. III, pp. 179 et suiv. Méniger en parle dans ses *Chroniques du Vieux Grànville*, pages 444 et suiv.

Voir aussi sur ce sujet : Abbé Deschamps du Manoir, *Journal d'Avranches*, nos des 4 janvier 1863, 3 et 17 avril 1864.

Memoires de Michelot Moulin, publiés par Neuville pour la Société d'histoire contemporaine, 1893, in-8°.

Outre le dossier du procès de Destouches consulté par MM. Quénault, Sarot, de Beaurepaire, au greffe de Coutances, des documents manuscrits relatifs à cet événement ont été acquis en vente publique à Bayeux, il y a quelques années, par M. Bénet, alors archiviste du département du Calvados, pour les archives dép. du Calvados.

Sur la documentation du romancier normand, cf. Eug. Grelé: *J. Barbey d'Aurevilly, sa vie et son œuvre*, Caen, Jouan, 1902-1904, 2 vol. in-8.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : *Après moi*, pièce en 3 actes, de M. Henry Bernstein (2e février). — Porte-Saint-Martin : *L'Enfant de l'amour* (27 février). — Théatre Shakespeare : *Peines d'amour perdues*, comédie galante en 5 actes, de William Shakespeare (1er mars). — Memento.

Les troubles de la rue, suscités par une cohorte étrange d'énergumènes politiques, les manifestations conduites dans la salle de la Comédie-Française par quelques adversaires de l'auteur rendent malaisée la tâche d'un critique, à présent surtout que, sollicité par les ministres, sollicité par l'Administrateur du théâtre, conseillé par le président d'honneur de la Société des Auteurs, M. Bernstein a fini par céder à cette intimidation, et que sa pièce a été retirée du tableau des spectacles. Si on exprime quelque sympathie ou de l'admiration pour **Après moi**, on semble un partisan intéressé par des liens d'estime ou d'amitié; si on n'aime pas la pièce, on paraît du parti adverse. Cependant, le passé de M. Bernstein ne nous intéresse en rien : que, par suite d'une « erreur de jeunesse », ou par conviction anarchiste, il ait, autrefois, déserté, en quoi la valeur de *Après moi*, qui seule importe, en serait-elle augmentée ou diminuée? Pourquoi donc, à cette occasion, M. Bernstein a-t-il cru devoir nous avertir qu'il détestait cette *faute*, en reconnaissant l'avoir faite? Pourquoi nous apprend-il qu'il s'est mis, depuis, en règle avec l'autorité militaire, qu'il a satisfait aux lois, et qu'il est prêt, s'il est nécessaire, à donner sa vie à son pays? Qu'est-ce que tout cela peut bien nous faire? Il déplace le débat, comme l'avaient déplacé les manifestants, et par

malheur l'indispensable protestation au nom de la liberté de l'art et de la pensée, qu'ont signée en sa faveur un très grand nombre d'hommes de lettres, a accepté, avec lui, de déplacer de la même façon le débat.

M. Bernstein, déserteur ou non, satisfait ou repentant d'avoir déserté, soumis ou non aux lois françaises, a écrit, fait recevoir et jouer par la Comédie-Française, sa pièce *Après moi*. Qu'est-ce que cette pièce, dont aucune idée, aucune phrase ne justifie le soulèvement dont elle devint le prétexte?

Nous y voyons, d'abord et surtout, une sorte de riche brute, Guillaume Bourgade, raffineur, malfaiteur sournois, dépourvu d'audace à l'heure du péril, et de qui les malheurs n'appellent pas la pitié. Il jouissait d'une fortune énorme; il a voulu l'agrandir encore, en organisant à son profit le trust des huiles. Le coup n'a pas réussi; et comme il s'est livré, pour poursuivre son but, à des achats incessants et à tout prix, il s'est ruiné, il a ruiné la veuve de son ancien associé, Mme Germaine Aloy, dont il gère, sans contrôle, tous les biens; il a ruiné la société dont il est l'administrateur, alors que les statuts ne lui permettaient pas d'en employer les fonds à des usages différents de son objet. Il a donc à redouter, outre la ruine pour tous les siens, le déshonneur pour lui, avec l'emprisonnement, la condamnation infamante, s'il ne se décide pas à fuir ou à se tuer.

Un moyen lui reste d'éviter les conséquences de ses actes frauduleux : que le fils de son amie, James Aloy, épouse une multimillionnaire, dont l'argent servira à réparer le désastre. James n'aime pas cette jeune fille, il refuse de l'épouser malgré la brutalité menaçante de l'homme jusqu'alors si considéré, envers qui il a gardé sa foi et son respect. Bourgade en est réduit à tout avouer à sa vieille amie, il se prépare au suicide, quand le bienfaisant hasard entr'ouvre la porte de son cabinet, et lui montre, échevelée, pantelante, sa femme, que, tout à coup, il adore (nous l'apprenons, du moins, tout à coup), et qui s'enfuit à sa vue en poussant un cri d'effroi. Il est sauvé, mais — ou plutôt parce que — cette apparition l'inquiète. D'où venait sa femme? Voilà ce qui l'occupe. Il la questionne, la torture, la brutalise; il obtient l'aveu, elle s'est livrée à un des hôtes du château. Lequel? Elle ne le dénoncera jamais. Et Guillaume désormais veut vivre, non par amour, non par rage, non par jalousie, non par lâcheté, mais par curiosité : il veut savoir. De maladroites questions, une attitude gauche de James Aloy le renseignent : c'est lui le coupable qu'il cherche! — Mais on peut se rassurer; il ne se tuera pas; bien au contraire; il supplie sa femme de choisir entre l'amant jeune, ardent, désintéressé et l'infect personnage qu'il est; entre le double bonheur qui s'offre d'une part, et la déchéance auprès d'un mari qu'elle n'a jamais aimé, mais qui est en fuite, traqué par la police,

déshonoré, ignoble de cœur, de pensée et de corps. Elle hésite un instant, à peine; elle sacrifie son bonheur, se souciant bien peu de briser une vie dont tout l'élan aspire à son seul amour, et se donne à qui elle méprise, par charité, par devoir, par atavique et stupide orgueil de sacrifice. Elle se donne, M. Bernstein ne scrute pas les motifs, elle se donne à l'ignoble.

C'était là un sujet de mélodrame, propre à des développements de faux lyrisme, à d'angoissantes tirades du plus beau toc romantique. M. Bernstein a su les éviter; par malheur il n'a rien mis à la place. Où ne se sont levés le pathétique ni le grandiloquent, aucune étude de mœurs, de caractères, ni même de situations n'a été essayée.

Les personnages, imprécis et mous, se meuvent, l'invective aux lèvres, les poings crispés, lorsqu'il semble nécessaire, pour que ne s'arrête pas encore le drame, qu'une situation succède à une autre situation. Art de coulisses; nul frisson de vie, une hypothèse dramatique, qui ne surgit pas de sources réelles. L'espèce de langue que ces personnages balbutient ou dont les mots s'étranglent dans leurs spasmes de colère se révèle d'une indigence et d'une impropriété, dont l'imagination reste confondue.

Autrefois M. Bernstein faisait presque illusion grâce à une très personnelle verve de brutalité qui, sur le moment et avant qu'on réfléchît, empoignait du moins un moment l'auditeur. Dans *Après moi* les accès de brutalité apparaissent visiblement avec leur caractère de simple procédé mélodramatique, et ils ne portent plus.

D'un courage qu'on ne saurait trop louer, puisqu'ils avaient à résister à la fois à la pauvreté du texte et à l'irruption de manifestations extérieures, hostiles à l'auteur et en tout cas intempestives, les interprètes de M. Bernstein l'ont défendu obstinément; Mme Bartet, M. Grand avec leurs belles et coutumières qualités; M. Le Bargy en composant avec un soin d'artiste une silhouette de grand industriel, hautain, dominateur et pleutre dans le fond, dont ses moyens personnels ne lui permettaient pas toujours de réaliser la puissante complexité. Mme Pierson, simple et attachante, l'agréable Mlle Robinne, Mlle Provost, MM. Granval et Léon Bernard tenaient le mieux du monde les rôles secondaires.

Quel embarras de parler d'une pièce nouvelle de M. Henry Bataille, pour qui se souvient, non seulement de *la Chambre Blanche* et du *Beau Voyage*, de *la Lépreuse*, de *Ton Sang*, mais aussi de *Maman Colibri*, de *l'Enchantement*, et de ce *Songe d'une Nuit d'Amour* où tout le sensible et mystérieux poète avait si ingénûment reparu que le public n'a pu le comprendre et que la Comédie-Française en est demeurée toute effarée!

1 acte, de M. André Denis : *Vice-Versa*, pièce en 1 acte, de MM. Charles Omessa et Georges Dallix (28 février).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : le *Saint Sébastien* de Mantegna; le *Portrait de d'Alembert* par La Tour ; le buste de Richelieu par le Bernin; la nef de Christophe Colomb au Musée de la Marine. — Expositions au Musée des Arts décoratifs et au Musée Galliera. — Au Musée céramique de la manufacture de Sèvres. — Traitements de directeurs de musées en Amérique et en Europe. — Memento bibliographique.

Deux œuvres importantes sont venues, nous l'avons dit, enrichir, ces temps derniers, le département des peintures du **Musée du Louvre**. Il ne s'agit de rien moins que d'un Mantegna et d'un La Tour. Le premier provient de l'église d'Aigueperse, dans le Puy-de-Dôme. Depuis des siècles elle possédait deux œuvres remarquables de la Renaissance italienne : une charmante *Nativité* de Benedetto Ghirlandajo, et une toile plus admirable encore : un *Saint Sébastien* de Mantegna. D'où lui venait ce précieux trésor? Paul Mantz, dans un charmant article paru en 1886 dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1), et accompagné d'une belle reproduction du *Saint Sébastien*, a essayé d'en reconstituer l'histoire. Le catalogue de l'Exposition de Clermont-Ferrand en 1863, où le tableau figura, le désigne comme « provenant de la maison de Bourbon » ; or, un des seigneurs d'Aigueperse, Gilbert de Bourbon, avait épousé, en 1481, Claire de Gonzague, sœur du marquis François de Gonzague, seigneur et maître de Mantegna : est-il trop téméraire de supposer que le *Saint Sébastien* ait été apporté de Mantoue en France par la jeune épousée ou qu'il ait été envoyé par le marquis à son beau-frère Gilbert, et que celui-ci en ait fait cadeau à la petite ville d'Aigueperse, plus florissante alors qu'aujourd'hui, et que Gilbert mit toujours une certaine coquetterie à contenter? Quoi qu'il en soit, à en juger par l'héliogravure de la *Gazette des Beaux-Arts* et la description enthousiaste de Paul Mantz (nos seuls éléments d'appréciation pour l'instant, puisque nous ne pouvons avoir la vue du tableau lui-même, auquel la direction du Louvre juge nécessaire de faire subir quelques réparations avant de l'exposer), c'est un admirable chef-d'œuvre. Il rappelle par la disposition générale et le sentiment le *Saint Sébastien* du même peintre au Musée impérial de Vienne : le martyr, percé de flèches, y est lié aussi à une colonne encastrée dans un fragment d'architecture antique en arrière duquel se découpe sur le ciel un paysage accidenté ; mais le tableau d'Aigueperse est bien plus important que celui de Vienne (2 m.55 de hauteur contre 0 m.68, et 1 m.40

(1) *Une tournée en Auvergne* (*Gazette des Beaux-Arts*, novembre 1886, pp. 375 et suiv.).

de largeur contre o m. 31), et il offre en outre, au bas du piédestal de la colonne où le saint est attaché, les bustes de deux personnages : l'archer qui vient de le percer de flèches, et un placide bourgeois venu là sans doute en spectateur. Dans toutes ces figures, Mantegna se montre, à son habitude, le plus expressif de tous les maîtres. Celle du saint, notamment, est, suivant l'expression de Paul Mantz, d'une fierté élégante qui se rattache à la plus grande manière de Mantegna..... Mais c'est le modelé surtout et la lumière qui font du *Saint Sébastien* une œuvre d'une importance capitale. Le rayon tombant du ciel illumine la poitrine du supplicié, il en caresse doucement les formes pleines, savantes, savoureuses, comme celles d'un dieu antique : insensiblement, la lumière se dégrade dans une demi-teinte délicate et se répand sur les autres parties du corps. Les carnations sont faites avec du gris d'argent et des notes d'un rose pâle sur lesquelles éclatent, avec sobriété d'ailleurs, ici quelques gouttes, là quelques traînées de sang vermeil... L'ensemble est très doux, très simple, avec une morbidesse déjà lombarde. » Et Paul Mantz ajoute : « Certes, nous savions bien, avant de venir à Aigueperse, que le nom de Mantegna s'inscrit au premier rang dans la liste des précurseurs. Devant le *Saint Sébastien* ce caractère de prévision prophétique, cette notion de l'art complet et définitif avant l'heure prennent l'évidence de la certitude. » C'est de ce joyau que le Louvre est entré en possession : par l'entremise d'un député de la région, la ville d'Aigueperse l'a cédé à l'Etat moyennant la somme de 200.000 francs et la promesse d'une copie destinée à remplacer l'original dans l'église du pays. Le prix, certes, est minime pour un Mantegna, à notre époque d'enchères fantastiques ; cependant on s'est demandé s'il était bien nécessaire de dépenser 200.000 francs uniquement pour faire venir à Paris, — dépouillant une fois de plus la province au profit de la capitale, — un tableau *classé* et qui, par conséquent, ne pouvait quitter la France. Mais, par le temps qui court, temps béni des cambrioleurs et des brocanteurs, est-on jamais sûr de pouvoir conserver une œuvre d'art, même classée ? L'histoire du reliquaire de Soudeilles, qui dépasse tout ce qu'on avait imaginé jusqu'ici comme vandalisme et comme brocante — un maire et un député s'entendant pour faire disparaître un trésor d'église dont on avait tenté en vain d'obtenir le déclassement, le remplaçant par une copie et vendant l'original à Londres et une copie à Bruxelles, dans des conditions mystérieuses que la justice est appelée à éclaircir — est là pour tout faire craindre quand il s'agit des œuvres d'art de nos églises.

Le pastel de La Tour qui vient de prendre place au Louvre, et qu'on peut voir dans la salle des nouvelles acquisitions, est le *Portrait de d'Alembert* qui fut exposé au Salon de 1753, dans ce même

Louvre, et que les deux principaux critiques d'alors, Grimm et Fréron, réunis pour une fois dans une même admiration, proclamèrent « surprenant », « étonnant » de ressemblance profonde. Au reste, qui en douterait quand il s'agit de La Tour, du « grand magicien », comme l'appelait Diderot, qui disait de ses modèles : « Ils croient que je ne saisis que les traits de leurs visages, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu et je les remporte tout entiers »? Mais il s'est plaint aussi, dans une lettre, des difficultés de son art, signalant « les changements que produit sur la physionomie la succession des pensées et des affections de l'âme », et il s'écrie : « C'est un nouveau portrait à chaque changement ! » Combien de fois n'a-t-il pas dû pousser cette exclamation en présence de la physionomie d'un d'Alembert qui se peignait ainsi lui-même :

A mon gré changeant de visage,
Tour à tour et grave et bouffon...

Cependant, enfin, il a réussi à la saisir : le sceptique philosophe est là tout vivant, avec son regard ironique et perçant, ses traits mobiles et narquois. Comme on sait, la « préparation », non moins admirable, de ce portrait est au Musée de Saint-Quentin. L'effigie elle-même, qui nous occupe (1), après avoir été léguée par d'Alembert à Condorcet, le fut ensuite, par Mme de Condorcet, au parrain de la fille de l'architecte J.-B.-Philibert Harou, puis passa entre les mains du petit-fils de ce dernier, M. Danjon, professeur à la Faculté de Droit de Caen, qui, en mémoire d'un fils épris d'art et profondément regretté, vient de le léguer au Louvre avec son cadre original.

Une découverte inattendue a été faite récemment à ce même musée par un de nos meilleurs historiens d'art, M. Marcel Reymond. Depuis longtemps on ignorait ce qu'était devenu le buste du cardinal de Richelieu exécuté en 1642 par le Bernin. Au cours de ses recherches en vue d'une monographie qu'il vient de nous donner de cet artiste, M. Marcel Reymond a été amené à reconnaître dans un buste du Louvre catalogué comme œuvre de l'école française de la seconde moitié du XVIIe siècle l'œuvre du brillant Italien (2). Ce n'est d'ailleurs pas une de ses plus caractéristiques (de là vient qu'on ne l'ait pas reconnue jusqu'ici), car elle n'est que la transposition d'une œuvre peinte, le sculpteur ayant dû se contenter, comme modèle, du triple portrait peint par Philippe de Champaigne, aujourd'hui à la National Gallery de Londres.

(1) Nous empruntons ces renseignements à un article de M. Maurice Tourneux publié dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* du 10 janvier dernier (avec reproduction hors texte du portrait et dont on appréciera, comme toujours, les qualités de sûre érudition et de goût. — Voir aussi l'étude de M. L. Gonse dans le *Bulletin des Musées de France*, 1910, no 6 (avec reproduction hors texte).

(2) On trouvera le détail de son argumentation, très persuasive, dans le no 5 de 1910 du *Bulletin des Musées de France*.

Si quelqu'un de nos lecteurs s'intéresse au **Musée de la Marine**, qu'il apprenne l'entrée dans ces collections d'une reproduction à petite échelle de la nef la *Santa Maria*, que montait Christophe Colomb quand il fit la découverte du Nouveau Monde. Œuvre de l'architecte naval J. Soë, cette jolie pièce a été offerte au musée par la Société des amis du Musée de la Marine. — Mais quand va-t-on enfin débarrasser le Louvre, où les œuvres d'art sont si à l'étroit, de ces collections spéciales qu'on avait décidé naguère de transporter aux Invalides, en pendant naturel à celles du Musée de l'Armée?

§

Le **Musée des Arts décoratifs** donne en ce moment l'hospitalité au sixième Salon de la Société des Artistes décorateurs. Il faut aller voir cette exposition, installée, comme toujours, avec beaucoup de goût et où les jolies choses abondent. Le parallèle avec l'exposition des Artistes décorateurs de Munich au dernier Salon d'Automne est piquant et instructif. Avec moins d'ostentation et infiniment plus de bonne grâce, nos artisans se montrent plus heureux dans leurs recherches pour parer nos demeures, embellir les ustensiles les plus usuels, et doter notre vingtième siècle d'un style vraiment neuf. Ce dernier but sera-t-il jamais atteint ? Avons-nous encore assez le sens de la ligne et de la construction pour créer des architectures simples et harmonieuses? Sauf de rares exceptions, nos œuvres ne sont-elles pas fatalement condamnées à refléter l'incohérence d'idées où un individualisme à outrance nous a jetés? L'avenir, mieux que nous, le dira. Mais, pour tout ce qui est détail, décoration ornementale, les recherches et les résultats sont des plus heureux : tout, ou presque tout, dans ce domaine, serait à citer ; nos qualités françaises d'ingéniosité, d'esprit, de souplesse, de distinction, s'y affirment de façon charmante. La faiblesse commence avec les meubles où, la nécessité du sens architectural étant plus impérieuse, on s'aperçoit mieux du défaut que nous disions tout à l'heure. Cependant il faut louer les créations de M. Eugène Gaillard, un des rares, avec M. Plumet (au dernier Salon d'Automne), qui aient su jusqu'ici atteindre le mieux à la simplicité et à l'élégance dans la logique.

Au **Musée Galliera**, l'exposition annuelle d'hiver d'art décoratif attire — avec raison — moins de monde ; en dehors des céramiques de MM. Delaherche, Dammouse et Methey, des envois de M. Pierre Roche et de M[me] Marie Gautier, fort peu de choses, dans cet ensemble très disparate et d'aspect trop commercial, seraient à citer.

Ne quittons pas le domaine de l'art décoratif sans signaler aux historiens d'art et aux amateurs l'ouverture récente au **Musée céramique de la Manufacture de Sèvres**, de nouvelles salles

contenant les modèles et biscuits de Vincennes et de Sèvres exécutés depuis l'origine de ces manufactures, au XVIIIe siècle, jusqu'à 1876.

§

Traitements comparés de directeurs de musées. Le Metropolitan Museum de New-York a eu dernièrement à remplacer son directeur, M. Purdon Clarke. On eût été assez heureux d'enlever à la vieille Europe un de ses conservateurs, et on alla jusqu'à offrir 7.000 livres sterling (175.000 francs) par an à l'un des plus éminents administrateurs du British Museum; finalement, ce fut M. Robinson, un des sous-directeurs du Musée métropolitain, qui fut titularisé. Il est instructif de comparer ces appointements à ceux des directeurs et conservateurs de nos musées d'Europe et spécialement de France (1) : le directeur du Musée d'art industriel de Berlin a 20.000 marks (25.000 fr.), celui de Hambourg 15.000 (18.750 fr.); au British Museum, un conservateur reçoit 800 livres (20.000 fr.) plus le logement dans une annexe du musée même, un conservateur-adjoint 600 livres (15.000 fr.), le plus jeune des attachés 150 livres (3.750 fr.) et chaque année 15 livres de plus, jusqu'à concurrence de 500 livres (12.500). Chez nous, le directeur général des Musées nationaux n'a que 12.000 fr., (moins que l'attaché dont nous venons de parler) et a été dernièrement privé de son logement au Louvre, un conservateur a 6.000 fr., un conservateur-adjoint 3.000 fr., avec augmentation ne pouvant dépasser 6.000, un attaché 2.000 fr. immuablement. Et on leur demande — avec raison — des connaissances qu'ils n'ont pu acquérir qu'au prix de longues années d'études !

MEMENTO. — Nous avons accueilli avec joie l'apparition, dans la belle série des *Musées d'Europe*, de M. Gustave Geffroy, éditée par la maison Per Lamm, de deux nouveaux volumes (les 9e et 10e de la collection) consacrés l'un au *Louvre : Architecture, mobilier, objets* (172 p. avec 242 fig. et 57 pl.; 20 fr.), l'autre à *Berlin* (168 p. avec 101 fig. et 57 planches; 20 fr.). Le premier nous donne l'historique du palais qui renferme actuellement nos richesses artistiques, avec ses transformations et aménagements successifs, et étudie ensuite, par pays et époques d'art successives (Egypte, Asie antique, Grèce, Italie antique, Perse et Arabie, Extrême-Orient, Europe du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes), les pièces de mobilier et objets d'art qu'il renferme, abondante réunion de chefs-d'œuvre de toute espèce et de toute matière que l'auteur a su clairement distribuer et savamment commenter en termes souvent heureux qui ajoutent à l'évocation visuelle fournie par d'innombrables reproductions.—L'autre nous donne une non moins juste idée des richesses, sans

(1) Nous empruntons ces chiffres à un article publié dans *le Journal des Débats* du 24 juin dernier à propos du récent décret de réorganisation des cadres du personnel de nos Musées nationaux et commentant de façon excellente les changements heureux ou regrettables introduits dans l'organisation de ces cadres par le nouveau décret.

cesse accrues par une direction vigilante, de la galerie de peinture du Musée de l'Empereur-Frédéric, à Berlin, si admirablement ordonnée : formée une des dernières parmi les galeries européennes, elle a réussi, cependant, à devenir une des plus importantes et des plus instructives, grâce à l'ampleur et à la sûreté de vues de son directeur, M. W. Bode, préoccupé d'abord d'en faire une galerie d'étude, et, au fur et à mesure des occasions, de l'enrichir sans cesse de chefs-d'œuvre acquis à n'importe quel prix (les Van Eyck du retable de l'*Agneau mystique ;* les nombreux Rembrandt, le *Retable de saint Bertin* de notre Simon Marmion, hélas ! à jamais perdu pour nous, en sont, entre autres exemples, des preuves singulièrement éloquentes). M. Gustave Geffroy a bien fait ressortir ces caractères d'universalité et d'excellence, que mettent également en lumière les nombreuses figures et planches, heureusement choisies, qui illustrent son texte.

Voici maintenant des ouvrages de documentation et d'érudition. La librairie Eggimann, qui, dans ce domaine, a déjà publié tant d'admirables ouvrages (sur *la Décoration du Louvre et des Tuileries* et sur *l'Art roman*, entre autres), vient d'achever la publication des deux grands albums que, dans sa série des *Grands Palais de France*, elle a consacrés à *Versailles* (2 vol. in-folio, de 160 planches, avec préface et notices par M. P. de Nolhac, 150 fr.). On y trouve, en superbes héliotypies pleines de précision, d'innombrables vues d'ensemble ou de détail de toutes les parties de l'incomparable château avec leurs merveilleuses décorations, et ce recueil, complété par la préface et les notices érudites de M. de Nolhac, conservateur du palais, constitue, pour les historiens, les ornemanistes, les fervents de notre art français, un répertoire extrêmement riche et précieux.

A la même librairie vient de paraître le 5e volume (in-4 à 2 col., av. 500 grav. ; 15 fr.) de l'*Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles* (*Ecole française*), par MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel, dont nous avons déjà dit la valeur. Ce tome s'étend du mot *Delamonce* jusqu'au mot *Germain* (*Thomas*), et renferme notamment la série des dessins de François Detroy, de Toussaint Dubreuil (pour la décoration du château de Saint-Germain-en-Laye), les intéressants dessins de Dugourc, Dulin et Louis Dupré retraçant des scènes historiques des règnes de Louis XVIII, Charles X et Louis XV, la série des portraits au crayon des Dumonstier, les relevés de monuments antiques de Dupérac, les portraits des officiers de l'armée d'Egypte par André Dutertre, les beaux dessins de Fragonard, de Français, de Claude Gellée, Géricault, etc., avec la reproduction de la presque totalité, soit 520, accompagnant la description détaillée de chacun. Une intéressante introduction sur *les Amateurs de dessins au* XVIIIe *siècle* ouvre le volume.

Enfin, à Bruxelles, la librairie Vromant continue ses séries de petits albums de documents iconographiques qui constituent une si louable entreprise de vulgarisation artistique. Elle vient de nous donner, dans la collection où a paru le volume des *Cronicques de Charlemaine*, que nous avons signalé naguère, la reproduction intégrale, non moins excellente, d'un autre manuscrit en quatre volumes de la Bibliothèque Royale de Bruxelles : l'*Histoire de Charles Martel*, 102 miniatures dues à l'enlumineur Loyset Liédet (1470), accompagnées d'une introduction où le savant conservateur du département des manuscrits, le R. P. van den Gheyn, après avoir retracé

contenant les modèles et biscuits de Vincennes et de Sèvres exécutés depuis l'origine de ces manufactures, au XVIIIe siècle, jusqu'à 1876.

§

Traitements comparés de directeurs de musées. Le Metropolitan Museum de New-York a eu dernièrement à remplacer son directeur, M. Purdon Clarke. On eût été assez heureux d'enlever à la vieille Europe un de ses conservateurs, et on alla jusqu'à offrir 7.000 livres sterling (175. 000 francs) par an à l'un des plus éminents administrateurs du British Museum; finalement, ce fut M. Robinson, un des sous-directeurs du Musée métropolitain, qui fut titularisé. Il est instructif de comparer ces appointements à ceux des directeurs et conservateurs de nos musées d'Europe et spécialement de France (1) : le directeur du Musée d'art industriel de Berlin a 20. 000 marks (25.000 fr.), celui de Hambourg 15. 000 (18. 750 fr.); au British Museum, un conservateur reçoit 800 livres (20.000 fr.) plus le logement dans une annexe du musée même, un conservateur-adjoint 600 livres (15.000 fr.), le plus jeune des attachés 150 livres (3. 750 fr.) et chaque année 15 livres de plus, jusqu'à concurrence de 500 livres (12. 500). Chez nous, le directeur général des Musées nationaux n'a que 12.000 fr., (moins que l'attaché dont nous venons de parler) et a été dernièrement privé de son logement au Louvre, un conservateur a 6.000 fr., un conservateur-adjoint 3.000 fr., avec augmentation ne pouvant dépasser 6.000, un attaché 2. 000 fr. immuablement. Et on leur demande — avec raison — des connaissances qu'ils n'ont pu acquérir qu'au prix de longues années d'études !

Memento. — Nous avons accueilli avec joie l'apparition, dans la belle série des *Musées d'Europe*, de M. Gustave Geffroy, éditée par la maison Per Lamm, de deux nouveaux volumes (les 9e et 10e de la collection) consacrés l'un au *Louvre : Architecture, mobilier, objets* (172 p. avec 242 fig. et 57 pl. ; 20 fr.), l'autre à *Berlin* (168 p. avec 101 fig. et 57 planches ; 20 fr.). Le premier nous donne l'historique du palais qui renferme actuellement nos richesses artistiques, avec ses transformations et aménagements successifs, et étudie ensuite, par pays et époques d'art successives (Egypte, Asie antique, Grèce, Italie antique, Perse et Arabie, Extrême-Orient, Europe du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes), les pièces de mobilier et objets d'art qu'il renferme, abondante réunion de chefs-d'œuvre de toute espèce et de toute matière que l'auteur a su clairement distribuer et savamment commenter en termes souvent heureux qui ajoutent à l'évocation visuelle fournie par d'innombrables reproductions.—L'autre nous donne une non moins juste idée des richesses, sans

(1) Nous empruntons ces chiffres à un article publié dans *le Journal des Débats* du 24 juin dernier à propos du récent décret de réorganisation des cadres du personnel de nos Musées nationaux et commentant de façon excellente les changements heureux ou regrettables introduits dans l'organisation de ces cadres par le nouveau décret.

cesse accrues par une direction vigilante, de la galerie de peinture du Musée de l'Empereur-Frédéric, à Berlin, si admirablement ordonnée : formée une des dernières parmi les galeries européennes, elle a réussi, cependant, à devenir une des plus importantes et des plus instructives, grâce à l'ampleur et à la sûreté de vues de son directeur, M. W. Bode, préoccupé d'abord d'en faire une galerie d'étude, et, au fur et à mesure des occasions, de l'enrichir sans cesse de chefs-d'œuvre acquis à n'importe quel prix (les Van Eyck du retable de l'*Agneau mystique ;* les nombreux Rembrandt, le *Retable de saint Bertin* de notre Simon Marmion, hélas ! à jamais perdu pour nous, en sont, entre autres exemples, des preuves singulièrement éloquentes). M. Gustave Geffroy a bien fait ressortir ces caractères d'universalité et d'excellence, que mettent également en lumière les nombreuses figures et planches, heureusement choisies, qui illustrent son texte.

Voici maintenant des ouvrages de documentation et d'érudition. La librairie Eggimann, qui, dans ce domaine, a déjà publié tant d'admirables ouvrages (sur *la Décoration du Louvre et des Tuileries* et sur *l'Art roman*, entre autres), vient d'achever la publication des deux grands albums que, dans sa série des *Grands Palais de France*, elle a consacrés à *Versailles* (2 vol. in-folio, de 160 planches, avec préface et notices par M. P. de Nolhac, 150 fr.). On y trouve, en superbes héliotypies pleines de précision, d'innombrables vues d'ensemble ou de détail de toutes les parties de l'incomparable château avec leurs merveilleuses décorations, et ce recueil, complété par la préface et les notices érudites de M. de Nolhac, conservateur du palais, constitue, pour les historiens, les ornemanistes, les fervents de notre art français, un répertoire extrêmement riche et précieux.

A la même librairie vient de paraître le 5e volume (in-4 à 2 col., av. 500 grav. ; 15 fr.) de *l'Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles* (*Ecole française*), par MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel, dont nous avons déjà dit la valeur. Ce tome s'étend du mot *Delamonce* jusqu'au mot *Germain* (*Thomas*), et renferme notamment la série des dessins de François Detroy, de Toussaint Dubreuil (pour la décoration du château de Saint-Germain-en-Laye), les intéressants dessins de Dugourc, Dulin et Louis Dupré retraçant des scènes historiques des règnes de Louis XVIII, Charles X et Louis XV, la série des portraits au crayon des Dumonstier, les relevés de monuments antiques de Dupérac, les portraits des officiers de l'armée d'Egypte par André Dutertre, les beaux dessins de Fragonard, de Français, de Claude Gellée, Géricault, etc., avec la reproduction de la presque totalité, soit 520, accompagnant la description détaillée de chacun. Une intéressante introduction sur *les Amateurs de dessins au* XVIIIe *siècle* ouvre le volume.

Enfin, à Bruxelles, la librairie Vromant continue ses séries de petits albums de documents iconographiques qui constituent une si louable entreprise de vulgarisation artistique. Elle vient de nous donner, dans la collection où a paru le volume des *Cronicques de Charlemaine*, que nous avons signalé naguère, la reproduction intégrale, non moins excellente, d'un autre manuscrit en quatre volumes de la Bibliothèque Royale de Bruxelles : l'*Histoire de Charles Martel*, 102 miniatures dues à l'enlumineur Loyset Liédet (1470), accompagnées d'une introduction où le savant conservateur du département des manuscrits, le R. P. van den Gheyn, après avoir retracé

l'histoire du roman et du manuscrit, nous fait apprécier la variété d'invention et le pittoresque des scènes, extrêmement vivantes, inventées par Leydet (in-8 ; 20 fr.) ; — puis, dans un autre volume, la reproduction, en 44 planches non moins précises, de la belle collection de *Tapisseries des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles,* avec de savantes préfaces et notices par le convervateur de ce musée, M. Joseph Destrée, et un de ses attachés, M. P. van den Ven (44 pl. avec 40 p. de texte ; 5 fr.); c'est un recueil de superbes tentures à sujets historiques ou allégoriques, pour la plupart bruxelloises ou françaises, qui sera, lui aussi, un utile instrument de travail, en même temps qu'un guide instructif pour les visiteurs de la galerie, et auquel nous souhaitons de voir s'adjoindre d'autres volumes semblables consacrés aux autres séries de ce riche Musée d'art ancien.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

Lord Rosebery : *Chatam : his early Life and Connections*, 12 s., Humphreys. — William Flavelle Monypenny : *The Life of Benjamin Disraeli, Earl of Beaconsfield*, vol. I, 1804-1837, 12 s., John Murray. — Gertrude Lowthian Bell : *Amurath to Amurath*, 16 s., Heinemann. — John Erskine : *Leading American Novelists*, 7 s. 6 d., George Bell. — William Morton Payne : *Leading American Essayists*, 7 s. 6 d., George Bell. — Bernard Capes : *Historical Vignettes*, 7 s. 6 d., Fisher Unwin. — Elinor Glyn : *His Hour*, 6 s., Duckworth. — Victoria Cross : *Self and the other*, 6 s., Werner Laurie. — Memento.

Lord Rosebery a enfin publié l'ouvrage qu'il préparait depuis longtemps sur **Chatam : his early Life and Connections**. A ce propos, il serait amusant d'établir un parallèle entre l'auteur et le sujet de son livre. Tous deux appartiennent à ces grandes familles aristocratiques qui se consacrent, en Angleterre, à la vie politique, qui accaparent comme par droit de naissance le gouvernement de la nation et qui conservent et transmettent jalousement les grandes traditions qui font le prestige de la noblesse anglaise. C'est ici un grand seigneur qui parle d'un autre grand seigneur, et qui mieux est, comme Chatam, lord Rosebery fut ministre des Affaires étrangères et premier ministre. Par bien des détails encore, on pourrait poursuivre le parallèle, mais la place nous manque. Lord Rosebery s'occupe plus particulièrement de la jeunesse et des débuts de Chatam, domaine encore inexploré, et il publie un grand nombre de lettres intimes des plus curieuses, écrites avant que Pitt n'ait commencé sa carrière publique. Les documents nouveaux ne se bornent pas à cela : Lord Rosebery a puisé dans les archives d'Holland House et il a découvert une histoire privée de la famille écrite par lord Camelford, le neveu à qui Pitt écrivit ses fameuses lettres sur l'éducation. Ce dernier document, qui est, paraît-il, trop intime pour être publié intégralement, a cependant fourni de fort précieuses informations, dont lord Rosebery donne de longs extraits. Mais la partie nouvelle, à bien des regards la plus intéressante, qu'offre l'ouvrage actuel consiste en

une série de lettres écrites par Pitt à sa sœur préférée, de 1730 à 1737. Dans ces lettres, adressées à sa « dearest Nanny », le frère donne libre cours à ses effusions, raconte à sa cadette tout ce qu'il voit, lui parle de ses voyages, de ses amis, et, avec une gravité protectrice fort amusante, lui prodigue avis et conseils pour ses affaires de cœur et ses flirtations. La jeune Anne vient d'être nommée dame d'honneur et elle demande à son frère quelques avis sur la conduite qu'elle doit tenir à la cour, et William lui répond en français :

Vous voulez que je vous dise, mon aimable, ce que je pense de la vie que vous allez mener à la cour...

En effet n'est-il pas à souhaiter pour une Personne qu'on aime, et dont on connoit bien les forces, de la voir exposée à un tel point, qu'elle ne puisse s'en tirer qu'avec le secours du bon sens et de la Prudence ? Ce sont les difficultés qui donnent au mérite tout son jour, et souvent elles en font naître. Vous en avez, mon aimable, et il ne s'agit que de le mettre en œuvre : mais voici ce qui vous embarrasse : La Modestie, qui en est une Considérable, cache mille autres vertus en se montrant toujours elle-même ; Elle ne laisse pas en cela de faire un peu le Tyran... cette Modestie songe à prendre quelquefois le Parti de la retraite, et qu'elle sache qu'on ne la regrette guères, quand on voit quelque belle vertu briller à sa place.

A mon avis il n'y a rien de si outré que l'idée que de certaines gens se sont faite de la cour des Princes ; ils ne s'y figurent que l'Envie et ses noirceurs, la Perfidie, et les suites funestes de l'amour déréglé : ils en enlaidissent tellement la ressemblance qu'on ne la reconnoît plus ; pour vous, ma chère, je ne vous conseille ni de vous troubler la cervelle d'affreuses Chimères, ni de vous endormir tout à fait à l'ombre de la sécurité. Pour ce qui est de l'amour, il seroit ridicule d'entreprendre de vous en Tracer le Portrait. Il ne se fera comprendre que par Lui-même ; en un mot, qu'il soit un Dieu bienfaisant ou qu'il ne soit qu'un Démon malin, donnez-vous garde de l'offenser, car, effectivement, c'est un Personnage à représailles ; enfin en quelque caractère que vous le voyez, Il vous le faudra respecter : dans l'un vous l'aimerez comme fidèle chrétienne ; dans l'autre, révérez-le afin qu'il ne vous fasse point de mal.

Adieu ma très chère.

Bien qu'il se borne aux années de jeunesse de Chatam, lord Rosebery trace un portrait fort captivant du grand ministre anglais, et toute la partie personnelle du livre est traitée de main de maître. Des historiens méticuleux y trouveront peut-être matière à controverse, mais, comme il ne nous appartient pas d'entrer dans des discussions de détail, nous n'avons qu'à constater tout l'intérêt que présente ce remarquable ouvrage.

§

Le premier volume de cette définitive **Life of Benjamin Disraeli, Earl of Beaconsfield** porte en épigraphe ces quelques

mots tirés de *Contarini Fleming*, l'un des romans de Disraeli : *Read no history, nothing but biography, for that is life without theory.* Remarque fort vraie, mais dont la vérité dépend pour beaucoup de la façon dont le biographe a compris son labeur, — et, dans le cas présent, Mr. Monypenny a compris le sien avec une intelligence rare. Les sources auxquelles il a puisé sont constituées par la masse énorme de documents que lord Beaconsfield légua à lord Rowton, et en outre par diverses correspondances auxquelles eurent accès déjà de précédents historiens. Ce premier volume était le plus difficile comme aussi le plus laborieux à établir, puisqu'il s'étend de la naissance de Disraeli, en 1804, jusqu'à 1837, à la veille où le jeune écrivain va commencer sa carrière publique. Et ce sera, peut-être, sinon le plus intéressant, du moins le plus agréable des cinq volumes de cette biographie, et pour cette raison que ce sera le plus littéraire. Les matériaux qui ont servi à le rédiger sont essentiellement littéraires : des romans, une correspondance copieuse et variée, des écrits de toute sorte, des voyages. Il semble même que le futur homme d'Etat ne sache guère encore si sa carrière sera littéraire ou politique. Ces années d'indécision n'offrent pas au biographe d'événements importants, d'épisodes sensationnels, dont il puisse relater les circonstances en des chapitres passionnants. Toutefois, comme beaucoup de débutants ambitieux, Disraeli risqua plusieurs entreprises, comme de fonder un journal, et connut divers avatars pendant ses années de bohême, au cours desquelles il affectait de se vêtir avec une élégance recherchée, sinon extravagante.

Comme le biographe le remarque, les voyages que fit Disraeli en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Espagne, à Malte, en Albanie, en Grèce, en Turquie, à Chypre, en Syrie, en Palestine, en Egypte, eurent sur lui une influence profonde, et ses lettres de cette époque le montrent singulièrement attentif à recueillir des impressions. Il voyage comme un artiste qui rassemble des matériaux pour son œuvre et non pas comme un économiste ou un sociologue se documentant en vue d'une carrière politique. Toutefois, son excursion en Orient fut un événement capital dans sa vie et donna une signification et un but aux tendances originaires de sa nature. D'autre part, il est curieux de voir Disraeli se débattre au milieu de difficultés d'argent, qu'il supporte avec un dédain et une bonne humeur que soutient son ambition obstinée. Loin d'en faire secret, il en plaisante, et, en 1830, il dit à un ami que, depuis trois ans, il n'a pas eu de ce côté un instant de répit ; il n'en conserve pas moins une confiance indomptable dans l'avenir et dans le succès. En attendant de parvenir au pouvoir, il poursuit ses travaux littéraires ; mais son œuvre restera de second ordre, aucun de ses livres ne prendra rang parmi les grandes productions de l'esprit humain, aucun ne sera une

contribution durable à la littérature. « Je désire agir comme j'écris, dit quelque part Disraeli. Mes œuvres sont la personnification de mes sentiments. Dans *Vivian Grey*, j'ai représenté mon ambition active et réelle. » Pourtant, ses premiers livres ne peuvent être considérés que comme des œuvres de jeunesse, qui manquent d'art malgré leur extrême vitalité ; et si, rétrospectivement, on envisage la carrière de l'auteur, on doit constater que *Vivian Grey* n'a guère un caractère autobiographique. *Contarini Fleming*, *Alroy*, et jusqu'à *Henrietta Temple*, qui offrent toute l'exubérance de la jeunesse et toute son absurdité aussi, n'ont sans doute pas la valeur de la trilogie *Coningsby*, *Sybil* et *Tancred*, œuvre d'une maturité plus achevée, et on les aurait oubliés depuis longtemps sans les succès postérieurs de la carrière politique de Disraeli. Si la biographie est, au lieu de l'histoire, la lecture que nous devons préférer, la vie de celui qui déclara que « la jeunesse et les dettes sont les deux grands stimulants à l'action », offre un intérêt des plus rares et elle est un enseignement. On parle volontiers, de nos jours, de personnalités qu'on proclame des professeurs d'énergie, mais nos contemporains font piètre figure à côté du juif noblement ambitieux qui parvint au but qu'il s'était fixé, et qui consacra son existence à une grande tâche.

§

Le beau livre de Miss Gertrude Lowthian Bell, **Amurath to Amurath**, ne s'adresse pas seulement à quelques spécialistes : c'est l'ouvrage le plus important qui ait été écrit sur les antiquités médiévales de la Mésopotamie, généralement négligées par les archéologues qui s'adonnent plus volontiers à des recherches sur une antiquité beaucoup plus reculée, et sur les monuments laissés par les civilisations assyrienne et babylonienne. Sans les négliger complètement, non plus que les traces de l'influence des Séleucides et des Grecs, Miss Bell s'est attachée surtout à retrouver les vestiges des Abbassides, les forteresses et les villes construites par les Arabes et leurs prédécesseurs immédiats. L'auteur possède une connaissance étendue et approfondie des sujets dont elle s'occupe. D'autres apprécieront la valeur scientifique très réelle de son œuvre, qui est assurément un document historique de premier ordre; pour le lecteur profane, son livre est à la fois instructif et attrayant. Il n'est pas besoin de préparation pour tirer un précieux bénéfice du commentaire scientifique qu'illustrent deux cent cinquante-deux gravures et pour se familiariser avec un art architectural des plus curieux ; en outre, toute la partie anecdotique de cette relation d'une longue randonnée à cheval, dans les contrées les moins sûres de la Turquie d'Asie, — d'Alep, par la vallée de l'Euphrate jusqu'à Bagdad, et de là, par la vallée

du Tigre, jusqu'à Mossoul, Diarbékir, Kharpout, Kaïsarieh et Konia, — est pleine de descriptions pittoresques, de portraits et de scènes de la vie musulmane, qui sont d'une lecture des plus captivantes, et constituent une des relations de voyage les plus parfaites qui aient été publiées depuis longtemps.

§

On connaît assez mal, en France, la littérature américaine, ou plutôt la littérature de langue anglaise produite aux Etats-Unis. Pour ce qui est de la production contemporaine au moins, les lecteurs du *Mercure* seront dorénavant renseignés par un écrivain compétent, Mr Theodore Stanton, auteur du *Manual of American Literature*, publié récemment dans la collection Tauchnitz. Sans vouloir empiéter sur son domaine, nous signalerons, parmi les nombreuses collections publiées aux Etats-Unis, une « Series of Biographies of Leading Americans », dont deux volumes nous sont parvenus. L'un : **Leading American Novelists**, par le professeur John Erskine, contient six biographies critiques des romanciers américains jugés les plus importants. Ce sont : Charles Brockden Brown, J. Fenimore Cooper, William Gillmore Simms, Nathaniel Hawthorne, Harriet Beecher Stowe et Bret Harte. Chaque auteur est traité séparément, mais d'après une méthode qui permet de suivre la continuité du développement du genre roman depuis ses débuts de l'autre côté de l'Atlantique. Une critique interprétative explique, par l'analyse des œuvres de chaque auteur, les raisons de son succès et l'importance qu'il a gardée comme peintre des mœurs de son temps. Le second volume, par Mr William Morton Payne, traite, sur le même plan que le précédent, des **Leading American Essayists**, Washington Irving, Ralph Waldo Emerson, Henry David Thoreau et George William Curtis. Dans une introduction d'une quarantaine de pages, l'auteur étudie les essayistes américains de moindre envergure, mentionnant environ quarante noms, parmi lesquels ceux de N. P. Willis, H. T. Tuckerman, A. B. Alcott, Sarah Margaret Fuller, T. W. Higginson, C. D. Warner et Henry van Dyke. Ce sont là deux excellents ouvrages qui seront d'un précieux appoint pour l'étude de la littérature aux Etats-Unis.

§

La nouvelle historique se justifie autant que le roman historique, et elle a parfois le mérite et l'avantage de traîner moins en longueur. C'est un genre qu'on a cultivé de nos jours, en France, avec un réel bonheur, témoins les volumes de M. Georges d'Esparbès. Mais trop souvent le narrateur manque de tact et de pondération pour présenter ses héros et leurs exploits, et le ton épique, en s'enflant outre mesure, fait tort à la vraisemblance, — c'est du moins le reproche

qu'on pourrait faire aux auteurs anglais qui fournissent les magazines populaires de récits historiques où les protagonistes se livrent à des excès d'héroïsme. Mais ce reproche, on ne l'adressera pas à Mr Bernard Capes dont les **Historical Vignettes** sont autant de tableaux remarquables. L'auteur relate très brillamment tel ou tel moment dramatique dans la vie de ses personnages, que la donnée en soit historiquement vraie ou seulement légendaire. Quelques-unes même de ces vignettes sont purement imaginaires, mais les traits principaux sont empruntés à des circonstances analogues. Mr Bernard Capes ne manifeste pas un nationalisme exclusif; car il ne se borne pas à chercher ses sources uniquement dans l'histoire de l'Angleterre, — il prend son bien où il le trouve, dans des épisodes d'Italie, de l'antiquité et surtout dans l'histoire de France où le drame et l'héroïsme ne manquent guère. Ce livre, fait de courts chapitres, est d'une lecture très agréable, en même temps qu'on a l'agrément de se remémorer quelques-unes des pages les plus marquantes du passé.

§

D'où vient le succès de certains romans anglais qui passent pour *wicked* et quel genre de public assure ce succès? La réponse est assez difficile à fournir à cette question; l'auteur de *l'Ame des Anglais*, « Fœmina », nous dirait sans doute que ces romans satisfont à la fois le côté passionné et le côté sentimental du caractère anglais. En tous cas, il est certain que si l'on offrait aux lecteurs français des romans de cette espèce, ils n'en feraient pas le moindre cas; non pas qu'ils les trouveraient insuffisamment corsés et scabreux,— c'est là un aspect qui ne nous effraie plus guère, en France — mais ils les jugeraient probablement d'une perversité trop puérile et d'un érotisme réellement malsain — caractère que n'ont jamais eu les pires audaces du réalisme. On se demande, par exemple, comment on peut trouver le moindre mérite et prendre l'intérêt le plus passager à des livres comme **His Hour**, par Elinor Glyn. Cette histoire d'une chaste Anglaise, courtisée à la manière d'un sauvage par un noble russe, d'une grossièreté de brute, est d'une fantaisie si outrée qu'on ne sait qu'en rire. Ni les épisodes, ni les personnages n'ont de réalité vraisemblable, et le tout est d'un sentimentalisme absurde. Les romans de Victoria Cross ne sont peut-être pas aussi absurdes; on y reconnaît au moins un effort de sincérité qui est trop souvent étouffé sous un fatras de considérations philosophiques assez mal venues. Dans **Self and the Other**, le dernier ouvrage de cet auteur, les incidents, pour la plupart insignifiants, et la situation banale, somme toute, sont enveloppés dans un verbiage sentimental prétentieux et pompeux. Aux heures d'épanchements les plus intimes, les personnages dialoguent pédantesquement et l'hé-

roïne, sur son lit de mort, cite encore Platon. Curieuse lecture à faire, que ces deux romans, qui laissent quelque inquiétude sur la mentalité de ceux qui les admirent.

Memento.— La Collection Tauchnitz publie *Diamond cut Paste*, un nouveau roman par Agnes et Egerton Castle, et *Mrs Fitz*, un dramatique et humoristique récit, par J.-C. Snaith, dont le nom paraît pour la première fois au catalogue de la fameuse et populaire collection.

Sous l'habile direction de Mr Austin Harrison, *The English Review* devient la plus vivante et la plus intéressante des revues anglaises ; le sommaire du dernier numéro est tout à fait remarquable ; des vers de Robert Bridges, des articles de Frank Harris sur Ernest Renan, de Maurice Hewlett sur les fées, de Frédéric Harrison sur la déclaration de Londres, de Sir Alfred Mond sur le traité de réciprocité entre le Canada et les Etats-Unis, la suite de *Under Western Eyes*, de Joseph Conrad, de *My Idealed John Bullesses*, texte et dessins fort amusants du Japonais Yoshio Markino; des nouvelles de R. Whiteing et de M. P. Willcocks, enfin une sensationnelle étude politique : *What is the Dual Alliance*, signée « Diplomatist ».

Au sommaire des revues, signalons : « White Women in South Africa », dans *The Englishwoman;* « In a motor boat on the Dead Sea », avec de belles illustrations, dans *The World's Work :* « Christina Rossetti », par Ford Madox Hueffer, « Bjornstjerne Bjornson », par Robert Machray, dans *The Fortnightly Review;* « Charles Baudelaire et l'Esthétique de la Décadence », par André Beaunier, dans *The Nineteenth Century*. Enfin, c'est le sympathique et talentueux Mr Arnold Bennett, qui a les honneurs du numéro de mars du *Bookman*. Mr Bennett prend définitivement rang parmi les meilleurs écrivains de l'heure actuelle et ses constants progrès promettent une carrière remarquable.

HENRY-D. DAVRAY.

LA CURIOSITÉ.

Deuxième vente Lowengard : objets d'art, émaux, sculptures en marbre et en pierre, terres cuites. — Collection Achille Seillière : tableaux, meubles, objets d'art, tapisseries.

La saison des grandes ventes commence. M. Lair-Dubreuil l'inaugura à l'Hôtel Drouot, les 3 et 4 mars, par la **Deuxième vente Lowengard**. A vrai dire l'entrain des acheteurs ne fut pas extrême. Nombre d'objets restèrent au-dessous du prix d'estimation. Les émaux en particulier furent dédaignés. Deux médaillons ronds en émail peint de Limoges, par Martin Didier, dit Pape, XVIe siècle, représentant en grisaille l'un la statue équestre de Josué, l'autre celle d'Artus, roi de Bretagne, ne dépassèrent pas 1.100 fr. sur demande de 1800 fr. Les deux plaques ovales, par Couly Ier Noylier, représentant les statues équestres de Richard de Normandie et de l'archevêque Turpin, n'obtinrent pas un plus grand succès. M. Leman, déjà acquéreur des médaillons, les paya 1.000 fr. sur demande de 1.800 fr. Une plaque rectangulaire du XVIe, signifiant un

combat de cavaliers de style antique, échut à M. Mannheim pour 620 fr. Le même objet avait atteint 3.900 fr. à la vente Chappey, en 1907. M. Salomon, de Dresde, poussa à 12.000 fr., prix d'estimation, la plaque rectangulaire de Jean II Pénicaud, inspirée de l'Enéide et illustrée de nombreux personnages à cheval et à pied sur fond de paysage et d'architecture. Le même amateur avait acquis pour 2.450 fr. le n° 25 du catalogue, une châsse en forme de maison, du XIV[e] siècle, en cuivre champlevé et émaillé. Les rampants du couvercle représentaient l'Annonciation, la Visitation, la Nativité et la Fuite en Egypte. Dans les médaillons, des angelots se détachaient en buste. Le grand bras-reliquaire, en cuivre doré, orné d'une plaque en émail translucide, sur une base en forme de monument, travail du XV[e] siècle, fit 15.300 fr., sur demande de 20.000 fr. A M. Gradt fut attribué pour 7.000 fr. le petit miroir biseauté, travail allemand de l'atelier d'Attemstetter, de même que le tympan de l'atelier de Luca della Robbia, Sainte Ursule et les onze mille vierges, œuvre en terre émaillée estimée 10.000 fr. et adjugée 8.700 francs.

Dans les sculptures en marbre, pierre et terre cuite, il y eut des enchères animées et des prix élevés. Sur demande de 10.000 fr. M. Heilbronner acquit pour 20.605 fr. un grand rétable en pierre sculptée du XIV[e] siècle. Mais où il y eut de l'entrain, ce fut dans l'adjudication d'un bas-relief en marbre blanc attribué à Verrochio et estimé 30.000 fr. La Vierge est représentée allaitant l'enfant Jésus avec, au-dessus d'elle, deux têtes d'anges. C'est une œuvre d'un sentiment exquis et d'une exécution raffinée. M. Paulme, l'expert, et M. Hamburger se la disputaient. Celui-ci triompha avec l'enchère de 45.000 fr. L'ensemble de la vente s'éleva à 296 379 francs.

Cette somme fut dépassée de loin par la **Vente Achille Seillière**, qui produisit 1.043.425 francs.

Les objets dispersés le 9 mars par M. Henri Baudoin, assisté des experts Mannheim et Féral, faisaient partie d'une collection qui fut mise aux enchères au mois de mai 1890. Leur vente avait été réservée à la suite de procès entre les héritiers. Presque tous ces objets étaient de premier ordre.

Parmi les tableaux on remarquait le *Portrait de Dame d'Haraucourt, mariée à George d'Entraigues, duc de Phalaris*, par Nicolas de Largillière; le *Portrait de Nicolas Fouquet, surintendant des Finances*, par Lebrun ; un *Portrait présumé de Molière, jeune*, par Claude Lefèvre ; un *Portrait d'Henri Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars*, attribué aux frères Lenain ; un *Portrait de Marie-Antoinette*, par Ulrich Wertmuller. Les amateurs de beaux meubles purent se délecter en présence d'une grande commode du temps de Louis XVI. Provenant de la vente du château de Montbard, elle aurait appartenu à Buffon. Sa marqueterie de bois

de couleur dessine des entrelacs et des losanges ; le marbre est bleu turquin ; les cuivres sont ciselés finement et dorés. Estimée 60.000 fr., elle monta à 91.000.

Deux hautes armoires du temps de Louis XIV, à marqueterie de Boulle, l'un en écaille rouge et l'autre en écaille noire, retenaient encore l'attention, mais se vendirent péniblement 8.100 fr. et 6.200 fr.

Les deux bergères du temps de Louis XVI, en bois sculpté et doré, se distinguaient par l'abondance de leur décoration. Un amateur les eut pour 5.600 francs.

Un salon Louis XVI peint en blanc, garni de damas bleu à dessins blancs, et composé d'un grand canapé, d'une petite causeuse et de six fauteuils, n'était pas à mépriser, quoique assez simple, à cause de la distinction de sa forme. Elle fit d'ailleurs 37.000 francs.

Les porcelaines et faïences étaient de choix. Deux lapins en porcelaine du Japon décorés de rosaces et de dessins de couleurs variées amusèrent beaucoup et se vendirent 3.800 francs.

Les amateurs se sont disputé un cabaret en pâte tendre de Sèvres à fond bleu de roi à larges bandes d'ornements dorés et d'émaux en relief imitant des pierres et des perles. Me Baudoin l'adjugea 17.400 fr.

Il y eut surprise sur un bronze à patine noire du XVIe siècle représentant un personnage barbu, les cheveux bouclés, nu-tête. M. Mannheim en demanda 80.000 fr. Les enchères s'animèrent jusqu'à 185.000 fr. et ce fut M. Jacques Seligmann qui l'emporta.

Nous avons de bons programmes en perspective. L'un intéressera beaucoup les savants doués de goût : c'est la vente Roussel, confiée à M. Lair-Dubreuil, dont je ne puis parler en détail aujourd'hui parce qu'elle a eu lieu les 13, 14 et 15 mars, c'est-à-dire après la date où je dois remettre mon article. M. Roussel avait formé de son vivant une très curieuse collection d'instruments de physique et de mathématiques : compas, lunettes, microscopes, loupes, boussoles, cadrans astronomiques, astrolabes. Ce qui est remarquable et admirable, c'est l'art qui enrichit ces instruments. Les détails en furent sculptés, gravés, ciselés par des hommes d'une imagination féconde et d'une adresse prodigieuse.

Le lundi 20 mars, M. Baudouin fera, de son côté, une vente de tableaux anciens et de beaux objets d'art et d'ameublement.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

J. Burel : *Isis et les Isiaques sous l'Empire romain ;* Bloud. 1 »

Georges Meunier : *Ce qu'ils pensent du « Merveilleux » ;* Albin Michel. 3 50

M. Rémy : *Spirites et illusionnistes ;* A. Lecler. 3 50

Histoire

Comte de Colleville : *Un Crime du Second Empire, Le Guet-Apens de Castel Fidardo;* Juven. 3 50
Maurice Dumoulin : *Etudes et Portraits d'autrefois;* Plon. » »
Arthur Meyer : *Ce que mes yeux ont vu;* Plon. 3 50
E. Montel : *De l'Etat présent et de l'avenir de l'Islam;* Geuthner. 4 »
Saint-Simon : *Mémoires sur le Siècle de Louis XIV et la Régence,* extr. suivis, ill., publ. par H. Dupouy; Larousse, 4 vol. 4 »

Littérature

Victor Basch : *La Poétique de Schiller;* Alcan. 7 50
Justin Bellanger : *Les Poètes de la Voulzie;* Lemerre. 3 50
Marcel Boulenger : *Opinions choisies;* Dorbon aîné. 3 50
Docteur Cabanès : *Balzac ignoré;* Albin Michel. 3 50
Adrien Chevalier : *Etudes littéraires;* Sansot. 3 50
Dimnet : *Les Sœurs Brontë;* Bloud. 2 50
André Gide : *Nouveaux Prétextes;* Mercure de France. 3 50
A. Joubert : *Choses de Paris et d'Ailleurs;* Figuière. 3 50
A. Koszul : *La Jeunesse de Shelley;* Bloud. 4 »
E. Legouis : *Geoffroy Chaucer;* Bloud. 2 50
H. Maasser : *La Poésie paroxiste. N. Beauduin;* Liège, éd. de la Sauterelle verte. » »
Nozière : *Au temps d'Adrien;* Dorbon aîné. » »
Théophile de Viau : *Disciples et successeurs de Théophile de Viau;* Champion. » »
Vera Starkoff : *Le Vrai Tolstoï;* Figuière. » »

Musique

Maurice Desrez : *Hélas! tout travaille!* poésie de V. Hugo, chant et piano; Astruc. 3 50
Maurice Desrez : *Impromptu pour Piano;* Demets. 2 »
Maurice Desrez : *Le Printemps,* poème musical en 4 parties, piano et violon; Astruc. 8 »
Maurice Desrez : *A l'épreuve,* poésie de Carmen Sylva; Astruc. 2 50
Maurice Desrez : *La Prière du poète,* poésie de R. de Montesquiou; Astruc. 2 50

Philosophie

James Mark Baldwin : *Le Darwinisme,* trad. de G.-L. Duprat; Alcan. 2 50
Dr Ed. Claparède : *Psychologie de l'Enfant et Pédagogie expérimentale;* Genève, Kündig. » »
M. Roustan : *Les Philosophes et la Société française au XVIIIe siècle;* Hachette. 3 50
Léon Wéry : *D'après l'Ecclésiaste;* Bruxelles, « Le Thyrse ». » »

Poésie

Fernand Benoît : *La Foire aux paysages;* Mercure de France. 3 50
Delphina Bunge de Galvez : *Simplement;* Lemerre. 6 »
Henri Deberly : *Elégies et Sonnets;* Grasset. 3 50
Henry Dérieux : *Le Sable d'Or;* Lyon, L'Art Libre. 2 »
Marcel Frager : *A la Barre de l'Histoire,* Hachette 3 50
Jacques Hébertot : *Poèmes de mon Pays;* Figuière. 3 50
A.-Ferdinand Herold : *La Route Fleurie;* Mercure de France. 3 50
André Lafon : *La Maison Pauvre;* Biblioth. du Temps présent. 3 50
Gil May : *Aurora;* Lib. du xxe siècle. 3 50
J.-F.-Louis Merlet : *Nitokris;* Sèvres, « Ed. Libre ». 2 »
Julien Ochsé : *Profils d'Or et de Cendre;* Mercure de France. 3 50
François Porché : *Humus et Poussière;* Mercure de France. 3 50
L. Rolmer : *Le Second volume des Chants perdus;* Mercure de France. 3 50;
Hippolyte Roy : *Les Enluminures;* Messein. 3 50
Marcel Strauss : *Les Inutiles;* Daragon. 3 »
A. t'serstevens : *Poèmes en proses;* Messein. 3 50
Théodore Vibert : *Les Girondins;* Schleicher. 7 50

Publications d'Art

René Jean : *Les Arts de la Terre;* Laurens. 10 »

Questions militaires

E. Buat : *L'Artillerie de Campagne ;* Alcan. 3 50
G. Lacour-Gayet : *La Marine militaire de la France sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV ;* I ; Champion. 7 50
Joachim Murat : *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815, V ;* Plon. » »
Louis-Victor de Rochechouart, comt de Vivonne : *Correspondance pour l'année 1671*, publ. par J. Cordey ; Champion. 5 »

Questions religieuses.

A.-L.-M. Nicolas. *Essai sur le Cheikhisme Cheïkh Ahmed Lahaçahi ;* Geuthner. 2 50
Mgr W. Schneider : *Qu'est-ce que le Ciel ?* » 60

Roman

A. de Chabannes La Palice : *Le Réveil d'une Ame ;* B. Grasset. 3 50
Maurice des Ombiaux : *Le Maugré ;* Calmann-Lévy. 3 50
Emile Guillaumin : *Baptiste et sa femme ;* Fasquelle. 3 50
Guillon : *Leurs Raisons ;* Poméon. 3 50
José Hennebicq : *Antigone Victorieuse ;* Sansot. 3 50
Alfred Jarry : *Gestes et Opinions du Dr Faustroll, pataphysicien, roman néo-scientifique, suivi de spéculations.* Fasquelle. 3 50
De la Brète : *Rêver et Vivre ;* Plon. 3 50
Hugues Lapaire : *Les Demi-Paons ;* Figuière. 3 50
A. Machard : *Trique, Nénesse, Bout, Miette et Cie ;* Figuière. 3 50
Charles Morice : *Il est ressuscité !* Messein. 3 50
Guy de Téramond : *Maisons de Science ;* Laffitte. 3 50
Comte Léon Tolstoï : *Œuvres complètes, Résurrection, I, 1899-1900*, tr. de J.-W. Bienstock. Stock. 2 50
Joseph Weyssenhoff ; *Vie et Opinions de Sigismond Podfilipski ;* trad. par P. Cazin ; Plon. 3 50

Sciences

L. et P. Murat : *Les Merveilles de l'Œil ;* Bloud. » 60

Sociologie

John Bridge : *L'Impérialisme britannique de l'Ile à l'Empire*, tr. par le Vte Guy de Robien ; Nouv. Libr. nat. 7 50
Louis Cazamian : *L'Angleterre moderne ;* Flammarion. 3 50
Louis de Clermont-Tonnerre : *Pourquoi nous sommes sociaux ;* Bloud » 60
E. Cœurderoy : *Œuvres, Jours d'exil. II, et III ;* Stock. 7 »
M. Legendre : *Le Problème de l'Education ;* Bloud. 3 50
Dr J. Mornet : *Les Mutualités maternelles ;* Bloud. 1 »
F. Palhoriès : *Nouvelles Orientations de la morale ;* Bloud. 2 50
L. Tanon : *L'Evolution du Droit et la Conscience sociale ;* Alcan. 2 50
*** : *Benjamin Constant et la Paix, rééd. de l' « Esprit de Conquête » ;* Ficker. » »

Théâtre

Aicard : *Théâtre ;* Flammarion. 3 50
Charles Grandmougin : *L'Empereur,* drame épique en vers, en 4 actes ; Jouve. 8 »
Pierre Wolff : *Les Marionnettes,* comédie en 4 actes ; Fasquelle. 3 50

Voyages

Dr A. Le Dentu : *Visions d'Egypte ;* Perrin. 3 50

Divers

Roger Dépagniat : *Les Sports dans l'Antiquité ;* Figuière. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Pierre Lasserre. — Le Monument Jean Moréas. — Le Monument Villiers de l'Isle-Adam. — Une protestation de la famille de Stéphane Mallarmé. — L'affaire Bernstein. — *Tancrède.* — Une Exposition de Pastellistes an-

glais du XVIIIe siècle. — Aux Indépendants. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Pierre Lasserre.

Cher Monsieur Vallette,

L'article que j'ai publié dans *le Correspondant* du 10 février sur le théâtre de M. de Porto-Riche inspire à M. Hirsch (*Mercure* du 1er mars 1911) une indignation gémissante. Tant d'amertume étonne quand on voit le même M. Hirsch décréter que cet article ne contient d'ailleurs ni une idée ni un argument. Aurais-je dérogé tellement à mes habitudes ?

Voulez-vous me permettre d'extraire du *Correspondant* de très courtes citations ? Elles auront la double utilité de rectifier la pseudo-analyse de M. Hirsch et de mettre en évidence, je le dis sans ironie, sa bonne foi.

A propos de Marcel Desroches, le héros de *la Chance de Françoise*, je m'exprime ainsi : « Le libertinage est une chose et la goujaterie en est une autre. Qui contesterait à ce Marcel les attributs d'une goujaterie profonde ? Je ne prétends pas que la comédie ne puisse peindre avec art un personnage de cette qualité. *Encore faut-il qu'elle l'ait voulu, qu'elle ait clairement connu le vrai nom de son héros et que l'auditeur le sente. Le public a besoin d'éprouver que le poète saisit bien la nature et le rang de la matière qu'il traite ou qu'il chante et en est affecté normalement.* »

A propos d'*Amoureuse* : « Les personnages qu'a enfantés ici l'imagination de M. de Porto-Riche réalisent un mélange de finesse et de bassesse, de sensibilité humaine et de brutalité animale qui me déconcerte au dernier point Ils le réalisent, j'en conviens, avec une espèce d'innocence. Peut-on dire qu'ils en soient moins choquants ! Il y a là, prêtées aux mêmes êtres, deux notes absolument hétéroclites, et le passage de l'une à l'autre est *d'autant plus pénible au lecteur que le poète ne semble pas l'avoir senti.* »

A propos du *Vieil Homme* : « La préciosité des précieuses de Molière portait sur le langage des sentiments. La santé et la pureté de la langue française intéressent la conservation d'un tel héritage intellectuel et moral, que Molière, en s'attaquant à cette afféterie, rendait un haut service à la civilisation. *La préciosité à laquelle nous avons affaire ici porte sur les sentiments eux-mêmes, sur la manière de les éprouver, de les vivre. Et quels sentiments ! amour maternel ! la confiance filiale !* C'est autrement grave. »

M. Hirsch, qui a lu ces textes, prétend que mon étude ne contient que du vide. Hé bien ! je me plais à proclamer sa sincérité, sa candeur. Il n'a certainement pas compris ce que je voulais dire.

Et pourtant c'est clair.

Je vous serais très obligé de mettre cette réponse sous les yeux de vos lecteurs.

Veuillez agréer, cher Monsieur Vallette, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

PIERRE LASSERRE.

§

Le Monument Jean Moréas. — Un comité vient de se former en vue d'élever un monument à Jean Moréas. En voici la composition :

M. Anatole France, Président.

MM. Paul Adam, Henri Albert, Guillaume Apollinaire, L.-N. Baragnon, Maurice Barrès, Louis Barthou, J.-M. Bernard, Philippe Berthelot, Karl Boès, E.-A. Bourdelle, Auguste Bréal, Adolphe Brisson, Lucien Capet, Etienne Chichet, Jules Claretie, Marcel Coulon, Henri Dagan, A.-M. Desrousseaux, Léon Dierx, Charles Durand, Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat, Paul Fleurot, Paul Fort, Gérault-Richard, Emile Godefroy, A.-Ferdinand Herold, Antonio de La Gandara, Raymond de La Tailhède, Georges Le Cardonnel, Charles Le Goffic, Miltiade Malakassis, Georges Malet, André Mary, Stuart Merrill, Emile Meyerson, Adrien Mithouard, Eugène Montfort, Charles Morice, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, Henri de Régnier, Lionel des Rieux, Auguste Rodin, Rouby, André Salmon, Silvain, Paul Souchon, Paul Souday, Alfred Vallette, Adolphe Willette.

Ce Comité, qui a tenu sa première réunion chez son Président, M. Anatole France, a décidé que l'exécution du monument serait confiée à M. Emile-Antoine Bourdelle.

Une souscription est dès à présent ouverte. Les fonds doivent être adressés à M. Charles Durand, au *Mercure de France*, 26, rue de Condé, à Paris.

Le Comité a décidé, en outre, d'organiser deux spectacles, en l'honneur du poète et au bénéfice du monument. L'un de ces spectales comprendra la représentation d'*Iphigénie*. L'autre sera composé de récitations poétiques faites principalement avec les œuvres de Jean Moréas, Raymond de La Tailhède, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, et d'une conférence de Charles Morice.

Enfin l'illustre violoniste Lucien Capet, directeur du quatuor Capet et interprète de Beethoven, donnera à cette fête son précieux concours.

§

Le Monument Villiers de l'Isle-Adam.

Montmartre, 22, rue Tourlaque.

Cher monsieur Vallette,

Dans toutes les communications faites, ces jours derniers, à la presse par M. Fourteau du Puy, dit de Nartus, ex-secrétaire du Comité pour le monument de Villiers de l'Isle-Adam, dont vous faites partie, on *oublie* de dire que ce monsieur a été relevé de ses fonctions, remplacé par M. Désiré Ferry, avocat à la Cour, 7, rue Michelet, qui a seul qualité désormais, pour recevoir toutes communications relatives au monument, et qu'il ferait bien mieux de débrouiller ses comptes avec M. Blaizot, notre trésorier, comme c'est son devoir, que de faire sans aucune autorisation des confidences fantaisistes aux journaux.

F. BROU.

Mon cher Vallette,

En manière de post-scriptum à la lettre de mon ami Frédéric Brou, je me déclare profondément étonné de lire partout la « mise au concours » de son monument, réalisé depuis quatre ans et qui a déterminé tous les souscripteurs.

Votre

LÉON BLOY,
premier membre du Comité.

§

Une protestation de la famille Stéphane Mallarmé. — On annonce depuis quelque temps l'ouverture d'une souscription en vue d'élever un monument à la mémoire de Stéphane Mallarmé. La famille nous prie de dire, à ce propos, qu'elle n'a pas été consultée, et qu'elle ne saurait donner son adhésion qu'à un projet mûrement réfléchi.

§

L'Affaire Bernstein. — M. Bernstein a mécontenté (le mot est faible) tout le monde : les patriotes, en désertant et en insultant les officiers ; les antimilitaristes, en reniant sa conduite et ses idées au moment précis où elles le gênent ; d'autres, en faisant circuler une lettre de protestation contre l'émeute qui barre la caisse ; d'autres encore, en ayant l'air de retirer sa pièce au moment même où les pouvoirs publics allaient l'interdire ; d'autres, en parlant d'art, « mon art », comme un coiffeur, etc. Et de tout cela, il doit être bien étonné, étant certainement incapable de comprendre aucun des sentiments qu'il a froissés.

Si encore sa pièce avait une valeur ! Mais non, c'est le « mélodrame de salon » dans toute son horrifique nullité, le fait-divers mondain (quel monde), l'anecdote suspecte étirée sur le gril des cinq actes au moyen d'une psychologie de bagne. « *J'ai été un malhonnête homme maladroit!* » Maladroit, puisque c'est toute sa morale, maladroit.

Et dire que s'il était resté dans son milieu, rien de tout cela ne serait arrivé ! Quelle leçon, et quelle guigne pour un homme heureux ! Cela le fera réfléchir à l'inconvénient qu'il y a à marcher trop vite, en bousculant trop de monde et trop de convenances. Les hommes du genre et du mérite de M. Bernstein ne peuvent arriver aux premiers rangs qu'à l'ancienneté et, pour ainsi dire, par prescription. — R. G.

§

« **Tancrède** », de Léon-Paul Fargue, publié en 1895 dans l'ancien *Pan*, fit à l'epoque quelque bruit parmi les lettrés, et Jean de Tinan, dans une étude importante pour l'histoire de notre littérature, saluait en l'auteur un des premiers poètes de ce temps. Depuis, Léon-Paul Fargue n'avait pas songé à donner en volume cette première œuvre. Elle vient enfin de paraître en une plaquette qui reproduit exactement l'ouvrage inséré dans les numéros de juillet et d'août 1895 de *Pan*. Il en a été tiré 200 exemplaires seulement, sur vergé d'Arches, numérotés à la presse ; le prix de l'exemplaire est de 3 francs. S'adresser à *la Phalange*, 84, rue Lauriston.

§

Une exposition de Pastellistes Anglais du dix-huitième siècle, sous la Présidence d'honneur de S. E. l'Ambassadeur d'Angleterre et Lady Feodorowna Bertie, de M. le Ministre de l'Instruction Publique et M. le Sous Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, s'organise en ce moment au profit de l'Orphelinat des Arts.

On peut dire que ces pastellistes, sauf Russell, sont encore des inconnus pour la plupart d'entre nous, et l'exposition des œuvres de cette brillante pléiade sera pour beaucoup une véritable révélation.

Elle aura lieu du commencement d'avril au 15 juin de cette année. M. Pierre de Nolhac en est le Président, M. Robert Dell, le Commissaire Général.

§

Aux Indépendants. — Le Comité de la *Société des Artistes Indépendants,* dans sa dernière réunion, a décidé d'accepter pour la prochaine Exposition l'emplacement qui lui a été offert par la Ville de Paris, sur la chaussée du Quai d'Orsay, entre le Pont de l'Alma et l'Avenue La Bourdonnais.

Dès que toutes les formalités administratives seront terminées, le règlement de l'Exposition sera adressé aux Sociétaires qui euvent, dès à présent, avoir la certitude que l'Exposition aura lieu vers sa date habituelle et dans des conditions semblables à l'Exposition 1910 quant au nombre d'œuvres à exposer par chacun.

§

Publications du « Mercure de France ».

NOUVEAUX PRÉTEXTES. *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale,* par André Gide. Vol. in-18, 3,50 (19 hollande à 10 fr.).

HUMUS ET POUSSIÈRE, poèmes, par François Porché. Vol. in-18, 3,50 (7 hollande à 10 fr.).

PROFILS D'OR ET DE CENDRE, poèmes, par Julien Ochsé. Vol. in-18, 3,50 (7 holl. à 10 fr.).

LA ROUTE FLEURIE, poèmes, par A.-Ferdinand Herold. Vol. in-18, 3,50 (10 hollande à 10 fr.).

LA FOIRE AUX PAYSAGES, poèmes, par Fernand Benoit. Vol. in-18, 3 fr.50 (20 hollande à 10 fr.).

LE SECOND VOLUME DES CHANTS PERDUS, poèmes, par Lucien Rolmer. Vol. in-18, 3,50 (7 hollande à 10 fr.).

§

Le Sottisier universel.

PARIS. *A l'Académie.* — Le général Langlois et M. Deregney ont été reçus l'Académie. — *La Vigie Marocaine,* 11 février.

On appelle hebdomadaire (en grec : *hebdoma,* huit...). — *L'Intransigeant,* 25 février.

Obliger les fonctionnaires à faire leur devoir ; c'est une idée qu'il faut leur enfoncer dans la tête à coups de pied dans le derrière. — H. BONASSE, *Le Journal,* 14 février.

M. Funck-Brentano a terminé une série de conférences dans les universités de Scandinavie. Deux conférences ont été faites par lui devant le roi de Suède sur l' « Histoire de la monarchie française ». Il a obtenu un brillant succès devant l'élite de la société et a contribué ainsi à un nouveau progrès de la culture française en Pologne. — *Petit Temps,* 28 février.

FISMES. *Matinée récréative.* — Nous rappelons que c'est dimanche 26 à 3 heures de l'après-midi, dans la salle de l'hôtel de M. Goujon, que le Groupe Artistique Rémois donnera, en matinée, une seule représentation de *Polyeucte,* tragédie en cinq actes, de Molière. — Reims, *Courrier de la Champagne,* 24 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le marché n'est pas meilleur que la quinzaine précédente. Il a même subi, dans s ensemble, un léger recul. L'avènement du ministère Monis et le retour aux Finan de M. Caillaux ne semblent pas l'avoir influencé heureusement, malgré les déclaratio modérées du Gouvernement.

La rente française s'inscrit à 97,56 au lieu de 97,62. L'Extérieure espagnole marc un nouveau progrès à 97,50 gagnant ainsi un point et demi. Les fonds russes ga dent, à peu de chose près, leurs positions : le Consolidé 4 o/o à 96,97, le 4 o/o 190 95,85, le 5 o/o 1906 à 105,82, le 4 1/2 o/o 1909 à 101,35.

Nos chemins de fer présentent une tenue toujours médiocre, le Lyon à 1.168, l'Es 883, le Nord à 1.530, l'Orléans à 1.265, le Midi à 1.032, l'Ouest à 940.

Les établissements financiers sont plutôt faibles. Le Crédit Foncier est hésitant à 8 le Crédit Lyonnais recule à 1.488, le Comptoir à 915, la Société Générale à 780, l'Un Parisienne à 1.131, le Crédit Mobilier à 688, la Banque française à 334. Il est vrai qu plupart viennent de détacher leur coupon.

Deux valeurs récemment introduites, la Smieloff et la Magic City, font bonne figu

L'émission de 250.000 obligations 4 o/o faite par les soins de la Société Générale bénéfice de la *Central Pacific Railway Company* a obtenu le succès que l'on attend Toutes les demandes de souscription n'ont pu être satisfaites. Ces obligations jouiss des garanties les plus sérieuses assurées par la puissante Southern Pacific Company.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.